de la part de l'Auteur

THÉOPNEUSTIE

OU

PLEINE INSPIRATION

DES

SAINTES ÉCRITURES

PAR L. GAUSSEN.

Quæritur — an, in scribendo, ita acti et inspirati fuerint à Spiritu Sancto, et quoad res ipsas, et quoad verba, ut ab omni errore immunes fuerint : adversarii negant ; nos affirmamus.
F. TURRETT., *Theol. elenct.*, t. I, loc. 2-9-4.

PARIS,
L.-R. DELAY, SUCCESSEUR DE J.-J. RISLER,
Rue Basse-du-Rempart, 62 (boulevard de la Madeleine).
GENÈVE,
Mmes Ve BEROUD ET S. GUERS. — Mr G. KAUFMANN.
LAUSANNE, MARC DUCLOUX. — NEUFCHATEL, J.-P. MICHAUD.
1840

THÉOPNEUSTIE.

Se trouve aussi :

A Londres, chez M. Dulau et C°, Soho-Square;
A Leipsig, chez MM. Brockhaus et Avenarius;
A Amsterdam, chez M. Hoewecker;
A La Haye, chez M. J. Van-Golverdinge;
A Utrecht, chez M. Hoedmaker;
A Strasbourg, chez M. G. Rhein;
A Lyon, chez M. Denis, 15, rue de la Gerbe;
A Nîmes, chez M. Bianquis-Gignoux;
A Bordeaux, chez Mme Pauline Reclus.

Paris. — Impr. de A. René et Ce, rue de Seine, 32.

THÉOPNEUSTIE

OU

PLEINE INSPIRATION

DES

SAINTES ÉCRITURES

PAR L. GAUSSEN.

Quæritur — an, in scribendo, ita acti et inspirati fuerint à Spiritu Sancto, et quoad res ipsas, et quoad verba, ut ab omni errore immunes fuerint : adversarii negant ; nos affirmamus.

F. TURRETT., *Theol. elenct.*, t. I, loc. 2-9-4.



PARIS,

L.-R. DELAY, SUCCESSEUR DE J.-J. RISLER,

Rue Basse-du-Rempart, 62 (boulevard de la Madeleine).

GENÈVE,

Mmes Ve BEROUD ET S. GUERS. — Mr G. KAUFMANN.

LAUSANNE, MARC DUCLOUX. — NEUFCHATEL, J.-P. MICHAUD.

1840

AVANT-PROPOS.

Au premier aperçu de ce livre et de son titre, deux préoccupations également erronées pourraient avoir pris naissance dans quelques esprits. Je désire les dissiper.

Le nom grec de *Théopneustie,* bien qu'emprunté de saint Paul, et qu'employé depuis longtemps au-delà du Rhin, n'étant point encore usité dans notre langue, plus d'un lecteur se sera dit, sans doute, du sujet ici traité, qu'il est trop scientifique pour être populaire, et trop peu populaire pour être important. Je ne crains pas de déclarer cependant que, si quelque chose a pu me donner tout à la fois le désir et le courage de l'entreprendre, c'est la double persuasion de sa vitale importance et de sa simplicité.

Je ne pense pas qu'après la connaissance de la divinité du christianisme, il puisse se présenter à nous de question plus essentielle à la vie de notre foi que celle-ci : « La Bible est-« elle de Dieu? est-elle entièrement de Dieu? Ou bien, serait-il « vrai (comme on l'a prétendu) qu'elle contînt des sentences « purement humaines, des récits inexacts, des ignorances vul-« gaires, des raisonnements mal suivis; en un mot, des livres « ou des portions de livre étrangères aux intérêts de la foi, « soumises aux imprudences naturelles de l'écrivain, et enta-« chées d'erreur? » — Question décisive, fondamentale; question de vie! C'est la première que vous ayez à faire en ouvrant les Écritures; et c'est par-là que votre religion doit commencer.

S'il était vrai, selon vous, que tout, dans la Bible, n'ait pas

de l'importance, n'intéresse pas la foi, et ne se rapporte pas à Jésus-Christ ; et s'il était vrai, d'un autre côté, qu'il n'y ait d'inspiré, dans ce livre, que ce qui, selon vous, a de l'importance, intéresse la foi, et se rapporte à Jésus-Christ ; alors votre Bible est un livre tout différent de ce que fut celle des Pères, des Réformateurs et des saints de tous les siècles. Elle est faillible ; la leur était parfaite. Elle a des chapitres, ou des portions de chapitre, elle a des sentences ou des expressions, à retrancher du nombre des sentences ou des expressions qui sont de Dieu : la leur était « tout entière divine-« ment inspirée » ; « tout entière propre à corriger, à instruire, « à convaincre, et à rendre l'homme de Dieu accompli, par la « foi en Jésus-Christ. » — Alors un même passage est, devant vous, aussi distant de ce qu'il fut devant eux, que la terre l'est du ciel.

Vous aurez ouvert, par exemple, ou le psaume XLV, ou le Cantique des cantiques. Tandis que vous n'y verrez que ce qu'il y a de plus humain dans les choses de la terre, un long épithalame, ou les entretiens d'amour d'une fille de Saron et de son jeune époux ; eux y lisaient les gloires de l'Église, les étreintes de l'amour de Dieu, les profondeurs de Jésus-Christ ; en un mot, ce qu'il y a de plus divin dans les choses du ciel ; et s'ils ne purent les y lire, ils surent qu'elles y sont, et ils les y cherchèrent.

Nous aurons pris ensemble une épître de saint Paul. Tandis que l'un de nous attribuera telle sentence qu'il ne saisit pas, ou qui choque son sens charnel, aux préjugés judaïques de l'Écrivain, à des intentions toutes vulgaires, à des circonstances tout humaines ; l'autre y sondera, plein de respect, les pensées du Saint-Esprit ; il les croira parfaites, avant même d'avoir pu les saisir ; et il ne s'en prendra qu'à son sens inhabile et qu'à sa propre ignorance, de leur insignifiance apparente ou de leur obscurité.

Ainsi, tandis que, dans la Bible de l'un, tout a son but, sa place, sa beauté, son usage, comme, dans un arbre, les rameaux et les feuilles, les vaisseaux et les fibres, l'épiderme et l'écorce même; la Bible de l'autre est un arbre ayant des feuilles et des rameaux, des fibres et des écorces que Dieu n'a pas faites.

Mais il y a bien plus. Non-seulement, suivant votre réponse, nous aurons deux Bibles; mais on ne pourra savoir ce qu'est la vôtre. Elle n'est humaine et faillible, dites-vous, que dans une certaine mesure; mais cette mesure, qui la définira? S'il est vrai que l'homme, en y mettant sa triste empreinte, y ait laissé ses taches, qui déterminera la profondeur de cette empreinte et le nombre de ces taches? Elle a sa partie humaine, avez-vous dit : mais cette partie, quelles en sont les limites? qui les fixera pour moi? Personne. Il faudra que chacun les y pose pour lui-même, au gré de son jugement; c'est-à-dire que cette portion faillible des Écritures sera pour nous d'autant plus grande que nous serons moins éclairés de la lumière de Dieu; c'est-à-dire encore, qu'un homme se privera des paroles divines, dans la mesure même du besoin qu'il en a; comme on voit les idolâtres se faire des divinités d'autant plus impures qu'ils sont eux-mêmes plus éloignés du Dieu vivant et saint! Ainsi donc, chacun réduira les Ecritures inspirées à des proportions différentes; et, se faisant de cette Bible, châtiée par lui-même, une règle infaillible, il lui dira : «Guide-moi désormais, car tu es ma règle!» comme ces ouvriers d'images taillées, dont parlait Esaïe, « qui se sculptent un Dieu, et qui lui disent : Sauve-moi désormais, car tu es mon Dieu! » (Esaïe, XLIV, 17.)

Ce n'est pas tout, et voici quelque chose de plus grave encore. Suivant votre réponse, ce n'est pas la Bible seulement qui est changée; c'est vous!

Oui, même en présence des passages que vous aurez le plus admirés, vous n'aurez ni l'attitude ni le cœur d'un

croyant! — Comment cela se pourrait-il, après que vous les aurez fait comparaître, comme le reste des Ecritures, devant le tribunal de votre jugement, pour y être déclarés, par vous, divins, ou non-divins, ou semi-divins? Quelle peut être, sur votre âme, l'autorité d'une parole qui n'est infaillible pour vous qu'en vertu de vous? N'a-t-elle pas dû se présenter à votre barre, à côté d'autres paroles du même livre que vous avez convaincues d'être humaines en tout ou en partie? Votre esprit prendra-t-il donc sincèrement devant elle l'attitude humble et soumise d'un disciple, après avoir tenu celle d'un juge? Cela n'est pas possible. L'obéissance que vous lui rendrez sera peut-être de l'acquiescement, jamais de la foi; de l'approbation, jamais de l'adoration!—Vous croirez à la divinité du passage, direz-vous; mais ce n'est pas en Dieu que vous croirez, c'est en vous! Cette parole vous plaît, elle ne vous gouverne pas; elle vous impose, mais elle ne règne pas sur vous; elle est devant vous comme une lampe; elle n'est pas en vous comme une onction d'en haut, un principe de lumière, une fontaine de vie! — Je ne pense pas que jamais aucun pape, même le plus épris de son sacerdoce, ait pu répandre avec confiance ses prières devant un mort que, de son autorité plénière, il avait mis lui-même au rang des demi-dieux, en le canonisant. Comment donc un lecteur de la Bible, qui vient de canoniser lui-même une sentence des Ecritures, pourrait-il (quelque épris qu'il soit de sa propre sagesse) être, à l'égard d'un tel passage, dans la disposition d'un vrai croyant? Son esprit descendra-t-il de sa chaire pontificale pour s'abattre devant cette parole, qui, sans lui, demeurait humaine, ou du moins douteuse? On n'étudie pas à fond le sens d'un passage, lorsqu'on ne l'a soi-même légitimé qu'en vertu d'un sens déjà trouvé. On ne se soumet qu'à demi à l'autorité qu'on aurait pu décliner, et qu'on a mise en doute. On n'adore qu'imparfaitement ce qu'on a dégradé.

D'ailleurs, et qu'on y prenne garde, l'entière divinité de telle

ou telle parole des Ecritures dépendant à vos yeux, non de ce qu'elle se trouve dans le livre des Oracles de Dieu, mais de ce qu'elle présente à votre sagesse et à votre spiritualité certains caractères de spiritualité et de sagesse, la sentence que vous portez ne peut pas toujours être tellement exempte d'hésitation, que vous ne conserviez rien à son égard des doutes par lesquels vous aurez commencé. Il faudra donc que votre foi participe de vos incertitudes, et qu'elle soit elle-même imparfaite, indécise, conditionnelle! — Telle sentence, telle foi; et telle foi, telle vie! — Mais ce n'est pas là la foi, ce n'est pas là la vie des élus de Dieu!

Mais ce qui montrera mieux l'importance de la question qui va nous occuper, c'est que, si l'un des deux systèmes auxquels elle peut donner lieu, a, comme nous l'avons dit, toutes ses racines trempées dans le doute, il porte encore inévitablement pour fruit une incrédulité nouvelle. — Pourquoi voit-on tant de milliers d'hommes pouvoir ouvrir, chaque soir et chaque matin, leur Bible, sans y apercevoir jamais les doctrines qu'elle enseigne avec le plus de clarté? D'où vient qu'ils puissent ainsi marcher dans les ténèbres, durant de si longues années, avec le soleil dans leurs mains? Ne regardent-ils pas ces livres comme une révélation du ciel? Oui; — mais, prévenus par de fausses notions de la théopneustie, et croyant qu'il existe encore dans la sainte Ecriture un mélange d'erreur, désireux cependant de pouvoir en trouver les sentences raisonnables, pour être autorisés à les croire divines, ils s'étudient, comme à leur insu, à leur donner un sens agréé de leur propre sagesse; et c'est ainsi que non-seulement ils se mettent dans l'incapacité d'y reconnaître celui de Dieu, mais qu'ils se rendent à eux-mêmes l'Ecriture méprisable. — Ils s'efforceront, par exemple, à la lecture des Epîtres de saint Paul, d'y trouver la justification de l'homme par la loi, son innocence native, son penchant au bien, la toute-puissance morale de sa

volonté, le mérite de ses œuvres. — Mais alors, qu'arrive-t-il? Hélas! c'est qu'après qu'on a prêté, de force, de telles pensées à l'écrivain sacré, on lui trouve un langage si mal conçu pour son but supposé, des termes si mal choisis pour ce qu'on lui fait dire, et des raisonnements si mal menés, qu'on perd enfin, comme malgré soi, ce qu'on avait pu conserver encore de respect pour la lettre des Ecritures, et qu'on s'enfonce dans le rationalisme.—C'est ainsi que, pour avoir commencé dans l'incrédulité, on a pour fruit une incrédulité nouvelle; des ténèbres en récompense des ténèbres; et qu'on accomplit cette terrible parole du Christ: « A celui qui n'a pas, il lui sera ôté même ce « qu'il croit avoir! »

Telle est donc, on le voit, l'importance fondamentale de la grande question qui va nous occuper. — Suivant la réponse que vous y faites, le bras de la parole de Dieu est énervé pour vous; l'épée de l'Esprit est émoussée; elle a perdu sa trempe et sa puissance incisive. Comment pourrait-elle désormais pénétrer jusque dans vos jointures et dans vos moëlles? Comment serait-elle plus forte que vos convoitises, que vos doutes, que le monde, que Satan? Comment vous donnerait-elle la lumière, la force, la victoire, la paix? Non! —Il se pourra faire, par un pur effet de la gratuité de Dieu, que, malgré ce funeste état d'une âme, une parole divine vienne la saisir à l'improviste: alors Zachée descend de son sycomore; Mathieu quitte son péage; le paralytique charge son lit et marche; le mort ressuscite.— Cela peut arriver, sans doute.—Mais il n'en demeure pas moins vrai que cette disposition qui juge les Ecritures, et qui doute d'avance de leur universelle inspiration, est l'un des plus grands obstacles que nous puissions opposer à leur action. « La parole de la prédication, dit saint Paul (Hébr., IV, 2), ne « leur servit de rien, parcequ'elle n'était pas mêlée avec la foi « dans ceux qui l'entendirent »; tandis que les plus abondantes bénédictions de cette même Écriture furent toujours le par-

tage des âmes qui la reçurent, « non comme une parole des « hommes, mais (ainsi qu'elle est véritablement) comme la « parole de Dieu, agissant avec efficace en ceux qui croient « (1 Thess., II, 13). »

On le voit donc, cette question est d'une immense gravité pour la vie de notre foi; et nous avons le droit de dire qu'entre les deux réponses qu'on y peut faire, il existe le même abîme qu'entre deux Israëlites qui eussent vu Jésus-Christ dans la chair, et qui l'eussent également reconnu pour un prophète; mais dont l'un, considérant son costume de charpentier, sa chétive nourriture, ses mains d'un homme de peine, et son rustique cortége, l'eût cru capable encore d'erreur et de péché, comme un prophète ordinaire; tandis que l'autre y eût reconnu l'Emmanuel, l'Agneau de Dieu, l'Eternel notre justice, le Saint d'Israël, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs.

Le lecteur peut n'avoir point admis encore chacune de ces considérations; (mais il conviendra du moins) j'en ai dit assez pour avoir le droit de conclure qu'il vaut la peine d'étudier une telle question, et qu'en la balançant, vous tenez dans vos mains les plus chers intérêts du peuple de Dieu. Je n'en voulais pas davantage dans un avant-propos. — C'était mon premier avertissement; et voici le second.

Si l'étude de ce dogme est le devoir de tous, cette étude aussi est à la portée de tous; et l'Auteur ne craint pas de dire qu'en écrivant son livre, sa plus chère ambition a été d'en rendre l'usage accessible à toutes les classes de lecteurs.

Il entend cependant déjà l'objection de plusieurs: Vous vous adressez à des hommes de science, lui diront-ils, votre livre ne nous concerne pas; nous nous en tenons à la religion, et c'est ici de la théologie!

De la théologie, sans doute! Mais de quelle théologie? De celle que doivent étudier tous les héritiers de la vie, et

à l'égard de laquelle un enfant même doit être théologien.

Religion et Théologie! expliquons-nous : car on fait souvent de ces deux termes un abus injurieux pour l'un et pour l'autre, en prétendant les opposer.—La Théologie ne se définit-elle pas, dans tous les dictionnaires, comme « la science qui a pour objet Dieu et sa révélation ? » — Mais, lorsque j'étudiais aux écoles, le catéchisme de mon enfance ne désignait pas autrement la Religion. « C'est la science, me disait-on, qui nous apprend à connaître Dieu et sa Parole, Dieu et ses conseils, Dieu en Christ. » Elles ne diffèrent donc l'une de l'autre, ni dans leur objet, ni dans leur moyen, ni dans leur but. Leur objet, la vérité ; leur moyen, la parole de Dieu ; leur but, la sainteté. « Sanctifie-les, ô Père, par ta vérité : ta Parole est la vérité ! » c'est là le vœu de l'une et de l'autre, comme ce fut celui de leur Maître mourant. En quoi donc se distingueraient-elles ? — En ceci seulement que la Théologie est la Religion étudiée avec plus de méthode et à l'aide d'instruments plus parfaits. On a pu faire, sans doute, sous le nom de *Théologie*, un mélange confus de la philosophie ou des traditions des hommes, avec la Parole de Dieu ; mais ce n'était pas là de la théologie : ce n'était que la Scolastique.

Il est vrai que le terme de Religion ne se prend pas toujours dans son sens objectif, comme signifiant la science des vérités de notre foi ; mais aussi, dans une acception subjective, pour désigner plutôt les sentiments que ces vérités entretiennent dans le cœur des croyants. Qu'on distingue ces deux sens, on le peut, on le doit; mais qu'on les oppose, en appelant l'un Religion, et l'autre Théologie, c'est un déplorable contresens : c'est prétendre, en d'autres termes, avoir les sentiments religieux, sans les doctrines religieuses qui seules les font naître ; c'est vouloir être moral sans dogmes, pieux sans croyance, chrétien sans Christ, effet sans cause, vivant sans âme ! Illusion funeste !

« Père saint, la vie éternelle, n'est-ce pas de te connaître, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ? »

Mais, si c'était plutôt dans son sens objectif qu'on prétendît opposer la religion à la théologie, c'est-à-dire la religion qu'un chrétien apprend, en français, dans sa Bible, à la religion qu'un homme plus éclairé étudierait dans la même Bible, avec le secours de l'histoire et des langues savantes; encore ici, je dirai: Distinguez-les; ne les opposez pas! — Tout vrai chrétien ne doit-il pas devenir théologien, autant qu'il le peut? Ne lui est-il pas ordonné d'être savant dans la parole de Dieu, nourri dans la saine doctrine, fondé et enraciné dans la connaissance de Jésus-Christ? Et n'est-ce pas à la foule que notre Seigneur criait, au milieu de la rue: Sondez les Écritures! — La Religion, dans son sens objectif, n'est donc à la Théologie que ce que la Sphère est à l'Astronomie. Elles sont distinctes, mais unies; et la Religion rend à la Théologie les mêmes services que l'astronomie des géomètres offre à celle des hommes de mer.

Un Maître de navire se passera sans doute de la Mécanique céleste, pour se rendre dans les mers de la Chine, ou revenir des antipodes; mais, même alors, c'est à cette science qu'en parcourant l'Océan avec ses notions élémentaires, il devra le bonheur de ses formules, l'exactitude de ses tables, et la précision des méthodes qui lui donnent ses longitudes, et font la sûreté de sa marche. — Ainsi le voyageur chrétien, pour traverser l'océan de ce monde, et pour atteindre le port où Dieu l'appelle, pourra se passer des langues anciennes et des hautes spéculations de la Théologie; mais après tout, les notions mêmes de religion qui lui sont nécessaires recevront, en grande partie, de la science théologique, leur précision et leur sûreté. Et pendant qu'il cingle vers la vie éternelle, les yeux sur cette boussole qui lui fut donnée de Dieu, c'est encore à la Théologie qu'il devra l'assurance que cet aimant céleste est le même qu'aux jours des Apôtres; que l'instrument du salut a été remis intact,

entre ses mains; que les indications en sont fidèles, et que l'aiguille n'en décline jamais.

Il fut un temps où toutes les sciences étaient mystérieuses, professant à huis clos, ayant leurs initiés, leur langue sainte, et leur franche-maçonnerie. Physique, géométrie, médecine, grammaire, histoire, tout se traitait en latin. On voguait dans les nuées, à de grandes hauteurs au-dessus du vulgaire; et l'on nous laissait tomber tout au plus, de la nacelle sublime, quelques feuilles détachées, qu'il nous fallait relever avec respect, et qu'il ne nous était point permis de contrôler. Aujourd'hui, tout a changé. Le génie met sa gloire à se faire comprendre du grand nombre; et après être monté aux régions éthérées de la science, pour y surprendre la vérité dans ses plus hautes retraites, il emploie ses forces à savoir redescendre et se tenir d'assez près, pour nous dire les routes qu'il a suivies et les secrets qu'il a découverts. Mais, si telle est maintenant la tendance presque universelle des sciences humaines, ce fut, dans tous les temps, le caractère distinctif de la vraie théologie. Celle-là se doit à tous. Les autres peuvent se passer du peuple, comme le peuple se passe d'elles; la vraie théologie, au contraire, a besoin des troupeaux, comme ceux-ci d'elle. Elle garde leur religion; et leur religion la garde à son tour. Malheur à eux, quand la théologie languit et ne leur parle pas! Malheur à elle, quand la religion des troupeaux la laisse aller seule, et ne l'estime plus! — Nous devons donc tenir, pour elle comme pour eux, à ce qu'elle leur parle, les écoute, étudie en vue d'eux, et leur tienne ses écoles ouvertes, comme le sont nos temples.

Quand la Théologie professe au milieu des troupeaux, ses rapports avec eux, lui remettant sans cesse sous les yeux les réalités de la vie chrétienne, lui rappellent constamment aussi les réalités de la science : les misères de l'homme, les conseils du Père, la croix du Redempteur, les consolations du Saint-Esprit, la sainteté, l'éternité. Alors aussi la conscience de l'Église, ré-

primant ses écarts, intimide ses hardiesses, l'oblige au sérieux, et corrige les effets de cette familiarité facilement profane avec laquelle la science des écoles porte la main sur les choses saintes.—En lui reparlant, chaque jour, de cette vie que la prédication des doctrines de la croix entretient dans l'Église (vie sans la connaissance de laquelle toute sa science serait aussi incomplète que pourrait l'être l'Histoire naturelle de l'homme, étudiée sur des cadavres), la religion des troupeaux déprend la Théologie de sa trop prompte admiration pour les connaissances qui ne sanctifient pas. Elle lui répète souvent cette question de saint Paul à la science égarée des Galates : « Avez-vous reçu « l'Esprit par les œuvres de la loi, ou par la prédication de la « justice de la foi ? » elle la désenchante de la sagesse des hommes ; elle la pénètre de révérence pour la parole de Dieu, et (dans cette parole sainte) pour ces doctrines de la justice de la foi, qui sont « la puissance de Dieu notre Sauveur, » et qui doivent pénétrer l'âme entière de sa science. — C'est ainsi qu'elle l'exerce à savoir associer, dans ses recherches, le travail de la conscience à celui de l'intelligence, et à ne poursuivre jamais la vérité de Dieu, qu'aux clartés réunies de l'étude et de la prière.

Et, d'un autre côté, la Théologie rend, à son tour, aux troupeaux chrétiens des services dont ils ne peuvent longtemps se passer sans dommage. C'est elle qui veille sur la religion d'un peuple, pour que les lèvres du sacrificateur y gardent la science, et pour qu'on puisse y rechercher la loi de sa bouche. C'est elle qui conserve, dans le saint ministère de l'Évangile, la pureté de son dogme ; et dans la prédication, le juste équilibre de toutes les vérités. C'est elle qui rassure les simples contre les assertions hostiles d'une science inaccessible pour eux ; c'est elle qui va prendre ses réponses aux mêmes lieux d'où les objections sont descendues ; qui met le doigt sur les sophismes des adversaires; qui les tient en respect par sa présence, et qui *les*

oblige à garder devant les troupeaux un verbe moins outrecuidant et plus réservé. C'est elle enfin qui signale le premier moment, souvent si décisif, où le langage de la religion, chez un peuple, commence à se fausser, et où l'erreur, comme une ivraie naissante, pointe et monte en herbe. Elle en avertit à temps, et l'on se hâte de l'arracher.

Toujours, quand les troupeaux ont été pieux, la Théologie a prospéré; elle s'est instruite; elle a remis en honneur les fortes études; et, pour pouvoir sonder les Écritures, non-seulement elle s'est voulu rendre maîtresse de toutes les sciences qui peuvent y répandre quelque lumière; mais elle a vivifié toutes les autres; soit par l'exemple de ses propres travaux, soit en réunissant autour d'elle des esprits élevés, soit en versant dans les institutions académiques une pensée généreuse de haute moralité, qui en favorisait tous les développements.

C'est ainsi qu'en relevant le caractère des études, elle a souvent ennobli celui de tout un peuple.

Mais au contraire, quand la Théologie et le peuple sont devenus indifférents l'un à l'autre, et que les troupeaux endormis n'ont vécu que pour le siècle, alors la Théologie elle-même s'est montrée paresseuse, frivole, ignorante; ou bien, amateur de nouveautés; cherchant à tout prix une popularité profane; professant pour le petit nombre; prétendant à des découvertes qu'on ne dit qu'à l'oreille, qu'on enseigne dans les académies, et qu'on tait dans les temples; tenant ses portes fermées au milieu du peuple, et lui jetant en même temps par les fenêtres des doutes et des impiétés, pour éprouver la mesure présente de son indifférence; jusqu'à ce qu'enfin elle éclate dans le scandale, soit en attaquant des dogmes, soit en niant l'intégrité ou l'inspiration de certains livres, soit en donnant des démentis audacieux aux faits qu'ils nous rapportent.

Et qu'on se garde de croire que le peuple tout entier ne se ressente bientôt d'un si grand mal. Il en souffrira jusque dans ses

intérêts temporels; et son existence nationale en sera compromise. En dégradant sa religion, vous faites descendre d'autant son caractère moral; vous lui ôtez son âme. Toutes choses se mesurent chez une nation par la hauteur où l'on y place le ciel. Si son ciel est bas, tout s'en ressent, même sur la terre; tout y devient bientôt plus étroit et plus rampant; l'avenir s'y raccourcit: le patriotisme s'y matérialise, les traditions généreuses s'y perdent; le sens moral s'émousse; le culte du bien-être s'exalte seul; et tous les principes conservateurs s'en vont l'un après l'autre.

Nous concluons donc, d'un côté, qu'il existe l'union la plus intime, non-seulement entre le bonheur du peuple et sa religion, mais entre sa religion et la vraie théologie; et de l'autre côté, que, s'il y eut toujours les plus hautes convenances à ce que cette science professât pour tous et devant tous, jamais ce caractère ne lui fut plus nécessaire que pour traiter du dogme qui va nous occuper. C'est le dogme des dogmes, le dogme qui nous apprend tous les autres, et en vertu duquel seul ils sont des dogmes; le dogme qui est à l'âme du croyant ce qu'est l'air à ses poumons, nécessaire pour naître dans la vie chrétienne, nécessaire pour y vivre, nécessaire pour y grandir et pour y persévérer.

Telle a donc été la double pensée sous l'inspiration de laquelle ce livre a été composé.

Tout y révélera, je l'espère, mon désir sérieux de le rendre utile à des chrétiens de toute classe.

Dans ce but, j'ai dépouillé les formes de l'école. Sans renoncer à faire des citations en langues anciennes, je me suis abstenu de les multiplier. En alléguant l'admirable unanimité de l'antiquité chrétienne sur cette question, je m'en suis tenu à des faits généraux. En disposant l'ordre des chapitres, j'ai négligé les règles ordinaires de la didactique, pour suivre les conseils d'une logique populaire, qui commence par les objec-

tions et finit par les preuves. Enfin, quand il a fallu traiter les diverses questions qui se rapportent au sujet, et qui devaient se trouver ici pour en compléter la doctrine, je les ai toutes rejetées dans un chapitre spécial. Et là encore, contre l'avis de quelques amis, j'ai fait usage d'un mode qui leur paraissait en dissonnance avec le ton général de ce livre, mais qui m'a semblé pouvoir rendre plus facile au lecteur une intelligence claire et rapide du sujet.

C'est donc sous cette forme simple et pratique qu'en présentant cet écrit à l'Église de Dieu, j'aime à pouvoir le recommander à la bénédiction de Celui qui prêchait dans les rues, et qui signalait à Jean ce caractère de sa mission, « l'Évangile est annoncé à des pauvres ! »

Heureux si ces pages affermissent dans la simplicité et le bonheur de leur foi les chrétiens qui, sans lettres, ont cru déjà par les Écritures à la pleine inspiration des Écritures ! — Heureux si quelques âmes travaillées et chargées sont amenées à écouter de plus près ce Dieu qui leur parle dans toutes les lignes du saint Livre ! — Heureux si, par nos paroles, quelques voyageurs de Sion (comme le pèlerin Jacob auprès de la pierre de Bethel), après avoir reposé avec trop d'indifférence, sur ce livre de Dieu, leur être fatigué, venaient à reconnaître enfin cette échelle mystérieuse qui de là s'élève au ciel, et par laquelle seule les messages de la grâce peuvent descendre sur leur âme, et leurs prières monter à Dieu ! — Puissé-je les engager à verser à leur tour sur cet objet sacré l'onction de leur reconnaissance et de leur joie, et à savoir aussi s'écrier : Certainement l'Éternel est ici ! c'est la maison de Dieu ; c'est la porte des cieux !

Pour moi, je ne craindrai pas de le dire : en me livrant au travail de ce livre, j'ai dû souvent rendre grâce à Dieu de m'y avoir appelé ; car j'y ai vu plus d'une fois la majesté divine remplir de sa splendeur le temple entier des Écritures ; j'ai vu toutes les laines du tissu, en apparence grossier, dont

le Fils de l'Homme s'est vêtu, devenir telles qu'aucun foulon sur la terre ne peut ainsi blanchir; j'ai vu souvent le livre s'illuminer de la gloire de Dieu, et toutes ses paroles paraître radieuses. En un mot, j'ai senti ce qu'on éprouve toujours, lorsqu'on soutient une cause sainte et vraie : c'est qu'elle grandit en vérité et en majesté à mesure qu'on la contemple.

Mon Dieu, donne-moi de l'aimer, cette parole, et de la posséder, autant que tu m'as appris à l'admirer!

« Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe : l'herbe sèche, et sa fleur tombe; mais la parole de Dieu demeure éternellement; et c'est cette parole qui nous a été évangélisée. »

THÉOPNEUSTIE

OU

PLEINE INSPIRATION

DES SAINTES ÉCRITURES.



Notre but, dans ce livre, avec l'aide de Dieu et la seule autorité de sa Parole, est d'exposer, de défendre et d'établir le dogme chrétien de la théopneustie.

CHAPITRE Ier.

DÉFINITION DE LA THÉOPNEUSTIE.

On appelle de ce nom la puissance mystérieuse qu'exerça l'Esprit divin sur les auteurs des écritures de l'Ancien et du Nouveau-Testament, pour les leur faire composer telles que l'Église de Dieu

les a reçues de leurs mains. « Toute l'Écriture, a dit un apôtre, est *théopneustique*[1]. »

Cette expression grecque était peut-être nouvelle, même entre les Grecs, à l'époque où saint Paul en fit usage. Cependant, si ce terme était inusité chez les Grecs idolâtres, il ne l'était pas chez les Juifs hellénistes. L'historien Josèphe[2], contemporain de saint Paul, en emploie un autre tout semblable, dans son premier livre contre Appion, lorsqu'en parlant de tous les prophètes « qui ont composé, dit-il, les vingt-deux livres sacrés de l'Ancien-Testament, » il dit qu'ils écrivirent *d'après la pneustie* (ou l'inspiration) *qui vient de Dieu*[3]. Et le philosophe juif Philon[4], contemporain lui-même de Josèphe, dans le récit qu'il a laissé de son ambassade auprès de l'empereur Caligula, faisant usage, à son tour, d'une expression très rapprochée de celle de saint Paul, appelle les Écritures « des oracles *théochristes*[5], » c'est-à-dire « des oracles donnés *sous l'onction de Dieu*. »

La théopneustie n'est pas un système, elle est un fait. Comme tous les autres événements de l'histoire de la Rédemption, ce fait, attesté par les saintes Écritures, est un des dogmes de notre foi.

(1) 2 Tim. III, 15. (*Théopneuste,* moins euphonique, serait plus exact). — (2) P. 1036, édit. Aurel. Allobr., 1611. — (3) Κατὰ τὴν ἐπιπνοιαν τὴν ἀπὸ τοῦ Θεοῦ. — (4) P. 1022, édit. Francof. — (5) Θεοχρηστα λόγια.

Cependant, il importe de le dire, et il importe qu'on l'ait compris, cette opération miraculeuse de l'Esprit-Saint n'eut pas pour objet les écrivains sacrés, qui n'en furent que les instruments, et qui durent passer bientôt; mais elle eut pour objet les livres saints eux-mêmes, qui furent destinés à révéler de siècle en siècle à l'Église les conseils de Dieu, et qui ne passeront jamais.

La puissance qui s'exerçait alors sur ces hommes de Dieu, et qu'ils ne ressentirent eux-mêmes qu'en des mesures très diverses, ne nous a point été définie. Rien ne nous autorise à l'expliquer. L'Écriture ne nous en a jamais présenté ni le mode ni la mesure comme un objet d'étude. Elle ne nous en parle qu'incidemment; elle n'y intéresse point notre piété. Ce qu'elle propose à notre foi, c'est uniquement l'inspiration de leur parole; c'est la divinité du livre qu'ils ont écrit. Elle n'établit à cet égard entre eux aucune différence : leur parole, nous dit-elle, est théopneustique; leur livre est de Dieu; soit qu'ils récitent les mystères d'un passé plus ancien que la création, ou ceux d'un avenir plus lointain que le retour du Fils de l'homme, ou les conseils éternels du Très-Haut, ou les secrets du cœur de l'homme, ou les profondeurs de Dieu; soit qu'ils racontent leurs propres émotions, ou qu'ils disent leurs souvenirs, ou qu'ils répètent des récits contemporains, ou qu'ils co-

pient des généalogies, ou qu'ils extraient des documents ininspirés; leur écriture est inspirée; leurs récits sont dirigés d'en haut; c'est toujours Dieu qui parle, qui récite, ordonne ou révèle par leur bouche, et qui, pour le faire, emploie en des mesures diverses leur personnalité. Car « l'Esprit de « l'Éternel a été sur eux, est-il écrit, et sa parole a « été sur leur langue. » Et si c'est toujours la parole de l'homme, puisque ce sont toujours des hommes qui la profèrent, c'est aussi toujours la parole de Dieu, parceque c'est Dieu qui les surveille, qui les emploie et qui les guide. Ils donnent leurs narrations, leurs doctrines ou leurs commandements, « non avec des paroles enseignées « par la sagesse humaine, mais avec des paroles « enseignées du Saint-Esprit; » et c'est ainsi que Dieu lui-même, non-seulement s'est constitué le garant de tous ces faits, l'auteur de tous ces ordres, et le révélateur de toutes ces vérités, mais qu'encore il les a fait donner à son Église dans l'ordre, dans la mesure et dans les termes qu'il a jugés les plus convenables à son céleste dessein.

Si donc on nous demandait comment s'est accomplie, dans les hommes de Dieu, cette œuvre théopneustique, nous répondrions que nous ne le savons pas, que nous ne devons pas le savoir, et que c'est dans la même ignorance et dans une foi toute semblable que nous recevons la doctrine de

la régénération ou de la sanctification d'une âme par le Saint-Esprit. — Nous croyons que l'Esprit illumine cette âme, la purifie, la relève, la console, l'attendrit; nous reconnaissons tous ces effets; nous en savons et nous en adorons la cause; mais nous avons dû nous résigner à en ignorer pour toujours le moyen. — Qu'il en soit donc ainsi de la théopneustie.

Et si l'on nous demandait encore de dire au moins ce qu'éprouvèrent les hommes de Dieu dans leurs organes, dans leur volonté, ou dans leur intelligence, pendant qu'ils tracèrent les pages du livre sacré, nous répondrions que les puissances de l'inspiration ne furent pas ressenties au même degré par chacun d'eux, et que leurs expériences ne furent point uniformes; mais nous ajouterions que la connaissance d'un tel fait est à peu près indifférente aux intérêts de notre foi, parcequ'il s'agit pour elle du livre et non de l'homme. C'est le livre qui est inspiré, et qui l'est entièrement. Cette assurance nous doit suffire.

Trois ordres de personnes, en ces derniers temps, sans désavouer la divinité du Christianisme, et sans prétendre décliner l'autorité des Écritures, se sont cru permis de repousser cette doctrine.

Les uns ont méconnu jusqu'à l'*existence* de cette action du Saint-Esprit; d'autres en ont nié l'*universalité;* d'autres enfin la *plénitude*.

Les premiers, comme le docteur Schleiermacher [1], le docteur Dewette, et plusieurs autres théologiens allemands, rejettent toute inspiration miraculeuse, et ne veulent attribuer aux écrivains sacrés que ce que Cicéron accordait aux poëtes : *afflatum spiritus divini*, « une action divine de la nature, une puissance intérieure semblable aux autres forces vitales de la nature [2]. »

Les autres, comme le docteur Michaëlis [3], et comme autrefois Théodore de Mopsueste [4], tout en admettant l'existence d'une théopneustie, ne la veulent reconnaître que *pour une partie* des livres saints : pour le premier et le quatrième des quatre évangiles, par exemple; pour une partie des épîtres; pour une partie de Moïse, une partie d'Ésaïe, une partie de Daniel. — Ces portions des Écritures sont de Dieu, disent-ils; les autres sont de l'homme.

Les troisièmes enfin, comme M. Twesten en Allemagne, et comme plusieurs théologiens en Angleterre [5], étendent, il est vrai, la notion d'une théopneustie à toutes les parties de la Bible, mais *non pas à toutes également* (nicht gleichmässig). — L'inspiration, à les entendre, serait bien uni-

(1) Schleiermacher, der christliche Glaube. Band. 1, S. 115. — (2) Dewette : Lehrbuch Anmerk. Twesten : Voslesungen über die Dogmatik, tome I, p. 424, etc. — (3) Michaëlis, Introd. au N.-T. — (4) Voyez notre chap. V, sect. II, quest. 44. — (5) Les docteurs Pye Smith, Dick, Wilson.

verselle, mais inégale, souvent imparfaite, accompagnée d'erreurs innocentes, et portée, suivant la nature des passages, à des mesures très différentes, dont ils se constituent eux-mêmes plus ou moins les juges.

Plusieurs d'entre eux, surtout en Angleterre, ont été jusqu'à distinguer quatre degrés d'inspiration divine : inspiration de *surveillance,* ont-ils dit, en vertu de laquelle les auteurs sacrés auraient été constamment préservés d'erreur grave, dans tout ce qui est de la foi et de la vie ; inspiration d'*élévation*, par laquelle encore l'Esprit divin, en faisant monter les pensées des hommes de Dieu dans les régions les plus pures de la vérité, aurait indirectement imprimé les mêmes caractères de sainteté et de grandeur à leur parole ; inspiration de *direction*, sous l'action plus puissante de laquelle les auteurs sacrés auraient été conduits de Dieu, pour ce qu'ils devaient taire et pour ce qu'ils devaient dire. Enfin, inspiration de *suggestion.* Ici, disent-ils, toutes les pensées, et même les mots, auraient été donnés de Dieu, par une opération plus énergique encore et plus directe de son Esprit.

« La théopneustie, dit M. Twesten, s'étend sans contredit jusqu'aux mots, mais uniquement lorsque leur choix ou leur emploi est lié avec la vie religieuse intérieure ; car il faut faire à cet égard, ajoute-t-il, des distinctions entre l'Ancien et le

Nouveau-Testament, entre la loi et l'évangile, entre l'histoire et la prophétie, entre les récits et les doctrines, entre les apôtres et leurs aides apostoliques.»

Toutes ces distinctions, selon nous, sont fantastiques; la Bible ne les a point autorisées; l'église des huit premiers siècles de l'ère chrétienne ne les a point connues; et nous les croyons erronées et funestes.

Notre dessein, dans ce livre, contrairement à ces trois systèmes, est donc de prouver l'existence, l'universalité et la plénitude de la théopneustie.

Il s'agit de savoir d'abord s'il y eut pour les Écritures une inspiration divine et miraculeuse. Nous l'affirmons. — Il s'agit de savoir ensuite si les parties de l'Écriture qui sont théopneustiques le sont également et entièrement; ou, en d'autres termes, si Dieu a pourvu, d'une manière certaine, bien que mystérieuse, à ce que les paroles mêmes de son saint livre fussent toujours ce qu'elles devaient être, et à ce qu'il ne contînt aucune erreur. Nous l'affirmons encore. — Enfin, il s'agit de savoir si ce qui est ainsi inspiré de Dieu, dans les Écritures, c'est une partie des Écritures, ou toutes les Écritures. Nous disons que c'est toutes les Écritures : les livres historiques comme les prophéties, les épîtres comme les cantiques, les évangiles de Marc et de Luc comme ceux de Jean et de Ma-

thieu ; l'histoire du naufrage de saint Paul dans les eaux Adriatiques, comme celle du naufrage de l'ancien monde dans les eaux du Déluge ; les scènes de Mamré sous les tentes d'Abraham, comme celles du jour de Christ dans les tentes éternelles ; les prières prophétiques où le Messie, mille ans avant les jours de son premier avènement, s'écrie dans les Psaumes : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-« tu abandonné? ils ont percé mes mains et mes « pieds ; ils ont jeté le sort sur ma robe ; ils me « contemplent, ils me regardent ; » comme les récits qu'en ont pu faire saint Jean, saint Marc, saint Luc ou saint Mathieu.

En d'autres termes, notre but est d'établir, par la parole de Dieu, — que l'Écriture est de Dieu, — que l'Écriture est partout de Dieu, — et que partout l'Écriture est entièrement de Dieu.

Cependant il faut, avant d'aller plus loin, nous être fait comprendre. — En maintenant que toute l'Écriture est de Dieu, nous sommes fort éloigné de penser que l'homme n'y soit pour rien. — Nous reviendrons avec plus de clarté sur cette pensée ; mais nous avons senti le besoin de la consigner ici. — Tous les mots y sont de l'homme, comme tous les mots y sont de Dieu. — Dans un certain sens, l'Épître aux Romains est tout entière une lettre de Paul ; et dans un sens encore plus élevé, l'Épître aux Romains est tout entière une lettre de Dieu.

Pascal eût pu dicter une de ses Lettres Provinciales à quelque artisan de Clermont, et une autre à l'abbé de Port-Royal. La première eût-elle été, pour cela, moins pascalienne que toutes les autres? Non, sans doute. — Le grand Newton, quand il voulut transmettre au monde ses merveilleuses découvertes, eût pu faire écrire à quelque enfant de Cambridge la quarantième, et à quelque domestique de son Collége la quarante-unième proposition du livre immortel *des Principes*, tandis qu'il en eût dicté les autres pages à Barrow et à Gregory. En eussions-nous moins possédé les découvertes de son génie et les raisons mathématiques qui devaient ranger à nos yeux sous une même loi tous les mouvements de l'univers? L'ouvrage entier en eût-il moins été de lui? Non, sans doute. — Peut-être, cependant, quelque homme de loisir eût-il pris encore quelque intérêt à connaître les émotions de ces deux grands hommes, ou les naïves pensées de cet enfant, ou les honnêtes préoccupations de ce serviteur, pendant que leurs quatre plumes, également dociles, traçaient les sentences latines qui leur étaient dictées. On vous eût dit que les deux derniers, tout en écrivant, promenaient indifféremment de vagues souvenirs dans les jardins de la Cité, ou dans les cours de Trinity-College; tandis que les deux professeurs, s'attachant avec de vifs transports à toutes les

pensées de leur ami, et soulevés dans son vol sublime, comme les enfants de l'aigle sur le dos de leur mère, s'élançaient avec lui dans les hauteurs de la science, portés sur ses puissantes ailes, et planant avec délices dans les espaces nouveaux et sans bornes qu'il leur avait ouverts. — Cependant (vous eût-on dit encore), parmi les lignes dictées, il en est peut-être que ni l'enfant ni les professeurs eux-mêmes n'auront pu saisir. — Peu m'importent ces détails, eussiez-vous répondu ; je n'y perdrai pas mon temps ; j'étudierai le livre. Sa préface, son titre, sa première ligne, sa dernière ligne, tous ses théorèmes, faciles ou difficiles, compris ou non compris, sont du même auteur, et cela me suffit. Quels qu'aient été les écrivains, et à quelques hauteurs diverses que se soient tenues leurs pensées, leur main fidèle et surveillée traçait également les pensées de leur maître sur le même cahier ; et j'y puis étudier toujours avec une égale confiance, dans les paroles mêmes de son génie, les principes mathématiques de la philosophie de Newton. — Tel est le fait de la théopneustie.

C'est ainsi que Dieu, qui voulait donner à connaître à ses élus, dans un livre éternel, les principes spirituels de la philosophie divine, en a dicté les pages, durant seize cents années, à des prêtres, à des rois, à des hommes de guerre, à des bergers, à des publicains, à des bateliers, à des scribes, à

des faiseurs de tentes. Sa première ligne, sa dernière ligne, tous ses enseignements, compris ou non compris, sont du même auteur, et cela nous doit suffire. Quels qu'aient été les écrivains et leur intelligence du livre, ils ont tous écrit d'une main fidèle et surveillée, dans un même cahier, sous la dictée d'un même maître, pour qui mille ans sont comme un jour; et il en est sorti la Bible. Je ne perdrai donc pas mon temps à de vaines questions; j'étudierai le livre. C'est la parole de Moïse, la parole d'Amos, la parole de Jean, la parole de Paul; mais c'est la pensée de Dieu et la parole de Dieu.

Ce serait donc, selon nous, tenir un langage très erroné que de dire : Certains passages dans la Bible sont de l'homme, et certains passages dans la Bible sont de Dieu. Non; tous les versets, sans exception, y sont de l'homme; et tous les versets, sans exception, y sont de Dieu; soit qu'il y parle directement en son nom, soit qu'il y emploie toute la personnalité de l'écrivain sacré. Et comme saint Bernard a dit des œuvres vivantes de l'homme régénéré, « que notre volonté n'y fait rien sans la grâce, mais que la grâce n'y fait rien que dans notre volonté; » de même il faut dire que, dans les Écritures, Dieu n'a rien fait que par l'homme, et l'homme n'a rien fait que par Dieu.

Il en est en effet de la théopneustie comme de la grâce efficace. — Dans les opérations du Saint-

Esprit faisant écrire les saints livres, et dans celles du même Esprit convertissant une âme, et la faisant marcher dans les voies de la sanctification, l'homme est à différents égards entièrement passif et entièrement actif. Dieu y fait tout; l'homme y fait tout; et l'on peut dire, pour l'une comme pour l'autre de ces œuvres, ce que saint Paul disait de l'une d'elles aux Philippiens : « C'est Dieu qui opère « en l'homme *et le vouloir et le faire*[1]. » — Aussi verrez-vous que, dans les Écritures, les mêmes opérations sont attribuées alternativement à Dieu et à l'homme : Dieu convertit, et c'est l'homme qui se convertit; Dieu circoncit le cœur, Dieu donne un cœur nouveau, et c'est l'homme qui doit circoncire son cœur et se faire un cœur nouveau. « Non-seulement parceque nous devons employer les moyens d'obtenir un tel effet, » dit le fameux président Edwards (dans ses belles remarques contre les erreurs des Arminiens), « mais parceque cet effet lui-même est notre acte comme notre devoir : *God producing all, and we acting all*[2]. »

Telle est donc la Parole de Dieu. — C'est Dieu parlant dans l'homme, Dieu parlant par l'homme, Dieu parlant comme l'homme, Dieu parlant pour l'homme! — Nous l'avons affirmé; il faudra l'établir.

(1) Phil. II, 13. — (2) Edward's Remarks, etc. p. 251.

Peut-être cependant sera-t-il convenable d'avoir auparavant défini cette doctrine avec plus de précision.

En théorie, il serait permis de dire qu'une religion pourrait être divine, sans que les livres qui l'enseignent fussent miraculeusement inspirés. — Il serait possible, par exemple, de se figurer un christianisme sans théopneustie; et l'on pourrait concevoir peut-être que tous les miracles de notre foi se fussent accomplis, à la seule exception de celui-là. Dans cette supposition (que rien n'autorise), le Père-Éternel eût donné son Fils au monde; la Parole créatrice, faite chair, eût subi pour nous la mort de la croix, et fait descendre du ciel sur les apôtres l'esprit d'intelligence et la puissance des miracles; mais, tous ces mystères de la rédemption une fois consommés, elle eût abandonné à ces hommes de Dieu le soin d'écrire, selon leur sagesse, nos livres sacrés; et leurs écritures ne nous eussent ainsi présenté que le langage naturel de leurs illuminations surnaturelles, de leurs convictions et de leur charité. — Un tel ordre de choses, sans doute, n'est qu'une vaine supposition, directement contraire au témoignage que les Écritures ont rendu de ce qu'elles sont; mais, sans dire ici qu'il ne résout rien, et que, miracle pour miracle, celui de l'illumination n'est pas moins inexplicable que celui de la théopneustie; sans dire encore que la pa-

role de Dieu possède une puissance divine qui n'appartient qu'à elle ; un tel ordre de choses, s'il se fût réalisé, nous aurait exposés à des erreurs innombrables, et plongés dans la plus funeste incertitude. — Sans garantie contre les imprudences des écrivains, nous n'aurions pas même pu donner à leurs livres l'autorité qu'ont aujourd'hui, dans l'Église, ceux d'Augustin, de Bernard, de Luther, de Calvin, ou de tant d'autres hommes éclairés de la vérité par le Saint-Esprit. On sait assez, en effet, combien de paroles imprudentes et de propositions erronées se sont encore glissées au milieu même des plus belles pages de ces admirables docteurs. Et cependant les apôtres (dans la supposition que nous venons de faire) eussent été soumis beaucoup plus qu'eux encore à de graves égarements, puisqu'ils n'eussent point eu, comme les docteurs de l'Église, une parole de Dieu pour redresser la leur ; et puisqu'ils eussent dû composer eux-mêmes tout le langage de la science religieuse. (Une science est plus d'à moitié faite, quand son langage est fait.) Que d'erreurs funestes, que d'ignorances graves, que d'imprudences inévitables eussent accompagné nécessairement chez eux cette révélation sans théopneustie ; et dans quels déplorables doutes l'Église alors eût été laissée ! Erreurs dans le choix des faits, erreurs dans leur appréciation, erreurs dans leur exposé, erreurs dans la conception des

rapports qui les lient aux doctrines, erreurs dans l'expression de ces doctrines mêmes ; erreurs d'omission, erreurs de langage, erreurs d'exagération, erreurs dans l'adoption de quelques préjugés de nation, d'état ou de parti ; erreurs dans les prévisions de l'avenir et dans les jugements du passé.

Mais, grâces à Dieu, il n'en est point ainsi de nos saints livres. Ils ne renferment point d'erreur ; toute leur écriture est inspirée de Dieu. « C'est poussés par l'Esprit que les saints hommes de Dieu parlèrent ; ils ne le firent pas avec des paroles qu'enseignât une sagesse humaine, mais avec des paroles qu'enseignait l'Esprit de Dieu ; en sorte qu'aucune de ces paroles ne doit être négligée, et que nous sommes appelés à les respecter et à les étudier jusqu'à leur moindre iota et à leur moindre trait de lettre; car cette écriture est épurée, comme un argent séparé de toutes ses scories et passé par sept fois au creuset. Elle est parfaite. »

Ces assertions, qui sont elles-mêmes des témoignages de la parole de Dieu, renferment déjà notre dernière définition de la théopneustie, et nous amènent à la caractériser enfin comme « cette « puissance inexplicable qu'exerça jadis l'Esprit « divin sur les auteurs de la sainte Écriture, pour « les guider jusque dans l'emploi des paroles dont « ils ont fait usage, et pour les préserver de toute « erreur, comme de toute omission. »

Cette nouvelle définition, qui pourra paraître complexe, ne l'est réellement pas; parceque les deux traits dont elle se compose sont équivalents, et que recevoir l'un, c'est accepter l'autre.

Nous les proposons donc disjonctivement à l'assentiment de nos lecteurs, et nous leur en offrons l'alternative. L'un a plus de précision, l'autre plus de simplicité, en tant qu'il présente le dogme sous une forme plus dégagée de toute question relative au mode de l'inspiration, et aux expériences secrètes des écrivains sacrés. Qu'on accepte pleinement l'un ou l'autre, on aura rendu aux Écritures l'honneur et la foi qui leur appartiennent.

Nous nous proposons donc d'établir le dogme de la théopneustie sous l'une ou l'autre de ces deux formes :

« Les Écritures sont données et garanties de Dieu jusque dans leur langage; » — et « les Écritures ne contiennent point d'erreur (par où nous entendons qu'elles disent tout ce qu'elles doivent dire, et qu'elles ne disent que ce qu'elles devaient dire). »

Maintenant, comment établira-t-on cette doctrine? — Ce sera par les Écritures, et uniquement par les Écritures.

Une fois que nous les avons reconnues pour vraies, c'est à elles de nous apprendre ce qu'elles sont; et une fois qu'elles se sont dites inspirées de

Dieu, c'est encore à elles de nous dire comment elles le sont, et jusqu'où elles le sont.

Vouloir prouver *à priori* leur inspiration, en argumentant la nécessité de ce miracle pour la sécurité de notre foi, ce serait raisonner faiblement, et presque imiter, dans un sens, la présomption qui, dans un autre sens, imagine *à priori* quatre degrés de théopneustie. — Vouloir encore établir l'entière inspiration des Écritures sur la considération de leur beauté, de leur constante sagesse, de leur prudence prophétique, et de tous ces caractères de divinité qui s'y révèlent, ce serait s'appuyer sur des raisonnements justes, sans doute, mais contestables, ou du moins contestés. — C'est donc aux seules déclarations de la Sainte-Écriture que nous devons nous arrêter. — Nous n'avons pas d'autre autorité pour les dogmes de notre foi; et la théopneustie est l'un de ces dogmes.

Cependant, ici, prévenons une erreur. — Il pourrait arriver que quelque lecteur encore mal affermi dans son christianisme, se méprenant sur notre but, et pensant à parcourir notre livre pour y chercher des arguments qui le décident, se trouvât frustré dans son attente, et se crût autorisé à reprocher quelque vice de raisonnement à notre argumentation, comme si nous voulions y prouver l'inspiration des Écritures par l'inspiration des Écritures. — Il importe de le détromper. — Nous

n'avons point écrit ces pages pour des disciples de Porphyre, ou de Voltaire, ou de Jean-Jacques; et notre but n'a point été de prouver que les Écritures sont dignes de foi. D'autres l'ont fait, et ce n'est point notre tâche. Nous nous adressons à des hommes qui respectent les Écritures, et qui admettent leur véracité. C'est à eux que nous attestons qu'étant vraies, elles se disent inspirées; et qu'étant inspirées, elles déclarent l'être entièrement : d'où nous concluons qu'il faut bien qu'elles le soient.

Certainement cette doctrine est, de toutes les vérités, l'une des plus simples et des plus claires, pour les esprits humblement et rationnellement soumis aux témoignages des Écritures. On a pu sans doute entendre des théologiens modernes nous la représenter comme pleine d'incertitudes et de difficultés; mais les hommes qui n'ont voulu l'étudier qu'à la lumière de la Parole de Dieu, n'y ont pu voir ces difficultés, ni trouver ces incertitudes. Rien, au contraire, n'est plus clairement ni plus souvent enseigné dans les Écritures que l'inspiration des Écritures. — Aussi les anciens n'ont-ils point connu, sur ce sujet, les embarras et les doutes des docteurs d'aujourd'hui. — Pour eux la Bible était de Dieu, ou n'était pas de Dieu. — L'antiquité présente sur ce point une admirable

unanimité [1]. — Mais depuis que les modernes, à l'imitation des Juifs thalmudistes et des rabbins du moyen-âge [2], ont imaginé de savantes distinctions entre quatre ou cinq degrés différents d'inspiration, qui pourra s'étonner que, pour eux, les difficultés et les incertitudes se soient multipliées? Ils contestent ce que les Écritures enseignent, et ils expliquent ce qu'elles n'enseignent pas : on comprend leur embarras; mais la faute n'en est qu'à cette témérité.

Ce témoignage que les Écritures rendent à leur inspiration est même d'une telle évidence, que l'on pourrait s'étonner de voir, entre les chrétiens, des diversités d'opinion sur un sujet si bien défini. Mais le mal ne s'explique que trop bien par la puissance des préoccupations. L'esprit déjà tout prévenu par les objections qu'on s'est faites, on détourne les passages sacrés de leur sens naturel, à mesure qu'ils se présentent; et, par un travail secret de la pensée, on s'efforce de les concilier avec les difficultés qui l'embarrassent. — On nie, mal-

(1) Voyez sur ce sujet la savante dissertation où le docteur Rudelbach établit, par l'histoire, les saines doctrines sur l'inspiration, comme nous avons cherché à les établir par l'Écriture. (*Zeitschrift für die gesammte Lutherische Theologie und Kirche*, von *Rudelbach und Guericke*, 1840.)

(2) Voyez notre chapitre V, section II, quest. 44.

gré les Écritures, la pleine inspiration des Écritures, comme les Sadducéens niaient la résurrection, parcequ'on trouve le miracle inexplicable; mais il faut se rappeler que Jésus-Christ a répondu : « Vous êtes dans l'erreur, parceque vous « ne connaissez ni la PUISSANCE DE DIEU, ni les « ÉCRITURES.» (Marc, XII, 24, 27.) — C'est donc à cause de cette disposition trop ordinaire de l'esprit humain, que nous avons pensé mieux faire, en ne présentant au lecteur nos preuves scripturaires, qu'après lui avoir fait examiner de plus près les objections qu'on nous oppose. — Tel sera le sujet du chapitre qui va suivre.

Nous désirons également pouvoir présenter au lecteur une exposition plus précise de la doctrine qui nous occupe, et de quelques-unes des questions qui s'y rapportent; mais il nous a paru convenable de renvoyer aussi ce développement à nos dernières pages; soit parcequ'on l'accueillera mieux, quand on aura pris en plus mûre considération certaines difficultés; soit parceque nous ne voudrions pas rebuter dès l'abord, par des formes trop didactiques, les lecteurs illettrés qui penseraient à venir chercher dans ces feuilles l'édification de leur foi.

Nous allons donc commencer par un examen attentif des difficultés et des systèmes qu'on élève contre la doctrine d'une pleine inspiration. — Cse

difficultés constituent des objections, et ces systèmes, plutôt des évasions. — Nous étudierons les unes et les autres dans deux chapitres successifs.

CHAPITRE II.

EXAMEN DES OBJECTIONS.

On objecte que l'individualité des écrivains sacrés, profondément empreinte dans leurs écrits respectifs, ne se peut concilier avec une pleine inspiration; — on objecte que la faillibilité du traducteur rend illusoire l'infaillibilité du texte original; — on objecte que l'usage, fait par les apôtres, de la version tout humaine des Septante, rend plus que suspecte leur théopneustie. — On objecte des variantes dans les manuscrits, des imperfections dans les raisonnements et dans les doctrines, des erreurs dans les faits. — On objecte des démentis donnés par les auteurs sacrés aux lois aujourd'hui mieux connues de la nature. — On objecte enfin ce qu'on veut appeler des aveux de saint Paul. — Nous allons répondre successivement à ces difficultés; et nous pourrons examiner ensuite quelques-unes des théories par lesquelles on cherche à échapper au dogme d'une pleine théopneustie.

SECTION Ire. — L'individualité des auteurs sacrés profondément empreinte dans leurs livres.

On objecte d'abord que cette individualité, qui se montre avec tant d'abondance dans tout le cours des livres saints, s'élève puissamment en témoignage contre la doctrine d'une pleine et constante inspiration. Il est impossible, nous dit-on, de lire les Écritures sans être frappé des différences de langage, de conception, de style, que présente chacun de leurs auteurs. Ces différences, en y imprimant les traits incontestables de leur individualité, trahissent partout le concours de leur action personnelle dans la composition des Écritures. Quand les titres de chaque livre ne nous avertiraient pas que nous passons d'un auteur à un autre, on s'aperçevrait cependant presque aussitôt, par le changement de leur caractère, qu'on n'a plus affaire au même écrivain, et qu'un nouveau personnage a pris la plume. Cette différence se révèle même entre un prophète et un autre prophète, un apôtre et un autre apôtre. Qui pourrait lire les écrits d'Ésaïe et d'Ézéchiel, d'Amos et d'Osée, de Sophonie et d'Habacuc, de Jérémie et de Daniel; qui pourrait étudier ensuite ceux de Paul et de Pierre, ou de Jean, sans remarquer en chacun d'eux l'influence que ses habitudes, sa condition, son génie, son éducation, ses souvenirs, toutes

ses circonstances intérieures et extérieures, ont exercée sur ses vues de la vérité, sur ses raisonnements et sur son langage? Ils disent ce qu'ils ont vu, et comme ils ont vu. Leur mémoire y est en jeu, leur imagination s'y exerce, leurs affections s'y répandent, tout leur être y est en œuvre, et leur physionomie morale s'y dessine avec clarté. On sent que la composition de chaque livre a grandement dépendu, soit pour le fonds, soit pour la forme, des circonstances et du tour d'esprit de son auteur. Le fils de Zébédée eût-il pu composer l'Épître aux Romains, telle que nous l'avons reçue de l'apôtre saint Paul? Qui penserait à lui attribuer l'Épître aux Hébreux? Et quand les lettres catholiques de saint Pierre seraient dépourvues de leur titre, qui est-ce qui penserait à les donner à Jean? Il en est encore ainsi des Évangélistes. Ils sont tous les quatre très reconnaissables, bien qu'ils parlent du même maître, qu'ils professent les mêmes dogmes, et qu'ils redisent les mêmes actes. Voilà le fait; il est incontestable; et voici, nous dit-on, les conséquences qu'il en faut tirer.

1. Si c'était Dieu qui parlât seul et constamment dans les Écritures, nous verrions dans leurs diverses parties une uniformité qui n'y est point.

2. Il faut donc admettre que deux forces différentes ont agi en même temps sur les auteurs sacrés, pendant qu'ils composaient les Écritures : les

forces naturelles de leur individualité et les forces miraculeuses de l'inspiration.

3. De la lutte, du concours, ou de l'action balancée de ces deux forces, a dû résulter une inspiration variable, graduelle, quelquefois entière, quelquefois imparfaite, et souvent même réduite à la faible mesure d'une simple surveillance.

4. La puissance variable de l'Esprit divin, dans cette action combinée, s'est dû proportionner à l'importance et à la difficulté des matières traitées par l'auteur sacré. Elle a pu même s'abstenir d'intervenir, lorsque le jugement et les souvenirs de l'écrivain pouvaient suffire, parceque Dieu ne fait pas des miracles inutiles.

« Il n'appartient pas à l'homme de dire où finit la nature et où l'inspiration commence, » dit l'évêque Wilson [1].

« Ce qu'il y a d'exagéré dans les notions que quelques-uns ont conçues de l'inspiration, » dit le docteur Twesten, « ce n'est pas qu'on les ait étendues à tout, mais qu'on ait voulu les étendre à tout également. — Si l'inspiration n'exclut pas l'action personnelle des auteurs sacrés, elle ne détruit pas non plus toute influence de l'imperfection humaine. Mais nous pouvons supposer cette influence toujours plus faible dans les écrivains, à propor-

(1) Lectures on the Evidences of Chr., p. 506.

tion que la matière traitée est plus intimement unie à Christ [1]. »

« Il faut reconnaître trois degrés d'inspiration, » dit le docteur Dick. — « Il y a d'abord beaucoup de choses que les auteurs sacrés pouvaient connaître par les seules forces de la nature : aucune influence surnaturelle ne leur était nécesaaire pour les rapporter ; il fallait seulement qu'ils y fussent infailliblement préservés d'erreur. — En second lieu, il en est d'autres pour lesquelles leur intelligence et leurs facultés doivent avoir été divinement fortifiées. — Enfin, il en est beaucoup d'autres encore qui contiennent des sujets pour lesquels une révélation directe du Saint-Esprit leur était indispensable [2]. »

5. De là il résulte que, si cette pleine inspiration était quelquefois nécessaire, cependant, pour les matières à la fois faciles et sans importance religieuse, il pourra se trouver dans les Écritures quelques erreurs innocentes et quelques-unes de ces taches que la main de l'homme laisse toujours tomber sur ce qu'elle touche. — Tandis que les forces de l'Esprit divin, par une action toujours puissante et souvent victorieuse, élargissaient l'intelligence des hommes de Dieu, purifiaient leurs affections, et leur faisaient chercher, entre tous leurs souvenirs,

(1) Vorles. über die Dogmatik, tome I. — (2) Essay on the Insp. of the H. Script.

ceux qui devaient être le plus utilement transmis à l'Église de Dieu, les forces naturelles de leur esprit, laissées à elles-mêmes pour tous les détails qui n'importaient ni à la foi ni à la vertu, ont pu faire arriver dans les Écritures quelque mélange d'inexactitude et d'imperfection. — « Il ne faut donc pas attribuer une infaillibilité sans bornes à l'Écriture, comme s'il n'y avait nulle erreur,» dit M. Twesten. « Sans contredit, Dieu est vérité ; et, dans les choses importantes, tout ce qui est de lui est vérité; mais si tout n'est pas également important, tout ne vient donc pas également de lui ; et si l'inspiration n'exclut pas l'action personnelle des auteurs sacrés, elle ne détruit pas non plus toute influence de l'imperfection humaine [1]. »

Telle est donc l'objection. — Elle met dans ses suppositions et dans ses conclusions, qu'il y a dans les Écritures des passages dénués d'importance, et qu'il en est d'autres entachés d'erreurs. — Nous repousserons plus tard de toutes nos forces l'erreur de ces deux imputations ; mais ce n'en est pas encore la place. Il ne s'agit ici pour nous que de la forme vivante et personnelle sous laquelle les Écritures de Dieu nous ont été données, et que de son incompatibilité prétendue avec le fait d'une pleine inspiration.

(1) Ut suprà.

C'est donc à cette objection que nous allons répondre.

1. Nous commençons par déclarer combien nous sommes loin de contester le fait allégué, tout en repoussant les fausses conséquences qu'on en tire. — Tant s'en faut que nous méconnaissions cette individualité humaine, partout empreinte dans nos livres sacrés, qu'au contraire c'est avec une gratitude profonde, avec une admiration toujours croissante, que nous considérons ce caractère vivant, actuel, dramatique, humanitaire, répandu avec tant de puissance et de charme, dans toutes les parties du livre de Dieu. Oui (nous nous plaisons à le dire avec les objectants), ici c'est la phrase, c'est le timbre, c'est l'accent d'un Moïse, là d'un saint Jean, ici d'un Ésaïe, là d'un Amos, ici d'un Daniel ou d'un saint Pierre, là d'un Néhémie, là d'un saint Paul. On les reconnaît, on les entend, on les voit; il est comme impossible de s'y méprendre. — Nous admettons ce fait, nous nous plaisons à l'étudier, nous l'admirons profondément, et nous y voyons, comme nous serons appelé à le redire plus d'une fois, une preuve de plus de la divine sagesse qui a dicté les Écritures.

2. Qu'importe au fait de la théopneustie l'absence ou le concours des affections de l'écrivain sacré? Dieu ne peut-il pas également les employer ou s'en passer? Lui qui pourrait faire parler une

statue, ne peut-il pas faire parler à son gré un enfant des hommes? Lui qui réprima par un animal muet la folie d'un prophète, ne peut-il pas mettre dans un autre prophète les sentiments ou les paroles qui conviennent le mieux au plan de ses révélations? Lui qui fit sortir de la paroi une main sans intelligence pour lui faire écrire ces paroles terribles : *Méné, méné, thékel, upharsin!* ne pouvait-il pas également diriger la plume intelligente et pieuse de son apôtre, pour lui faire tracer des mots tels que ceux-ci : « *Je dis la vérité en Christ, et ma conscience m'en rend témoignage par le Saint-Esprit, que j'ai une grande tristesse et un continuel tourment en mon cœur, pour mes frères, qui sont mes parents selon la chair et qui sont Israélites?* » — Savez-vous comment Dieu agit, et savez-vous comment Dieu s'abstient d'agir? Nous apprendrez-vous le mécanisme de l'inspiration? Direz-vous quelle est la différence de son action ; là où l'individualité ne se montre pas, et là où l'individualité se montre? Nous expliquerez-vous comment le concours des pensées, des souvenirs et des émotions des écrivains sacrés ôterait quelque chose à leur théopneustie ; et nous direz-vous pourquoi ce concours même n'en ferait pas partie? Entre le fait de l'individualité et la conséquence que vous tirez, il y a un abîme. Et dans cet abîme, votre intelligence ne peut pas plus descendre pour contes-

ter la théopneustie, que la nôtre pour l'expliquer. — N'y avait-il pas beaucoup d'individualité dans le langage de Caïphe, quand ce méchant, plein de fiel très amer, s'abandonnant aux conseils de son mauvais cœur, et ne pensant à rien moins qu'à dire des paroles de Dieu, s'écriait dans le conseil des Juifs : « Vous n'y entendez rien, et vous ne consi- « dérez pas qu'il est de notre intérêt qu'un seul « homme meure pour le peuple ! » Certes, il y avait dans ces paroles, disions-nous, abondance d'individualité; et cependant il est écrit que Caïphe *ne les prononça pas de lui-même* (ἀφ' ἑαυτοῦ), mais qu'étant sacrificateur cette année-là, il parla comme prophète sans le savoir ; annonçant que Jésus devait venir, pour rassembler les enfants de Dieu qui sont dispersés. (Jean, XI, 49-52.) »

Pourquoi donc le même Esprit n'emploierait-il pas les affections pieuses de ses saints, pour faire prononcer des paroles de Dieu, aussi bien qu'il s'est servi des pensées hypocrites et méchantes de ses plus odieux adversaires?

3. Quand on dit que si, dans tel passage, c'est le style de Moïse ou de Luc, d'Ézéchiel ou de Jean, ce ne peut être celui de Dieu, on voudra bien nous apprendre alors quel est le style de Dieu. — On nous signalera l'accent du Saint-Esprit; on nous enseignera à le reconnaître au tour de ses phrases, au timbre de sa voix ; et l'on nous dira en quoi se

signale, dans la langue des Hébreux, ou dans celle des Grecs, son individualité suprême. — Puisque vous le savez, dites-le-nous.

4. On ne doit pas oublier que l'action souveraine de Dieu, dans les divers champs où elle s'exerce, n'exclut jamais l'emploi des causes secondes. Au contraire, c'est dans leur enchaînement même qu'il aime à faire éclater sa sagesse puissante. — Dans le champ de la création, il nous donne les plantes, par l'emploi combiné de tous les éléments : de la chaleur, de l'humidité, de l'électricité, de l'atmosphère, de la lumière, de l'attraction mécanique des vaisseaux capillaires et du travail multiplié des organes.—Dans le champ de la providence, il accomplit le développement de ses plans les plus vastes, par le concours inattendu de mille millions de volontés humaines, alternativement intelligentes et soumises, ou ignorantes et rebelles. « Hérode, Pilate, les nations et les Israé-« lites (mus par tant de passions diverses) ne se sont « assemblés, nous dit-il, que pour faire ce que sa « main et son conseil avaient auparavant déterminé « qui serait fait. » —Dans le champ de la prophétie, c'est encore ainsi qu'il amène ses prédictions à leur accomplissement. Il prépare, par exemple, longtemps à l'avance, un prince guerrier dans les montagnes de la Perse, et un autre dans celles de la Médie ; il avait désigné le premier par son nom ;

deux cents ans à l'avance; il les unit à point nommé avec dix autres peuples contre l'empire des Chaldéens; il leur donne de surmonter mille obstacles; et il les fait entrer enfin dans la grande Babylone, au moment où se terminent les soixante-dix ans assignés depuis si longtemps à la captivité du peuple juif. — Dans le champ de ses miracles mêmes, il se plaît à user encore de causes secondes. Il y pourrait dire seulement « que la chose soit, « et la chose aurait son être; » mais il veut, en employant, même alors, des agents inférieurs, nous faire mieux connaître que c'est lui qui donne puissance aux plus faibles d'entre eux. Pour fendre la Mer-Rouge, il ne fait pas étendre seulement le bâton de Moïse au-dessus de l'abîme, il envoie de l'orient un vent impétueux, qui souffle toute la nuit et qui fait reculer les eaux. Pour guérir l'aveugle-né, il fait de la boue, et lui oint les paupières. — Dans le champ de la rédemption, au lieu de convertir une âme par un acte immédiat de sa volonté, il lui présente des motifs, il lui fait lire l'Évangile, il lui envoie des prédicateurs; et c'est ainsi que, bien que ce soit lui qui nous « donne le « vouloir et le faire selon son bon plaisir », il « nous engendre, par sa volonté, au moyen de la « parole de la vérité. » — Eh bien, pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans le champ de la théopneustie? Pourquoi, quand il envoie sa parole, ne la met-

trait-il pas dans l'intelligence, dans le cœur et dans la vie de ses serviteurs, comme il la met sur leurs lèvres? Pourquoi n'associerait-il pas leur personnalité à ce qu'ils nous révèlent? Pourquoi leurs sentiments, leur histoire, leurs expériences ne feraient-elles pas partie de leur théopneustie?

5. Ce qui peut d'ailleurs montrer avec évidence l'erreur de l'objection à laquelle nous répondons, c'est l'extrême inconséquence de l'emploi qu'on en fait. — En effet, pour nier la pleine inspiration de certaines portions des Écritures, on allègue l'individualité dont elles sont empreintes; et cependant on admet que d'autres parties des livres saints, où ce caractère se reproduit également, ont dû être données directement de Dieu jusque dans leurs moindres détails. — Ésaie, Daniel, Jérémie, Ézéchiel et l'auteur de l'Apocalypse ont imprimé chacun leur style, leurs traits, leur manière, leur marque, en un mot, dans leurs prophéties, aussi bien que Luc, Marc, Jean, Paul, Pierre ont pu le faire dans leurs histoires ou dans leurs lettres. — L'objection n'est donc pas valide. Si elle prouvait quelque chose, elle prouverait trop.

6. Ce qui nous frappe encore dans cette objection et dans le système d'inspiration intermittente auquel on l'associe, c'est son triple caractère de complication, de témérité et de puérilité. — De complication : car on suppose que l'action divine,

dictant les Écritures, s'interrompait ou s'affaiblissait, aussi souvent que le degré de difficulté du passage, ou son degré d'importance, venait à diminuer; et c'est ainsi que l'on fait retirer ou avancer Dieu successivement dans l'esprit de l'écrivain sacré, pendant le cours d'un même chapitre ou d'un même passage! — De témérité : car, méconnaissant la majesté des Écritures, on ose supposer qu'elles n'ont d'importance et ne demandent une sagesse plus qu'humaine que dans quelques-unes de leurs parties. — De puérilité, disons-nous enfin : on craint, allègue-t-on, d'attribuer à Dieu des miracles inutiles; comme si l'Esprit-Saint, après avoir, comme on l'avoue, dicté mot pour mot une partie des Écritures, devait trouver moins de peine à ne plus faire ailleurs qu'aider l'auteur sacré en l'illuminant, ou que le laisser écrire tout seul en le surveillant!

7. Mais il y a beaucoup plus. — Ce qui nous soulève surtout contre une théorie où l'on ose classer les Écritures en *inspirées*, *semi-inspirées* et *non inspirées* (comme si cette triste doctrine devait ressortir de l'individualité dont elles sont empreintes), c'est son opposition directe avec les Écritures. — Une partie de la Bible est de l'homme, ose-t-on dire, et l'autre est de Dieu. Et cependant, écoutez-la elle-même. Elle proteste que « *toutes ses Écritures sont inspirées de Dieu.* » Elle n'indique

point d'exception. De quel droit en ose-t-on faire, quand elle n'en a point admis? — C'est que, s'il est dans les Écritures, nous dit-on, un certain nombre de passages qui n'ont pu être écrits que sous une pleine inspiration, il en est d'autres pour lesquels il aurait suffi que l'auteur eût reçu des dons éminents, et il en est d'autres même qu'un homme très ordinaire aurait pu composer. — Cela peut être; mais qu'importe à la question? Quand on vous a nommé l'auteur d'un livre, vous savez que tout dans ce livre est de lui, le facile et le difficile, l'important et l'inimportant. Si donc « toute la « Bible est inspirée de Dieu, » qu'importe à la question qu'il y ait des passages, à vos yeux, plus importants ou plus difficiles que les autres? Le moindre des compagnons de Jésus, sans doute, aurait pu composer ce 5[e] verset du XI[e] chapitre de saint Jean : « Or Jésus aimait Marthe et sa sœur et « Lazare ; » comme aussi le moindre maître d'école aurait pu faire ce premier vers d'Athalie : « Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel. » Mais, si l'on nous disait que le grand Racine a fait écrire, sous sa dictée, tout son drame à quelque régent de village, ne continuerions-nous pas cependant encore de lui en attribuer toutes les parties, son premier vers, le chiffre de ses scènes, le nom de ses acteurs, l'indication de leurs sorties et de leurs entrées, aussi bien que les plus sublimes

strophes de ses chœurs? — Si donc Dieu lui-même nous déclare avoir dicté toutes les Écritures, qui est-ce qui osera dire que ce 5e verset du XIe de saint Jean soit moins de Dieu que les paroles sublimes qui commencent l'Évangile, et qui nous décrivent le Verbe éternel? — L'inspiration, sans doute, peut se faire reconnaître dans certains passages plus clairement qu'ailleurs; mais elle n'est pas, pour cela, moins réelle dans les uns que dans les autres.

En un mot, s'il y avait des parties de la Bible qui fussent sans inspiration, il ne serait plus vrai de dire que toute la Bible soit divinement inspirée. Elle ne serait plus tout entière la Parole de Dieu. Elle nous aurait trompés.

8. Il importe surtout ici de faire remarquer que ce fatal système d'une inspiration graduelle, imparfaite, intermittente, est né de la méprise que nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de signaler. — C'est qu'on a presque toujours voulu considérer l'inspiration dans l'homme, tandis qu'il ne la fallait voir que dans le livre. — C'est « TOUTE L'ÉCRITURE, » c'est *tout ce qui est écrit*, qui est inspiré de Dieu. — Il ne nous est point dit, et il ne nous est point demandé comment Dieu l'a fait. Il nous est attesté seulement qu'il l'a fait. Et ce que nous devons croire, c'est simplement cela; de quelque manière qu'il s'y soit pris pour l'accomplir.

De ce point de vue trompeur où l'on s'est voulu

placer pour considérer le fait de l'inspiration, il est résulté les trois illusions suivantes :

D'abord, en contemplant l'inspiration dans l'auteur sacré, on a été porté naturellement à se la représenter en lui comme une *excitation extraordinaire*, dont il avait la conscience, qui le sortait de lui-même, qui l'animait, à la manière des anciennes pythies, d'un *afflatu divino*, d'un feu poétique facile à reconnaître, en sorte que là où ses paroles sont simples, calmes, familières, on n'a plus su comment lui attribuer une inspiration divine.

Ensuite, en considérant la théopneustie dans les personnes, on a été encore tout naturellement entraîné à lui attribuer des *degrés différents* de perfection, parcequ'on savait que les auteurs sacrés ont eux-mêmes reçu des mesures très diverses d'illumination et de sainteté personnelle. Mais si vous regardez l'inspiration dans le livre, au lieu de la voir dans l'homme, alors vous reconnaîtrez aussitôt qu'elle ne peut avoir des degrés. — Une parole est de Dieu, ou n'est pas de Dieu. Si elle est de Dieu, elle ne l'est pas de deux manières. — Quelle qu'ait été la condition spirituelle de l'écrivain, si toute son écriture est divinement inspirée, toutes ses paroles sont de Dieu. Et c'est (remarquez-le bien) d'après ce principe, qu'aucun chrétien n'hésitera pas plus que ne l'a fait Jésus-Christ, à mettre

les Écritures de Salomon à côté de celles de Moïse, non plus que celles de Marc ou de Mathieu à côté de celles du disciple que Jésus aimait, à côté même des paroles du Fils de Dieu. — Elles sont toutes de Dieu.

Enfin, par une troisième illusion, en considérant l'inspiration dans les Écrivains, au lieu de la voir dans les Écritures, on a été naturellement conduit encore à trouver absurde de supposer que Dieu *révélât* miraculeusement à un homme *ce que cet homme savait déjà.* — C'est pour cela qu'on a voulu nier l'inspiration des passages où les auteurs sacrés ne font que raconter ce qu'ils ont vu, ou que prononcer des sentences que tout homme d'un sens droit aurait pu faire entendre sans inspiration. — Mais il en sera tout autrement, dès qu'on regardera l'inspiration *dans ce qui est écrit;* car alors on saura que tout est tracé sous la dictée de Dieu, soit les choses que l'Écrivain savait déjà, soit celles qu'il ignorait. — Qui ne sent (pour en donner un exemple) que le cas où *je dicterais* à un étudiant un livre de géométrie, est tout différent du cas où, après l'avoir plus ou moins bien *instruit* dans la science, je le chargerais d'en composer lui-même un livre sous ma protection. — Dans ce dernier travail, sans doute, il n'aurait besoin de moi que pour les propositions difficiles; mais alors aussi, qui penserait à dire que ce livre fût de moi? — Dans

l'autre cas, au contraire, toutes les parties du livre, faciles ou difficiles, m'appartiendront, depuis la quadrature des courbes transcendantes, jusqu'à la théorie de la ligne droite ou du triangle. — Eh bien, telle est la Bible. — Elle n'est pas, comme on l'a voulu dire, un livre que Dieu ait chargé des hommes, préalablement illuminés, d'écrire sous sa protection. Elle est un livre que Dieu leur a dicté; elle est la Parole de Dieu ; l'Esprit de l'Éternel a parlé par ses auteurs, et ses paroles ont été sur leur langue.

9. Que le style de Moïse, d'Ézéchiel, de David, de saint Luc ou de saint Jean, puisse être en même temps le style de Dieu, c'est ce qu'un enfant saurait nous dire.

Si quelque auteur moderne, au commencement du siècle, eût trouvé bon, chez les Français, pour se rendre populaire, d'emprunter quelque temps la manière de Châteaubriant, n'eût-on pas pu dire, avec une égale vérité, bien qu'en deux sens différents, que ce style était de lui, et que ce style cependant était bien celui de Châteaubriant? — Si Dieu lui-même, pour sauver la nation française d'une affreuse explosion, en y ramenant l'évangile, daignait y envoyer quelques prophètes, par la bouche desquels il se fît entendre, il faudrait bien sans doute qu'ils prêchassent en français. Mais alors, quel serait leur style ; et que vous faudrait-il, pour

que vous y reconnussiez le style de Dieu? — Dieu pourrait vouloir que l'un de ces prophètes parlât comme Fénélon, et l'autre comme Bonaparte. — Alors ce serait bien, en un certain sens, le verbe sententieux, aboyant, saccadé du grand général; ce serait bien encore, et dans le même sens, le dire onduleux, la période soutenue et filante du prêtre de Cambrai; mais en un autre sens plus élevé et plus vrai, ce serait, dans l'une et dans l'autre de ces deux bouches, le style de Dieu, la période de Dieu, la manière de Dieu, la parole de Dieu. — Dieu, sans doute, eût pu, toutes les fois qu'il s'est révélé, faire retentir lui-même du haut des cieux une voix éclatante comme au sommet de Sinaï, ou comme sur les rives du Jourdain[1]. Il eût pu, du moins, ne nous députer que des anges de lumière. Mais alors même, quelles langues eussent-ils parlées? celles de la terre, évidemment! — Si donc il a dû prendre sur la terre, au lieu de la syntaxe des cieux et du vocabulaire des archanges, les mots et les constructions des Hébreux ou des Grecs, pourquoi n'en aurait-il pas également emprunté les allures, le style et la personnalité?

10. Il l'a fait sans doute, mais ne pensez pas qu'il l'ait fait au hasard. — « Ses œuvres lui sont « connues de toute éternité[2]; » et de même qu'il

(1) Exod. XIX. Jean, XII, 39. — (2) Act. XV, 18.

développe chaque année la feuille d'un arbre, pour les jours où, respirant les éléments de l'air, et s'associant au travail des racines, elle pourra sans danger s'abreuver de leur sève; comme aussi pour les jours où pourront éclore et s'en nourrir les vers qui doivent filer leur soie sur ses branches; de même qu'il avait préparé, d'abord un kikkajon, pour la place et pour la nuit où Jonas devait venir s'asseoir à l'orient de Ninive, et ensuite un ver rongeur, pour l'aube du lendemain, où ce kikkajon devait être flétri; — de même aussi, quand il a voulu procéder à la plus importante de ses œuvres; quand il a fait écrire cette prophétie qui doit survivre aux cieux et à la terre; l'Éternel Dieu a su préparer longtemps à l'avance chacun de ses prophètes, pour le moment et pour le témoignage auquel il les avait déstinés d'éternité. Il les a choisis l'un après l'autre, pour leurs offices respectifs, entre tous les hommes nés de femmes; et il a accompli à leur égard, dans sa perfection, cette parole : « Envoie, ô Éternel, qui tu dois envoyer[1]. »

Comme un habile musicien, pour exécuter seul une longue partition, embouchera tour à tour la flûte des funérailles, le pipeau des bergers, la cornemuse des danseurs, ou la trompette des combats; ainsi le Dieu tout-puissant, pour nous faire

(1) Exode, IV, 13.

entendre sa parole éternelle, a choisi d'ancienneté les instruments dans lesquels il lui convenait de mettre successivement le souffle de son Esprit. « Il les avait élus avant la fondation du monde, et « il les a préparés dès le ventre de leur mère[1]. »

Avez-vous visité l'étonnant organiste qui fait couler avec tant de charmes les larmes du voyageur, dans la cathédrale de Fribourg, pendant qu'il touche l'un après l'autre ses admirables claviers, et qu'il vous fait entendre tour-à-tour, ou la marche des guerriers sur le rivage, ou les chants de la prière sur le lac, pendant la tempête, ou les voix de l'action de grâce après qu'elle est calmée? Tous vos sens sont ébranlés, car vous avez tout vu et tout entendu. — Eh bien, c'est ainsi que l'Éternel Dieu, puissant en harmonie, a tour-à-tour appuyé le doigt de son Esprit sur les touches qu'il avait choisies pour l'heure de son dessein, et pour l'unité de son hymne céleste. Il avait d'éternité devant lui toutes les touches humaines; ses yeux créateurs embrassaient d'un regard ce clavier de soixante siècles; et quand il a voulu faire entendre au monde déchu le conseil éternel de sa rédemption, et l'avènement du Fils de Dieu, il a posé sa main gauche sur Énoch, le septième homme depuis Adam[2], et sa main

(1) Galat., I, 15. — Ephés., I, 4. — (2) Jude, 14.

droite sur Jean, l'humble et sublime prisonnier de Patmos. — L'hymne céleste, sept cents ans avant le déluge, a commencé par ces mots · « Voici, le Seigneur vient avec ses saintes my-« riades pour juger tous les hommes; » mais déjà, dans la pensée de Dieu et dans l'harmonie éternelle de son œuvre, la voix de Jean répondait à celle d'Énoch, et terminait l'hymne, trois mille ans après lui, par ces mots : « Voici, il vient, et tout « œil le verra, même ceux qui l'ont percé! Oui, « Seigneur Jésus, viens bientôt. Amen! » — Et pendant cet hymne de trente siècles, l'Esprit de Dieu ne cessait de souffler dans tous ses envoyés; les anges se courbaient, nous dit un apôtre, pour en contempler les profondeurs [1]; les élus de Dieu étaient émus, et la vie éternelle descendait dans les âmes.

Entre Énoch et saint Jean, écoutez Jérémie, vingt-quatre siècles après l'un, et sept cents ans avant l'autre : « Avant que je te formasse dans le « ventre de ta mère, dit l'Éternel, je t'ai connu, « Jérémie, et avant que tu sortisses de son sein, « je t'ai mis à part et je t'ai établi prophète pour « les nations [2]. » — C'est en vain que cet homme effrayé s'écrie : « Ah! ah, Seigneur, je ne sais « point parler; je ne suis qu'un enfant! » l'Éter-

(1) 1 Pier., I, 12. — (2) Jérém., I, 5, 6, 7.

nel lui répond : « Ne dis point, je ne suis qu'un en-« fant; car, tu diras tout ce que je te commande-« rai; » et l'Éternel avança sa main, et en toucha sa bouche : « Voici, lui dit-il, j'ai mis mes paroles « en ta bouche. »

Entre Énoch et Jérémie, écoutez Moïse. — Il se débat aussi sur la montagne d'Horeb contre l'appel de l'Éternel : « Hélas, Seigneur, je ne suis « point un homme qui ait la parole aisée : envoie « plutôt, je te prie, qui tu dois envoyer ! » Mais la colère de l'Éternel s'embrase contre Moïse : « Qui « est-ce qui a fait la bouche de l'homme ? lui dit-il ; « va donc, car je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu auras à dire [1]. »

Entre Jérémie et saint Jean, écoutez Saul de Tarse : « Quand ça été le bon plaisir de Dieu, qui « m'avait élu dès le ventre de ma mère, de révéler « son Fils en moi, il m'a appelé par sa grâce, afin « que j'en annonçasse la bonne nouvelle parmi les « nations [2]. »

Vous le voyez donc : c'était tantôt la simplicité inculte et sublime de Jean ; tantôt l'énergie émue, elliptique, secouante et raisonnée de Paul ; tantôt la ferveur et la solennité de Pierre ; c'était la poésie grandiose d'Ésaïe, ou lyrique de David ; c'étaient les récits naïfs et majestueux de Moïse, ou la sa-

(1) Exode, IV, 10, etc., etc. — (2) Galat. I, 15.

gesse sententieuse et royale de Salomon ; — oui, c'était tout cela ; c'était Pierre, c'était Ésaïe, c'était Mathieu, c'était Jean, c'était Moïse ; mais c'était Dieu !

« Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas tous « Galiléens ? » s'écriait-on à la Pentecôte ; oui, ils le sont ; mais la parole qui est sur leurs lèvres vient d'un autre pays ; elle est du ciel. Écoutez-la ; car des langues de feu sont descendues sur leurs têtes, et c'est Dieu qui vous parle par leur bouche !

11. Enfin, nous voudrions que l'on comprît que cette individualité humaine qu'on nous signale dans les Écritures, bien loin d'y laisser quelque tache, ou d'y être une infirmité, y imprime au contraire une beauté divine, et nous y révèle avec puissance leur théopneustie.

Oui, nous l'avons dit, c'est Dieu qui nous y parle, mais aussi c'est l'homme ; c'est l'homme, mais aussi c'est Dieu. Admirable parole de mon Dieu ! elle a été faite homme à sa manière, comme le Verbe éternel ! — Oui, Dieu l'a fait descendre aussi jusques à nous, pleine de grâce et de vérité, semblable à nos paroles en toutes choses, hormis l'erreur et le péché ! — Parole admirable, parole divine, mais toute pleine d'humanité, parole aimable de mon Dieu ! — Oui, elle a dû, pour que nous l'entendissions, se placer sur des lèvres mortelles, ré-

citer des choses humaines, et revêtir, pour nous charmer, les traits de notre pensée, et toutes les émotions de notre voix; parceque Dieu savait bien de quoi nous sommes faits. Mais nous l'avons reconnue comme la parole du Seigneur, puissante, efficace, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants; et les plus simples d'entre nous, en l'entendant, ont pu dire, comme Cléopas et son ami : Ne nous sentions-nous pas le cœur brûler au-dedans de nous, pendant qu'elle nous parlait?

Avec quel charme puissant les Écritures, par cette abondance d'humanité, et par toute cette personnalité dont leur divinité s'est revêtue, nous rappellent que le Seigneur de nos âmes, dont elles sont la touchante voix, porte lui-même un cœur d'homme sur le trône de Dieu, bien qu'assis dans les lieux très hauts, où les anges le servent et l'adorent à jamais! — C'est aussi par là qu'elles nous présentent, non-seulement ce double caractère de variété et d'unité qui embellit et qui distingue déjà toutes les autres œuvres de Dieu, comme Créateur des cieux et de la terre; mais encore ce mélange de familiarité et d'autorité, de sympathie et de grandeur, de détails pratiques et de majesté mystérieuse, d'humanité et de divinité, qui se fait reconnaître dans toutes les dispensations du même Dieu, comme Rédempteur et Pasteur de son Église.

C'est donc ainsi que le Père des miséricordes, en parlant dans ses prophètes, a dû, non-seulement employer leur manière aussi bien que leur voix, et leur style aussi bien que leur plume, mais encore y mettre souvent en œuvre toutes leurs facultés de comprendre et de sentir. Tantôt, pour nous y montrer sa sympathie divine, il a jugé convenable d'associer leurs propres souvenirs, leurs humaines persuasions, leurs expériences personnelles et leurs émotions pieuses, aux paroles qu'il leur dictait; tantôt, pour nous y rappeler son intervention souveraine, il a préféré se passer de ce concours *inessentiel* de leur mémoire, de leurs affections et de leur intelligence.

Telle devait être la parole de Dieu.

Semblable à l'Emmanuel; pleine de grâce et de vérité; à la fois dans le sein de Dieu et dans le cœur de l'homme; puissante et sympathique, céleste et de la terre, sublime et humiliée, imposante et familière, Dieu et homme; elle ne ressemble donc point au Dieu des rationalistes. Après avoir, comme les disciples d'Épicure, relégué la Divinité très loin de l'homme et dans un troisième ciel, ils eussent voulu que la Bible s'y tînt aussi. « La philosophie emploie le langage des dieux, a dit le trop célèbre Strauss de Ludwigsburg, tandis que la religion se sert de la langue des hommes. » Oui, sans doute, elle s'en sert; elle n'en prend même pas d'autre; elle

laisse aux philosophes et aux dieux de ce siècle leur empyrée et leur langage !

Étudiée sous cet aspect, et considérée par ce caractère, la parole de Dieu se montre sans pareille ; elle a des attraits que rien n'égale ; elle offre à l'homme de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les conditions, des beautés toujours nouvelles, un charme qui ne vieillit point, qui satisfait toujours et ne rassasie jamais. A l'inverse des livres humains, elle vous plaît, elle s'embellit, elle s'étend, elle s'élève à mesure que vous la lisez plus assidûment. Il semble que le livre, plus vous l'étudiez et le réétudiez, s'accroisse, grandisse, et qu'un être invisible et bienveillant y vienne coudre chaque jour quelques feuillets nouveaux ! C'est pour cela que les âmes des savants et celles des simples qui s'en sont longtemps nourries, y demeurent également *suspendues*, comme on l'était aux lèvres de Jésus-Christ [1]. Ils la trouvent tous incomparable : tantôt puissante comme le bruit des grandes eaux, tantôt aimable et douce comme la voix de l'épouse l'est à son époux, mais toujours « parfaite, toujours restaurant l'âme, et « donnant la sagesse aux simples [2]. »

A quel livre, sous ce rapport, la compareriez-vous? Allez placer à côté d'elle les discours de

(1) Luc, XIX, 48. ὁ λάος απας ἐξεκρεματο. — (2) Ps. XIX, 8.

Platon, ou de Sénèque, ou d'Aristote, ou de saint Simon, ou de Jean-Jacques. — Avez vous lu les livres de Mahomet? — Ecoutez-le pendant une heure. Sous la pression de sa voix perçante et monotone, les oreilles vous tinteront. De la première page à la dernière, c'est toujours le cri de la même trompette, toujours le cornet de Médine, sonnant du haut d'un minaret de mosquée ou d'un chameau de guerre; toujours des oracles sybillins, aigus et durs, sur un ton continu de commandement et de menace; soit qu'il ordonne la vertu, soit qu'il commande le meurtre; toujours une seule et même voix, rèche et bruyante, sans entrailles, sans familiarité, sans larmes, sans âme, sans sympathie.

Après d'autres livres, si vous vous sentez des besoins religieux, ouvrez la Bible; écoutez-la. Ce sont quelquefois les cantiques des anges, mais des anges descendus parmi les enfants d'Adam. — Ce sont les orgues du Très-Haut, mais qui vont charmer le cœur de l'homme, et remuer sa conscience, dans les cabanes du berger, comme dans les palais; dans les chambres hautes du pauvre, comme dans les tentes du désert. La Bible, en effet, instruit toutes les conditions; elle met en scène les humbles et les grands; elle leur révèle également l'amour de Dieu, et dévoile en eux les mêmes misères. Elle s'adresse aux enfants; et ce sont souvent des enfants qui nous y montrent le chemin du ciel et les

grandeurs du Seigneur. Elle s'adresse aux pâtres; et ce sont souvent des pâtres qui s'y font entendre, et qui nous y révèlent le caractère de Dieu. Elle parle aux rois et aux scribes; et ce sont souvent des rois et des scribes qui nous y apprennent les misères de l'homme, l'humiliation, la confession et la prière. Scènes domestiques, aveux de la conscience, effusions secrètes de la prière, voyages, proverbes, révélations des profondeurs du cœur, saintes carrières d'un enfant de Dieu, faiblesses dévoilées, chutes, relèvements, expériences intimes, paraboles, lettres familières, traités de théologie, commentaires sacrés de quelque ancienne Écriture, chroniques nationales, fastes militaires, dénombrements politiques, descriptions de Dieu, portraits des anges, visions célestes, conseils pratiques, règles de vie, solutions de conscience, jugements du Seigneur, cantiques sacrés, prédictions de l'avenir, récits des jours qui précédèrent notre création, odes sublimes, poésies inimitables. — Tout cela s'y trouve tour-à-tour; et tout cela y est exposé à nos regards, dans une variété pleine de charme, et dans un ensemble dont la majesté est saisissante comme celle d'un temple. — C'est ainsi que la Bible devait, de sa première page à la dernière, associer à sa majestueuse unité le charme indéfinissable d'une instruction humanitaire, familière, sympathique, personnelle, et d'un drame de

quarante siècles. — « Il y a des gués pour les agneaux », a-t-on dit dans la Bible de Desmarets, « et il y a des eaux profondes où les éléphants nagent. »

Mais voyez en même temps quelle unité, et voyez quelles innombrables et profondes harmonies dans cette immense variété ! — Sous toutes les formes, c'est toujours la même vérité ; toujours l'homme perdu et Dieu sauveur ; toujours le premier Adam avec sa race sortant d'Eden et perdant la vie, et le second Adam avec son peuple rentrant dans le paradis, et retrouvant l'arbre de vie ; toujours ce même cri sur mille tons : « O cœur de l'homme, retourne à ton Dieu ; car ton Dieu pardonne ! Vous êtes dans l'abîme ; sortez-en : un sauveur y est descendu... Il donne la sainteté et la vie ! »

« Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? » demandait aux philosophes du siècle dernier un philosophe trop célèbre. Et toutes les pages ont répondu : Non, cela ne se peut ; car partout, à travers tant de siècles, et quel que soit celui des écrivains de Dieu qui tienne la plume, roi ou berger, scribe ou batelier, sacrificateur ou publicain, partout vous reconnaissez qu'un même auteur, à mille ans d'intervalle, et qu'un même esprit éternel, a tout conçu et tout dicté ; partout, à Babylone comme en Horeb, à Jérusalem comme à Athènes, à Rome comme à

Patmos, vous retrouvez décrits le même Dieu, le même monde, les mêmes hommes, les mêmes anges, le même avenir, le même ciel. Partout, que ce soit un poète, ou que ce soit un historien qui vous en parle, que ce soit dans les plaines du désert, au siècle de Pharaon, ou dans les cachots du Capitole, aux jours des Césars, — partout, dans le monde, même ruine; dans l'homme, même damnation et même impuissance; dans les anges, même élévation, même innocence et même charité; dans le ciel, même pureté, même bonheur, même rencontre de la vérité et de la bonté, mêmes embrassements de la justice et de la paix; mêmes conseils d'un Dieu qui efface l'iniquité, le crime et le péché, et qui cependant ne tient pas le coupable pour innocent.

Nous concluons donc que l'abondance d'humanité qui se trouve dans les Écritures, bien loin de compromettre leur théopneustie, n'est qu'un indice de plus de leur divinité.

Section II. — Les Traductions.

Voici la seconde objection. — Vous assurez que l'inspiration des Écritures s'est étendue jusqu'aux paroles même du texte original, nous dit-on quelquefois; mais à quoi pourrait servir cette exactitude verbale de la parole sainte, puisqu'après tout

la plupart des chrétiens ne peuvent faire usage que de versions plus ou moins inexactes? Le privilége d'une telle inspiration est donc perdu pour l'Eglise moderne; car vous n'irez pas jusqu'à dire qu'aucune traduction soit inspirée.

Nous avions d'abord quelque répugnance à signaler cette difficulté, à cause de son insignifiance; mais il a bien fallu l'indiquer, puisqu'on nous assure qu'elle se répète parmi nous, et qu'elle y trouve quelque crédit.

La première remarque à faire sur cette objection, c'est qu'elle n'en est pas une. Elle ne s'élève point contre le *fait* de l'inspiration verbale des Écritures; elle n'en conteste que les avantages. A l'égard du plus grand nombre des lecteurs, nous dit-elle, le bienfait d'une telle intervention de Dieu serait perdu, parcequ'au lieu des mots infaillibles de l'original, ils ne pourront jamais avoir que les mots faillibles d'une traduction. — Mais on n'est pas en droit de nier un fait, parcequ'on n'en aperçoit pas d'abord tout l'usage; et l'on ne peut repousser un dogme, par la seule raison qu'on n'en a pas reconnu l'utilité. — Toutes les expressions, par exemple, et toutes les lettres des *Dix Commandements* furent certainement écrites du doigt de Dieu, depuis l'*aleph* qui les commence, jusques au *caph* qui les termine : oserait-on dire cepen-

dant que la crédibilité de ce fait miraculeux soit infirmée par la nécessité où se trouvent aujourd'hui la plupart des lecteurs illettrés de lire le Décalogue dans quelque traduction? — Personne n'oserait le dire. — Il faut donc reconnaître que cette objection, sans attaquer directement le dogme que nous défendons, ne révoque en doute que ses avantages : ils se perdent à notre égard par le travail des versions, nous dit-elle; ils disparaissent dans cette métamorphose.

Nous allons donc montrer combien cette assertion même, lorsqu'on l'a réduite à ces derniers termes, est encore mal fondée.

La parole divine, que la Bible nous révèle, passe par quatre formes successives avant d'arriver à nous dans une traduction. — Elle était d'abord de toute éternité dans la pensée de Dieu. Ensuite, elle a été versée de Lui dans celle de l'homme. En troisième lieu, sous l'opération du Saint-Esprit, et par une traduction mystérieuse, elle a passé de la pensée du prophète dans les moules et les symboles d'un langage articulé ; elle s'y est formulée par des mots. Enfin, quand elle a eu subi cette première traduction aussi importante qu'inexplicable, les hommes l'ont reproduite et contrecalquée par une traduction nouvelle, en la contretirant d'un langage humain dans un autre langage humain. — De ces quatre opérations, les trois premières sont divines ;

la quatrième seule est humaine et faillible. — Dira-t-on que, parcequ'elle est humaine, la divinité des trois autres nous doive être indifférente? — Remarquez cependant qu'entre la troisième et la quatrième, je veux dire entre la première traduction de la pensée par les signes sensibles d'un langage humain, et la seconde traduction des mots par d'autres mots, la différence est énorme. — Entre les doutes qui peuvent nous rester sur l'exactitude des versions, et ceux dont nous serions travaillés quant à l'exactitude du texte original (s'il n'était pas inspiré jusque dans son langage), la distance est infinie. — On dit : Que m'importe que la troisième opération se fasse par l'esprit de Dieu, si la dernière ne s'accomplit que par l'esprit de l'homme? En d'autres termes, à quoi me sert que le langage primitif soit inspiré, si les versions ne le sont pas? Mais on oublie, en parlant ainsi, que nous sommes infiniment plus assurés de l'exactitude des traducteurs, que nous ne pourrions l'être de celle du texte original, dans le cas où toutes les expressions n'en auraient pas été données de Dieu.

On s'en assurera cependant pas les cinq considérations suivantes.

1. L'opération par laquelle les Écrivains sacrés expriment avec des mots la pensée du Saint-Esprit est elle-même, avons-nous dit, une version, non des mots par d'autres mots, mais des pensées di-

vines par des symboles sensibles. — Or, cette première traduction est infiniment plus délicate, plus mystérieuse et plus exposée à l'erreur (si Dieu n'y met la main), que ne peut l'être ensuite celle par laquelle nous rendrions un mot grec de ce texte primitif par un mot français équivalent. — Pour qu'un homme puisse exprimer exactement la pensée de Dieu, il faut, s'il n'est pas conduit d'en haut dans son langage, qu'il l'ait entièrement saisie dans sa juste mesure, et dans toute l'étendue et la profondeur de son sens. Mais il n'en est point ainsi d'une simple version. La pensée divine s'étant déjà comme incarnée dans le langage du texte sacré, il ne s'agit plus, quand on la traduit, de lui donner un corps, mais seulement de lui changer d'habit, de lui faire dire en français ce qu'elle avait dit en grec, et de remplacer modestement chacun de ses mots par un mot équivalent. C'est une opération comparativement très inférieure, très matérielle, sans mystère, et infiniment moins sujette à l'erreur que la précédente. Elle demande même si peu de spiritualité, qu'elle pourrait s'accomplir *avec perfection* par un païen de bonne foi, qui posséderait *avec perfection* la connaissance de l'une et de l'autre langue. — Plus on réfléchit sur cette première considération, plus la différence de ces deux ordres de traduction devra paraître incommensurable. Il ne faut donc plus qu'on dise : A quoi me

sert, si l'une est humaine, que l'autre soit divine?

2. Un second caractère, par où l'on reconnaîtra combien doivent différer ces deux opérations, et par où l'œuvre de nos versions se présentera comme infiniment moins soumise à des chances d'erreur que le texte original (quand on le suppose *ininspiré*), c'est que, tandis que le travail de nos traductions s'est fait par un grand nombre d'hommes de toute langue et de tout pays, qui pouvaient y consacrer tout leur temps et tous leurs soins, qui se contrôlaient de siècle en siècle, qui s'instruisaient et se perfectionnaient les uns par les autres, le texte original, au contraire, a dû être écrit dans un *moment donné*, et par un *seul homme*. Personne n'était avec cet homme que son Dieu, pour le redresser s'il se trompait, et pour lui fournir de meilleures expressions, s'il en avait choisi d'imparfaites. — Si donc Dieu ne l'a pas fait, personne ne l'a pu faire. Et si cet homme a mal rendu la pensée du Saint-Esprit, il n'a point eu, comme nos traducteurs, des amis pour l'avertir, des prédécesseurs pour le guider, des successeurs pour le redresser, ni des mois, des années et des siècles pour revoir et consommer son œuvre. — Elle est faite par un seul homme, et elle est faite une fois pour toutes. — On voit donc encore, par cet endroit, combien l'intervention du Saint-Esprit était plus nécessaire aux auteurs sacrés qu'à leurs traducteurs.

3. Une troisième considération qui nous doit aussi conduire aux mêmes conclusions, c'est que, tandis que tous les traducteurs des Écritures furent des personnes lettrées, laborieuses, et versées dans l'étude du langage, les auteurs sacrés, au contraire, ont été, pour la plupart, des hommes ignorants, sans culture littéraire, sans habitude d'écrire leur propre langue, et par-là même, exposés, s'ils exprimaient failliblement la révélation divine, à nous donner fautivement une pensée infaillible.

4. Une quatrième considération pleine de force, et qui fera sentir plus vivement encore l'immense différence qui existe entre les écrivains sacrés et leurs traducteurs, c'est que, tandis que la pensée de Dieu passait comme un éclair du ciel devant l'âme du Prophète; tandis que cette pensée ne se peut plus retrouver nulle part sur la terre, ailleurs que dans l'expression rapide qui lui fut alors donnée par l'Écrivain sacré, tandis que, s'il a mal dit, vous ne savez où aller chercher son prototype, pour y retrouver dans sa pureté la pensée de Dieu; tandis que, s'il s'est mépris, sa faute est à jamais irréparable, elle doit durer plus que le ciel et la terre, elle a taché sans remède le livre éternel, et personne au monde ne la peut corriger; — il en est tout autrement des traductions. — Celles-ci, au contraire, ont toujours là, à côté d'elles, le texte

divin, pour être corrigées et recorrigées sur ce type éternel, jusqu'à ce qu'elles lui soient devenues entièrement conformes. Le mot inspiré ne nous quitte pas; nous n'avons pas à l'aller chercher au troisième ciel; il est encore là sur la terre, tel que Dieu lui-même l'avait primitivement dicté. Vous pouvez donc l'étudier pendant des siècles, pour soumettre à son immuable vérité l'œuvre humaine de notre traduction. Vous pouvez aujourd'hui, après cent trente ans, redresser Osterwald et Martin, en les appliquant de plus près sur leur règle infaillible; après trois cent dix-sept ans, vous corrigez l'œuvre de Luther; après quatorze cent quarante ans, celle de saint Jérôme. La phrase de Dieu demeure toujours là, devant nos versions humaines, telle que Dieu la dicta lui-même, en hébreu ou en grec, au jour de la révélation; et, nos dictionnaires à la main, vous y pouvez revenir examiner, de siècle en siècle, l'expression infaillible qu'il a voulu donner à sa pensée divine, jusqu'à ce que vous soyez assuré que le langage des modernes en a vraiment reçu la contre-empreinte, et vous en a donné pour votre usage le fac-similé le plus fidèle. — Ne dites donc plus : A quoi me sert que l'une soit divine, si l'autre est humaine? — Si vous vouliez avoir un buste de Napoléon, diriez-vous au sculpteur : A quoi me sert que votre modèle ait été moulé à Sainte-Hélène sur le

visage même de Bonaparte, puisqu'après tout il n'en peut-être ainsi de votre copie?

5. Enfin, ce qui distingue encore la première expression qu'a reçue la pensée de Dieu dans les mots du livre sacré, d'avec son expression nouvelle dans une de nos traductions, c'est que, si vous supposiez les mots de l'un aussi peu inspirés que ceux de l'autre, cependant le champ des conjectures que vous pourriez faire sur leurs fautes possibles serait, quant au texte original, un espace sans bornes, allant toujours en s'élargissant; tandis que ce même champ, quant aux traductions, est un espace très limité, qui va toujours en se rétrécissant, à mesure que vous y demeurez plus longtemps.

Si quelque ami, revenant des Grandes-Indes, où votre père aurait rendu loin de vous son dernier soupir, vous apportait de sa part une dernière lettre écrite de sa propre main, ou dictée par lui, mot après mot, en langue bengalaise, vous serait-il indifférent que cette lettre fût tout entière de lui, parceque vous ignorez l'idiome du Bengale, et que vous ne pourriez la lire que dans une traduction? Ne savez-vous pas que vous en pouvez faire multiplier les versions jusqu'à ce qu'elles ne vous laissent pas plus de doute sur le sens original, que vous n'en auriez si vous étiez vous-même un Hindou? Ne conviendrez-vous pas qu'après chacune de ces traductions nouvelles, vos incertitudes iraient

toujours en diminuant, jusqu'à n'être plus appréciables; comme font en arithmétique ces progressions fractionnaires et convergentes, dont les derniers termes équivalent à zéro; tandis qu'au contraire, si la lettre n'était pas de votre père lui-même, mais de quelque étranger qui dît avoir seulement reproduit sa pensée, il n'y aurait point de limites pour vous aux suppositions possibles; et vos incertitudes, transportées dans des espaces nouveaux et sans bornes, iraient en grandissant à mesure que vous y penseriez davantage; comme font en arithmétique ces progressions ascendantes dont les derniers termes représentent l'infini. — Il en est ainsi pour la Bible. — Si je crois que Dieu l'a dictée tout entière, mes incertitudes, quant à ses versions, se renferment dans un champ très étroitement borné; et dans ce champ même, à mesure qu'on la retraduira, les limites du doute iront toujours en se rétrécissant. Mais si je crois que Dieu ne l'a pas entièrement dictée; si je dois penser au contraire que l'infirmité humaine peut avoir eu sa part dans le texte des Ecritures, où m'arrêterai-je dans mes suppositions d'erreurs? je ne le sais. Les Apôtres étaient ignorants, dirai-je; ils étaient illettrés; ils étaient juifs; ils avaient des préjugés populaires; ils judaïsaient; ils platonisaient;.... je ne sais où m'arrêter. Je commencerai comme Locke, et je finirai comme Strauss. Je nierai d'abord la personna-

lité de Satan, comme un préjugé rabbinique ; et je finirai par nier celle de Jésus-Christ, comme un autre préjugé. Entre ces deux termes, en conséquence des ignorances auxquelles les Apôtres ont pu encore être soumis, j'en viendrai, comme tant d'autres, à admettre, malgré la lettre de la Bible, et la Bible à la main, qu'il n'y a point de corruption dans les hommes, point de personnalité dans le Saint-Esprit, point de divinité en Jésus-Christ, point d'expiation dans son sang, point de résurrection des corps dans le tombeau, point d'éternité dans les peines de l'avenir, point de colère en Dieu, point de diable, point de miracles, point de damnés, point de géhenne. — Saint Paul était orthodoxe, dirai-je comme d'autres ; mais il avait mal compris son maître. — Tandis, au contraire, que si tout a été dicté de Dieu dans l'original, et jusqu'aux moindres expressions, « jusqu'au moindre iota et au moindre trait de lettre, » quel est le traducteur qui pourrait m'amener, par son travail, quelqu'une de ces négations, et faire disparaître de ma Bible la moindre de ces vérités ?

Qui ne sentira donc maintenant à quelle distance énorme toutes ces considérations placent l'un de l'autre ces deux textes (celui de la Bible et celui des versions), quant à l'importance de l'inspiration verbale ? — Entre la traduction des pensées de Dieu en mots humains, et la simple version de ces

mots en d'autres mots, il y a distance comme du ciel à la terre. Pour l'une, il fallait Dieu ; pour l'autre, c'était assez de l'homme. — Qu'on ne dise donc plus : A quoi nous servirait l'inspiration verbale dans l'une, si nous n'avons pas cette inspiration dans l'autre? car entre ces deux termes qu'on voudrait égaler, il y a presque l'infini.

Section III. — L'emploi de la version des Septante.

On insiste, et l'on dit : Nous convenons que le fait des traductions modernes ne saurait affecter en rien la question de la première inspiration des Écritures ; mais il y a beaucoup plus. — Les auteurs sacrés du Nouveau-Testament, quand ils citent eux-mêmes les anciennes Écritures, se servent pour cela de la *traduction grecque*, dite *des Septante*, exécutée à Alexandrie, deux siècles et demi avant Jésus-Christ. Or, personne n'osera, parmi les modernes, prétendre (comme on l'a fait autrefois) que les interprètes alexandrins fussent inspirés. Oserait-on davantage avancer que cette version, humaine encore au temps de Jésus-Christ, ait acquis, par le seul fait des citations apostoliques, une divinité qu'elle n'avait pas? Cette étrange prétention ne ressemblerait-elle pas à celle du concile de Trente, déclarant divins les apocryphes que l'ancienne Église repoussait du Canon, et que saint Jérôme appelait

« *des fables*, et un mélange d'or et de fumier [1]; » ou déclarant authentique la *version latine* de saint Jérôme, qui n'avait été d'abord pour saint Jérôme lui-même, et ensuite pour l'Église, pendant plus de mille ans, qu'un ouvrage humain, respectable sans doute, mais imparfait? — Ne ressemblerait-elle pas encore à la folle infaillibilité de Sixte V, déclarant anthentique son édition de 1590; ou à celle de son successeur Clément VIII, qui, trouvant insupportablement incorrecte l'édition de Sixte V, la supprima, en 1592, pour la remplacer par une autre édition très différente, et cependant encore authentique [2]?

Nous aimons à rappeler ici cette difficulté; parceque, comme beaucoup d'autres, examinée de plus près, elle change les objections en des arguments.

Il suffit en effet d'étudier la manière dont les Apôtres emploient les Septante, pour y reconnaître

(1) Caveat omnia apocrypha... Sciat multa his admixta vitiosa, et grandis esse prudentiæ aurum in luto quærere. Voy. Epist. ad Lætam.—Prolog. Galeat. sive Præfat ad Lib. Regum. — Symbol. Ruffini, tome IX, p. 186. — Voy. Lardner, vol. V, p. 18-22.

(2) Voyez Kortholt : De variis S. Scripturæ editionibus, p. 110-251. Thomas James : Bellum papale, sive Concordia discors Sexti V, Lond., 1600. — Hamilton's Introduction to the reading of the Hebrew Scriptures, p. 163-166.

5

un indice frappant de l'inspiration verbale qui les faisait écrire.

Si quelque prophète moderne était envoyé de Dieu dans les églises de notre langue, comment pensera-t-on que s'y prît un tel homme pour alléguer les Écritures? Ce serait en français, sans doute; mais d'après quelle version? Celles d'Osterwald et de Martin étant les plus répandues, c'est probablement dans les termes de l'une ou de l'autre qu'il ferait ses citations, toutes les fois que leur traduction lui semblerait suffisamment exacte. Mais aussi, malgré nos habitudes et les siennes, il aurait grand soin de s'éloigner de ces deux versions, et de traduire à sa manière, aussi souvent que la pensée de l'original ne lui paraîtrait pas assez fidèlement rendue. Quelquefois même encore il ferait plus. Pour nous donner mieux à comprendre dans quel sens il aurait l'intention de nous faire l'application de telle ou telle Écriture, il paraphraserait le passage allégué, et ne suivrait alors, en le citant, ni la lettre du texte original, ni celle des traductions.

C'est précisément là ce qu'ont fait, à l'égard des Septante, les écrivains sacrés du Nouveau-Testament.

Bien que la coutume universelle des Juifs hellénistes, dans tout l'Orient, fût de lire dans les synagogues, et de citer dans leurs discussions

l'Ancien-Testament d'après cette antique version [1]; les Apôtres, par les trois manières différentes dont ils font leurs citations, nous montrent l'indépendance de l'esprit qui les guidait.

Premièrement, lorsque les traducteurs alexandrins leur paraissent exacts, ils n'hésitent pas à complaire aux réminiscences de leurs auditeurs héllénistes, et à citer, en toutes lettres, la version des Septante.

Secondement, et ce cas est très fréquent, lorsqu'ils ne sont pas satisfaits du travail des Septante, ils le corrigent, et font leurs citations d'après l'original hébreu, qu'ils retraduisent eux-mêmes plus exactement.

Troisièmement, enfin, lorsqu'ils veulent indiquer plus clairement dans quel sens ils allèguent telle ou telle déclaration des livres saints, ils la paraphrasent en la citant. C'est alors le Saint-Esprit qui, par leur bouche, se cite lui-même, en modifiant les expressions qu'il avait dictées auparavant aux prophètes de l'ancien peuple. On peut comparer, par exemple, Michée, v. 2, et Math. ij, 6; Malach. iij, 1, et Math. xj, 10; Marc, j, 2, et Luc, vij, 27, etc., etc.

Le savant Horne, dans son «Introduction à l'étude

(1) Le Talmud même ne permet de traduire les Écritures qu'en grec. (Talmud Megillah. fol. 86.)

critique de la Bible » (vol. j, p. 503), a rangé sous cinq classes distinctes, relativement à la version des Septante, les citations que le Nouveau-Testament a faites de l'Ancien. — Nous ne garantissons pas ici toutes ses distinctions, ni tous ses chiffres ; mais nos lecteurs comprendront la force de notre argument, lorsque nous leur aurons dit que ce docteur compte quatre-vingt-huit citations verbales conformes aux traductions alexandrines ; soixante-quatre autres qui leur sont encore empruntées, mais avec quelque variation ; trente-sept qui se rangent à leur sens, sans employer leurs mots ; seize qui s'en éloignent, pour se conformer de plus près à l'hébreu ; et vingt-quatre enfin qui diffèrent et de l'hébreu et des Septante, mais où les auteurs sacrés ont paraphrasé l'Ancien-Testament, pour faire mieux comprendre dans quel sens ils le citaient.

Ces données numériques suffiront pour faire apprécier l'indépendance dans laquelle le Saint-Esprit a su demeurer à l'égard des versions humaines, lorsqu'il a voulu citer, dans le Nouveau-Testament, ce qu'il avait auparavant fait écrire dans l'Ancien. — Elles ne répondent donc pas seulement à l'objection ; elles en font un témoignage.

Section IV. — Les Variantes.

Il faut donc laisser les traductions, diront d'autres opposants, et convenir qu'elles n'affectent en rien la question de la première inspiration du texte original. Mais, dans ce texte même, il y a des différences nombreuses entre les divers anciens manuscrits que consultent nos Églises, et sur lesquels se fondent nos éditions imprimées. Devant l'évidence d'un tel fait, que devient l'inspiration verbale, et à quoi peut-elle nous servir?

Encore ici la réponse est facile. — Nous pourrions alléguer déjà, sur les variantes des manuscrits, ce que nous avons dit des traductions. — Ne confondez pas deux ordres de faits absolument distincts : celui de l'inspiration première des Écritures, et celui de l'intégrité actuelle des copies qu'on en a faites. Si ce fut Dieu lui-même qui dicta la lettre des oracles sacrés, c'est là un fait accompli; et aucune des copies qu'on en a tirées, non plus qu'aucune des traductions qu'on nous en a données, ne saurait faire que ce premier acte n'ait pas eu lieu.

Quand un fait est consommé, rien de ce qui l'a suivi ne peut l'effacer de l'histoire du passé. — Il y a donc ici deux questions qu'il faut soigneusement distinguer. — Toute l'Écriture fut-elle divi-

nement inspirée? C'est la première question; c'est celle qui nous doit occuper. — Les copies que les docteurs et les moines en ont tirées bien des siècles plus tard, sont-elles exactes, ou ne le sont-elles pas? C'est la seconde question. — Celle-ci ne saurait en rien affecter l'autre. — N'allez donc pas subordonner la première à la seconde par une étrange distraction : elles sont indépendantes. Un livre est de Dieu, ou n'est pas de Dieu. Dans ce dernier cas, j'aurai beau le transcrire mille fois avec exactitude, je ne le rendrai pas divin. Et dans le premier cas, j'aurai beau en prendre mille copies inexactes : mes inepties ou mes infidélités ne sauraient faire qu'il n'ait pas été donné de Dieu.— Le Décalogue, dirons-nous encore une fois, fut entièrement écrit du doigt de Jéhovah sur deux plaques de pierre : mais si les manuscrits qui me le donnent aujourd'hui présentaient quelques variantes, ce second fait n'empêcherait pas le premier. Les sentences, les mots et les lettres des *Dix-Paroles* n'en auraient pas moins été toutes gravées de Dieu. — Inspiration du premier texte, intégrité des copies subséquentes : ce sont deux ordres de faits absolument différents, et séparés l'un de l'autre par des milliers de stades et des milliers d'années. — Gardez-vous donc de confondre ce que la logique, le temps et le lieu vous obligent de distinguer.

C'est précisément par un raisonnement tout

semblable que l'on réprouve les amateurs indiscrets des apocryphes. — Les anciens oracles de Dieu, leur dit-on, furent confiés au peuple juif, comme les oracles nouveaux l'ont été plus tard au peuple chrétien. Si donc le livre des Maccabées était un simple livre humain, aux jours de Jésus-Christ, mille décrets de l'église chrétienne ne sauraient faire désormais qu'en 1560, devenant ce qu'il n'avait jamais été jusque-là, il ait été transsubstantié en un livre divin. — Les prophètes écrivirent-ils la Bible avec des paroles que leur dictât la sagesse humaine, ou avec des paroles données de Dieu? Voilà notre question. Mais les a-t-on fidèlement copiées de siècle en siècle, de manuscrits en manuscrits? C'est ici la vôtre, peut-être : elle est fort importante, sans doute; mais elle est entièrement différente de la première. — Ne confondez donc pas ce que Dieu a séparé.

Il est vrai, sans doute, dira-t-on : la fidélité d'une copie ne rend pas l'original divin, lorsqu'il ne l'est pas; et l'inexactitude d'une autre copie ne le rendra pas humain, s'il ne l'a pas été. Aussi n'est-ce point là notre prétention. Le fait de l'inspiration du texte sacré, aux jours de Moïse ou aux jours de saint Jean, ne peut pas dépendre des copies que nous en aurons faites en Europe ou en Afrique, deux ou trois mille ans après eux; mais si le second de ces faits ne détruit pas le premier,

du moins il le rend illusoire, en lui ôtant sa valeur et son utilité.

Voilà donc maintenant où se renferme l'objection. La question a été déplacée; il ne s'agit plus de l'inspiration du premier texte, et l'on n'attaque ici que son intégrité présente. — C'était d'abord une question de dogme : « Est-il déclaré dans la Bible que la Bible soit inspirée jusque dans son langage? » — Mais ce n'est plus maintenant qu'une question d'histoire, ou de critique : « Les copistes ont-ils bien copié? les manuscrits sont-ils fidèles? » — Nous pourrions donc nous taire sur une thèse dont nous n'avons point ici mission de prendre la défense; mais la réponse est si facile; je dirai plus, Dieu l'a rendue si triomphante, que nous ne nous retiendrons pas de la donner. — D'ailleurs, on a si souvent, sur ce sujet, inquiété la foi des simples par une fantasmagorie de science, que nous croyons utile d'exposer ce qui en est. Et quoique cette objection nous sorte en quelque manière du champ que nous avions mesuré, nous la suivrons pour lui répondre.

Sans doute, si cette difficulté nous eût été présentée aux jours d'Anthony Collins et des *Libres-penseurs*, nous n'aurions point été sans réplique; mais nous eussions ressenti peut-être quelque embarras; parceque les faits n'étaient pas encore complétement éclaircis, et que le champ des con-

jectures, encore inexploré, demeurait sans barrières. — On connaît les perplexités de l'excellent Bengel sur cette question; et l'on sait que de là procédèrent, d'abord ses laborieuses recherches sur le texte sacré, et ensuite son admiration sur la conservation de ce texte, et sa pieuse reconnaissance. — A quoi me servirait, nous eût-on dit, l'assurance que le premier texte ait été dicté de Dieu, il y a dix-huit cents ans, si je n'ai plus la certitude que les manuscrits de nos bibliothèques me le présentent encore dans sa pureté; et s'il est vrai (comme on nous l'assure) que les variantes de ces manuscrits soient pour le moins au nombre de trente mille?

Voilà l'ancienne objection : elle était spécieuse; mais aujourd'hui elle est reconnue, par tous ceux qui l'ont étudiée, n'être qu'un vain prestige. Les rationalistes eux-mêmes ont avoué qu'elle ne peut plus se faire, et qu'il y faut renoncer.

Le Seigneur a veillé miraculeusement sur sa parole. Les faits l'ont démontré.

En en constituant pour dépositaires, d'abord les églises du peuple juif, et ensuite celles du peuple chrétien, sa providence avait dû veiller à ce que, par ce moyen, les oracles de Dieu nous fussent fidèlement transmis. Elle l'a fait; et pour atteindre ce résultat, elle a mis en œuvre des causes diverses,

dont nous aurons à reparler plus tard. Les recherches récentes de la science ont placé ce fait au grand jour. Des travaux herculéens ont été poursuivis pendant tout le siècle dernier (surtout dans sa dernière moitié et dans le commencement de celui-ci), pour réunir toutes les leçons, ou *variantes*, que pouvait fournir, soit l'examen détaillé des manuscrits de la Sainte-Écriture conservés dans les diverses bibliothèques de l'Europe, soit l'étude des versions les plus anciennes, soit la recherche des innombrables citations faites de nos livres saints dans tous les écrits des Pères de l'Église ; — et ce travail immense a fourni un résultat admirable par son insignifiance, imposant (dirai-je?) par sa nullité.

Pour l'Ancien-Testament, les infatigables investigations et les quatre in-folio du père Houbigant, les trente années de travail de Jean Henri Michaélis, surtout la grande Bible critique et les dix années d'étude du fameux Kennicott (sur ses cinq cent quatre-vingt-un manuscrits hébreux), et enfin la collection des six cent quatre-vingts manuscrits du professeur Rossi ; — pour le Nouveau-Testament, les investigations non moins gigantesques de Mill, de Bengel, de Wetstein et de Griesbach (sur ses trois cent trente-cinq manuscrits pour les seuls Évangiles) ; les dernières recherches de Nolan, de Matthéi, de Lawrence et de Hug ; surtout, celles

de Scholz (avec ses six cent soixante-et-quatorze manuscrits pour les Évangiles, ses deux cents pour les Actes, ses deux cent cinquante-six pour les Épîtres de Paul, ses quatre-vingt-treize pour l'Apocalypse, sans compter ses cinquante-trois *Lectionaria*); tous ces immenses travaux ont établi d'une manière si convaincante l'étonnante conservation de ce texte, copié cependant tant de milliers de fois (en hébreu, pendant trente-trois siècles, et en grec, pendant dix-huit cents années), que les espérances des ennemis de la religion, par cet endroit, ont été renversées; et que, comme l'a dit Michaélis [1], « ils ont cessé dès-lors de rien espérer de ces recherches critiques qu'ils avaient d'abord si vivement recommandées, parcequ'ils en attendaient des découvertes qu'on n'a point faites.» Le savant rationaliste Eichhorn reconnaît aussi lui-même que les différentes leçons des manuscrits hébreux recueillis par Kennicott offrent à peine assez d'intérêt pour dédommager du travail qu'ils ont coûté [2]. Mais ces mécomptes mêmes et l'absence de ces découvertes ont été pour l'Église de Dieu une précieuse découverte. Elle s'y attendait; mais elle s'est réjouie de la devoir au travail même de ses adversaires. — « En vérité, dit un savant de nos jours, si nous exceptons ces belles conclu-

(1) Michaelis, t. II, p. 266. — (2) Einleitung, 2 Th., s. 700.

sions négatives où l'on est parvenu, le résultat direct obtenu par tant de vies d'hommes consumées dans ces immenses recherches, peut sembler nul; et l'on pourrait dire que, pour y arriver, on a follement prodigué le temps, le talent et la science [1]. » — Mais, comme nous l'avons dit, ce résultat est immense par son néant, et tout-puissant par son insignifiance. — Quand on pense que la Bible a été copiée pendant trente siècles, comme aucun livre d'homme ne l'a jamais été et ne le sera jamais; qu'elle a subi toutes les catastrophes et toutes les captivités d'Israël; qu'elle a été transportée soixante-dix ans à Babylone; qu'elle s'est vue tant de fois persécutée, ou oubliée, ou interdite, ou brûlée, depuis les jours des Philistins jusques à ceux des Séleucides; quand on pense que, depuis Jésus-Christ, elle a dû traverser les trois premiers siècles des persécutions impériales, où l'on jetait aux bêtes les hommes convaincus de posséder les livres saints; puis les VIIe, VIIIe et IXe siècles, où l'on multipliait en tous lieux les faux livres, les fausses légendes et les fausses décrétales; le Xe siècle, où si peu d'hommes savaient lire, même parmi les princes; les XIIe, XIIIe et XIVe siècles, où l'usage des Écritures en langue vulgaire était puni de mort, où l'on mutilait les livres des an-

(1) Wiseman, Discours sur les Rapports, etc., t. II, disc. x.

ciens Pères, où l'on retranchait et falsifiait tant d'anciennes traditions, et jusqu'aux actes des empereurs et à ceux des conciles; — alors, on comprend combien il a été nécessaire que la providence de Dieu ait tenu toujours levée sa puissante main, pour que, d'un côté, l'église des Juifs nous donnât intègre cette parole qui raconte leurs révoltes, qui prédit leur ruine, qui décrit Jésus-Christ; et pour que, de l'autre, les églises chrétiennes (dont les plus puissantes, et surtout la secte romaine, ont interdit au peuple la lecture des livres saints, et ont remplacé en tant de manières la Parole de Dieu par les traditions du moyen-âge) nous aient cependant transmis, dans toute leur pureté, ces Écritures, qui condamnent toutes leurs traditions, leurs images, leurs langues mortes, leurs absolutions, leur célibat; qui disent de Rome qu'elle sera le siége d'une affreuse apostasie, où l'on verra « l'homme de péché siégeant comme Dieu dans le temple de Dieu, faisant la guerre aux saints, défendant de se marier et d'user des viandes créées de Dieu »; qui disent des images, « Tu ne te prosterneras point devant elles; » des langues inconnues, « Tu ne les emploieras point; » de la coupe, « Buvez-en tous; » de la Vierge, « Femme! qu'y a-t-il entre toi et moi? » et du mariage, « Il est honorable entre tous. »

Or, quoique toutes les bibliothèques où l'on peut

trouver d'anciens exemplaires des livres saints aient été appelées en témoignage; quoique les éclaircissements donnés par les Pères de tous les siècles aient été étudiés; quoique les versions arabe, syriaque, latine, arménienne et éthiopienne, aient été collationnées; quoique tous les manuscrits de tous les pays et de tous les siècles, depuis le IIIe jusqu'au XVIe, aient été recueillis et mille fois examinés, par d'innombrables critiques, qui cherchaient avec ardeur, et comme la récompense et la gloire de leurs fatigantes veilles, quelque texte nouveau; quoique les savants, non contents des bibliothèques de l'Occident, aient visité celles de la Russie, et porté leurs recherches jusques aux couvents du mont Athos, de l'Asie turque et de l'Égypte, pour y chercher de nouveaux instruments du texte sacré; — « on n'a rien découvert, dit un savant déjà cité, non pas même une seule leçon qui ait pu jeter du doute sur aucun des passages considérés auparavant comme certains. Toutes les variantes, presque sans aucune exception, laissent intactes les pensées essentielles de chaque phrase, et n'ont rapport qu'à des points d'une importance secondaire, » tels que l'insertion ou l'omission d'un article ou d'une conjonction, la position d'un adjectif avant ou après son substantif, l'exactitude plus ou moins grande d'une construction grammaticale.

En voudrait-on quelque mesure pour l'Ancien-Testament? Le fameux manuscrit indien, récemment déposé dans la bibliothèque de Cambridge, en pourra fournir un exemple. — Il y a trente-trois ans, qu'en visitant, dans la presqu'île occidentale de l'Inde, les juifs noirs de Malabar (qu'on croit être des restes de la première dispersion sous Nébucadnetsar), le pieux et savant Claudius Buchanan leur vit entre les mains un immense rouleau, composé de trente-sept peaux teintes en rouge, long de quarante-huit pieds, large de vingt-deux pouces, et qui, dans sa première intégrité, devait avoir eu quatre-vingt-dix pieds anglais de développement. Les Saintes-Écritures y avaient été tracées par des mains différentes. — Il en restait cent dix-sept colonnes d'une belle écriture; et il n'y manquait que le Lévitique et une partie du Deutéronome. Buchanan obtint qu'on lui confiât cet antique et précieux monument, qui servait au culte de la Synagogue; et il l'a, plus tard, déposé dans la bibliothèque de Cambridge.

On y a reconnu, par des traits évidents, qu'il est impossible d'admettre que ce rouleau ait été copié d'un exemplaire apporté par des Juifs européens. Or M. Yeates en a fait récemment l'examen le plus attentif, et s'est donné la peine de le collationner, mot après mot, lettre après lettre, avec notre édition hébraïque de Van der Hogt. Il a rendu

publics les résultats de ses recherches. Qu'y a-t-il trouvé? C'est qu'il n'existe pas, entre le texte de l'Inde et celui de l'Occident, plus de quarante petites différences, dont aucune n'est assez grave pour qu'il en résulte même un changement léger dans le sens et dans l'interprétation de notre ancien texte; et que ce ne sont que des additions ou des retranchements d'un *i* ou d'un *v*, lettres dont, en hébreu, la présence ou l'absence peuvent ne point altérer la valeur des mots [1]. — On sait ce qu'étaient, chez les Juifs, ces massorèthes, ou docteurs de la tradition, dont toute la profession consistait à transcrire les Écritures; on connaît jusqu'où ces savants minutieux portaient le respect de la lettre; et quand on lit les règles de leur travail, on comprend l'usage que la providence du Seigneur, qui avait confié ses oracles au peuple des Juifs, a su faire de leur révérence, de leur rigueur et même de leur superstition. Ils comptaient, dans chaque livre, le nombre des versets, celui des mots, celui des lettres; ils vous eussent dit, par exemple, que la lettre A revient quarante-deux mille trois cent soixante-dix-sept fois dans la Bible, la lettre B trente-huit mille deux cent dix-huit fois, et ainsi de suite; ils se fussent

(1) Voy. Christian Observ. vol. XII, p. 170.—Examen d'un exemplaire indien du Pentateuque, p. 8. — Horne's Introduction and Appendix, p. 95, édition 1818.

fait scrupule de changer la situation d'une lettre évidemment déplacée ; ils vous en eussent seulement averti dans la marge, et ils y eussent supposé quelque mystère ; ils vous eussent dit la lettre qui est au milieu du Pentateuque, et celle qui est au milieu de chacun des livres particuliers dont il se compose ; ils ne se fussent jamais permis de raturer leur manuscrit ; et si quelque méprise leur était échappée, ils eussent rejeté le papyrus ou la peau qu'elle aurait souillée, pour recommencer leur ouvrage sur un autre rouleau ; car il leur était également interdit de corriger jamais aucune de leurs fautes, et de conserver, pour leur rouleau sacré, un parchemin ou une peau qui aurait subi quelque rature.

Voilà pour l'Ancien-Testament. — Mais qu'on ne pense pas que la Providence, qui veillait sur ce saint livre, et qui l'avait confié aux Juifs (Rom. iij, 1. 2), ait moins protégé les oracles du Nouveau-Testament, commis par elle au nouveau peuple de Dieu. Elle n'a pas laissé à celui-ci de moindres motifs de reconnaissance et de sécurité.

Nous en voudrions ici prendre à témoin l'expérience récente des auteurs d'une version du Nouveau-Testament qui vient d'être publiée en Suisse, et au long travail de laquelle nous avons concouru. Un seul trait pourra faire comprendre à toutes les classes de lecteurs jusqu'où va l'insignifiance des

différentes leçons que présentent les manuscrits. Les traducteurs que nous venons de citer ont suivi, sans s'en écarter jamais, ce qu'on appelle l'*édition reçue*, c'est-à-dire le texte grec d'Elzévir 1624, si longtemps adopté par toutes nos Églises. Mais, comme le premier plan de leur travail les avait d'abord appelés à introduire dans leur texte original les variantes les plus approuvées par la critique du dernier siècle, ils se sont trouvés le plus souvent dans l'embarras, parcequ'ils se sont vus dans l'impossibilité d'exprimer, même dans le français le plus littéral, la nuance nouvelle apportée dans leur grec par cette correction. — Le langage français, dans la version la plus scrupuleuse, n'est pas même assez souple pour revêtir ces différences, de manière à les faire ressortir; comme les moules qu'on prend sur le visage d'un roi reproduisent en airain ses nobles traits, sans pouvoir cependant en indiquer toutes les rides et les veines.

Nous désirons cependant donner à ceux de nos lecteurs qui sont étrangers à la critique sacrée, deux ou trois autres mesures plus saisissables de cette providence qui a veillé durant trente siècles sur nos textes sacrés.

Voici la première.—Comparez, leur dirons-nous, les deux traductions protestantes d'Osterwald et de Martin. Il est peu de versions modernes plus rap-

prochées l'une de l'autre. Faites toutes deux d'après l'ancienne version des pasteurs de Genève, écrites à peu près dans le même temps et dans le même esprit, elles diffèrent si peu, surtout pour le Nouveau-Testament, que nos sociétés bibliques les distribuent indifféremment, et que l'on est embarrassé de dire celle des deux qu'on doit préférer à l'autre. Cependant, si vous preniez la peine de noter leurs différences, en tenant compte de tout, comme on l'a fait quand on a comparé les uns avec les autres nos quatre cents manuscrits du Nouveau-Testament, nous affirmons d'avance (et nous pensons en cela demeurer au-dessous de la vérité) que ces deux textes français sont trois fois, et, dans beaucoup de chapitres, dix fois plus distants l'un de l'autre, que le texte grec de nos éditions imprimées ne l'est, nous ne dirons pas seulement *du moins estimé* des manuscrits grecs de nos bibliothèques, mais de TOUS LEURS MANUSCRITS PRIS ENSEMBLE. — Par où nous voulons dire que, si quelque homme habile et malveillant (comme aurait pu l'être, au siècle dernier, le malheureux Voltaire, ou le trop célèbre Anthony Collins) s'étudiait à choisir à son gré, dans tous les manuscrits de l'Orient et de l'Occident rassemblés sous sa main, les plus mauvaises leçons, et les variantes qui s'éloignent le plus de notre texte reçu, avec l'intention perfide de se composer à plaisir le texte le

plus fautif; un tel homme, disons-nous (même en employant les variantes qui n'auraient pour elles qu'UN SEUL des quatre ou cinq cents manuscrits de nos bibliothèques), ne pourrait pas, malgré tout son mauvais-vouloir, faire sortir de son travail un Testament qui fût moins rapproché de celui de nos Églises que Martin ne l'est d'Osterwald. — Vous pourriez encore le répandre à la place du vrai texte, avec aussi peu d'inconvénient que vous n'en trouvez à donner aux protestants français Martin plutôt qu'Osterwald, ou Osterwald plutôt que Martin, et avec beaucoup moins de scrupule que vous n'en éprouvez à répandre parmi les sectateurs de l'Église romaine la version de Le Maître de Sacy.

Sans doute, ces derniers livres ne sont que des traductions, tandis que tous les manuscrits grecs se donnent pour des textes originaux; et il faut convenir que notre comparaison, sous ce rapport, est très imparfaite : mais elle n'en est pas moins propre à rassurer les amis de la parole de Dieu, en leur faisant comprendre jusqu'où va l'insignifiance des variantes.

Voici maintenant quelque chose de plus direct et de plus précis.

Pour donner à tous nos lecteurs quelque mesure, à-la-fois, du nombre et de l'innocence des leçons recueillies dans les manuscrits de nos biblio-

thèques, nous allons en présenter deux spécimens. — Ce sera d'abord un tableau des huit premiers versets de l'Épître aux Romains, avec TOUTES LES VARIANTES qui s'y rapportent dans TOUS LES MANUSCRITS de l'Orient et de l'Occident. Ce sera ensuite un tableau de cette Épître entière, avec TOUTES LES CORRECTIONS qu'a cru devoir y introduire le célèbre *Griesbach*, l'oracle de la critique moderne.

Nous avons pris ces passages comme au hasard ; et nous déclarons qu'aucune raison, relative à notre argument, ne nous les a fait choisir préférablement à d'autres.

Nous aimons à proposer ici ces courts documents aux personnes que leur position n'appelle pas à suivre par elles-mêmes les investigations de la critique sacrée, et qui cependant pourraient avoir reçu quelque trouble du langage à la fois mystérieux et important qu'employèrent si souvent sur ce sujet les rationalistes du dernier siècle. — A les entendre, n'eussiez-vous pas dit que la science moderne allait nous donner une nouvelle Bible, faire descendre Jésus-Christ du trône de Dieu, rendre à l'homme calomnié par notre théologie tous ses titres d'innocence, et redresser tous les dogmes de notre vieille orthodoxie ?

Comme premier terme de comparaison, nos colonnes présenteront d'abord, sur les huit premiers

versets de l'Épître aux Romains, les différences du texte unique de Martin avec le texte unique d'Osterwald; tandis que les colonnes suivantes, au lieu de ne comparer qu'un seul manuscrit avec un seul autre manuscrit quelconque, présenteront les différences de *notre texte reçu* avec **TOUS LES MANUSCRITS** qu'on a pu rassembler jusqu'à Griesbach. Cet infatigable savant a scruté pour l'Épître aux Romains, d'abord sept manuscrits *à lettres onciales*, ou majuscules grecques, âgés, à ce qu'on croit, de treize à quatorze cents ans, (l'*Alexandrin*, au musée britannique; celui du *Vatican*, et celui du cardinal *Passionei*, à Rome; celui d'*Ephrem*, à Paris; celui de *Saint-Germain*, celui de *Dresde*, et celui du cardinal *Coislin*); et ensuite cent dix manuscrits *à lettres minuscules*, et trente autres, venus pour la plupart du mont Athos, et compulsés par le savant Matthéi, qui a voyagé longtemps pour cela dans la Russie et dans l'Orient.

Pour les quatre Évangiles, le même Griesbach en a pu consulter jusqu'à trois cent trente-cinq.

PREMIER TABLEAU.

ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

	Texte d'Osterwald.	Texte de Martin.
1er ℣.	*à être.*	à être.
2e	qu'il.	lequel.
	promis auparavant.	auparavant promis.
3e	de la race.	de la famille.
4e	et qui, selon l'Esprit..., a été.	et qui a été..., selon l'Esprit.
	a été déclaré.	a été pleinement déclaré.
	avec puissance.	en puissance.
	l'Esprit de sainteté.	l'Esprit de sanctification.
	savoir.	c'est-à-dire.
	J.-C. notre Seigneur.	notre Seigneur J.-C.
5e	afin d'amener les Gentils	afin de porter les Gentils
	à l'obéissance de la foi.	à croire.
6e	du nombre desquels	entre lesquels
	vous êtes aussi, vous	vous aussi vous êtes,
	qui avez été appelés.	vous qui êtes appelés.
7e	appelés et saints.	appelés *à être* saints.
	la grâce et la paix	que la grâce et la paix
	vous *soient données*	vous soient données
	de la part de Dieu notre père,	par Dieu notre père,
	et de	et *par*
	notre Seigneur J.-C.	le Seigneur J.-C.
8e	Avant toutes choses.	Premièrement.
	au sujet de vous tous.	touchant vous tous.
	est célèbre.	est renommée.

Ces différences des deux textes français sont assez insignifiantes ; et si l'on nous disait que, dans tous les versets, l'un ou l'autre des deux est inspi-

ré de Dieu, notre foi en recevrait un grand secours. Or vous verrez que les variantes des manuscrits grecs sont encore plus insignifiantes.

Voici maintenant, sur les mêmes versets, le tableau du texte reçu, comparé avec *toutes les différences* qu'ont pu présenter *les cent cinquante manuscrits grecs* recueillis et compulsés pour l'Épître aux Romains.

Nous n'indiquerons ici ni les différences que présentent les anciennes traductions, ni celles qui n'appartiennent qu'à la ponctuation (cet élément étant à peu près nul dans les plus anciens manuscrits).

Nous traduirons la première colonne (celle du texte reçu) d'après Martin, qu'on estime plus littéral qu'Osterwald; et nous chercherons à rendre aussi exactement que possible les leçons grecques de la seconde colonne.

DEUXIÈME TABLEAU.

	Le texte reçu, (celui d'Elzévir, 1624).	Variantes recueillies dans TOUS les manuscrits grecs réunis.
1er ℣.	(Nulle différence.)	
2e	par ses prophètes.	par les prophètes. *(Dans un seul manuscrit de Paris.)*
3e	qui est né.	qui a été engendré. *(Dans un seul manuscrit d'Upsal, et par le seul changement de 2 lettres.)*
4e	qui a été déclaré.	qui a été prédéclaré. *(Dans un seul des 22 manuscrits de la bibliothèque Barberini.)*
	de J.-C. notre Seigneur.	de J.-C. notre Dieu. *(Dans un seul manuscrit de Vienne.)*
5e	(Nulle différence.)	

6e ℣.	(Nulle différence.)	
7e	qui êtes à Rome, bien aimés de Dieu, appelés.	qui êtes dans l'amour de Dieu, appelés. *(Un seul manuscrit, celui de Dresde, à lettres onciales.)*
		qui êtes à Rome, appelés. *(Deux manuscrits seulement, celui de Saint-Germain, à lettres onciales, et un autre de Rome, à petites lettres.)*
	de Dieu notre père.	de Dieu le père. *(Un seul manuscrit d'Upsal.)*
8e	Premièrement.	Premièrement. *(La différence ne peut se rendre. Elle existe dans un seul manuscrit.)*
	touchant vous tous.	au sujet de vous tous. *(Douze manuscrits.)*

On le voit : ces neuf ou dix leçons diverses sont sans importance par elles-mêmes; et de plus, elles n'ont, en leur faveur, qu'un ou deux manuscrits entre *les cent cinquante* qu'on a pu consulter sur ces huit versets; si vous en exceptez la dernière (« *au sujet de vous tous* », au lieu de « *touchant vous tous* ») laquelle compte pour elle douze manuscrits, dont quatre sont à lettres onciales (majuscules).

Les différences qui existent entre Osterwald et Martin sont trois fois aussi nombreuses; et d'ordinaire elles ont, quant au sens, une beaucoup plus grande importance. — Cette comparaison, si vous la prolongiez dans tout le Nouveau-Testament, porterait le même caractère, et deviendrait même beaucoup plus significative.

Cependant nous croyons être agréable à ceux de nos lecteurs qui sont demeurés étrangers à de telles recherches, en leur offrant encore, dans un troi-

sième tableau, une nouvelle mesure de l'innocence des variantes, et de la nullité de l'objection qu'on en tire.

Celui-ci comprendra tout l'ensemble des corrections que le savant Griesbach, le père de la critique sacrée, a cru devoir introduire dans le texte de l'Épître aux Romains, après les longues recherches auxquelles il s'est livré sur les manuscrits, et après toutes celles de ses prédécesseurs.

Il faut être entré dans cette étude pour se faire une juste idée de l'immensité de tels travaux.

Nous devons en même temps faire observer aux lecteurs de ce troisième tableau :

Premièrement, — que Griesbach est, en général, accusé par les savants (Matthéi, Nolan, Lawrence Scholz et d'autres) de s'être trop pressé d'admettre de nouvelles leçons dans l'ancien texte. La tentation s'explique par les habitudes du cœur humain. — Le savant Whitby avait déjà fait ce reproche, non sans quelque fondement, au docteur Mill, qui ne s'était cependant pas permis autant de corrections que Griesbach.

Secondement : observez encore que nous indiquons dans ce tableau, non-seulement les corrections que ce savant critique s'est persuadé devoir *accueillir*, mais aussi celles qu'il a dites n'être encore que *douteuses* à ses yeux, et ne devoir être préférées au texte sacré qu'avec un reste de défiance.

TROISIÈME TABLEAU.

CORRECTIONS DE GRIESBACH DANS TOUTE L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

ANCIEN TEXTE. (Traduction de Martin.)	NOUVEAU TEXTE CORRIGÉ PAR GRIESBACH (et traduit en français par nous avec autant d'exactitude qu'il nous a été possible).
CHAPITRE Ier.	
℣. 13. de recueillir quelque fruit.	de recueillir quelque fruit. *(Il n'y a ici qu'une inversion dans les mots.)* (*de recueillir fruit quelque.*)
13. je n'ai point honte.	je n'ai point honte. *(Différence inexprimable par une traduction.)*
17. de l'Évangile de Christ.	de l'Évangile.
19. car Dieu.	car Dieu. *(Différence inexprimable.)*
21. ne l'ont point glorifié.	ne l'ont point glorifié. *(Différence d'orthographe.)*
24. C'est pourquoi aussi.	c'est pourquoi.
27. tout de même.	tout de même. *(Différence intraduisible.)*
29. d'injustice, d'impureté, de méchanceté.	d'injustice, de méchanceté.
31. sans affection naturelle, gens qui jamais ne s'apaisent, sans miséricorde.	sans affection naturelle, sans miséricorde.
CHAPITRE II.	
9. de l'indignation et de la colère.	de la colère et de l'indignation.
13. ceux qui écoutent la loi.	ceux qui écoutent *la* loi. *(Simple retranchement d'article.)*

Chapitre III.

℣. 22.	à tous et sur tous ceux qui croient.	à tous ceux qui croient.
25.	par la foi.	par *la* foi.
	que l'homme est justifié par la foi.	que par *la* foi l'homme est justifié.
28.	Nous concluons donc.	nous concluons en effet.
29.	ne l'est-il pas.	ne l'est-il pas. (*Différence intraduisible.*)

Chapitre IV.

1.	Que dirons-nous donc qu'Abraham... a trouvé.	que dirons-nous donc qu'a trouvé Abraham.
	Abraham notre père.	Abraham notre ancêtre.
4.	comme une chose due.	comme chose due.
12.	dans le prépuce.	en prépuce.
13.	héritier du monde.	héritier du monde. (*Différence qui ne se peut rendre.*)
19.	et n'étant pas faible en la foi, il n'eut point égard à.	il n'eut point, faible en la foi, égard à.

Chapitre V.

14.	de Moïse.	de Moses.

Chapitre VI.

1.	demeurerons-nous.	demeurons.
11.	que vous êtes morts.	que vous *êtes* morts.
	en J.-C. notre Seigneur.	en J.-C.
12.	pour lui obéir en ses convoitises.	pour *lui* obéir.
14.	soit du péché (*qui conduit*) à la mort, soit de l'obéissance à la justice.	soit du péché, soit de l'obéissance (*qui conduit*) à la justice.

Chapitre VII.

℣. 6.	celle dans laquelle.... étant morte.	étant morts à celle dans laquelle.
10.	le comandement qui.	le comandement qui. *(Différence d'un simple accent.)*
14.	charnel.	charnel. *(Différence d'une lettre.)*
18.	je ne trouve pas.	je ne trouve pas. *(Différence d'orthographe.)*
20.	si je fais ce que je ne veux point.	si je fais ce que, moi, je ne veux pas.
25.	je rends grâces à Dieu.	grâces à Dieu.

Chapitre VIII.

1.	Pour ceux qui sont en Christ, lesquels ne marchent point selon la chair, mais selon l'Esprit.	pour ceux qui sont en Christ. (*Les mots retranchés ici se retrouvent au verset 4.*)
11.	par son Esprit (Martin dit : à cause de son Esprit) qui habite en vous.	à cause de son Esprit qui habite en vous.
26.	à nos infirmités.	à notre infirmité.
	ce que nous devons demander.	ce que nous devons demander. *(La différence ne se peut rendre.)*
	prie pour nous par des soupirs.	prie par des soupirs.
35.	pour l'amour de toi.	pour l'amour de toi. *(Différence intraduisible.)*
37.	ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir.	ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances.

Chapitre IX.

11.	ni bien ni mal, afin que	ni bien ni mal, afin que le des-

	le dessein arrêté selon l'élection de Dieu.	sein arrêté de Dieu selon l'élection. *(Différence difficile à rendre.)*
ỳ. 15.	il dit à Moïse.	il dit à Moses.
31.	comme par les œuvres de la loi.	comme par les œuvres.
32.	car ils ont heurté.	ils ont heurté.
33.	quiconque croit en lui.	qui croit en lui.

CHAPITRE X.

1.	que je fais à Dieu pour Israël.	que je fais à Dieu pour eux.
	est pour leur salut.	est pour leur salut. *(Différence inexprimable.)*
5.	Moïse.	Moses.
15.	qui annoncent de bonnes choses.	qui annoncent de bonnes choses. *(La différence ne peut se rendre.)*
19.	Israël ne l'a-t-il point connu?	Ne l'a-t-il point connu, Israël?
	Moïse.	Moses.

CHAPITRE XI.

2.	contre Israël, disant : Seigneur...	contre Israël : Seigneur...
3.	et ils ont démoli tes autels.	ils ont démoli tes autels.
6.	Si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres; autrement la grâce n'est plus la grâce; mais si c'est par les œuvres, ce n'est plus par la grâce, autrement l'œuvre n'est plus une œuvre.	si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres; autrement la grâce n'est plus la grâce.
7.	il ne l'a point obtenu.	il ne l'a point obtenu. *(Différence intraduisible.)*

ỷ. 19.	les branches ont été retranchées.	des branches ont été retranchées.
21.	il ne t'épargne point.	il ne t'épargne point. *(La différence ne se peut rendre.)*
23.	et eux-mêmes aussi.	et eux-mêmes aussi. *(Différence d'orthographe.)*
30.	et comme vous avez été vous-mêmes autrefois.	et com̄e vous avez été autrefois.
	Chapitre XII.	
2.	et ne vous conformez point.... mais soyez transformés.	et que vous ne vous conformiez point... mais que vous soyez transformés.
	par le renouvellement de votre entendement.	par le renouvellement de l'entendement.
11.	servant le Seigneur.	servant à l'occasion. *(La différence ne tient qu'à deux lettres, l'une changée, l'autre transposée.)*
20.	si donc ton ennemi a faim.	si ton ennemi a faim.
	Chapitre XIII.	
1.	qui ne vienne de Dieu.	qui ne vienne de par Dieu.
	et les puissances qui subsistent.	et celles qui subsistent.
	sont ordonnées de Dieu.	sont ordonnées de Dieu. *(Différence intraduisible.)*
8.	que vous vous aimiez l'un l'autre.	que l'un l'autre vous vous aimiez.
9.	tu ne déroberas point, tu ne diras point de faux témoignage, tu ne convoiteras point.	tu ne déroberas point, tu ne convoiteras point.
	Chapitre XIV.	
9.	que Christ est mort, qu'il est ressuscité, et qu'il a repris une nouvelle vie, afin qu'il.	que Christ est mort et qu'il a vécu afin qu'il. *(La différence ne tient qu'à l'addition de deux lettres.)*

℣. 14.	rien n'est souillé de soi-même.	rien n'est souillé de soi-même. *(Différence intraduisible.)*

CHAPITRE XV.

1.	Or, nous devons, nous qui sommes forts.	(*Griesbach pense que probablement ici devraient être placés les 3 versets qui terminent l'épître*) : Or, à celui... Or, nous devons, nous qui sommes forts. *(Il ne s'agit que d'une transposition, et Scholz même ne l'a pas adoptée.)*
2.	que chacun de nous complaise.	*(Différence qui ne se peut rendre.)*
3.	car toutes les choses qui ont été écrites auparavant.... ont été écrites.	*(Différence qui ne se peut rendre.)*
7.	comme aussi Christ vous a reçus.	come aussi Christ nous a reçus.
8.	Or, je dis.	car je dis.
19.	par la puissance de l'Esprit de Dieu.	par la puissance de l'Esprit.
24.	j'irai vers vous lorsque je partirai pour aller en Espagne, et j'espère que je vous verrai.	lorsque je partirai pour aller en Espagne, j'espère que je vous verrai.
29.	avec une abondance de bénédiction de l'évangile de Christ.	avec une abondance de bénédiction de Christ.

CHAPITRE XVI.

2.	car elle a exercé.	*(La différence ne se peut rendre.)*
3.	Priscilla.	Prisca.
5.	qui est les prémices d'Achaïe.	qui est les prémices d'Asie.

℣. 6.	qui a fort travaillé pour nous.	qui a fort travaillé pour vous.
18.	ne servent point N. S. J.-C.	ne servent point N. S. Christ.
20.	la grâce de N. S. J.-C. soit avec vous ! Amen.	la grâce de N. S. J.-C. soit avec vous !
25.	or, à celui qui est puissant...	(*Ces paroles, selon Griesbach, sont à placer plutôt au commencement du chap.* XV.)

On le voit donc clairement ici : telle est l'insignifiance de ces variantes, dont on avait d'abord fait un si grand bruit.

Telle est l'étonnante conservation des manuscrits grecs qui nous ont transmis le Nouveau-Testament, — après qu'on a tant de milliers de fois copié et recopié ce texte sacré, soit en Europe, soit en Asie, soit en Afrique ; soit dans les couvents, soit dans les collèges, soit dans les palais, soit dans les presbytères, et cela presque sans interruption, durant le long cours de mille cinq cents années ; — après que, pendant les trois derniers siècles, et surtout dans les cent trente années qui viennent de s'écouler, tant de nobles caractères, tant d'esprits ingénieux, tant de savantes vies se sont consumées en des travaux inouis jusque-là par leur étendue, admirables par leur sagacité, et scrupuleux comme ceux des Massorèthes ; — après qu'on a compulsé tous les manuscrits grecs du Nouveau-Testament enfouis dans les bibliothèques

privées, ou monastiques, ou nationales de l'Orient et de l'Occident ; — après qu'on leur a comparé, non-seulement toutes les versions anciennes, latine, arménienne, sahidique, éthiopique, arabe, slave, persanne, copte, syriaque et gothique des Écritures, mais encore tous les anciens Pères de l'Église qui les ont citées dans leurs innombrables écrits, en grec ou en latin ; — après tant de recherches, voyez, par un seul exemple, ce qu'on a pu trouver.

Jugez-en par cette lettre que vous avez sous les yeux. — C'est la plus longue et la plus importante des Épîtres du Nouveau-Testament, « la clé d'or des Écritures » (comme on l'a nommée,) « l'océan de la doctrine chrétienne. » Elle a quatre cent trente-trois versets ; et, dans ses quatre cent trente-trois versets, quatre-vingt-seize mots grecs qui ne se rencontrent point ailleurs dans le Nouveau-Testament. Et combien (en admettant même toutes les corrections adoptées, ou seulement préférées par Griesbach), combien y avez-vous trouvé de leçons qui aillent jusqu'à changer, même légèrement, le sens de quelque phrase? Vous en avez vu quatre ! — Et encore que sont-elles? Nous les répèterons ; les voici :

La première (chap. VII, 6), au lieu de : *Celle dans laquelle.... étant morte,* Griesbach lit : *Étant morts à celle dans laquelle.* Et notez bien qu'ici ,

dans le grec, la différence ne tient qu'au changement *d'une seule lettre* (un *o* au lieu d'un *e*) ; et que d'ailleurs le plus grand nombre des manuscrits était tellement en faveur de l'ancien texte que, depuis Griesbach, M. Tittman, dans son édition de **1824**, a rejeté cette correction, et que M. Lachman en a fait autant dans son édition de 1831. (Scholz cependant l'a conservée.)

Voici la seconde : chapitre XI, 6.

Au lieu de : *Si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres, autrement la grâce n'est plus la grâce ; mais si c'est par les œuvres, ce n'est plus par la grâce, autrement l'œuvre n'est plus une œuvre.* Griesbach retranche la dernière partie de la phrase.

Voici la troisième, chapitre XII, **11**.

Au lieu de : *Servant le Seigneur*, Griesbach lit : *servant à l'occasion.*

Notez que la correction ne tient qu'au seul changement de *deux lettres* dans un des mots grecs, et que d'ailleurs le nombre des manuscrits ne paraît point non plus la justifier. — Encore ici, *Whitby* disait à *Mill* que plus de trente manuscrits, que toutes les versions anciennes, que Clément d'Alexandrie, saint Basile, saint Jérôme, toutes les scholies des Grecs et tous les Latins, à l'exception d'Ambroise, suivaient l'ancien texte; et les deux savants que nous venons de nommer (Lachman et Tittman), l'un travaillant à Berlin, l'autre profes-

seur à Leipsick, ont rétabli l'ancien texte dans leurs éditions respectives du Nouveau-Testament. C'est aussi ce que vient de faire Scholz, dans son édition de 1836, que le monde savant paraît préférer à toutes celles qui l'ont précédée.

Voici la quatrième, Rom., VI, 16.

Au lieu de : *Soit du péché à la mort, soit de la justice....* Griesbach lit : *soit du péché, soit de la justice;* mais il y met lui-même le simple signe d'une faible probabilité; et MM. Tittman et Lachman, dans leurs éditions respectives, ont encore rejeté cette correction. M. Scholz, après eux, l'a repoussée également.

Nous n'avons pas indiqué ici les mots retranchés au paragraphe 1er du chapitre VIII, parcequ'on les retrouve au verset 4.

On le voit donc : telle est l'admirable intégrité de l'Épitre aux Romains. — D'après Griesbach, *quatre corrections insignifiantes,* dans toute l'épître ; — d'après des critiques plus modernes, UNE SEULE, et la plus insignifiante des quatre ; — et d'après Scholz DEUX !

Nous répétons que nous n'avons choisi l'Épître aux Romains comme spécimen qu'à cause de sa longueur et de son importance. Nous ne nous sommes pas donné le temps d'examiner si elle présente plus ou moins de variantes que toute autre partie du Nouveau-Testament. — Nous venons de par-

courir, par exemple, dans Griesbach, en relisant ces dernières pages, l'**Épître aux Galates**, écrite dans le même temps et sur le même sujet que l'Épître aux Romains; et nous n'y avons su trouver que les trois corrections suivantes qui puissent affecter le sens, ou pour mieux dire la forme du sens:

IV, 17. Ils nous veulent exclure, *dites :* ils vous veulent exclure.

IV, 26. Elle est la mère de nous tous, *dites :* elle est la mère de nous.

V, 19. L'adultère, la fornication, l'impureté, *dites :* la fornication, l'impureté.

Ces simples tableaux, nous le pensons, parleront plus haut à nos lecteurs que ne pourraient faire toutes nos assertions générales. — Il y a certaines vérités qu'il faut voir de ses propres yeux. — Nous en avons fait nous-même l'heureuse expérience. Nous avions lu sans doute ce que d'autres ont pu dire avant nous sur l'insignifiance des différentes leçons que présentent les manuscrits; et nous avions souvent étudié les variantes de Mill et les sévères reproches de son adversaire Whitby[1]; nous avions examiné les écrits de Wetstein, de Griesbach, de Lachman et de Tittman; mais quand, par deux fois, en prenant part au travail d'une nouvelle version du Nouveau-Testament,

(1) Examen variantium lectionum, J. Millii. Lond., 1710.

nous avons dû corriger le texte français d'après les variantes les plus estimées, d'abord pour les y introduire, et ensuite pour les en retrancher, et pour y replacer en français le sens de l'ancienne leçon; alors nous avons eu par deux fois comme une intuition de cette étonnante conservation des Écritures, et nous nous sommes senti pénétré de reconnaissance envers cette admirable providence, qui n'a cessé de veiller sur les oracles de Dieu, pour en préserver à ce point l'intégrité.

Qu'on apprécie maintenant l'objection qui nous était faite.

Qu'on nous montre, par exemple, comment trois ou quatre variantes que nous venons de passer en revue dans l'Épître aux Romains, et qui, dans l'opinion des critiques les plus modernes, se réduisent ou à une seule, ou à deux, pourraient rendre illusoire pour nous le fait de sa première inspiration.

Sans doute que, dans ces trois ou quatre passages, ainsi que dans ceux des autres livres sacrés, où le vrai mot du texte pourrait être contesté, sans doute que là, et là seulement, entre les deux leçons différentes des manuscrits, l'une est le mot inspiré et non pas l'autre; sans doute qu'il faut, dans ce petit nombre de cas, partager ou suspendre votre confiance entre deux expressions; mais voilà jusqu'où s'avance l'incertitude : il faut qu'elle s'arrête là; elle ne saurait aller plus loin

On compte que, sur les sept mille neuf cent cinquante-neuf versets du Nouveau-Testament , à peine il existe dix versets où ces différences, qui le plus souvent ne sont que d'un mot ou d'une lettre, aient quelque gravité.

C'est donc ainsi que tous les efforts des adversaires de l'inspiration, pour ébranler notre foi par cet endroit, n'ont, en dernier résultat, servi qu'à l'affermir. Ils ont obligé l'Église à les suivre dans leurs investigations, et bientôt après à les y précéder ; et qu'y a-t-elle reconnu ? C'est que le texte se trouve plus pur encore que n'osaient l'espérer les hommes les plus pieux ; c'est que les adversaires de l'inspiration et ceux des dogmes orthodoxes, au moins en Allemagne, ont été forcés d'en convenir. —Ils avaient, après les travaux d'Érasme, d'Étienne et de Mill, espéré trouver, parmi tous les manuscrits de nos bibliothèques, des leçons plus favorables aux doctrines sociniennes que ceux dont s'étaient servis les de Bèze et les Elzévir. Plusieurs pensaient même que les incertitudes deviendraient telles, et les différences si graves, que toutes les croyances évangéliques positives , exclusives (comme ils disent), en seraient ébranlées. — Mais il n'en a point été ainsi. — C'est maintenant un procès terminé ; les plaignants sont évincés ; l'enquête ayant été faite à leur demande par la critique moderne, tous les juges, même aux bancs

des rationalistes [1], ont prononcé d'une même voix que c'était une cause perdue, et qu'il fallait que les objectants s'en allassent chercher ailleurs des arguments et des griefs.

Quand cette question de l'intégrité du texte original se présenta pour la première fois à l'excellent et docte Bengel, il y a plus de cent vingt ans, il en eut de l'effroi; son âme honnête et pieuse en fut profondément troublée. Alors commencèrent de sa part ces travaux de critique sacrée qui donnèrent une direction nouvelle à cette science chez les Allemands. Les Anglais y avaient précédé les Allemands, mais ceux-ci les y dépassèrent bientôt. Enfin, après de longues recherches, Bengel, en **1721**, heureux et rassuré, confiant et reconnaissant, écrivait à son disciple Reuss : « Mange simplement le pain des Écritures, tel qu'il se présente; et ne t'inquiète pas, si parfois tu trouves çà et là un petit grain de sable qu'y a pu laisser la meule du moulin. Tu peux donc écarter tous les doutes qui dans le temps m'ont si horriblement tourmenté moi-même. Si les saintes Écritures, qui ont été si souvent copiées, et qui ont si souvent passé par les mains fautives d'hommes toujours faillibles, étaient absolument sans va-

(1) Lisez Michaelis, tome II, p. 266. — Eichhorn Einleitung, 2 th. S. 700. Edit. Lips., 1824.

riantes, le miracle en serait si grand, que la foi en elles ne serait plus la foi. Je m'étonne au contraire qu'il ne soit pas résulté de toutes ces transcriptions un bien plus grand nombre de leçons différentes. » Les seules comédies de Térence en ont présenté trente mille, et cependant elles ne sont qu'au nombre de six [1], et elles ont été copiées mille fois moins souvent que le Nouveau-Testament.

Nous en avons dit assez sur ce grand fait. Nous n'avons dû que l'aborder pour repousser une objection, puisqu'il nous sortait de notre sujet. Notre mission était de prouver un dogme, savoir, *la première inspiration* de la sainte Écriture; et l'on a cru pouvoir nous opposer que ce dogme, quand il serait vrai, serait rendu sans effet par les altérations que cette sainte Écriture a dû subir. — Il a fallu montrer que ces altérations sont un vain et innocent fantôme. — Nous faisions du dogme, avons-nous déjà dit; on nous a fait faire de l'histoire : nous allons donc retourner au dogme; mais, avant d'y revenir, il faut encore une fois conclure que, non-seulement l'Écriture fut inspirée au jour où Dieu la fit écrire, mais que cette parole, inspirée il y a dix-huit siècles, nous la possédons, et

(1) Archives du Christianisme, tome VII, nº 17. — Wiseman, Discours sur les rapports de la science, tome II, p. 189.

que nous pouvons encore, en tenant d'une main notre texte sacré, et de l'autre toutes les leçons recueillies par la science en sept cents manuscrits [1], nous écrier avec reconnaissance : Je tiens donc dans mon heureuse main la parole éternelle de mon Dieu !

Section V. — Erreurs de raisonnement ou de doctrine.

Nous laissons les variantes, diront d'autres opposants, et nous reconnaissons qu'on peut regarder le texte sacré comme le langage original des Prophètes et des Apôtres ; mais ce texte même, intact comme il l'est, nous ne pouvons l'étudier sans être forcés d'y reconnaître la part qu'y a faite la faiblesse humaine. Nous y trouvons des raisonnements mal amenés ou mal finis, des citations mal appliquées, des superstitions populaires, des préjugés et d'autres infirmités, tribut inévitable qu'a dû payer aux ignorances de leur temps et de leur condition la simplicité des hommes de Dieu. — « Saint Paul, a dit saint Jérôme lui-même [2], saint Paul ne sait pas développer une hyperbate, ni conclure une sentence ; et ayant affaire à des gens grossiers, il s'est servi de conceptions qui, si, d'en-

(1) Scholz, pour les seuls évangiles, en a cité 674.

(2) Comment. sur l'Ep. (liv. II.) — à Tite (liv. I, sur I, 1.) — et aux Ephés. (liv. II, sur 3. 1.)

trée, il n'eût eu soin d'avertir qu'il parlait selon l'homme, eussent pu déplaire à des hommes de bon sens. » — Telles étant donc les traces d'infirmité que nous pouvons suivre dans les Écritures, il demeure impossible de reconnaître en un tel livre une inspiration qui soit descendue jusque dans les moindres détails de leur langage.

A ces accusations contre les Écritures nous avons une quadruple réponse.

1. Nous nous élevons d'abord de toutes les forces de notre conviction contre de tels reproches. Nous soutenons qu'une étude plus attentive et plus sérieuse de la Parole de Dieu les réduirait à néant, et nous protestons qu'ils n'ont de fondement que dans les erreurs et la précipitation de ceux qui les avancent. — Nous pourrions le montrer en repoussant, une par une, toutes ces accusations, dans chacun des cas où l'on a voulu les renouveler. Ce serait une tâche plus longue que difficile, et ce n'en est peut-être pas ici la place, parceque le détail en est immense. — Il n'est, en effet, pas un raisonnement, il n'est pas une citation, il n'est pas un dogme, dont les adversaires de l'inspiration des Écritures n'aient fait en divers temps un sujet de reproches ; et tout le monde sait assez que la plupart des objections, qui se font clairement en trois mots, ne se réfutent clairement qu'en trois

pages. Il faut donc qu'à mesure que les hommes du monde recommencent leurs attaques, l'Église renouvelle ses réponses ; et que, comme ces serviteurs respectueux et infatigables qui, chez les Orientaux, veillent nuit et jour près du visage de leur roi, elle se tienne constamment à côté de la parole de son Dieu, pour en repousser ces volées d'objections qu'on voit, à mesure qu'on les chasse, s'y reporter par un autre chemin, et revenir sans cesse y replanter quelque aiguillon. Devant l'examen (l'expérience de tous les siècles, et en particulier celle de ces derniers temps, l'a suffisamment montré), devant l'examen, ces difficultés, qu'on opposait aux Écritures, s'aplanissent ; ces obscurités s'illuminent, et bientôt des harmonies inattendues, des beautés qu'aucun œil humain jusque-là n'avait soupçonnées, se révèlent dans la Parole de Dieu par les objections mêmes. — Aujourd'hui objets de doute, demain, mieux étudiées, elles vous seraient des motifs de foi ; aujourd'hui, sujets de troubles, demain ce seraient des preuves.

2. Cependant nous prenons acte de toutes ces accusations que les adversaires de la pleine inspiration des Écritures élèvent contre ce saint livre ; car c'est un avantage qu'ils nous donnent. — Oui, nous ne craindrons pas de le dire, à l'ouïe de telles objections, nous nous sentons à la fois sous

deux impressions opposées, de satisfaction et de tristesse : de tristesse, en voyant des hommes qui reconnaissent la Bible comme une révélation de Dieu, ne pas craindre cependant d'élever si hâtivement contre elle les plus graves accusations ; et de satisfaction, en considérant avec quelle force un tel langage vient confirmer la doctrine que nous défendons.

Dans la bouche d'un déiste, ce seraient des objections, et il y faudrait répondre ; mais dans celle des chrétiens qui les avancent, c'est un flagrant abandon de leur propre thèse, et c'est un aveu de tout le mal qui s'y trouve.

Qu'on nous comprenne bien : ce n'est pas devant des incrédules de profession que nous soutenons ici la pleine inspiration des Écritures ; c'est devant des hommes qui disent tenir la Bible pour une révélation de Dieu. L'inspiration, leur avons-nous dit, est un dogme écrit dans ce livre sacré : selon son propre témoignage, toute l'Écriture est donnée de Dieu, elle est parfaite, elle est pure, elle est un argent passé par sept fois au creuset. Qu'ont-ils répondu ? — Ils ne rejettent, disent-ils, une telle inspiration qu'à l'égard du langage, des formes du discours et des détails sans importance ; ils croient d'ailleurs qu'une providence continuelle a dirigé les esprits des écrivains sacrés, pour les préserver de toute erreur grave. Mais comment

prouvent-ils cette thèse? Est-ce au langage seulement, est-ce aux formes du discours, est-ce à des détails insignifiants qu'ils s'en prennent? — Hélas! écoutez-les: Il y a dans les dogmes des superstitions; il y a dans les citations des vues fausses; il y a dans les raisonnements des infirmités!... Vous le voyez donc, c'est ainsi que, pour attaquer la pleine inspiration des Écritures, ils s'en vont descendre dans les rangs des incrédules qui jettent des pierres à la Parole de Dieu; et s'ils ne veulent pas, comme eux, ôter Dieu de la sainte Bible, ils veulent au moins corriger Dieu dans la sainte Bible. — Lequel de ces deux rôles est le plus outrageux? Il serait difficile de le dire.

Nous concluons donc que, puisqu'on ne sait combattre la pleine inspiration sans accuser d'erreur la Parole du Seigneur, il faut que nous nous attachions toujours plus à cette sentence de l'Écriture, que «toute l'Écriture est divinement inspirée.»

3. Mais nous avons à représenter encore quelque chose de plus grave. Nous demandons: Où s'arrêteront-ils dans ce chemin où ils sont entrés? Et par quelles raisons y arrêteront-ils à leur tour ceux qui voudraient y aller plus loin qu'eux? Ils osent corriger une parole de la Parole de Dieu; de quel droit alors blâmeront-ils ceux qui voudraient redresser le reste? Êtres de trois jours, pendant

qu'ils traversent cette terre en courant, avec le livre éternel de Dieu dans leurs mains, ils osent lui dire : Ceci, Seigneur, est digne de toi, ceci n'est pas digne de toi ! Ils prétendent trier eux-mêmes dans les oracles de Dieu, y faire une part à la folie de l'homme, y séparer d'avec la pensée de Dieu les ignorances d'Esaïe ou de Moïse, les préjugés de saint Pierre ou de saint Jude, les paralogismes de saint Paul, les superstitions de saint Jean ! Lamentable témérité ! Nous le répétons : où s'arrêteront-ils dans ce travail funeste ; car ils vont se placer à la même table dont les Socin, les Grimaldi, les Priestley occupent un côté, et les Jean-Jacques, les Volney, les Dupuis l'autre côté. Entre eux et Eichhorn, entre eux et William Cobbett, entre eux et Strauss, où est la différence ? Elle est dans l'espèce, elle n'est pas dans le genre. Elle est dans la quantité des imputations d'erreurs et des irrévérences ; elle n'est plus dans la qualité. Il y a différence dans la hardiesse, il n'y en a point dans la profanation. Les uns et les autres ont trouvé des erreurs dans la parole de Dieu ; ils ont prétendu la redresser. Mais, nous le demandons, est-il moins absurde, de la part d'une créature, de vouloir corriger dans les œuvres de Dieu la création de l'hysope qui sort de la muraille, que celle du cèdre qui croît sur le Liban ; de prétendre rectifier l'organisme d'un ver-luisant, que de

vouloir remettre de la lumière dans le soleil? De quel droit des ministres qui disent ne voir que le langage des préjugés judaïques, dans les récits des Évangiles sur les démoniaques et sur les miracles de Jésus-Christ chassant les esprits impurs, de quel droit trouveront-ils étrange que tel autre ne voie non plus dans les miracles de la conversion de saint Paul, de la résurrection, de la multiplication des pains ou de la Pentecôte, qu'une utile et sage complaisance pour les ignorances d'un peuple ami du merveilleux? De quel droit un professeur qui nierait l'inspiration des raisonnements de saint Paul, blâmerait-il M. de Wette rejetant celle des prophéties de l'Ancien-Testament [1], ou M. Wirgmann faisant sa *divarication du Nouveau-Testament* [2], ou M. Strauss changeant en mythes les miracles et jusqu'à la personne de Jésus-Christ?

Il y a trois ou quatre ans qu'un jeune ministre bernois nous fit lire un manuel de théologie qu'on avait mis, disait-il, entre ses mains dans une aca-

(1) C'était son opinion il y a quelques années. Nous ignorons si ce professeur, dont nous avons admiré la science et la candeur dans sa traduction du Nouveau-Testament, n'aurait point retiré de telles assertions.

(2) C'est le titre de son livre (traduit de l'anglais par Lambert. Paris, 1838.)—«Il entend par-là, dit-il, la séparation du Nouveau-Testament en *Parole de Dieu,* ou préceptes moraux; *et Parole de l'homme*, ou faits du monde sensible.»

démie de la Suisse orientale. Nous n'avons pas retenu le nom de l'Auteur, non plus que celui de sa résidence; mais ayant, dans le temps, pris note de ses principaux arguments contre la pleine inspiration des Ecritures, nous pouvons reproduire ici les citations par lesquelles il cherchait à prouver que les livres saints, contenant des erreurs évidentes, ne peuvent être entièrement une parole de Dieu. — On comprendra que nous ne nous arrêtions pas ici à lui répondre. Nous ne voulons que donner une mesure de ces témérités.

« Saint Paul dit avoir livré un incestueux à Satan (1 Cor. v, 15). » — Ce passage (fanatique sans doute) pourrait-il être inspiré !

« Il leur dit que « nous jugerons les anges (1 Cor. v, 3). » — Rêverie gnostique, sans doute. Un tel passage serait-il inspiré !

« Il va même jusqu'à leur dire que « en conséquence de leurs communions indignes, plusieurs d'entre eux sont malades et quelques-uns sont morts (1 Cor. xi, 30). » — Ce passage ne peut être inspiré !

« Il leur dit encore que tous meurent en Adam (1 Cor. xv, 22). » — Superstition judaïque. Il est impossible qu'un tel passage soit inspiré!

« Et quand saint Paul assure aux Thessaloniciens (1 Thes. iv, 15), et que saint Jacques répète (Jacq., v, 8) que « l'avènement du Seigneur est proche, »

une erreur si manifeste pourrait-elle être inspirée[1]?

C'est donc ainsi qu'on ose juger la parole éternelle! — Nous ignorons encore, avons-nous dit, si ces doctrines, professées en Suisse il y a dix ou douze ans, le furent à Zurich plutôt qu'ailleurs. Mais, si elles y eurent cours en effet, il faudrait excuser, hélas! les magistrats de cette ville, pour n'être pas injuste. Ce n'est pas eux qui ont appelé M. Strauss dans leur patrie, pour y renverser la foi de tout un peuple; car Strauss était déjà dans leurs chaires, si de tels docteurs s'y faisaient entendre. Ils leur avaient vu de grands ciseaux dans les mains, retranchant des Écritures les erreurs des saints Apôtres. Quelle différence pouvaient-ils apercevoir entre de tels hommes et celui qu'ils appelaient? Un peu plus de science, de hardiesse, de conséquence dans ses principes; et, dans ses mains mieux exercées, un instrument plus long et plus tranchant; mais guère plus de mépris dans son cœur pour les Écritures de Dieu! — Entre les juges du sanhédrin qui frappèrent Jésus au visage, nous mettons peu de différence, quant au nombre des coups qu'ils lui portèrent; — et lorsque soixante

(1) Nous n'avons pas pensé devoir répondre à de telles accusations. Ce serait sortir de notre sujet. — La venue du Seigneur est proche de chacun de nous : d'un instant à l'autre, trois soupirs nous en séparent. Quand un homme meurt, il est aussitôt transporté dans le jour de Jésus Christ. — Quant à la distance de ce jour relativement à ce monde, voyez, au 2e chap. de la 2e Epit. aux Thessaloniciens, si l'apôtre Paul s'y trompait.

conjurés, dans le palais de Pompée, renversèrent César de son trône d'or au milieu du sénat, Casca, qui le premier l'effleura de son épée, ne fut pas moins son meurtrier que Cassius lui fendant la tête, ou que les soixante conjurés lui montrant le glaive de toutes parts, et le perçant de vingt-trois blessures. — Le docteur qui nie l'inspiration d'un raisonnement ou d'un dogme des Écritures, est-il donc moins en révolte contre le Dieu des Écritures, que celui qui rejette l'inspiration d'un livre tout entier? — Nous ne le pensons pas.

Nous concluons que, puisque, pour nier la pleine inspiration des Écritures, on doit entrer dans la voie des témérités, et donner, par de premiers coups d'épée, le signal de toutes les révoltes contre la parole de Dieu, il faut encore une fois que nous prenions garde de plus près à cette parole du Saint-Esprit: « Toute l'Écriture est divinement inspirée. » — Mais nous avons encore une dernière réflexion.

4. Vous ne comprenez pas la divinité, la convenance, la sagesse, l'utilité de tel ou tel passage des Écritures; et à cause de cela, vous en niez l'inspiration! — Est-ce un argument qui puisse avoir quelque valeur réelle, nous ne dirons pas à nos yeux, mais aux vôtres? Qui êtes-vous? « Quand « tu vas dans la maison de Dieu, » faible enfant des hommes, « prends garde à ton pied; ne te précipite « point à parler; approche-toi pour écouter, et n'of-

« fre point le sacrifice des insensés ; car ils ne sa-
« vent pas le mal qu'ils font. Dieu est au ciel, et toi
« sur la terre[1]. » Qui es-tu donc, pour juger les oracles de Dieu? L'Écriture elle-même n'a-t-elle pas dit d'avance qu'elle serait « scandale pour les uns,
« et folie pour les autres » ; que « l'homme naturel ne
« la comprendrait pas ; « qu'il ne le pourrait même
« pas, » et que « c'est par le Saint-Esprit qu'on en
« juge[2]? » Ne deviez-vous donc pas vous attendre à ressentir d'abord quelque répugnance dans l'esprit, dans le cœur, dans la conscience même, contre ses premiers enseignements? Il faut que l'homme retourne à sa place comme une créature infirme, ignorante et démoralisée! Il ne peut comprendre Dieu qu'après s'être humilié. Qu'il aille se mettre à genoux dans son cabinet; qu'il prie, et il comprendra! — Un raisonnement est mal fondé, parceque vous ne le saisissez pas! un dogme est un préjugé, parceque vous ne l'acceptez pas! une citation est sans justesse, parceque vous n'en avez pas compris le véritable sens! — Que resterait-il dans le monde, si Dieu n'y laissait que ce que vous pouvez expliquer? — Les empereurs de Rome, ne pouvant comprendre ni la vie, ni la foi de nos martyrs, les jetaient aux bêtes dans l'amphithéâtre, et les faisaient traîner au Tibre. C'est ainsi qu'on

(1) Eccles. v, 1, 2. — (2) 1 Cor., II, 14.

jette ses ignorances, comme un croc impur, sur la parole de Dieu, et qu'on tire aux gémonies ce qu'elles n'ont pu comprendre et qu'elles ont condamné !

Nous nous rappelons, en écrivant ces lignes, un docteur, d'ailleurs honorable, mais imbu de la sagesse de son siècle, qui s'attachait à prouver que les raisonnements de saint Paul ne sont pas inspirés. — Pour le montrer, il citait, comme un exemple convaincant, un passage (Galat. III, 16) dans lequel saint Paul se propose, non de PROUVER (remarquez-le bien, toute la solution est là), non de prouver, mais d'AFFIRMER que la promesse faite de Dieu à *Abraham et à sa postérité*, regardait, non pas *toutes ses postérités* (puisqu'il était assez évident que *ses postérités* par Agar, par Kétura, par Esaü, avaient été rejetées), mais une postérité spéciale, élue et personnelle. Et que faisait le professeur, pour établir sa thèse sur ce passage ? Il y prêtait à l'Apôtre un raisonnement si puéril, que le moindre enfant des Galates aurait pu l'en reprendre. Saint Paul, selon lui, au lieu de ne faire qu'*affirmer* un fait, aurait argumenté du *singulier* d'*un nom collectif*, pour *prouver* qu'un tel mot ne pouvait désigner qu'une seule personne ! Absurde pour nous, disait-il, cet argument pouvait être bon pour des Juifs, ou pour les grossiers Gaulois de l'Asie-Mineure. — Nous donnons cet

exemple. — On en pourrait aisément alléguer cent autres de même valeur.

L'auteur oserait-il citer ici sa propre expérience? Il se rappelle avec autant d'humiliation que de gratitude ses premières et ses dernières impressions sur les Épîtres de saint Paul. Il avait pu se convaincre déjà, dans ses plus jeunes années, que la Bible est de Dieu; mais il n'avait pas encore compris la doctrine qu'elle enseigne. Il voulait respecter les pages de l'Apôtre, parcequ'il avait vu, par d'autres caractères, que les sceaux inimitables du Dieu très-haut y sont suspendus; mais un trouble secret l'agitait en les lisant, et le repoussait vers d'autres livres. Saint Paul lui semblait raisonner faux, ne pas aller à son but, parler par des ambages et des discours embarrassés, tourner en longues spirales autour de son sujet, et dire les choses qu'on lui prêtait tout autrement qu'on n'eût voulu soi-même les exprimer. — En un mot, il éprouvait, en les lisant, comme ce douloureux malaise d'un fils tendre et respectueux, à côté d'un père qui décline, qui perd la mémoire, et qui parle en balbutiant. Oh! comme il voudrait cacher aux autres et se taire à lui-même que son vénéré père baisse, et ne semble plus être lui-même! — Mais dès que la grâce divine nous eut révélé cette doctrine de la justice de la foi, qui est la flamme ardente et brillante des Écritures, alors chaque

parole devint lumière, harmonie et vie; les raisonnements de l'Apôtre nous parurent limpides comme l'onde de la roche, ses pensées profondes et pratiques, toutes ses Épîtres une puissance de Dieu en salut pour ceux qui croient. Nous vîmes des preuves abondantes de divinité éclater des parties mêmes des Écritures qui nous avaient donné un si long malaise, et nous pûmes dire avec la joie d'une découverte, et la reconnaissance d'une tendre adoration, en sentant en nous vibrer, à l'unisson de la parole de Dieu, des cordes inimitables et jusque-là silencieuses : « Oui, mon Dieu, toutes tes Écritures sont divinement inspirées! » ...

Mais on insiste :

Section VI. — Erreurs dans les récits; contradictions dans les faits.

On laissera, nous dit-on, s'il le faut, toutes ces justes répugnances contre les raisonnements ou les doctrines des Écrivains sacrés, en convenant que, sur ces matières, ce qui est une difficulté pour les uns peut n'en être point une pour les autres. Mais si maintenant on en appelle à des faits, si l'on montre qu'il y a des contradictions manifestes dans les récits de la Bible, dans ses dates, dans ses allusions à l'histoire contemporaine, dans ses citations scripturaires, nous pourrons encore peut-être reprocher aux objectants de les avoir

vues, de n'être pas conséquents avec eux-mêmes, et d'aller en cela plus loin que leur propre thèse. N'importe cependant; ce sont là des faits qu'aucune fin de non-recevoir ne peut débouter, et qu'aucun raisonnement ne saurait détruire. Un raisonnement ne détruit pas plus les faits qu'il ne les crée. — Si donc ces contradictions existent, ajoutent-ils, elles peuvent bien convaincre leur thèse d'insuffisance, mais elles s'élèvent trois fois plus haut contre la nôtre, pour l'accuser d'erreur.

Nous commencerons par reconnaître que, s'il était vrai qu'il y eût, comme ils le disent, des faits erronés et des récits contradictoires dans les saintes Écritures, il faudrait renoncer à soutenir leur pleine inspiration. Mais nous n'en sommes point là. Ces erreurs prétendues n'existent pas.

Nous conviendrons sans doute, que, parmi les nombreuses attaques faites aux plus petits détails des récits de nos livres sacrés, il en est qui peuvent au premier coup-d'œil donner quelque embarras; mais dès qu'on vient à les regarder de plus près, ces difficultés s'expliquent et s'évanouissent. — Nous en allons donner des exemples, et nous aurons soin de les choisir parmi celles que les adversaires d'une pleine inspiration ont paru regarder comme les plus insurmontables.

Nous les ferons précéder de quelques observations.

1º Les Écritures ont eu dans tous les siècles leurs adversaires et leurs défenseurs, leurs Celse comme leurs Origène, leurs Porphyre comme leurs Eusèbe; leurs Castellion et leurs Calvin, leurs Strauss et leurs Hengstenberg. — Il y a seize cents ans que déjà Malchus Porphyre, ce savant et haineux Syrien qui vivait en Sicile sous le règne de Dioclétien, et que Jérôme appelle *rabidum adversus Christum canem*[1], écrivit quinze livres contre le christianisme. Dans ces quinze livres, dont le quatrième était dirigé contre le Pentateuque, le douzième et le treizième contre Daniel, il y en avait un (le premier) consacré tout entier à ramasser toutes les contradictions (ἐναντιοφάνειας) qu'il prétendait avoir trouvées dans les Écritures [2]. Depuis Celse et Porphyre jusqu'aux incrédules anglais du XVIIIe siècle; et depuis ceux-ci jusqu'à Strauss, qui n'a eu guère qu'à les copier [3], on n'a cessé d'en chercher de nouvelles, en comparant Écriture avec Écriture, ligne avec ligne, mot avec mot, détail avec détail. — Il était donc facile de les multiplier, et d'en

(1) Un chien enragé contre Christ. Des Écriv. ecclés., préf.

(2) Τὸν καθ'ἡμων συσκευὴν ὑπερβολῃ μισοῦς προβεβλήμενον, dit Eusèbe, en parlant de lui. Eusèb., Prépar. évangél., liv. x, ch. ix, et Eusèb., Hist. ecclés. vi, 19.

(3) Il a, dit-il lui-même, sur la critique des évangiles, étudié et recueilli de Celse jusqu'à Paulus, et jusqu'aux fragments de Wolfenbüttel.

trouver même de spécieuses, dans un livre éminemment anecdotique, où les récits des mêmes événements sont répétés sous des formes variées, par des historiens différents, dans des circonstances diverses, dans des buts multipliés, et avec des développements plus ou moins étendus. — D'après cela, le lecteur doit comprendre que cette cinquième objection, qui ne se compose que d'observations détachées, et qui se résout en une infinité de petits détails, ne peut être non plus réfutée qu'en détail et que par des réponses détachées. — C'est donc matière inépuisable. A chaque passage son objection, à chaque objection sa réplique. Notre seule réponse générale ne peut donc être que celle-ci: Examinez, et l'obscurité s'évanouira.

Il est d'ailleurs reconnu par tous les partis, que les contradictions prétendues qu'objectent les adversaires de l'inspiration n'ont en elles-mêmes aucune importance religieuse, et ne regardent que des dates, des nombres ou d'autres circonstances très minutieuses. Mais, si elles sont incapables d'affecter directement le dogme chrétien, elles n'en tendraient cependant pas moins directement à renverser la pleine inspiration des Écritures. — Il faut donc qu'on y réponde. — C'est ce qu'ont fait les amis de la religion dans tous les siècles; et c'est ce que vient d'accomplir avec un si honorable succès M. Hengstenberg à Berlin. C'est ce

qu'ont fait dans ces derniers temps MM. Roussel en France, Barett, Hales, Gérard, Dick, Horne et autres en Angleterre.

2° Il est très facile de dire d'une manière générale et d'un ton péremptoire qu'il y a des contradictions dans la Bible; et il est arrivé souvent à des chrétiens irréfléchis, quoique pieux, de ne s'être pas donné le travail d'y regarder de plus près, et de s'être laissés entraîner à des maximes relâchées sur l'inspiration, avant d'avoir assez étudié, d'un côté, les témoignages généraux des Écritures sur cette doctrine, et de l'autre, la nature des objections qu'on leur avait opposées. On les a vus alors chercher, dans leur esprit plutôt que dans la Bible, un système mitigé d'inspiration, qui se pût concilier avec l'existence prétendue de quelques erreurs dans la Parole de Dieu. C'était là, au XVIe siècle, la doctrine de Socin [1], de Castellion [2] et de quelques autres; mais elle fut alors hautement repoussée par tous les hommes pieux. « *Hoc non est causam tueri adversus atheos*, disait François Turrettini [3], *sed illam turpiter prodere.* » — « *Non est eò concedendum, ad ea concilianda, ut dicamus codicem sacrum mendosum* [4], » disait le savant et pieux Pierre Martyr, la « merveille de l'Italie, »

(1) De autorit. Script. — (2) In Dialogis. — (3) Théol. elencht., tom. I, pag. 74. — (4) In Reg. VIII, 17.

comme l'appelait Calvin. — De nos jours le respectable docteur Pye Smith[1], en Angleterre, et le digne évêque de Calcutta[2], se sont laissés aller à des sentences que nous déplorons, et que probablement ils corrigeraient, s'ils avaient à les refaire. Et à Berlin, le savant recteur de l'Université, M. Twesten, dont nous honorons d'ailleurs les travaux et la réputation, n'a pas craint de dire dans sa Dogmatique[3], que « tout n'est pas également inspiré dans la Sainte-Bible, et que si l'on n'admet pas d'erreur dans les détails des récits évangéliques, on se jette pour les expliquer dans des difficultés inextricables. » — Et quels exemples donne-t-il, en passant, pour justifier de telles maximes? — Il cite deux des passages que nous allons exposer (le premier, celui des aveugles de Jéricho, le septième, celui du dénombrement de Cyrénius). — Le lecteur pourra juger de la facilité avec laquelle on abandonne le témoignage que les Écritures rendent elles-mêmes de leur entière inspiration.

Nous allons donc ici présenter quelques exemples, soit des contradictions qu'on a cru pouvoir nous opposer, soit des causes de cette précipitation avec laquelle on s'est permis d'appeler contra-

(1) Defence of doctor Haffner's Preface to the Bible. — (2) XII[e] Lecture on the Evid. of Christianity. — (3) Vorlesungen über die Dogmatik, t. I, p. 421-429. Hamburg, 1829.

dictoires certains passages qui ne demandaient cependant qu'un peu de réflexion pour être conciliés.

Nous avons dit et nous répétons que, n'en pouvant citer ici qu'un petit nombre, nous avons eu soin de choisir ceux que les adversaires ont paru regarder comme les plus embarrassants.

PREMIÈRE CAUSE D'IMPRUDENCE. — Le complément des circonstances de deux faits qui se passèrent en Orient, il y a dix-huit cents années, demeure inconnu, parceque les historiens sacrés nous les racontent avec une admirable brièveté. Cependant, on se hâte, si le récit ne nous explique pas de quelle manière se sont conciliés quelques-uns de leurs traits, de les déclarer contradictoires! — Rien n'est plus irrationnel. — Supposez, pour en donner un exemple hors des Écritures, qu'un Pundit indou vînt à lire trois histoires succinctes, mais toutes trois véridiques, de l'illustre Napoléon. La première lui dira que la prise de Paris, précédée d'une grande effusion de sang aux portes de cette capitale, nécessita son abdication, et qu'une frégate anglaise dut le transporter aussitôt dans une île de la Méditerranée. Une seconde récitera que ce grand capitaine, vaincu par les Anglais, qui s'emparèrent de Paris sans coup férir, fut transporté par eux à Sainte-Hélène, où le général Bertrand voulut le suivre, et où il

finit ses jours entre les bras de ce fidèle serviteur. Une troisième racontera que l'empereur déchu fut accompagné dans son exil par les généraux Gourgaud, Bertrand et Montholon. Tous ces récits seraient exacts; et cependant, que de contradictions palpables dans ce peu de mots! dirait le savant de Bénarès. — Sainte-Hélène dans la Méditerranée! Qui ne sait qu'elle s'élève comme un rocher dans le grand Océan? Première contradiction : l'un de ces livres est un mensonge, il faut le rejeter. — Mais encore, Paris pris sans coup férir; et Paris pris après un combat sanglant à ses portes! Deuxième contradiction. — Et encore, ici un général, là trois généraux! Troisième contradiction.

Comparez maintenant ces imprudences supposées à plusieurs des objections qu'on élève contre les récits de nos Évangiles!

Premier exemple. — Marc (XVI, 5) nous récite *que les femmes virent* UN JEUNE HOMME (un seul), *assis du côté droit..., qui leur dit: Ne soyez pas dans la stupeur... Vous cherchez Jésus le Nazaréen qui a été crucifié... il est ressuscité;*

Et Luc raconte (XXIV, 4) que DEUX HOMMES *se présentèrent à elles..., qui leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est point ici, mais il est ressuscité.*

On nous objecte ces passages comme inconcilia-

bles : mais de quel droit? Il y a différence, sans doute ; mais il n'y a ni contradiction ni désaccord entre les deux récits. S'ils sont tous deux vrais, pourquoi voudrait-on qu'ils fussent identiques?— Il suffit qu'ils soient vrais, surtout en des histoires si admirablement succinctes. — Ne nous arrive-t-il pas souvent, sans cesser d'être exacts, de raconter deux fois de suite à diverses personnes la même aventure de deux manières très diverses ? Pourquoi les apôtres n'en feraient-ils pas autant? Saint Luc raconte que deux personnages se présentèrent aux femmes; tandis que saint Marc ne parle que de celui des deux qui d'abord avait seul roulé la pierre, qui s'était seul assis du côté droit du sépulcre, et qui leur adressa la parole. — C'était ainsi que l'un de nos historiens de la vie de Bonaparte indiquait trois généraux, tandis que l'autre, sans cesser d'être vrai, ne parlait que de Bertrand.—C'est ainsi que Moïse, après nous avoir montré trois hommes dans l'apparition de Mamré (Gen., XVIII), n'en fait bientôt plus parler qu'un (v. 2, 10, 17), comme s'il eût été seul. — C'est ainsi que je pourrais raconter deux fois de suite, et d'une manière diverse, la même circonstance, sans cesser d'être vrai : «J'ai rencontré trois hommes qui m'ont indiqué le chemin direct. J'ai rencontré un homme qui m'a remis sur la bonne voie.» —Si donc il y a, dans les passages allégués, une différence

notable, il n'y a cependant pas même l'apparence d'une contradiction.

Deuxième exemple. — Matthieu (xx, 19), dit que, *comme Jésus partait de Jéricho suivi d'une grande foule, deux aveugles, assis près du chemin, ayant ouï dire que Jésus passait, crièrent en disant : Aie pitié de nous!*

et Marc (x, 46) nous dit que, *comme Jésus partait de Jéricho suivi d'une grande foule, le fils de Timée, Bartimée, l'aveugle, assis près du chemin, ayant appris que c'était Jésus de Nazareth, se mit à crier : Fils de David, aie pitié de moi!*

Luc également (XVIII, 35) ne parle que *d'un seul aveugle.*

Qu'y a-t-il ici, nous le demandons encore, de contradictoire ou d'incorrect? — De ces deux aveugles que Jésus, au milieu de tant d'autres œuvres, guérit à Jéricho, il en était un plus remarquable que l'autre, plus connu peut-être dans la contrée, et qui prit seul la parole pour tous les deux. Marc ne parle que de celui-là ; il va même jusqu'à nous dire son nom : il n'assure point qu'il fût seul. — Matthieu en a donc pu nommer deux. — Les récits des trois évangélistes sont également vrais, sans être en tout semblables. Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire?

Mais il y a, nous dit-on, dans ce même récit, une difficulté plus grande ; écoutons-la :

C'est un *troisième exemple.* — Mathieu et Marc nous racontent que l'événement arriva *comme Jésus partait de Jéricho;*

tandis que Luc nous dit qu'il eut lieu comme Jésus *approchait de Jéricho.* — Palpable contradiction ! s'est-on plus d'une fois écrié.

Comment le prouverez-vous? qu'en savez-vous? faut-il répondre. — Les détails de ce fait vous étant inconnus, comment vous serait-il possible de montrer qu'ils soient inconciliables; tandis qu'il est très facile au contraire, par la plus simple supposition, de les mettre d'accord?

Saint Luc, comme il le fait si souvent dans tout le cours de son Évangile, a réuni dans sa narration deux circonstances successives du même événement. — Remarquez bien qu'il est le seul des trois historiens qui fasse mention de la première question de Bartimée : *Ayant entendu la foule qui passait, il s'informa de ce que c'était.* Cette question, l'aveugle la fit *avant l'entrée* de Jésus dans Jéricho. Instruit alors de ce qu'était ce grand prophète qu'il n'avait point connu jusque-là, il le suivit, et s'alla ranger, pendant son repas chez Zachée, au milieu de la foule qui l'attendait à sa sortie. Ce fut *alors* qu'on lui annonça que *Jésus le Naza-*

réen passait (ces paroles sont dans saint Luc). Il le suivit longtemps ainsi ; l'autre aveugle s'était joint à lui ; et leur guérison ne s'accomplit qu'au moment où déjà Jésus, en chemin vers Jérusalem, *sortait de Jéricho*, où il ne s'était arrêté que pour entrer chez l'heureux Zachée. — Cette explication si simple fait aussitôt disparaître le désaccord prétendu des trois textes.

Quatrième exemple. — Saint Mathieu (en son chapitre XXVII, 5), dit que *Juda s'étrangla;* saint Pierre, dans les Actes (I, 18), dit que *s'étant précipité, il creva par le milieu, et que ses entrailles furent alors répandues.*

On a dit encore qu'il y avait ici contradiction.

Nous nous souvenons qu'à Genève, dans une conférence publique, où nous défendions cette même thèse avec notre précieux ami, le professeur Monod, alors pasteur à Lyon, il cita les traits analogues d'une mort lamentable dont il venait d'être presque le témoin. — Pour être plus sûr de son suicide, et se donner une double mort, un malheureux habitant de Lyon, se plaçant sur la fenêtre d'un quatrième étage, s'était tiré dans la bouche un coup de pistolet. Un même narrateur de ce triste événement, disait-il, en aurait pu faire trois récits différents, et tous trois exacts. Dans le

premier il eût récité le fait tout entier; dans le deuxième, il aurait dit: Cet homme est mort d'un coup de feu; et dans le troisième : Il s'est précipité!

Tel fut aussi le supplice volontaire par lequel le malheureux Judas s'en alla dans son lieu. — Il s'étrangla et se précipita; son corps s'ouvrit, et toutes ses entrailles furent répandues. — Un seul détail de plus, sur ces affreuses circonstances d'une même mort, nous en aurait montré la liaison. Il ne nous a pas été donné; mais qui oserait pour cela soutenir qu'il y ait ici contradiction?

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCE. — Certains règnes, comme celui de Nébucadnetsar, comme celui de Jéhojakim, et comme celui de Tibère, ont eu deux commencements; et l'on tient comme inconciliables les dates qui s'y rapportent! Le premier, avant de monter sur le trône, régna trois ans avec son père; le deuxième régna dix ans avec son père; le troisième fut associé par Auguste à l'empire, dès le 28 août de l'an II de l'ère chrétienne, et ne succéda cependant à Auguste que le 19 août de l'an XIV. (Velleius Paterc. II, c. 121.)

Quelques exemples. — 2 Rois, XXIV, 8; et 2 Chron. XXXVI, 9. Voyez aussi Daniel, I, 1; II, 1; Jerém. XXV, 1; 2 Chron. XXXVI, 5-7. Voyez encore Luc, III, 1.

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCE. — Le dessein du Saint-Esprit, dans l'un des Évangiles, n'est souvent pas le même que son dessein dans un autre Évangile racontant le même fait; et l'on voudrait cependant qu'ils eussent donné le même tour à leur récit; on prétend, à cause de leurs différences, les déclarer inconciliables, et les supposer en directe opposition!

Exemple. — Le Saint-Esprit, dans la généalogie de J.-C., écrite en saint Mathieu (I, 1-17), veut montrer *aux Juifs* que, selon toute la rigueur de leur loi, Jésus-Christ est le fils et l'héritier de tous les rois de Juda, par une *descendance légale;* tandis que le même Saint-Esprit, dans la généalogie donnée par saint Luc (III, 23-38), veut montrer *aux gentils* que J.-C. est le fils de David par une *descendance naturelle.* Et parceque, dans ce double but, ils nous donnent, l'un sa généalogie selon *la loi,* par Salomon, fils de David, et par Jacob, père de Joseph, l'époux de Marie; et l'autre sa généalogie selon *la nature,* par Nathan, autre fils de David, et par Héli, le père de Marie; on a cru très mal à propos pouvoir les mettre en opposition[1]!

(1) On n'insiste plus guère sur cette difficulté. Nous ne pouvons ici qu'en indiquer la solution. — Son exposition demande un développement qui ne saurait prendre place dans ces feuilles. On peut aisément la trouver ailleurs.

Autre source d'imprudence. — Un texte *mal traduit* produit un sens contraire à la raison ou à l'histoire; et l'on accuse aussitôt l'écrivain sacré de l'erreur la plus grossière! On n'examine pas si, dans la simplicité d'une traduction littérale, ce passage, mieux rendu, ne se présenterait pas dépouillé de toute difficulté.

Premier exemple (c'est encore un de ceux qu'a cités M. Twesten) : — Saint Luc, nous dit-on (II, 1), dès qu'il a parlé de *l'enregistrement* dont l'ordonnance fut publiée de la part de César-Auguste aux jours de la naissance de Jésus-Christ, ajoute ces mots, au v. 2 : *Ce premier enregistrement se fit pendant que Cyrénius était gouverneur de Syrie.*

De là il résulterait que saint Luc serait surpris ici en flagrante contradiction avec l'histoire contemporaine; car, à la naissance de Jésus-Christ, la Judée était gouvernée par Hérode, tandis que la Syrie l'était ou par Saturninus, ou plutôt (dès l'an V avant l'ère chrétienne) par Quintilius Varus, qui le remplaça, et pendant l'administration duquel mourut le grand Hérode. — Le Cyrénius (Publius Sulpitius Quirinius) sous qui fut fait un deuxième dénombrement, ne fut envoyé en Orient que onze ou douze ans, pour le moins, après la naissance de Jésus-Christ. L'historien Joseph[1] nous dit, en

(1) Ant. Jud. XVII, 15; XVIII, 3.

termes exprès, que ce dénombrement se fit l'an 37 après la défaite d'Antoine, et Jésus-Christ naquit, pour le plus tard, l'an 26 après ce grand événement. — Il faut donc que saint Luc se soit trompé de onze ans, et qu'il ait confondu ces deux époques et ces deux dénombrements.

Avant de répondre à cette étrange accusation, nous voudrions en faire observer l'extrême invraisemblance, même à ne prendre saint Luc que pour un homme ininspiré. — Quoi! Luc, le seul des évangelistes qui fût érudit; Luc, le médecin; Luc, qui, plus tard encore, reparle du dénombrement de Quirinius, en rappelant cette célèbre révolte de Judas le Galiléen, qui remua toute la Judée et fit périr un grand peuple avec lui[1]; Luc, écrivant pour toutes les nations un livre d'histoire en vingt-quatre pages; Luc se tromperait jusqu'à placer aux jours du grand Hérode un événement si grave, dont on n'était encore éloigné que de trente ans! — Que dirions-nous aujourd'hui d'un médecin, qui, même en une simple conversation, mettrait la bataille d'Austerlitz aux jours de Catherine II et de la Convention Nationale? Et si ce docteur publiait un court récit où se trouvât un tel contresens, quel accueil pensez-vous qu'il re-

(1) Act. v, 37.

çût de ses contemporains même les plus illettrés ?

C'est donc ainsi que souvent, lorsqu'il s'agit de mettre les écrivains sacrés en contradiction avec eux-mêmes, on ne craint pas de les supposer si niais qu'il y a presque du miracle !

Mais revenons au passage. Il n'y a rien de plus simple que sa traduction : c'est une parenthèse. Suivant l'accent qu'on place sur le premier mot (ἀυτη), il devient ou un pronom démonstratif, ou un adjectif pronominal ; et, dans cette alternative, la phrase se doit traduire *littéralement*, dans le premier cas, par « *ce premier enregistrement,* » et dans le second cas, par « *le premier enregistrement même* ». — C'est dans ce dernier sens que ce mot a été rendu par les auteurs de la nouvelle version publiée il y a quelques mois par une société de ministres en Suisse ; et c'est aussi celui que nous croyons devoir être adopté.

Il n'y a donc plus rien que de très naturel et de très exact dans le récit de saint Luc. Après avoir parlé, au verset 1er, d'une ordonnance d'Auguste qui eut un commencement d'exécution sous le règne d'Hérode, il avertit (dans la parenthèse du verset 2), qu'on ne doit pas confondre ce qui se fit alors avec le trop fameux dénombrement dont toute la Judée conservait encore un si tragique souvenir. *Le premier enregistrement même*, dit-il,

se fit pendant que Cyrénius était gouverneur de Syrie. — C'est la traduction simple et littérale du grec [1].

Deuxième exemple : — Saint Paul (1 Cor. xv, 44), selon nos versions françaises, a dit : *Il y a un corps animal et un corps spirituel ;* et l'on a condamné quelquefois cette dernière expression comme contradictoire. Ce qui est spirituel n'est pas corps, a-t-on objecté, et ce qui est corps ne peut pas être spirituel. — « Arrangez cela, un corps spirituel ! » (a dit le professeur de théologie de l'Académie de Genève, dans son traité sur l'usage de la raison en matière de foi). — Mais toute la difficulté, pour « arranger cela, » ne gît que dans l'infidélité de la traduction. Dans le langage de l'Écriture, le mot si mal à propos rendu par *animal*, signifie *doué d'une âme, mu par une âme* (γένομενος εἰς ψυχὴν ζῶσαν, 1 Cor. xv, 45) ; et le mot qu'on a traduit aussi par *spirituel*, signifie *mu par l'Esprit, doué du Saint-Esprit* (πνεῦμα ἔχων), dit saint Jude (13) ; γένομενος εἰς πνεῦμα ζωοποιοῦν, dit saint Paul). — Il n'y a donc rien

(1) D'autres, en prenant πρῶτη dans le sens de προτέρα, comme le πρῶτος μοῦ ἦν de Jean-Baptiste (Jean, 1, 15, 30), traduisent : « Ce dénombrement se fit avant que Cyrénius... » Cette traduction serait encore légitime, quoique moins naturelle peut-être, parceque le grec, dans ce sens, ressemblerait moins au style ordinaire de saint Luc.

de contradictoire à parler d'un corps glorifié, doué de l'Esprit et mu par l'Esprit.

Troisième exemple : — On a souvent (surtout dans le sein de l'Église romaine, qui fait usage de la Vulgate), allégué, comme décelant de l'erreur, ce langage d'Élihu (Job, XXXVII, 8) : *As-tu peut-être avec lui fabriqué les cieux, lesquels sont très solides, comme s'ils eussent été fondus en airain?* (Nous donnons ici l'exacte traduction du latin de saint Jérome : *Tu forsitan cum eo fabricatus es cœlos, qui solidissimi quasi œre fusi sunt?*)

Ce passage, nous dit-on, qui contredit si manifestement la vérité des faits, est celui qu'alléguait le grand Galilée devant la Cour de Rome, quand il défendait contre elle la rotation de la terre ; et c'est avec raison qu'il le citait et qu'on le cite encore comme lui, pour prouver qu'on ne doit pas s'attendre à trouver le langage des Écritures toujours exempt d'erreurs, quand il ne s'agit que des vérités de l'ordre matériel.

Mais, ici encore, toute l'erreur est dans l'infidélité de la traduction. L'on y peut relever en effet presque autant de fautes qu'il y a de mots.

Première faute. — Il n'est point dit dans l'hébreu, *comme fondus en airain;* mais il y a, *comme*

un miroir de fonte: ce qui montre qu'il s'agit ici d'une comparaison relative à l'*éclat* de l'objet, plutôt qu'à sa *solidité*.

Deuxième faute. — Il n'est point dit non plus dans l'hébreu, *Tu as fabriqué;* mais *Tu as étendu*, tu *as fait une étendue:* ce qui montre qu'il s'agit ici d'un espace, et non d'une fabrication solide.

Troisième faute. — En supposant (ce qui n'est pas) qu'il fût ici parlé *des cieux*, ce mot, dans l'hébreu, n'est point pris à l'accusatif, mais dans un régime indirect; bien que la préposition préfixe ל soit quelquefois, dit-on, prise accusativement à la manière syriaque. — Il n'aurait donc pas fallu dire, *les cieux;* mais, *pour les cieux*.

Quatrième faute. — Il n'est nullement ici question *des cieux*. Le mot de l'original n'est pas שמים, mais שחקים. — Les LXX, qui rendent 437 fois le premier de ces mots par *les cieux*, ont traduit le dernier, dans ce verset, par παλαιωματα, terme qui n'a point de rapport avec *les cieux*, et dont personne d'ailleurs n'a pu comprendre ici la signification.

Quel que soit l'objet désigné par cette expression hébraïque, dont le sens est incertain, ce qu'il y a au moins de certain, c'est qu'elle exclut toute idée de *solidité*, et qu'elle désigne au contraire ce qu'il y a *de plus menu et de plus subtil.*—Buxtorf la traduit *res tenuissima et subtilissima;* Kimchi, *pulvis*

tenuissimus, qui exsufflatus, ob tenuitatem evolat; et sa racine paraît signifier *broyer, user, menuiser,* (« Les eaux *usent* les pierres, » dit Job, XIV, 19.)— Il fallait donc du malheur pour en faire une voûte d'airain solidissime dans les cieux. — Ce mot, en effet, est employé dans Esaïe pour désigner la *menue poussière* qui s'attache à la balance, sans en changer l'équilibre (Esaïe, XL, 15); il se trouve traduit deux fois par l'air (ἀήρ) dans les LXX[1]; huit fois par *nuage* (νεφέλη), et quatre fois par *nue* (νέφος)[2]. Il y est rendu une seule fois par *firmament*, une fois par *les cieux*, et une fois par les *astres* (ἄστρα[3]), probablement à cause que Dieu a semé les étoiles dans l'espace comme de la poussière.

Cinquième faute. — Enfin, il n'y a pas dans l'hébreu le superlatif *solidissimes*, mais le simple adjectif : *fermes*, *fixes*.

Quel sera donc le sens de ce passage? — Nous avons déjà dit qu'il était impossible d'en trouver aucun dans la traduction qu'en ont faite les LXX; comme aussi rien ne peut autoriser celle qu'en a donnée saint Jérome, et dont on veut faire une objection. — Si donc maintenant il nous était permis de hasarder nous-même la version d'une sentence

(1) 2 Sam. XXII, 12. Ps. XVIII, 12. — (2) Rosenmüller le rend ici par *nubes, quæ, etsi solutæ et laxæ,...* etc. (*Scholia in V.-T. in Jobum.*) — (3) Jér. LI, 9.

dont le sens est demeuré si peu clair pour de plus habiles, nous la rendrions littéralement par ces mots : « As-tu fait avec lui une étendue pour les « étoiles fixes, d'une apparence *pure et brillante* « comme un miroir de fonte [1] ? »

Quatrième exemple. — Saint Mathieu (IV, 5), immédiatement après la première tentation, dit *qu'*ALORS *le diable mena Jésus dans la ville sainte...*; et quand cette deuxième tentation a pris fin, il ajoute (v. 11), pour commencer le récit de la troisième, que *le diable le mena de* NOUVEAU *sur une très haute montagne*, etc....

Saint Luc, au contraire (IV, 5), immédiatement après la première tentation, dit qu'ENSUITE *le diable l'emmena sur une haute montagne;* et quand cette deuxième tentation a pris fin, il ajoute, pour commencer le récit de la troisième: *Il le mena aussi à Jérusalem....*

Voilà donc les deux Évangélistes en désaccord évident sur l'ordre des trois tentations. Il faut nécessairement que l'un des deux se soit trompé, en mettant la dernière avant la seconde. — Telle est l'objection.

(1) Nous adoptons ici l'interprétation de la paraphrase chaldéenne, qui n'attribue le sens de *miroir*, dans cette phrase, qu'au dernier mot מועק, et qui traduit ראי par *apparence* « dont l'apparence est celle d'un miroir de fonte ».)

Vous verrez aussi s'évanouir cette difficulté, dès qu'au lieu de suivre la version d'Ostervald ou celle de Martin, vous vous attacherez à rendre plus fidèlement le texte original. — Nous pourrions citer ici bon nombre d'autres passages (surtout dans les Épîtres), que ces deux traducteurs ont obscurcis, en ne respectant pas assez les conjonctions et les adverbes καί, δὲ, γάρ, ουν, τότε, etc.

Tout le monde sait que saint Luc, en écrivant son Évangile, ne s'est point astreint à l'ordre des temps, et qu'il s'est proposé, dans ses récits, de grouper plutôt les événements et les leçons d'après l'ordre des choses. — L'une et l'autre de ces méthodes biographiques a ses avantages. Chez les profanes, par exemple, Népos a suivi la première, et Suétone la seconde. — Il fallait donc que les traducteurs de saint Luc, attentifs à son langage, ne lui prêtassent pas des adverbes de temps, d'ordre et de rang qu'il n'avait point eu la pensée d'employer, et qui viennent changer si maladroitement le sens de son discours. — Rétablissez ici les conjonctions du grec, et vous verrez aussitôt disparaître la contradiction que les deux textes français vous avaient présentée.

Saint Mathieu, qui suit toujours l'ordre chronologique des faits, a soin d'employer des adverbes très exacts, à mesure qu'il avance dans son récit de la tentation : τότε, τότε, παλιν, τότε, τότε, *alors*, *alors*, *de*

nouveau, *alors*, *alors*. — Mais au contraire, saint Luc, qui ne s'est point proposé de suivre la même marche, et qui n'a d'autre intention que de nous faire connaître les trois attaques auxquelles le Fils de Dieu a dû soumettre son humanité sainte, saint Luc s'abstient soigneusement d'employer aucun adverbe d'ordre ni de temps, et se contente de lier, par dix fois, les faits de son récit par la copulative ET (καὶ), que nos traductions ont si mal à propos rendue par l'adverbe ALORS, ou ENSUITE.

La contradiction n'appartenait donc point au texte sacré.

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCES. — L'on ne s'est pas assez souvenu qu'il est des paroles et des actes qui se sont répétés plus d'une fois dans le ministère du Sauveur; en sorte que c'est très imprudemment qu'on a voulu voir de la contradiction dans certains récits de deux évangélistes, où l'on ne retrouvait qu'une ressemblance incomplète, et où l'on s'imaginait cependant lire des faits identiques.

Exemples. — Nous avons, dans le double miracle de la multiplication des pains, un exemple très frappant de la facilité avec laquelle on pourrait être induit en erreur par cette voie. — Deux fois Jésus-Christ, ému de compassion pour le peuple, a nourri

dans le désert une multitude affamée. Les circonstances de l'un et de l'autre miracle ont entre elles des rapports nombreux et frappants. S'il était arrivé que deux des Évangélistes n'eussent récité que le premier, et deux autres que le second, on n'eût pas manqué de crier à l'identité des deux faits, et à la contradiction de leurs détails. Quoi! dans l'un, cinq mille hommes nourris avec cinq pains; dans l'autre, quatre mille hommes nourris avec sept pains! Dans l'un, douze paniers (κόφινους) qu'on emporte; dans l'autre, sept corbeilles (σπυρίδας)! Quel désaccord! — Heureusement que si Luc et Jean n'ont fait mention que du premier, Mathieu et Marc, qui récitent le second, ont aussi rapporté l'autre. Sans cela, quel bruit n'eût pas fait un tel passage dans les écoles des adversaires!

Cette observation peut s'appliquer à plusieurs traits du N.-T.; par exemple, à l'Oraison dominicale, qui fut donnée au moins deux fois aux disciples, pendant le ministère de Notre Seigneur. (Math. VI, 9; Luc, XI, 2).

Voyez aussi Math. XII, 39, et XVI, 1, 4; — Luc, VIII, 21, XI, 27; et Math, XII, 49. — Luc, IX, 1, X, 1; et Math. X, 1.

Nous en proposerons encore *un exemple*.

Il ne paraît point, quand on y regarde de près, que le sermon appelé *de la montagne* (Mat. V, VI, VII),

et celui que saint Luc nous récite dans la dernière moitié de son chapitre VIe, aient été prononcés dans la même occasion[1]. En effet: 1° Luc omet beaucoup de sentences rapportées par Mathieu[2], et il en ajoute seul quelques autres (v. 24 à 26); 2^c Mathieu nous avertit que le sermon qu'il rapporte a précédé la guérison du lépreux (VIII, 3), et Luc que le sien l'a suivie (Luc, v, 12); 3° Luc met Mathieu au nombre de ceux que Jésus avait déjà appelés à l'apostolat, et qui descendirent avec lui de la montagne avant qu'il leur adressât son discours; tandis que Mathieu lui-même nous apprend que le sermon dont il parle précéda de longtemps sa vocation; 4° enfin, l'un des discours fut prononcé *sur la montagne*, pendant que Jésus, qui s'était assis, avait ses disciples rangés autour de lui; l'autre, au contraire, le fut dans la plaine, et avec d'autres circonstances. — Nous nous arrêtons sur cette remarque pour rassurer les personnes qui ont pu entendre alléguer contre la doctrine de l'inspiration la prétendue contradiction de la sentence où Mathieu (v. 40) fait dire à Jésus: « A celui qui veut prendre ta tunique « (χιτῶνα), laisse-lui même le manteau (ἱματιον); » — et de celle où, suivant Luc, il aurait dit: « Si

(1) Voy. Witby sur Math. v, 5. — (2) Par exemple Math. v, 13-39. Tout le chap. VI et VII, 6-16.

« quelqu'un t'enlève ton manteau, ne l'empêche « pas de prendre aussi la tunique [1].» — On ne peut donc plus, disons-nous, faire une objection de cette diversité, puisque ces deux sentences furent prononcées en des jours différents.

Cependant, nous devons le dire aussi, parceque cette remarque pourrait s'appliquer à plusieurs autres objections du même genre : Quand il eût été vrai que ces deux passages eussent été cités comme le même fragment d'un même discours, leur différence ne nous eût cependant encore causé aucune espèce d'étonnement. Nous croyons que le Saint-Esprit, quand il cite le Saint-Esprit, n'est point astreint à l'emploi des mêmes termes, pourvu qu'il conserve les mêmes sens. — Un homme d'un esprit exact, lorsqu'il se répète ou qu'il se cite lui-même, ne se regarde nullement comme obligé de porter l'imitation jusque là. Et nous pensons qu'ici toute la pensée du Seigneur se fût retrouvée *également* dans ces deux sentences de Luc et de Mathieu. (Voyez encore ce que nous disons sur le même sujet, chap. III, sect. 2.)

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCES. — On a pu quelquefois ne prendre pas garde à une *variante* critiquement respectable, quilevait une difficulté;

(1) Luc, VI, 29.

et l'on a préféré imputer à l'Écrivain sacré quelque contradiction !

Exemple. — Suivant les trois premiers évangélistes (Marc, xv, 25, 33, 34; Math. xxvii, 45, 46; Luc, xxiii, 44, 54), notre Sauveur fut mis en croix à la *troisième heure* du jour (c'est-à-dire à neuf heures du matin); le soleil s'obscurcit à la sixième heure, et Jésus rendit l'esprit à la neuvième; tandis que, si l'on en devait croire saint Jean (xix, 14), le supplice n'aurait commencé qu'à la *sixième heure* du jour (à midi). — Palpable contradiction !

Avant de répondre à cette difficulté, nous présenterons une remarque toute semblable à celle que nous avons déjà faite au sujet du dénombrement de Cyrenius. Était-il vraisemblable que l'apôtre Jean ignorât la durée du supplice de son maître, et s'y pût tromper de trois heures sur six, lui qui s'était tenu devant la croix !

Mais, si nous consultons les manuscrits grecs de saint Jean, nous en trouvons quatre à lettres minuscules, et trois à lettres onciales (entre autres, le fameux cahier de Bèze conservé à Cambridge), qui lisent ici la *troisième heure* au lieu de la *sixième*. — Le nombres, dans les manuscrits grecs, s'écrivant souvent en chiffres, c'est-à-dire par de simples lettres grecques; et le 3 et le 6 s'exprimant par deux lettres très faciles à confondre (le γάμμα et

l'ἐπίσημον), plusieurs anciens ont pensé que la variante était venue de là. — Griesbach, qui a marqué cette variante d'un signe de préférence, cite Severus d'Antioche, et Ammonius dans Théophylacte, et ajoute que la chronique d'Alexandrie en appelait, en faveur de cette leçon, aux meilleurs exemplaires, et même à l'original autographe (ἰδιοχεῖρον) de l'Évangile de saint Jean.

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCES. — On ne saisit pas le sens de certains traits d'un récit, et l'on se hâte de conclure que l'auteur s'est trompé !

Exemple. — Marc, XI, 11-14. *Jésus maudit un figuier qui n'avait que des feuilles, car ce n'était pas la saison des figues.*

Il y a là sans doute de l'erreur, dit-on : pourquoi chercher des fruits hors du temps où l'on peut raisonnablement en attendre ?

Il n'y avait cependant rien là que de très simple. Si c'eût été la saison où l'on récolte les figues, cet arbre eût pu se trouver dépouillé de tout son fruit par la main des hommes ; et sa stérilité, dans ce cas, n'était point constatée.

Mais un arbre, objecte-t-on encore (pour le dire en passant), est-il coupable, pour n'avoir pas de fruits ? pourquoi le punir ? — Nous répondons que, dans ce miracle, qui est un type, l'arbre n'est pas

plus malheureux qu'il n'est coupable ; et sa souffrance n'est pas plus réelle que sa moralité. L'une est symbolique aussi bien que l'autre.

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCES. — On n'a pas pris garde à cette règle (que nous aimons à exprimer ici dans les propres paroles du grand réformateur de l'Italie, l'excellent Pierre Martyr[1]) :

« Quoiqu'il se présente des passages obscurs, quant à la chronologie, il faut bien se garder de prétendre les concilier en imputant des fautes au livre inspiré. — C'est pourquoi, s'il nous arrive quelquefois de ne pas savoir nous rendre raison du nombre des années, il faut simplement avouer notre ignorance, et considérer que les Écritures s'expriment avec tant de concision qu'il ne nous est pas toujours possible de découvrir de quelle époque il faut commencer telle ou telle supputation. — Il arrive assez souvent que, dans l'histoire des rois de Juda et d'Israel, les nombres respectifs de leurs années ne se concilient pas aisément ; mais ces difficultés s'expliquent et se justifient de plusieurs manières. — 1° La même année, commencée par l'un des deux, et finie par l'autre, est attribuée à tous les deux. — 2° Souvent les fils ont régné avec leurs pères, durant quelques années,

(1) Dans son Commentaire sur 2 Rois, VIII, 17, et 1 Rois, XV, 1.

qui sont imputées, tantôt aux uns, tantôt aux autres. — 3° Il y avait souvent des interrègnes que l'Écriture attribue tantôt au prédécesseur, tantôt au successeur. — 4° Enfin, il arrive quelquefois que certaines années, où des princes oppresseurs et profanes ont régné, sont regardées comme non avenues, et ne sont pas comptées. »

Nous pensons que les exemples que nous avons cités jusqu'ici pourront suffire. Nous n'en alléguerons pas un plus grand nombre. — Ce que nous avons dit a pu donner la mesure de ce que pèsent ces difficultés[1]; car (nous le répétons) nous avons pris soin de citer celles qu'on a données pour les plus graves. — Avertis par ces exemples et par tant d'autres, apprenons donc, s'il se présentait à nous désormais quelque difficulté du même genre, à savoir penser comme faisait, il y a seize cents ans, l'ami d'Origène, Julius Africanus, et comme ont fait, avant et après lui, tous les hommes de Dieu. « Quoiqu'il en soit (disait-il, à l'occasion des deux généalogies de Jésus-Christ qu'il avait conciliées), quoiqu'il en soit, certainement l'Évangile dit partout vrai ! » — Τὸ μέντοι Εὐαγγέλιον πάντως ἀληθεύει[2].

(1) Voyez, pour plus de détails, les auteurs que nous avons cités, et en particulier l'utile recueil de Horne. (*Introduction to the critical study of the Bible.*) — (2) Eusèb., Hist. Eccles., lib. I, c. VII.

Section VII. — Erreurs contraires à la philosophie de la nature.

On admettra, nous a-t-on dit quelquefois, que les contradictions apparentes ou réelles que présentent les dates, les citations et les récits des Écritures, soient susceptibles d'être levées par les ressources d'une exégèse plus ou moins laborieuse; mais il en est d'autres que vous ne sauriez concilier : ce sont toutes ces expressions où les Écrivains sacrés se montrent en opposition manifeste avec les lois aujourd'hui mieux connues de la nature. Toutefois (veut-on bien ajouter), si cet argument est irréfragable contre l'inspiration verbale des Écritures, il ne compromet en rien la divinité de leurs doctrines, non plus que la vérité des grands faits religieux qu'elles nous rapportent. En inspirant ses Apôtres et ses Prophètes, Dieu voulait faire de nous, non des savants, mais des saints. Il a donc pu, sans danger, laisser les Écrivains sacrés parler avec ignorance sur les phénomènes d'un monde matériel : leurs préjugés sur de telles matières sont innocents, mais incontestables. — Ne les entendez-vous pas souvent s'exprimer comme si la terre était immobile, et le soleil en mouvement? Cet astre, suivant eux, se lève et se couche; « sa course se fait dans les cieux de l'un

à l'autre bout (Ps. XIX); la lune et les étoiles sont également en mouvement; le soleil, à l'ordre de Josué, devient immobile au milieu des cieux; il s'arrête sur Gabaon, et la lune sur Ajalon (Josué, x, 12); la terre est fondée sur les mers (Ps. XXIV, 5); tirée de l'eau, elle subsiste parmi l'eau (2 Pierre III, 5); Dieu en a posé les fondements; elle ne sera jamais ébranlée.» (Ps. CIV, 5)...! Pouvez-vous admettre que ce soit là réellement le langage du Créateur des cieux et de la terre parlant à sa créature?

Nous allons répondre à cette objection; et nous nous réjouissons de la rencontrer sur notre chemin, parcequ'il ne peut ressortir de son examen que la gloire des Écritures.

Nous en conviendrons abondamment, s'il y avait quelques erreurs physiques, dûment constatées, dans le livre des Écritures, il ne serait pas de Dieu; mais nous allons établir qu'il n'y en a point de telles; et nous oserons défier les adversaires d'en citer aucune dans toute la Bible. Nous irons même beaucoup plus loin; et nous montrerons combien au contraire il s'y trahit de science latente sous la simplicité de son langage.

Nous commencerons par dire quelques mots du miracle de Josué, parcequ'on en a voulu souvent faire usage, pour combattre ou la pleine inspiration, ou même la divine mission des hommes de

Dieu. — Nous avons lu plusieurs incrédules qui l'ont attaqué avec leur superbe ordinaire, et avec cette attristante ironie qui trop souvent les caractérise. — Mais il est facile de leur répondre. — Nous ne pensons pas à discuter ici les voies par lesquelles le miracle s'accomplit; mais nous voulons faire remarquer, par cet exemple, avec quelle légèreté on se hâte de prononcer que, puisqu'on n'a pas compris certains passages de l'Écriture, ils ne peuvent être que déraisonnables.

Le soleil, au jour de la bataille de Béthoron, *s'arrêta au milieu des cieux*, est-il écrit au Xe chapitre de Josué; et *il n'y eut jamais de jour semblable à celui-là, ni avant, ni après.*

En Allemagne on a dit : Cette phrase, prise dans son sens naturel, nous semble absurde; donc elle est erronée et tout humaine. Ailleurs on a dit : elle est absurde; donc il lui faut donner un autre sens. — Mais les uns et les autres ont conclu sur de fausses prémisses. — Le fait n'est rien moins qu'absurde; il est seulement miraculeux.

Nous citerons l'objection dans les termes d'un professeur de théologie [1] : — « Le méthodiste le « plus intrépide, dit-il, sera contraint de recon- « naître que, dans le système de notre globe, si le

(1) De l'usage de la raison en matière de foi. — Essais théologiques de M. Chenevière, past. et prof., tome I, p. 456.

« soleil s'arrêtait un seul instant, ou si le mouve-« ment de la terre était ralenti, les armées belli-« gérantes et tout ce qui est à la surface du sol « serait balayé comme la paille que disperse la « tempête. C'est une expression qui ne peut se « prendre à la lettre. » — Les adversaires de l'inspiration citent cette objection dans un autre but. L'historien sacré, disent-ils, ne connaît pas les lois de la nature ; il est donc ininspiré.

Cependant, c'est cette objection même qui est une erreur. — En effet, si le miracle, au lieu d'arrêter brusquement, dans un instant indivisible, la rotation de notre globe, a pris seulement le court espace de quelques secondes pour l'accomplir par une action souple et continue, alors vous avez assez de cette faible circonstance pour être assuré qu'un tel phénomène ne dut avoir mécaniquement d'autre effet bien sensible que de soulever d'occident en orient les eaux répandues sur la surface de la terre. — Un enfant pourrait vous le dire. — Qu'un char rapide rencontre une borne : il s'y fracasse, parcequ'elle est immobile ; et tous les voyageurs, lancés au loin, se brisent contre le sol. Mais qu'on l'arrête par une résistance continue, qui s'exerce d'une manière successive, et se consomme en trois ou quatre secondes : alors les plus petits enfants assis dans la voiture resteront sur leur siège ; ils ne ressentiront même pas l'impul-

sion qui, trois secondes auparavant, leur était imprimée par le mouvement impétueux des chevaux, et qui, sans cette précaution, aurait suffi pour les lancer au loin.

La rotation de la terre est, à l'équateur, de 1,426 pieds par seconde; à Jérusalem, de 1,212 pieds. — C'est la vitesse initiale d'un boulet de canon chargé d'un cinquième de son poids. — Elle est capable (abstraction faite de la résistance de l'air) d'élever ce projectile à l'extrême hauteur de 24,000 pieds; et cependant un enfant de six ans, en deux tiers de minute, détruirait sans danger toute cette force, par l'action souple et continue de ses doigts. — Confiez à ses petites mains un boulet de guerre de huit livres de balles, durant deux tiers de minute; et pendant le même temps, laissez tomber librement à travers les airs, et de la hauteur du mont Hymalaya, un autre boulet tout semblable au premier. Au bout de quarante secondes seulement, la pesanteur, après avoir agi *par les mêmes impulsions* sur l'un et l'autre de ces projectiles, n'aura fait, à l'égard du premier, que fatiguer les faibles doigts qui le retiennent, tandis qu'elle aura fait acquérir à l'autre une vitesse égale à celle que la rotation de la terre imprime à la colline de Béthoron, sous la latitude de Jérusalem. — L'enfant ne se doute pas qu'en deux tiers de minute il ait pu détruire, par l'action con-

tinue de ses petites mains, une force capable de lancer un boulet à une fois et demie la hauteur du Mont-Blanc, et d'aller renverser au loin, dans un jour de bataille, des escadrons et des remparts!

Ainsi donc, quand Dieu n'aurait employé que quarante secondes, aux jours de Josué, pour arrêter, par une résistance souple et successive, le mouvement de notre globe, l'impulsion projective qu'aurait ressentie d'occident en orient une masse de huit livres de fer, dans la plaine de Béthoron, n'eût pas été plus forte que la pression ressentie aujourd'hui par la main sur laquelle vous déposez un tel poids. Et si la masse, au lieu d'avoir la forme d'un boulet, avait eu celle d'un palet ou d'un cube, il n'y aurait pas eu assez de cette impulsion, pour lui faire vaincre la résistance du frottement, et changer sa place sur la surface du sol.

On objectera peut-être que la rotation de la terre, à Béthoron, était vingt-sept fois plus rapide que celle d'une voiture à vapeur sur un chemin de fer. — Il est vrai : mais puisque la force retardatrice, nécessaire pour épuiser une impulsion donnée, est en raison inverse du temps qu'elle y emploie, faites consommer le miracle en dix-huit minutes; prenez dix-huit minutes, au lieu de quarante secondes, pour arrêter entièrement le mouvement du globe terrestre, à la voix de Josué; et alors « les armées belligérantes, au lieu d'être ba-

« layées comme par la tempête », ne se seront pas plus ressenties de ce qui se passait, que ne font, à chaque station, les milliers de voyageurs qu'on arrête sur un chemin de fer[1] !

Cependant on reproche aux Écritures d'avoir, sur les phénomènes journaliers de la nature, un langage qui semble attester de l'ignorance, et qui est incompatible avec une pleine inspiration. — A entendre les Écrivains de la Bible, le soleil se lève, le soleil se couche, le soleil s'arrête, la terre demeure ferme ! — L'on voudrait que le Créateur, en nous parlant dans un livre inspiré de lui, nous eût plus clairement montré que l'Esprit qui faisait parler les historiens sacrés connaissait avant nous la rotation de notre globe, sa révolution périodique, et l'immobilité respective du soleil.

Examinons donc encore ce reproche.

Nous demanderons d'abord à ceux qui le font entendre, s'ils eussent voulu que la Bible eût parlé comme Isaac Newton. — Oublieraient-ils que, si Dieu s'exprimait sur les scènes de la nature, je ne dis pas seulement selon qu'il la voit, mais selon que la pourront voir les savants des siècles futurs, alors le grand Newton lui-même n'y eût rien compris ? — D'ailleurs, le langage même le plus avancé

(1) On peut lire d'ailleurs, sur ce miracle, de frappantes considérations historiques et géologiques, dans les *Eléments de Géologie*, de Chaubard.

de la science n'est encore et ne sera jamais, après tout, que le langage des apparences. Le monde visible est, beaucoup plus que vous ne le pensez, une figure qui passe, une scène d'illusions et de fantômes. Ce que vous y nommez réalité, n'est encore en soi-même qu'une apparence, relativement à une réalité plus élevée, et à une analyse portée plus loin. Dans notre ignorante bouche, le mot réalité n'a rien d'absolu; c'est un terme tout relatif, qu'on emploie à mesure qu'on pense avoir remonté d'un échelon nouveau la profonde échelle de nos ignorances. — L'œil humain ne voit les objets que sous deux dimensions, et les projette tous comme sur une même toile, jusqu'à ce que le toucher et quelques expériences leur aient rendu la réalité d'une profondeur, ou d'une troisième dimension. Les couleurs sont des accidents, et n'appartiennent que par reflet et par illusion à l'objet qui vous les présente. L'impénétrabilité même des corps, leur solidité, leur étendue ne sont non plus qu'une apparence, et ne se présentent à nous comme une réalité qu'en attendant qu'une science poussée plus loin lui en substitue une autre. Qui pourrait dire où doit s'arrêter cette analyse, et quel serait notre langage sur les êtres qui nous sont les plus familiers, si nous étions doués seulement d'un sens de plus, d'antennes, par exemple, comme les fourmis et les abeilles? — L'expression

des apparences, pourvu qu'elle soit exacte, est donc entre les hommes un langage philosophiquement correct; et c'est celui que devaient prendre les Écritures. — Voudrait-on que la Bible nous eût entretenus des scènes de la nature autrement que nous ne nous en parlons les uns aux autres dans nos rapports sociaux ou domestiques; autrement même que n'en parlent entre eux les hommes les plus éclairés? — Quand sir John Herschel demande aux gens de sa maison qu'on vienne le réveiller exactement à minuit, pour le passage de quelque étoile dans sa lunette méridienne, se croit-il obligé de leur parler de la terre, de sa rotation, et du moment où elle aura ramené leur nadir dans le plan de son orbite? Je ne le pense pas; et si vous l'entendiez même converser dans l'observatoire de Greenwich avec le savant Ayrie, vous verriez que, même dans ce sanctuaire de la science, le langage habituel de ces astronomes est encore tout semblable à celui des Écritures. Pour eux, les étoiles se lèvent, les équinoxes reculent, les planètes marchent et s'accélèrent, s'arrêtent et rétrogradent. — Vouliez-vous donc que Moïse parlât à toutes les générations humaines un langage plus scientifique que La Place ou qu'Arago?

Mais il y a plus. — Nous ferons remarquer ici deux faits généraux qui brillent d'une grande lumière dès qu'on les étudie, et qui trahissent

bientôt dans les Écritures la plume du Dieu tout-puissant.— Ici, comme partout ailleurs, les objections, quand vous les regardez de près, se retournent vers vous, se rétractent avec éclat, et deviennent des arguments.

Ces deux faits sont analogues à ce que vous pourriez observer dans les paroles d'un savant astronome, conversant avec ses enfants en bas-âge, et leur montrant du doigt la terre et les cieux. Si vous le suiviez dans ces entretiens, où sa tendresse, s'abaissant à leur niveau, présente à leur naissante intelligence les images et les mots qu'elle peut saisir, vous y remarqueriez bientôt son respect pour la vérité par un double caractère. — Premièrement, il ne leur dirait jamais rien qui ne fût vrai; et secondement, il y aurait dans ses paroles bien des indices qu'il en sait plus qu'il ne leur en veut dire. — Il ne prétendrait pas sans doute leur enseigner la science; mais, d'un côté, rien dans ses discours n'en contredirait les principes; et d'un autre côté, plusieurs de ses paroles indiqueraient déjà qu'en s'en taisant, il la connaît. — Plus tard, quand ses enfants, devenus des hommes, repasseront ses paroles, non-seulement ils les trouveront exemptes de toute erreur; mais encore ils reconnaîtront qu'habilement choisies, elles étaient déjà en une harmonie préétablie avec la science, et la leur présentaient à leur insçu dans son

germe. — A mesure que leurs propres connaissances grandiront, ils verront avec admiration, sous la réserve et la simplicité de son langage, des sagesses cachées, des exactitudes savantes, des tournures de phrase et des expressions qui s'harmoniaient à des faits alors inconnus pour eux, mais depuis longtemps connus de lui.

Eh bien! telle est aussi la double observation que tout lecteur attentif pourra faire dans le langage des Écritures. — Elles parlent avec poésie, mais avec précision, le langage vrai des apparences. — On y entend un père qui condescend à s'adresser aux plus petits de ses enfants; mais de telle manière que les plus grands ne puissent jamais y trouver une seule parole contraire à la vraie condition des choses qu'il a créées; et de telle manière aussi que souvent il y laisse sans affectation échapper assez de paroles, pour leur montrer que ce qu'ils ont appris de ses œuvres depuis quatre mille ans, il le savait avant eux et mieux qu'eux. — C'est ainsi que dans la Bible la Sagesse éternelle s'adresse à ses enfants. — A mesure qu'ils grandissent, ils voient l'Écriture faite pour leur âge, adaptée à leur développement, paraissant comme grandir avec eux, et leur présentant toujours les deux faits que nous avons signalés: d'un côté, absence de toute erreur; de l'autre, indications indirectes, mais incontestables, d'une

science qui a précédé toute celle de l'homme.

Premier fait. Il n'y a point d'erreur physique dans la Parole de Dieu.

S'il y en avait, nous l'avons dit, ce livre ne serait pas de Dieu. Dieu n'est pas un homme pour mentir, ni un fils de l'homme pour se tromper. Il doit sans doute, pour être compris, s'abaisser jusqu'à notre faiblesse, mais sans la partager en rien; et son langage attestera toujours sa condescendance, jamais son ignorance.

Cette remarque est plus grave qu'on ne le pense avant d'y avoir réfléchi. — Elle devient éclatante quand on y regarde de près.

Examinez toutes les fausses théologies des anciens et des modernes ; lisez, dans Homère ou dans Hésiode, les codes religieux des Grecs ; étudiez ceux des Boudhistes, ceux des Brahmines, ceux des Mahométans : vous n'y trouverez pas seulement des systèmes repoussants sur la Divinité ; mais vous y rencontrerez, sur le monde matériel, les erreurs les plus grossières. Leur théologie vous révoltera, sans doute ; mais aussi leur philosophie naturelle et leur astronomie, toujours liée à leur religion, supposera les notions les plus absurdes.

Lisez, dans le *Schaster*, dans le *Pouran*, dans les quatre livres du *Vedham* ou de la loi des Hindous, leur choquante cosmogonie. — La lune est à 50,000 lieues plus haut que le soleil ; elle brille

par elle-même ; elle anime notre corps. La nuit se forme par la descente du soleil derrière la montagne Someyra, située au milieu de la terre et haute de plusieurs milliers de lieues. Notre terre est plate et triangulaire, composée de sept étages qui ont chacun son degré de beauté, ses habitants et sa mer. La première est de miel, l'autre de sucre, l'autre de beurre, l'autre de vin ; et enfin toute la masse est portée sur les têtes d'innombrables éléphants qui, en se secouant, causent ici-bas les tremblements de terre ! — En un mot, ils ont mis toute l'histoire de leurs dieux dans les rapports les plus fantastiques à la fois, et les plus nécessaires, avec le monde physique et tous les phénomènes de l'univers. Aussi les missionnaires de l'Inde ont-ils souvent répété qu'un télescope, silencieusement planté au milieu de la sainte Bénarès ou dans l'antique Ava, serait une batterie puissante comme le tonnerre, pour renverser tout le système de Brahma et tout celui de Boudhou.

Lisez encore les philosophes de l'antiquité grecque et romaine, Aristote, Sénèque, Pline, Plutarque, Cicéron. — Que de sentences n'y trouvez-vous pas, dont une seule suffirait pour compromettre toutes nos doctrines de l'inspiration, si elle se pouvait rencontrer dans un livre quelconque de la Sainte-Écriture ? — Lisez le Coran de Mahomet, faisant créer les montagnes « pour empêcher la terre de se mouvoir,

et pour la faire tenir comme par des ancres et des cordages. » — Que dis-je ? lisez même la cosmogonie de Buffon, ou quelques-unes des ironies de Voltaire sur la doctrine d'un déluge, ou sur les animaux fossiles d'un monde primitif. — Nous irons bien plus loin. Lisez encore, nous ne disons pas les absurdes raisonnements des païens, de Lucrèce, de Pline ou de Plutarque, contre la théorie des antipodes, mais les Pères même de l'Église chrétienne. Écoutez l'indignation théologique de l'admirable saint Augustin, qui la dit être opposée aux Ecritures ; et l'éloquence scientifique de Lactance, qui la croit si contraire au bon sens. « *Nùm* « *aliquid loquuntur!* » s'écrie-t-il ; y a-t-il quelqu'un d'assez inepte pour croire qu'il y ait des hommes ayant les pieds au-dessus de la tête, des arbres ayant des fruits pendants de bas en haut, des pluies, des neiges et des grêles tombant sens dessus dessous ! « Pour vous répondre, ajoute-t-il, ils prétendent que la terre est un globe ! » « *Quid* « *dicam de iis nescio, qui, cùm semel aberraverint,* « *constanter in stultitiâ perseverant, et vanis vana* « *defendunt !* — On ne sait que dire à de tels « hommes, qui, une fois égarés, s'enfoncent dans « leur folie, et soutiennent l'absurde par l'ab- « surde ! [1] »

(1) De la Fausse Sagesse, liv. III, chap. 24.

Écoutez encore le légat Boniface, déférant au Pape, pour ce sujet, Virgilius comme un hérétique; écoutez le pape Zacharie traitant ce malheureux évêque d'*homo malignus:* « S'il est prouvé, écrit-il, que Virgilius soutienne qu'il y a d'autres hommes sous cette terre, assemblez un concile, condamnez-le, chassez-le de l'Église, et déposez-le de la prêtrise! » — Écoutez plus tard tout le haut clergé d'Espagne, et surtout l'imposant Conseil de Salamanque, indigné contre le système géographique par lequel Christophe-Colomb cherchait un monde. — Écoutez, à l'époque de la naissance de Newton, le grand Galilée « qui montait, dit Kepler, sur les plus hautes murailles de l'univers, » et qui justifiait, par son génie comme par son télescope, le système méconnu et condamné de Copernic; — voyez-le, gémissant, à l'âge de quatre-vingts ans, dans les prisons de Rome, pour avoir découvert le mouvement de la terre, après avoir dû prononcer ces paroles, dix ans auparavant (le 28 juin 1633), devant leurs Éminences, au palais du Saint-Office: « Moi, Galilée, dans la soixante-dixième année de ma vie, à genoux devant vos Éminences, ayant devant mes yeux et touchant de mes propres mains les saintes Écritures, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur du mouvement de la terre. »

Que n'aurait-on pas le droit de dire des Écritures, si elles eussent parlé des phénomènes de la

nature comme en ont parlé tous les anciens sages? si elles eussent tout rapporté à quatre éléments, comme on l'a fait pendant un si long temps? — si elles eussent dit les astres de cristal, comme Philolaüs de Crotone; et si, comme Empédocle, elles eussent éclairé de deux soleils les deux hémisphères de notre globe? — si elles eussent dit, comme Leucippe, que les étoiles fixes, embrasées par la vitesse de leur mouvement diurne autour de la terre, allumaient le soleil de leurs feux? — si elles eussent formé les cieux et la terre, comme Diodore de Sicile et tous les sages de l'Égypte, par le mouvement de l'air et l'ascension du feu? — ou si elles eussent dit, comme Philolaüs, que le soleil n'a qu'un éclat emprunté, et qu'il n'est qu'un miroir qui nous renvoie la lumière des sphères célestes? — si elles en eussent fait, comme Anaxagore, une masse de fer plus grande que le Péloponèse, et de la terre une montagne dont les racines s'étendent à l'infini? — si elles eussent parlé du ciel comme d'une sphère solide où s'attachent les étoiles fixes, ainsi que l'ont fait, avec Aristote, presque tous les anciens? — si elle eût appelé la voûte céleste un *firmamentum* ou un στερέωμα, comme l'ont fait ses interprètes, soit en latin, soit en grec? — si elle eût parlé, comme on le faisait encore si récemment, et même chez les peuples chrétiens, de l'influence des mouvements des cieux sur les éléments de ce bas-monde,

sur les caractères des hommes, et sur le cours des choses humaines? Tel est le penchant naturel de tous les peuples vers cette superstition, que, malgré leur religion, les anciens Juifs, et les chrétiens eux-mêmes, y sont également retombés. Les Grecs modernes, dit D'Alembert[1], l'ont portée à l'excès: à peine se trouve-t-il un de leurs auteurs qui, en toute occasion, ne parle de prédictions par les astres, d'horoscopes, de talismans; en sorte qu'il n'y avait presque pas un édifice à Constantinople et dans toute la Grèce qui ne fût élevé selon les règles de l'*astrologie apotélesmatique*. Les historiens français observent que l'astrologie était tellement en vogue sous Catherine de Médicis, qu'on n'osait rien entreprendre d'important sans avoir consulté les astres; et sous Henri III et Henri IV même, il n'était question, dans les entretiens de la cour de France, que des prédictions des astrologues. On a vu vers la fin du siècle dernier, dit Ph. Giulani[2], un Italien envoyer au pape Innocent XI une prédiction en manière d'horoscope, sur Vienne alors assiégée par les Turcs, et qui fut très bien reçue. Et de nos jours, le comte de Boulainvilliers a écrit très sérieusement sur ce sujet.

Mais maintenant, ouvrez la Bible; étudiez-en

(1) Encycl., ou Dict. rais. des sciences, etc., tome I, p. 663. (Lucques, 1758.) — (2) Encycl., ou Dict. rais. des sciences, etc., tome I, p. 664.

les cinquante auteurs sacrés, depuis cet admirable Moïse, qui tenait la plume au désert, quatre cents ans avant la guerre de Troie, jusqu'à ce batelier, fils de Zébédée, qui écrivait quinze cents ans plus tard dans Ephèse et dans Patmos, sous le règne de Domitien; — ouvrez la Bible, et cherchez si vous y trouverez rien de semblable. — Non. — Aucune de ces méprises que la science de chaque siècle découvre dans les livres des siècles précédents; aucune de ces absurdités surtout que l'astronomie moderne signale en si grand nombre dans les écrits des anciens, dans leurs codes sacrés, dans leurs philosophies, et dans les plus belles pages même des Pères de l'Eglise, aucune de ces erreurs ne se pourra trouver dans aucun de nos livres sacrés; rien n'y contredira jamais ce qu'après tant de siècles les investigations du monde savant ont pu nous révéler de certain sur l'état de notre globe ou sur celui du ciel. — Parcourez soigneusement nos Écritures d'un bout à l'autre, pour y chercher de telles taches; et pendant que vous vous livrerez à cet examen, rappelez-vous que c'est un livre qui parle de tout, qui décrit la nature, qui raconte ses grandeurs, qui récite sa création, qui nous dit la formation des cieux, celle de la lumière, celle des eaux, celle de l'atmosphère, celle des montagnes, celle des animaux et des plantes; — c'est un livre qui nous apprend les premières révolutions du

monde, et qui nous en prédit aussi les dernières; — c'est un livre qui les raconte dans des histoires circonstanciées, qui les exalte dans une poésie sublime, et qui les chante dans de fervents cantiques; — c'est un livre plein de verve orientale, d'élévation, de variété et de hardiesse; — c'est un livre qui parle du monde céleste et invisible, en même temps que de la terre et des choses visibles; c'est un livre où près de cinquante écrivains de toute culture, de tout état, de toute condition, et séparés par mille cinq cents années les uns des autres, ont mis successivement la main; — c'est un livre écrit d'abord au centre de l'Asie, dans les sables de l'Arabie, ou dans les déserts de Juda, ou dans les parvis du temple des Juifs, ou dans les écoles rustiques des prophètes de Béthel et de Jéricho, ou dans les palais somptueux de Babylone, ou sur les rives idolâtres du Chébar; — et ensuite, au centre de la civilisation occidentale, au milieu des Juifs et de leurs ignorances, au milieu du polythéisme et de ses idoles, comme au sein du panthéisme et de sa triste philosophie; — c'est un livre dont le premier écrivain avait été pendant quarante ans l'élève de ces magiciens d'Égypte pour lesquels le soleil, les astres et les éléments étaient doués d'intelligence, réagissaient sur les éléments, et gouvernaient le monde par de continuelles effluves; — c'est un livre dont le premier écrivain a

précédé de plus de neuf cents ans les plus anciens philosophes de l'ancienne Grèce et de l'Asie, les Thalès et les Pythagore, les Zaleucus, les Xénophon, les Confucius; — c'est un livre qui porte ses récits jusque dans les champs du monde invisible, jusque dans les hiérarchies des anges, jusque dans les espaces les plus lointains de l'avenir et les scènes glorieuses du dernier jour: — eh bien, — cherchez dans ses 50 auteurs, cherchez dans ses 66 livres, cherchez dans ses 1,189 chapitres et ses 31,173 versets..., cherchez une seule de ces mille erreurs dont sont remplis les anciens et les modernes, lorsqu'ils parlent ou du ciel, ou de la terre, ou de leurs révolutions, ou de leurs éléments; cherchez, vous ne trouverez pas.

Son langage est sans gêne, sans réticence; il parle de tout et sur tous les tons; il est le prototype, il a été le modèle inaccessible, il a été l'inspirateur de tout ce que la poésie a produit de plus élevé. Demandez-le à Milton, aux deux Racine, à Young, à Klopstock. Ils vous diront que cette poésie divine est de toutes la plus lyrique, la plus hardie, la plus sublime: elle est montée sur un séraphin; elle se promène sur les ailes du vent. Et cependant jamais ce livre ne fait violence aux faits ni aux principes d'une saine philosophie de la nature. Jamais vous ne le trouverez en opposition par une seule sentence avec les justes no-

tions que la science a pu nous faire atteindre sur la forme de notre globe, sur sa grandeur et sa géologie; sur le vide et sur l'espace; sur l'inerte et obéissante matérialité de tous les astres; sur les planètes, sur leurs masses, sur leur cours, sur leurs dimensions ou sur leurs influences; sur les soleils qui peuplent les profondeurs de l'espace, sur leur nombre, sur leur nature, sur leur immensité. — De la même manière qu'en parlant du monde invisible, et du sujet si nouveau, si inconnu, si délicat des anges, ce livre ne vous présentera pas un seul de ses auteurs qui, dans le cours des 1,560 années qu'on a mis à l'écrire, ait varié dans le caractère de charité, d'humilité, de ferveur et de pureté qui appartient à ces êtres mystérieux; de la même manière encore qu'en parlant des rapports du monde céleste avec Dieu, jamais aucun de ces cinquante écrivains, ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau-Testament, n'a proféré une seule parole favorable à ce continuel panthéisme de la philosophie des gentils; — de même aussi, vous ne trouverez pas un seul des auteurs de la Bible qui ait, en parlant du monde visible, laissé s'échapper de sa plume une seule de ces sentences qui, dans d'autres livres, contredisent la réalité des faits; aucun qui fasse des cieux un firmament, comme font les Septante, saint Jérôme, et tous les Pères de l'Eglise; aucun qui fasse du monde,

comme Platon, un animal intelligent; aucun qui réduise toutes choses ici-bas aux quatre éléments de la physique des anciens; aucun qui pense avec les Juifs, avec les Latins et les Grecs, avec les meilleurs esprits de l'antiquité, avec le grand Tacite chez les anciens, avec le grand De Thou chez les modernes, avec le sceptique Michel Montaigne, que « les astres ont domination et puis-
« sance, non-seulement sur nos vies et conditions
« de notre fortune, mais sur nos inclinations même,
« nos discours, nos volontés; qu'ils les régissent,
« poussent et agitent à la merci de leurs influen-
« ces; et que (selon que notre raison nous l'ap-
« prend et le trouve) tout ce bas-monde se meut
« au branle des moindres mouvements célestes.
« *Facta etenim et vitas hominum suspendit ab as-*
« *tris*[1]; » — aucun qui ait parlé des montagnes comme Mahomet, de la cosmogonie comme Buffon, des antipodes comme Lucrèce, comme Plutarque, comme Pline, comme Lactance, comme saint Augustin, comme le pape Zacharie. — Certes, s'il se trouvait dans la Bible une seule de ces erreurs qui abondent chez les philosophes tant anciens que modernes, notre foi dans la pleine inspiration des Écritures en serait plus que compromise; il faudrait reconnaître qu'il y a des erreurs dans la Pa-

(1) Essais, liv. II, ch. 12.

role de Dieu, et que ces sentences menteuses appartiennent à un écrivain faillible et non point au Saint-Esprit; car Dieu n'est pas un homme pour mentir; il n'y a point en lui de variation ni aucune ombre de fausseté; et Celui à qui les lèvres menteuses sont en abomination n'eût pu se contredire lui-même, ni dicter ce qui est faux.

Il n'y a donc aucune erreur physique dans les Écritures; et ce grand fait, qui devient toujours plus admirable à mesure qu'on l'observe de plus près, est une preuve éclatante de l'inspiration qui les a dictées jusque dans le choix de leurs moindres expressions.

Mais il y a plus, et voici le second fait.

Non-seulement la Bible n'a point admis de sentence ni d'expression fausse, mais encore elle a laissé souvent échapper des paroles qui nous font reconnaître, à ne s'y pouvoir méprendre, la science du Tout-Puissant. — Son grand but, sans doute, était de nous révéler les grandeurs éternelles du monde invisible, et non les stériles secrets de ce qui s'en va périr. Cependant encore, il arrive souvent que son langage, quand on l'écoute avec attention, laisse voir une science qu'il ne veut point enseigner, mais qu'il ne peut ignorer, *puisqu'elle est en lui un profond abîme.* — Non-seulement il ne nous dira jamais rien de faux, même en passant; mais encore vous lui surprendrez souvent

des paroles qui trahiront la voix du Créateur des mondes — Souvent vous y remarquerez une sagesse, une prudence, une exactitude, dont les siècles d'autrefois n'avaient pu se douter, et que les découvertes seules du télescope, du calcul et de la science des modernes ont pu faire apprécier ; en sorte que son langage portera, par ces traits, les caractères évidents de la plus entière inspiration. Le choix discret et inusité de ses expressions, la nature de certains détails, dont la propriété parfaite et la convenance divine avec les faits ne se sont révélées que trois mille ans plus tard, la réserve du langage, quelquefois sa hardiesse même et son étrangeté pour le temps où il a été écrit : — tous ces signes vous feront reconnaître le savant par excellence, l'Ancien des jours, qui s'adresse à des enfants sans doute, mais qui parle comme le père de famille, et qui connaît toute sa maison.

Quand l'Écriture parle de la forme de notre terre, elle en fait UN GLOBE[1]. Quand elle parle de la position de ce globe au sein de l'univers, elle le *suspend sur le néant* (על בלימה[2]). Quand elle parle de son âge, non-seulement elle met sa création, ainsi que celle des cieux, *au commencement*, c'est-à-dire avant des siècles qu'elle ne peut ou qu'elle

(1) Isaïe XL, 22. Job XXVI, 10. Prov. VIII, 17. — (2) Job XXVI, 7. (κρεμάζων γὴν ἐπὶ οὐδένος, disent les LXX.)

ne veut nombrer ; mais encore elle a soin de placer avant le débrouillement du chaos et la création de l'homme, celle des anges, des archanges, des principautés et des puissances, leur épreuve, la chute des uns et leur ruine, la persévérance des autres et leur gloire. — Quand elle parle ensuite de l'origine de nos continents, et de la dernière création des plantes, des animaux et des hommes, elle donne alors à ce nouveau monde et à notre orgueilleuse race un âge si jeune, que tous les siècles, chez tous les peuples, et jusque dans nos écoles modernes, s'en sont follement révoltés; mais un âge auquel il a bien fallu se résigner, depuis que les travaux des De Luc, des Cuvier et des Buckland ont si pleinement démontré que l'état de la surface du globe, aussi bien que les monuments de l'histoire, et que ceux de la science, devaient y soumettre les savants comme le vulgaire. — Quand elle parle des cieux, elle emploie, pour les désigner et les définir, l'expression la plus philosophique et la plus belle ; expression que les Grecs dans les Septante, les Latins dans la Vulgate, et tous les Pères de l'Église dans leurs discours, ont prétendu redresser, et qu'ils ont tordue, parcequ'elle leur semblait opposée à la science de leur temps. Les cieux, dans la Bible, sont *l'étendue*, *l'expansum*, רקיפ[1] ;

(1) Gen. I, 6. Ps. XIX, 7.

c'est le vide, ou l'éther, ou l'immensité, et non pas le *firmamentum* de saint Jérome; ni le στερέωμα des interprètes alexandrins; ni le *huitième ciel*, ferme, solide, cristallin et incorruptible d'Aristote et de tous les anciens. Et quoique ce terme si remarquable de l'hébreu revienne dix-sept fois dans l'Ancien-Testament, et que dix-sept fois les Septante l'aient rendu par στερέωμα (*firmament*), jamais l'Écriture, dans le Nouveau-Testament, n'a voulu faire usage, dans ce sens, de cette expression des interprètes grecs [1]. — Quand elle parle de la lumière, elle nous la présente comme un élément indépendant du soleil, et comme antérieure de trois époques à celle où fut allumé ce grand luminaire [2]. — Quand elle parle de la création des plantes, elle les fait végéter, croître et porter semence avant l'apparition du soleil, et sous des conditions de lumière, de chaleur et d'humidité, qui n'étaient point celles dont vivent aujourd'hui nos végétaux [3]; et c'est ainsi qu'elle nous révèle depuis plusieurs milliers d'années un ordre de choses que la botanique fossile de ces derniers jours vient de déclarer incontestable, et dont la nécessité est attestée par les formes gigantesques des végétaux récemment découverts dans le Canada et la baie

(1) Elle l'a employée une seule fois, et pour désigner tout autre chose que les cieux. — (2) Gen. I, 4, 14. — (3) Gen. I, 12.

de Baffin : — les uns, comme M. Marcel de Serres[1], recourant, pour l'expliquer, à un magnétisme terrestre alors plus intense, ou à des aurores boréales plus lumineuses ; — les autres, comme M. de Candolle [2], à une grande inclinaison de l'écliptique (bien qu'en réalité, d'après le fameux théorème de La Grange, la Mécanique Céleste renferme entre des limites très étroites cette variation des orbes planétaires [3]). — Quand elle parle de l'air, dont la pesanteur était méconnue avant Galilée, elle nous dit qu'à la création, « Dieu donna à l'air SON POIDS (משקל), et aux eaux leur juste mesure [4]. » Quand elle parle de notre atmosphère et des eaux supérieures[5], elle leur donne une importance que la science des modernes a pu seule constater [6] ; puisque, d'après leurs calculs, la force employée annuellement par la nature pour la formation des nuages est égale à un travail que l'espèce humaine tout entière ne pourrait faire qu'en 200,000 années [7]. Et quand elle sépare les eaux supérieures d'avec les eaux inférieures, c'est par *une étendue*, et non par

(1) Mémoires de Marcel de Serres. — (2) Bibliothèque universelle, LVIII, 1835. — (3) Les oscillations de l'écliptique, de part et d'autre de sa position moyenne, ne peuvent pas dépasser 1° 1/3. — (4) Job XXVIII, 25. — (5) Gen. I, 7. — (6) Voy. les calculs de Leslie. — (7) Annuaire du bur. des longit., 1835, p. 196. — Arago, dans ce calcul, suppose que 800 millions forment la population du globe, et que la moitié seulement de ce nombre puisse travailler.

une sphère solide, comme voulaient le faire ses traducteurs. — Quand elle parle des montagnes, elle les distingue par le fait en primitives et secondaires ; elle les fait naître, elle les fait surgir, elle les fait fondre comme de la cire ; elle abaisse les vallées ; en un mot, elle parle comme ferait de nos jours un poète géologue. « Les montagnes « s'élevèrent, ô Éternel, et les vallées s'abaissè- « rent, au lieu que tu leur avais établi[1] ! » — Quand elle parle des races humaines de toute tribu, de toute couleur et de toute langue, elle leur donne une même et unique origine, bien que la philosophie de tous les siècles ait voulu si souvent se révolter contre cette vérité, et que celle des modernes se soit vue enfin forcée de la reconnaître[2]. — Quand elle parle de l'état intérieur de notre globe, elle nous déclare deux grands faits longtemps ignorés des savants, mais rendus incontestables par leurs dernières découvertes : l'un relatif à sa croûte solide, et l'autre aux grandes eaux qu'elle recouvre. Quand elle parle de son enveloppe solide, elle nous apprend que, si sa

(1) Ps. CIV, 8, 6-9. Gen. II, 14; VI, 4. Ps. XC, 2. Prov., VIII, 25. Ps. XCVII, 5; CXLIV, 5. Zach., XIV, 4-8. Ezech., XLVII. — (2) Voyez Sumner : *The Records of the creation,* vol. I, p. 286; et le professeur Zimmerman : *Histoire géographique de l'homme.* — Wiseman, 3e *discours sur l'histoire naturelle de la race humaine,* tome I, p. 149.

surface nous donne le pain, « au-dessous (תחתיה) « la terre est EN FEU [1]; que d'ailleurs elle est ré- « servée pour le feu, et qu'elle sera brûlée dans « les derniers temps avec tous les ouvrages qui s'y « trouvent [2]. » — Et quand elle parle des eaux que contient notre globe, elle rend seule raison, au moins sous ce rapport, des immenses cataclysmes qui l'ont (au dire des savants eux-mêmes) complètement et longuement submergé à diverses époques. Et tandis que ceux-ci nous parlent du peu de profondeur des mers; tandis qu'ils nous assurent qu'un soulèvement de deux cents mètres seulement, ou d'une fois et demie la hauteur de la tour de Strasbourg, suffirait pour faire disparaître la mer Baltique, la mer du Nord, la Manche et le canal Saint-Georges; et que le Mont-Blanc, jeté dans le plus profond de l'Océan Pacifique, serait assez haut pour y faire un îlot; tandis que La Place a cru pouvoir conclure de la grandeur des marées, que la profondeur moyenne de l'Océan ne dépasse pas un millier de mètres (la hauteur du Salève ou de l'Hékla); tandis qu'on nous démontre ainsi l'absolue insuffisance des mers pour les immenses submersions que notre globe a subies;.... l'Écriture nous enseigne que « la terre a été tirée de l'eau,

(1) Job, XXVIII, 5. *Littéralement :* « Au-dessous, elle est « bouleversée, *et* comme de feu. » — (2) 2 Pier., III, 7, 10.

qu'elle subsiste parmi l'eau [1], et que sa croûte solide recouvre un GRAND ABÎME (תהום רבה), dont les eaux firent effraction (נבקעו) avec brisement et violence [2], à l'époque du déluge, comme à celle du chaos et des âges sans nombre qui l'avaient précédé. » — Quand elle parle du déluge, elle suppose un feu intérieur qui, en élevant la température des mers et des eaux profondes, dut amener, d'un côté, une énorme évaporation et des pluies impétueuses, comme si les bondes des cieux s'étaient ouvertes ; et de l'autre, une dilatation irrésistible, qui souleva les eaux de leurs profondeurs, brisa les fontaines du GRAND ABÎME, et en éleva les puissantes ondes jusqu'au niveau des plus hautes montagnes [3]. — Quand

(1) 2 Pier., III, 5. — (2) Gen., VII, 11.

(3) L'eau se dilate de $\frac{1}{23}$ en passant de la température de la glace fondante à celle de l'eau bouillante. Une élévation de 16 ou 17° de Réaumur augmentera donc son volume de $\frac{1}{111}$. — Or, on trouve, par un calcul facile, que la quantité d'eau nécessaire pour submerger la terre jusqu'à la hauteur de $\frac{1}{1000}$ du rayon de notre globe est égale à $\frac{1}{333}$ de son volume entier (ou à $\frac{1}{111}$ de son tiers). Si donc on suppose que le tiers du globe terrestre soit métallique (à la pesanteur spécifique moyenne de 12 $\frac{1}{2}$) ; que le deuxième tiers soit solide (à la pesanteur de 2 $\frac{1}{2}$) ; et que le dernier tiers soit de l'eau ; alors, 1°, la pesanteur moyenne spécifique du globe entier sera égale à 5 $\frac{1}{2}$ (conformément aux conclusions de Maskeline et de Cavendish) ; et 2°, il aura suffi d'une élévation de 16° de Réaumur, dans la température de la masse des eaux aux jours du déluge, pour submerger la terre jusqu'à la hauteur de 6,368 mètres, c'est-à-dire jusqu'à 1,546 mètres au-dessus du Mont-Blanc. — C'était à peu près là l'hypothèse de sir Henri Englefield.

elle décrit l'état de notre globe, aux jours qui précédèrent le débrouillement de son chaos, elle lui suppose une chaleur interne, et le couvre tout entier des eaux dans un état de liquidité [1]. — Quand elle raconte la création des oiseaux et des poissons, elle leur donne une origine commune ; et l'on sait que les naturalistes modernes ont constaté, entre ces deux classes d'animaux, des rapports intimes, que rien n'indique à nos yeux, mais qui se révèlent dans leur anatomie, et jusque dans la forme microscopique des globules de leur sang [2]. — Quand elle fait arrêter le soleil, c'est-à-dire la rotation de la terre, aux jours de Josué, fils de Nun, elle a soin de faire arrêter aussi la lune, dans la même mesure que le soleil, et par la même cause : précaution, comme l'a montré Chaubard [3], que n'aurait jamais imaginée une astronomie étrangère à la connaissance de notre mouvement diurne; puisqu'il ne s'agissait après tout dans ce miracle que de prolonger la durée du jour [4]. — Quand elle fait

(1) Gen., I, 2. — (2) Mémoires du docteur J.-L. Prevost, à Genève.—(3) *Éléments de géologie,* par Chaubard; 1 vol. in 8°. Paris. — L'auteur y établit, par de nombreux arguments, la coïncidence chronologique du miracle de Josué avec les déluges d'Ogygès et de Deucalion. Il y fait remarquer que ces deux cataclysmes se rapportent à la même époque, durent le même temps, sont accompagnés des mêmes catastrophes, et produisent des courants dirigés dans le même sens (d'occident en orient). — (4) Josué, x, 12.

arriver le Seigneur comme un éclair, en un clin-d'œil, au dernier jour, elle rend encore une fois témoignage à la rotation de la terre et à l'existence des antipodes; car, en ce solennel moment, il sera jour, dit-elle, pour une partie des hommes, et il sera nuit à la même heure pour une autre partie [1]. — Quand elle décrit les richesses passées et futures du pays de Canaan, auquel une puissance merveilleuse de végétation est promise pour les derniers temps, elle le dit riche, non-seulement en fontaines, mais en « eaux souterraines », et semble anticiper sur les perforations par lesquelles les modernes viennent d'apprendre à fertiliser une contrée stérile [2]. — Quand elle parle des langues des hommes, elle leur donne une unité primitive, que semble contredire une première étude des divers idiomes des nations, mais que vient confirmer un examen plus approfondi. — Quand elle décrit la délivrance de Noé, elle donne à l'arche des dimensions qu'au premier aspect nous trouvons trop étroites; que nous eussions centuplées, si nous avions été chargés de ce récit; mais qu'une étude du fait a reconnues suffisantes. — Quand elle nous

(1) Luc, XVII, 31, 34. Mat., XXIV, 3. — (2) Deut., VIII, 7. C'est un pays de torrents d'eau, de fontaines, et d'abîmes qui naissent dans les campagnes et dans les montagnes (תהמת). — Voyez aussi Esaïe, XXXV, 6; Ezech., XXXI, 4; Ps. LXXVIII, 15, 16.

parle du nombre des étoiles, au lieu d'en supposer un millier (1,022), comme le catalogue d'Hipparque, ou comme celui de Ptolémée[1]; tandis que, dans les deux hémisphères réunis, les yeux les plus exercés n'en peuvent voir que 5,000; tandis qu'un œil humain, avant l'invention du télescope, n'en pouvait, dans la plus belle des nuits, apercevoir que mille; l'Écriture les dit INNOMBRABLES; elle les compare, comme ferait Herschel, au sable de la mer; elle nous dit que Dieu les a semées de sa main dans l'espace infini comme de la poussière, et que cependant « il les appelle toutes par leur nom. » — Quand elle parle de cette immensité, écoutez avec quelle sagesse savante et sublime elle vous la dépeint; comme elle demeure prudente dans sa noble poésie; et qu'elle est sage dans sa sublimité! « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort; « L'ÉTENDUE donne à connaître l'ouvrage de ses « mains: il n'y a point en eux de discours, il n'y a « point de langage; toutefois nous entendons leur « voix. » — Quand elle parle des rapports des astres avec ce monde sublunaire, au lieu de les supposer animés, comme faisaient les anciens; au lieu de leur attribuer jamais quelque influence sur les choses humaines, comme l'ont voulu même si longtemps les peuples chrétiens de l'Italie et de la

(1) Exactement, 1,026.

France jusqu'au jour de la Réformation; c'est une matière inerte, vous dit-elle, brillante sans doute, mais agencée et soumise; les cieux, même les cieux des cieux, marchent avec l'ordre, l'ensemble et l'unité d'une armée qui s'avance en bataille; « éle- « vez vos yeux en haut, et regardez : qui a créé « toutes ces choses? c'est celui qui conduit leur « armée par ordre, et qui les appelle toutes par « leur nom. Il n'en manque pas une. Pourquoi donc « dirais-tu, ô Jacob: Mon état est caché à l'Éter- « nel, et Dieu ne soutient plus mon droit[1]! » — Quand elle décrit les cieux, elle a soin d'en distinguer trois : d'abord le ciel des oiseaux, des tempêtes, des puissances de l'air et des malices spirituelles; puis le ciel des astres; et enfin *le troisième ciel, les cieux des cieux*. Mais quand elle parle du Dieu de tout cela, écoutez-la! que son langage est beau! et aussi, qu'il est tendre! « Le son de son « tonnerre est en la rondeur de l'air, nous dit- « elle[2]; mais les cieux, et même les cieux des « cieux ne le peuvent contenir[3]. En quel lieu le « renfermeriez-vous? et à quoi le feriez-vous res- « sembler? il a mis sa majesté pardessus les cieux, « et il s'abaisse même encore quand il regarde les « cieux! Si vous prenez les ailes de l'aube du jour, « et que vous voliez avec la rapidité de la lumière,

(1) Esaïe, XL, 26, 27. — (2) Ps. LXXVII, 19. — (3) 1 Rois, VIII, 27.

« où iriez-vous loin de sa face, où fuiriez-vous « loin de sa présence [1] ? » — Mais quand elle croit avoir assez parlé de toutes ces grandeurs visibles, « ce ne sont encore là, nous dit-elle, que les bords « de ses voies ; et combien est petite la portion que « nous en connaissons ! » — Et enfin quand elle pense avoir dit toutes les grandeurs du créateur même de ces immensités, écoutez-la encore : « Il « compte le nombre des étoiles, vous dit-elle ; il les « appelle toutes par leur nom ; en même temps qu'il « guérit ceux qui sont brisés de cœur, et qu'il bande « leurs plaies [2] ; il recueille vos larmes dans ses « vases; un passereau ne s'abat pas en terre sans sa « permission, et les cheveux même de vos têtes sont « comptés [3]. » — « O droiturier, c'est une retraite que « le Dieu qui est de tout temps, et que d'être sous « les bras éternels [4] ! — O mon Dieu, que tes œu« vres sont en grand nombre... ; qu'elles sont belles ! « — Mais tu as mis ta miséricorde au-dessus de « toute ta renommée ! Dessille mes yeux, Seigneur, « afin que je regarde aux merveilles de ta loi [5] ! »

Et maintenant, au milieu de toutes ces grandeurs..., « où trouvera-t-on la sagesse ! où est la « demeure de l'intelligence ? L'abîme dit : Elle n'est

(1) Esaïe, XL, 18. — Ps. VIII, 1, 10. — Ps. CXIII, 6. — Ps. CXXXIX, 7. — (2) Ps. CXLVII. — (3) Ps. LVI, 9. — Matth., X, 29, 30. — (4) Deut., XXXIII, 26, 27. (5) Ps. XXXVIII, 2. — Ps. CXIX, 18.

« pas chez moi; et la mer répond : Elle n'est pas « au-dedans de moi! Dieu seul connaît le chemin « qui conduit à elle, le lieu de son ressort; lui qui « voit jusqu'aux extrémités du monde, et qui re- « garde sous tous les cieux. Quand il donnait à « l'air son poids, et aux eaux leur juste mesure; « quand il prescrivait une loi à la pluie, et un che- « min à l'éclair des tonnerres; il vit alors la sa- « gesse, il la sonda jusqu'au fond; puis il dit à « l'homme, voici : pour toi, craindre l'Éternel, « voilà la sagesse; et s'éloigner du mal, voilà l'in- « telligence[1] ! »

Telle est donc l'inspiration des Saintes-Écritures; et c'est ainsi qu'on y voit des reflets célestes, par les endroits même où l'on avait cru pouvoir y surprendre des taches. — Si vous écartez d'une main calme et respectueuse le voile quelquefois obscur qu'elle a dû mettre pour vous sur son visage, vous y découvrirez un éclat majestueux; car elle descend, comme Moïse, de la sainte montagne, et vous apporte dans ses mains les tables du témoignage! — Là où vous aviez craint une obscurité, vous trouvez une splendeur; là où l'on avait écrit une objection, Dieu la traduit en un témoignage; là où il y avait un doute, là se pose une assurance.

(1) Job, XXVIII.

Nous concluons donc qu'à l'égard de cette septième objection, les difficultés deviennent encore des preuves; et que, par cet endroit, comme par tous les autres, il faut qu'à chaque page on reconnaisse dans la Bible entière une parole de Dieu.

Mais écoutons encore une dernière objection.

SECTION VIII. — Les aveux mêmes de saint Paul.

Il serait superflu de vouloir disputer sur le fait d'une inspiration partielle et intermittente des Écritures (nous dit-on quelquefois), puisque l'apôtre saint Paul lui-même a tranché nettement la question. N'a-t-il pas eu soin, en effet, de distinguer ce qu'il prononçait par inspiration, de ce qu'il n'avançait qu'en son propre nom, comme simple fidèle? Et ne l'entend-on pas, dans sa première épître aux Corinthiens, exprimer très clairement et par trois fois cette distinction, à l'occasion de diverses questions qu'on lui avait adressées sur le mariage?

d'abord, au ℣ 25 du chap. VII, lorsqu'il dit, en tout autant de termes : « Pour ce qui est des vierges, « je n'ai PAS DE COMMANDEMENT DU SEIGNEUR; mais « je donne un AVIS, comme ayant reçu miséricorde « du Seigneur pour être fidèle; »

puis, au ℣ 10, lorsqu'il écrit : « Et quant à ceux

« qui sont mariés, JE leur commande (NON PAS MOI, « MAIS LE SEIGNEUR) que la femme ne se sépare pas « de son mari, et que le mari ne renvoie pas sa « femme ; »

et enfin, au ℣ 12, lorsqu'il ajoute : « Mais aux « autres je leur dis (MOI, ET NON LE SEIGNEUR) : « Si quelque frère a une femme infidèle.... qu'il ne « la renvoie pas..... etc. »

On voit donc clairement, par ces trois sentences, qu'il y a dans les épîtres de l'Apôtre des passages qui sont de Paul, et d'autres passages qui sont de Dieu ; c'est-à-dire des passages inspirés, et d'autres qui ne le sont pas.

La réponse est facile.

Dès qu'on voudra regarder de plus près aux passages objectés, on reconnaîtra qu'on n'en saurait faire aucun usage contre la doctrine d'une pleine inspiration. — Bien loin de mettre des limites à la divinité des paroles apostoliques, ces versets, au contraire, tiennent un langage que la plus entière et la plus souveraine inspiration a pu seule autoriser. Saint Paul n'a pu parler ainsi qu'en mettant ses épîtres, comme l'a fait saint Pierre [1], j'allais dire « AU NIVEAU des AUTRES Saintes Écritures, » il fallait dire AU-DESSUS d'elles (en tant qu'il y fait

(1) 2 Pier., III, 6.

entendre une expression plus récente et plus obligatoire des volontés du Seigneur). — On en va juger.

Que fait, dans ce chapitre VIIe, l'apôtre de J.-C. ? — Il y traite trois cas de conscience : Quant à l'un de ces cas, Dieu, dit-il, n'a rien commandé, ni rien interdit. « Celui qui marie sa fille ne pèche pas. Je ne suis donc ici chargé d'*aucun ordre ;* mais, en qualité d'apôtre, c'est *un conseil* seulement que je viens vous donner de la part du Seigneur ; » — et il a soin d'ajouter, au ℣ 40 : « Et je pense que j'ai « aussi l'Esprit du Seigneur. » Le Seigneur ici veut donc vous laisser libres, dit l'apôtre ; il ne veut point vous tendre un piége ; « et si vous ne croyez pas devoir suivre le conseil général qui vous est donné, vous ne violez aucun commandement ; vous ne péchez pas. — Seulement, « qui marie fait « bien ; qui ne marie pas fait mieux. »

Quant à l'autre cas, au contraire, prenez-y garde ; car IL Y A UN COMMANDEMENT DU SEIGNEUR. Le Seigneur a déjà prononcé sa volonté (Mat., V, 31, 32 ; Malach., II, 24) ; et je n'ai rien de nouveau à vous déclarer : l'Ancien Testament et Jésus-Christ ont parlé. Ce n'est donc PAS MOI, apôtre de Jésus-Christ, c'est LE SEIGNEUR, qui déjà vous a fait connaître sa volonté : « A ceux « d'entre les chrétiens qui sont mariés, je leur « commande, non pas moi, mais le Seigneur, que

« la femme ne se sépare pas de son mari, et que « le mari ne renvoie pas sa femme. » (℣ 10 et 11.)

Mais quant au troisième cas, je veux dire quant aux frères qui se trouveraient associés à une femme infidèle, vous aviez un commandement du Seigneur sous l'Ancien Testament ; je viens le révoquer ; et « *j'estime que j'ai aussi l'Esprit du Seigneur !* » J'abolis donc l'ancien ordre, et je suis chargé de le remplacer par un ordre contraire. Ce n'est pas le Seigneur (℣ 12) qui vous dit de garder auprès de vous une femme incrédule ; c'est MOI, Paul, « apôtre de Jésus-Christ, non de la part des hom- « mes, ni par aucun homme, mais par Dieu le père, « et Jésus-Christ qu'il a ressuscité [1]. »

On le voit donc ici avec l'évidence du plein midi : l'Apôtre, au lieu d'en appeler à l'ancienne parole du Seigneur, la révoque, pour la remplacer par un ordre opposé ; en sorte que ce passage, bien loin d'infirmer l'inspiration, la confirme hautement ; puisqu'il deviendrait un blasphème des plus outrageux, si l'Apôtre n'eût pas senti qu'en tenant ce langage, il était la bouche de Dieu ; et s'il eût osé dire de sa propre autorité : « Ce n'est pas le Sei- « gneur, C'EST MOI ! MOI, je vous dis, et non pas « le Seigneur : Si quelque frère a une femme in-

(1) Galat., I, 1.

« crédule, qu'il ne la renvoie pas ! » — Le Seigneur avait dit tout le contraire[1].

Il faut donc reconnaître que ces versets de saint Paul, bien loin d'autoriser la supposition d'aucun mélange humain dans les Écritures du Nouveau Testament, sont là pour nous attester que, dans leurs épîtres et dans les détails les plus familiers de leurs épîtres, les apôtres étaient la bouche de Dieu, et se plaçaient, non-seulement à la suite de Moïse et des anciens prophètes, mais encore au-dessus d'eux; comme une seconde parole de Dieu doit prévaloir sur celle qui l'a précédée, et comme le Nouveau Testament doit surpasser l'Ancien, si ce n'est en excellence, du moins en autorité.

Nous avons entendu quelques personnes nous opposer encore, comme un aveu de l'intermittence et de l'imperfection de son inspiration, ces paroles de saint Paul, où, après avoir raconté aux Corinthiens[2] son ravissement dans le troisième ciel, il ajoute : « *Si ce fut en corps, je ne sais; si ce fut hors du corps, je ne sais, Dieu le sait.* » — Peut-on supposer, nous disait-on, que le Saint-Esprit ignorât comment ce miracle s'était accompli? Il faut donc qu'un tel verset soit de Paul, et non de Dieu.

Nous répondons que, si le Saint-Esprit ne l'i-

(1) Deut., VIII, 3. — 1 Rois, XI, 2. — Esdr., X, 2, 3, 11, 19. — (2) 2 Cor., XII, 4.

gnorait pas, Paul l'ignorait; et que le Saint-Esprit a voulu qu'il nous informât lui-même de son ignorance. Oublierait-on que Dieu n'a cessé, dans les Écritures, d'employer, pour se révéler à nous, la personnalité des Écrivains sacrés, et que c'est sous cette forme qu'il a voulu presque constamment instruire son Église? — Quand David, « parlant par l'Esprit, » s'écrie, dans les Psaumes, « qu'il connaît « ses transgressions, que son péché est continuel- « lement devant lui, et qu'il a été formé dans l'i- « niquité; » ce n'est pas l'Esprit-Saint sans doute qui connaît ses propres transgressions, et qui a son propre péché devant ses yeux; mais c'est l'Esprit-Saint qui a mis, pour nous, ces paroles de repentance dans le cœur et sur les lèvres de son prophète humilié. — C'est donc aussi dans un sens analogue qu'il a pu faire dire à saint Paul : *Si ce fut en corps, je ne sais; Dieu le sait.*

Nous n'en avons cependant pas fini avec les objections. — Il en est encore trois autres que nous avons plutôt appelées des *évasions;* parcequ'au lieu de reposer, comme les premières, sur quelque argument ou sur quelques faits, elles sont plutôt des systèmes, par lesquels on imagine pouvoir soustraire une partie des Écritures à l'action divine de la théopneustie. — Il nous reste donc à les examiner.

CHAPITRE III.

EXAMEN DES ÉVASIONS.

On a proposé, disions-nous, plusieurs systèmes d'exceptions. — Quelques personnes, tout en admettant que les pensées de l'Écriture ont été données de Dieu, voudraient maintenir cependant que le style et que les expressions en sont humaines; — d'autres ont exclu de l'inspiration les livres purement historiques; — d'autres, enfin, en ont voulu rayer au moins certains détails, qui leur ont paru trop vulgaires et trop étrangers à l'édification pour être attribués à l'Esprit de Dieu.

Section Ire. — L'inspiration ne concernerait-t-elle que les pensées, sans s'étendre jusqu'aux mots?

En écrivant leurs livres sacrés, disent quelques personnes, les prophètes et les apôtres furent inspirés sans doute, quant à leurs pensées, mais il faut croire qu'ensuite ils furent livrés à eux-mêmes, quant à leur langage; en sorte que, dans cette révélation écrite, les idées nous sont données de Dieu, et les expressions données de l'homme. La

tâche des Ecrivains sacrés ressemblait, en quelque manière, à celle d'un homme aux regards duquel on aurait présenté successivement des tableaux très vivement colorés, en le chargeant seulement de les décrire, à mesure qu'ils eussent passé devant ses yeux. — C'est ainsi qne l'Esprit divin aura présenté les vérités sacrées aux regards des évangélistes et des prophètes, en ne leur laissant que le soin de les exprimer; et cette manière de concevoir leur travail, ajoute-t-on, nous rendra très heureusement raison des différences frappantes de style que nous offrent leurs écrits.

Nous répondons :

1° Que ce système est directement contraire au témoignage des Ecritures.—La Bible nous déclare avoir été écrite, « non avec des paroles enseignées « par une sagesse humaine, mais avec celles qu'en- « seigne le Saint-Esprit [1]. » Elle s'appelle elle-même « la parole de Dieu », « les paroles de Dieu [2] », « la voix de Dieu », « les oracles de Dieu [3] », « les oracles vivants de Dieu [4] », « les saintes lettres de Dieu [5] », « l'écriture de Dieu. » — Une écriture se compose de lettres et de mots, et non pas seulement de pensées invisibles : or, « toute l'ÉCRITURE « est inspirée de Dieu, » nous est-il dit [6]. Ce qui est

(1) 1 Cor., II, 13. — (2) Par tout. — (3) Rom., III, 2. — (4) Act. VII, 38. — (5) 2 Tim. III, 15. — (6) 2 Tim. III, 16.

ÉCRIT est donc inspiré de Dieu (θεόπνευστος); et ce qui est inspiré de Dieu, c'est **TOUTE L'ECRITURE**, c'est **TOUT** ce qui est écrit (πᾶσα γραφή).

2. Si ce système est antibiblique, il est aussi très irrationnel.

Les idées de nos semblables s'incarnent dans les mots; et c'est là seulement que vous les pouvez saisir. Les âmes ne nous sont révélées que dans la chair. Vous n'apprenez leur caractère, vous ne savez rien de leurs volontés ni de leurs expériences, vous ne soupçonnez même leur existence, et vous n'entrez en rapport avec elles, qu'après qu'elles ont revêtu des corps, et reçu des organes, pour se manifester à vous. Mon plus intime ami ne m'est connu que pas le langage de sa voix et de ses gestes. S'il n'en avait pas l'usage, en vain demeurerait-il vingt ans à mes côtés : il serait pour moi comme n'étant pas.

Il y a plus.—Telle est l'inévitable dépendance qui existe pour nous entre les âmes et leurs organes, entre leurs idées et les mots, que non-seulement nous n'apprenons l'existence des unes que par le langage des autres, mais que (même après qu'elles ont parlé) nous ne possédons que des soupçons sur leur vrai caractère, tant que nous n'avons pas l'assurance que l'organe est un interprète fidèle de l'esprit, que le mot porte exactement l'image de l'idée, et la proposition celle de la pensée.—Aussi

longtemps que nous pourrons craindre que le langage n'ait pas été le serviteur souple et suffisant de la volonté, nous n'aurons aucune certitude de ne nous être pas mépris. — Quand nous saurions que Dieu lui-même a mis dans l'âme d'un écrivain les plus pures pensées du ciel, encore pour que nous en eussions, par ses paroles, une révélation certaine, faudrait-il toujours nous donner l'assurance que ce langage est intelligent, que les reflets en sont exacts, et qu'ils nous reproduisent sans altération les objets déposés dans les retraites de cette âme.

Le langage est donc le merveilleux miroir qui nous réfléchit les profondeurs de l'être.

Si vous étiez un fils dans le deuil, et que Dieu, pour vous consoler, voulût vous faire revoir quelques instants, dans une glace, les traits à jamais vénérés de votre mère, vous suffirait-il qu'il la fît descendre elle-même près de vous, et dans la place où la lumière arrive avec le plus d'abondance de l'objet à vos yeux ? Non sans doute : il faudrait encore que le miroir fût sans courbure, sans strie et sans tache. Inégal et infidèle, à quoi vous servirait-il ? Vous auriez, il est vrai, derrière vous, les traits souriants d'une mère ; son cœur battrait tout près du vôtre avec de vives émotions ; son regard inimitable porterait vers vous l'ardente expression de ses vœux maternels et son auguste bénédiction ;

mais tout cela serait en vain ; vous n'auriez sous les yeux qu'une étrangère, peut-être même qu'une expression hideuse, qu'un être difforme, et des traits repoussants ! O ma bonne mère, ce n'est donc pas toi ! vous écrieriez-vous.

Ces réflexions suffiront, sans doute, pour nous faire comprendre combien est irrationnelle la prétention de recevoir exacte et certaine la pensée d'autrui, par des expressions inexactes et incertaines. — La tenez-vous autrement que par des mots? Et sans les mots de Dieu, comment seriez-vous sûrs de posséder les pensées de Dieu?

3. Cette théorie d'une révélation divine, où vous auriez l'inspiration des pensées sans l'inspiration du langage, est si inévitablement irrationnelle, qu'elle ne peut être sincère, et qu'elle ment bientôt à ceux-là mêmes qui la proposent;—car, sans qu'ils s'en doutent, elle les fait descendre beaucoup plus bas dans leurs arguments, que ne semblait d'abord l'indiquer leur première thèse. — Écoutez-les. — Si les paroles sont de l'homme, vous disent-ils, les pensées sont de Dieu. Et comment vous le prouveront-ils? Hélas, encore une fois, en attribuant à cette écriture de Dieu des contradictions, des méprises, des ignorances! Est-ce donc aux paroles seulement qu'ils s'en prennent? et ces erreurs prétendues ne sont-elles pas dans les pensées bien plus que dans les mots? Tant il est vrai que nous

ne pouvons pas séparer les unes d'avec les autres; et qu'une révélation de la pensée de Dieu demande toujours une inspiration de la parole de Dieu.

4. Cette théorie n'est pas seulement anti-biblique, irrationnelle, et malfaisante : elle est encore assumée arbitrairement; elle n'est qu'une gratuite hypothèse.

5. D'ailleurs, elle est fort inutile; car elle ne résout rien. Vous avez de la peine, dites-vous, à concevoir comment le Saint-Esprit aurait pu dicter les mots dans la Sainte-Écriture : mais pourriez-vous mieux nous dire comment il en a dicté les pensées? Vous sera-t-il plus facile, par exemple, d'expliquer comment Dieu donnait à Moïse la connaissance de toutes les scènes de la création, ou, à saint Jean, celle de toutes les scènes du dernier jour, que de concevoir comment il leur en dictait le récit dans la langue des Hébreux ou dans celle des Grecs?

6. Mais disons beaucoup plus. — Ce qui, dans cette théorie, doit surtout frapper tout esprit attentif, c'est son extrême inconséquence; puisque ceux-là mêmes qui la soutiennent avec le plus de travail sont obligés encore d'admettre que, dans sa plus grande partie, l'Écriture dut être inspirée aux hommes de Dieu JUSQUE DANS SES MOTS.

Supposez que le Saint-Esprit vous appelât à descendre ce matin sur la place publique, pour y proclamer, en russe ou en tamul, « les choses

merveilleuses de Dieu », que deviendriez-vous, s'il se contentait de vous inspirer des pensées, sans vous donner des mots? Vous auriez devant vos yeux le troisième ciel, et dans vos cœurs les transports des archanges, qu'il vous faudrait cependant demeurer comme muets et stupides devant les hommes de cette multitude. — Pour que votre inspiration leur servît à quelque chose, il serait nécessaire que les périodes, les phrases, et les moindres mots de votre discours vous fussent entièrement donnés. — Que dis-je? on se passerait fort bien de vos propres pensées, pourvu que vous fissiez entendre, même sans les comprendre, les pensées de Dieu, dans les paroles de Dieu. — Eh bien, transportons cette supposition dans Jérusalem et dans la personne des apôtres. — Quand les bateliers de Capernaüm et de Bethsaïda, réunis dans leur chambre haute, au jour de la Pentecôte, reçurent l'ordre d'en descendre, pour aller publier, devant ce peuple accouru de toutes les régions qui sont sous le ciel, les choses merveilleuses de Dieu, en latin, en parthe, en élamite, en chaldéen, en copte, en arabe, ne fallait-il pas que les mots leur fussent donnés? — Qu'eussent-ils fait alors avec les pensées sans les mots? rien; — tandis qu'avec leurs mots ils pouvaient convertir le monde!

Quand, plus tard, dans l'église de Corinthe, les

fidèles qui avaient reçu des pouvoirs miraculeux, parlaient au sein des assemblées en des langues étrangères, et qu'ils avaient besoin qu'un autre fidèle, à qui le don d'interpréter était accordé, vînt traduire après eux les paroles inconnues qu'ils avaient fait entendre à leurs frères, ne fallait-il pas également que les mots et que toutes les phrases leur fussent entièrement dictées[1] ? — Quand tous les prophètes, après avoir écrit leurs pages sacrées, s'appliquaient à les méditer avec tant de respect et tant de soin, comme ils eussent fait des oracles d'un prophète étranger ; quand ils les méditaient la nuit et le jour, « cherchant à connaître (comme nous l'a dit saint Pierre[2]) ce que l'Esprit du Christ, qui était en eux, venait de leur faire écrire, touchant les souffrances du Messie, et touchant la gloire dont elles seraient suivies,» n'avait-il pas fallu qu'alors aussi tous les mots leur eussent été donnés ? — Quand Moïse raconte la création du monde et le débrouillement du chaos ; quand Salomon décrit la Sapience éternelle ; quand David récite, mille ans à l'avance, les prières du Fils de Dieu sur la croix ; quand Daniel rapporte en détail, et sans les bien comprendre lui-même, les destinées lointaines du Monde et de l'Église ; et quand enfin

(1) 1 Corinth., XIV. — (2) 1 Pier., I, 10, 11.

saint Jean continue, dans ses propres prophéties, les révélations du prophète Daniel; n'a-t-il pas fallu que les moindres paroles leur fussent données? et tous les interprètes ne reconnaissent-ils pas, en les lisant, à quelle distance du véritable sens nous pourrait entraîner le moindre mot mis à la place d'un autre mot, un temps de verbe mal choisi, une particule imprudemment placée?

Il faut donc en conclure que, puisqu'une partie si considérable des Écritures est nécessairement inspirée jusque dans ses mots, le système d'une inspiration des pensées sans l'inspiration du langage est souverainement inconséquent. Il n'y a pas deux espèces de Parole de Dieu dans la Sainte-Écriture; il n'y a pas deux sortes d'Oracles de Dieu. Si c'est « mus par le Saint-Esprit que les saints « hommes de Dieu parlèrent, » toutes les Saintes Lettres sont divinement inspirées; et ce qui est divinement inspiré, dans les Saintes Lettres, c'est « TOUTE L'ÉCRITURE. »

Mais ces dernières réflexions vont nous ramener à quelque chose de plus simple à la fois et de plus important. — Qu'on veuille bien y prendre garde; car on a déplacé la question. On a dit que les Écrivains sacrés furent inspirés de Dieu; et l'on s'est demandé jusqu'où ils ont dû l'être. — Ce n'était point là cependant ce qu'il fallait chercher.

7. Nous l'avons dit, il s'agit du LIVRE et non des

ÉCRIVAINS. — Vous croyez que Dieu leur donna toujours les pensées et non toujours les mots; mais l'Écriture nous dit au contraire que Dieu leur donna toujours les mots, et non toujours les pensées. — Quant à leurs pensées, pendant qu'ils écrivaient, Dieu les leur put inspirer plus ou moins vives, plus ou moins pures, plus ou moins hautes : cela n'intéresse que ma charité, mais n'importe point à ma foi. Ce qui lui importe, c'est L'ÉCRITURE, l'Écriture qu'ils m'ont transmise peut-être sans en saisir le sens, au moins sans le comprendre jamais entièrement; voilà ce qui m'importe.

Saint Paul a pu se tromper dans ses pensées, lorsqu'en comparaissant devant le Conseil des prêtres, et ne reconnaissant pas le souverain sacrificateur de Dieu, il a osé lui dire : « Dieu te frappera, paroi blanchie ! » —Peu importe cependant; pourvu que je sache que, LORSQU'IL ÉCRIT LA PAROLE DE DIEU, « c'est Jésus-Christ qui parle en lui[1]. »

Saint Pierre a pu se tromper dans ses pensées, lorsque, se refusant à croire que Dieu pût l'envoyer chez des païens, il ne reconnaissait pas que, « en « toute nation, les hommes qui se convertissent à « Dieu lui sont agréables. » Il a pu se tromper bien plus gravement encore, lorsque, dans Antioche, il obligea saint Paul « à lui résister en face, en pré-

(1) 2 Cor., XIII, 3. — 1 Cor., VII, 17.

« sence de tous, parcequ'il était répréhensible, et « qu'il ne marchait pas de droit pied selon la vérité « de l'Évangile[1]. » Mais que m'importe, après tout, je le répète, au moins quant à ma foi? Il ne s'agit point pour elle de savoir dans quels moments, ni dans quelle mesure, Paul, Jean, Marc, Jacques ou Pierre furent inspirés dans leurs pensées, ou sanctifiés dans leur conduite : ce qui l'intéresse avant tout, c'est de savoir que toutes les pages saintes furent divinement inspirées; que leurs paroles écrites furent des paroles de Dieu; et qu'en nous les donnant, ils parlèrent, « non point avec « des expressions qu'enseignât une sagesse hu- « maine, mais avec celles que dictait le Saint- « Esprit[2] (οὐκ ἐν διδακτοῖς ἀνθρωπίνης σοφίας λόγοις); » qu'alors « ce n'est PAS EUX que parlaient, mais le « Saint-Esprit[3]; en un mot, que DIEU a parlé « PAR LA BOUCHE de ses saints prophètes qui ont « été de tout temps[4]. »

Les Écrivains sacrés furent QUELQUEFOIS inspirés; mais les Saintes-Écritures le furent TOUJOURS. Les temps, les mesures, les degrés et les alternatives de l'inspiration des hommes de Dieu ne sont donc point pour nous un objet de foi; mais ce qui est un objet de foi, c'est que l'Écriture est

(1) Gal., II, 14.— (2) 1 Cor., II, 13. — (3) Marc, XIII, 2. — (4) Act., III, 21. — Luc, I, 70.

divinement inspirée, et que, ce qui est divinement inspiré, c'est toute l'Écriture. — « Pas un trait de lettre n'en doit passer. »

Il y a sans doute une inspiration des pensées, comme il y a une inspiration des paroles ; mais la première fait le **CHRÉTIEN**, tandis que c'est la seconde qui fait le **PROPHÈTE**.

Un chrétien véritable est inspiré dans ses pensées : « l'Esprit de Dieu lui révèle les choses profondes de Dieu [1] ; » ce n'est pas la chair et le sang « qui lui ont fait connaître les conseils de Dieu et « les gloires de Jésus-Christ, c'est Dieu le Père [2] ; » car « le Saint-Esprit le conduit dans toute la vérité [3] ; » et il n'a pu reconnaître vraiment en son âme Jésus pour le Seigneur (le Seigneur des Seigneurs), que « par le Saint-Esprit [4]. » — Tout vrai fidèle est donc plus ou moins inspiré de Dieu dans ses pensées ; mais il ne l'est pas dans ses paroles. Il est chrétien, mais il n'est pas prophète. — Les discours les plus saints de Cyprien, d'Augustin, de Bernard, de Luther, de Calvin, de Bèze, de Leighton, ne sont que des paroles d'homme sur des vérités de Dieu, paroles vénérables sans doute, paroles précieuses, puissantes, dignes de toute notre attention, à cause de la sagesse qui leur a été donnée et de

(1) 1 Cor., II, 10. — (2) Mat., XVI, 17. — (3) Jean, XVI, 13. — (4) 1 Cor., XII, 3.

l'abondante expression qui s'y retrouve de la pensée de Dieu; mais, après tout, ce sont des paroles d'hommes, c'est un sermon. — Il en est tout autrement du prophète. — Celui-là peut avoir, et il peut n'avoir pas, la pensée de Dieu dans sa pensée; mais ce qu'il aura toujours, **TANT QU'IL PARLERA COMME PROPHÈTE**, c'est « la parole de Dieu **DANS SA BOUCHE.** » « L'Esprit du Seigneur parlera par lui, et la parole de Jéhovah sera sur sa langue [1].» Il sera la bouche de Dieu, bouche intelligente ou inintelligente, volontaire ou involontaire : peu importe; pourvu que les oracles de Dieu en descendent, et que j'en reçoive la pensée de mon Dieu dans les paroles de mon Dieu.

En un mot, on peut être chrétien, sans avoir sur ses lèvres les paroles de Dieu; et l'on peut être prophète, sans avoir dans son cœur ou dans son intelligence les pensées de Dieu : mais on ne peut pas être chrétien, sans avoir dans son cœur les pensées de Dieu; et l'on ne peut pas être prophète sans avoir sur ses lèvres les paroles de Dieu.

Dans le langage de la Bible (nous l'établirons bientôt), un Prophète est un homme à qui Dieu met pour un temps dans la bouche les paroles qu'il veut faire entendre à la terre. Un tel homme ne prophétisait que par intervalles, « selon que l'Es-

(1) 2 Sam., XXIII, 1, 2.

« prit le faisait parler [1] » On pouvait n'être prophète, comme le roi Saül, que deux fois en sa vie; et comme ses soldats, qu'une seule fois [2]. On pouvait alors prononcer les paroles de Dieu en les comprenant, ou *sans les comprendre*, souvent même sans l'avoir *prévu*, et quelquefois encore sans l'avoir *voulu*.

Quand Daniel eut tracé ses dernières pages, il ne comprit point, nous dit-il lui-même, ce que l'Esprit lui avait fait écrire [3]. — Quand Caïphe fit entendre des paroles prophétiques, il ne les dit « *pas de son propre mouvement :* » il avait le *vouloir*, mais il n'avait ni la *connaissance* ni l'*intelligence* de ce que Dieu lui faisait prononcer [4]. — Quand Balaam s'avança par trois fois sur le sommet du rocher pour maudire Israël, et que, par trois fois, des paroles de bénédiction sortirent de sa bouche, comme malgré lui, « parceque l'Éternel était venu à lui, et avait « mis ses paroles en sa bouche [5], » il en avait la *conscience*, mais il n'en avait ni la pleine *intelligence* ni la pleine *volonté*. — Quand les hommes d'armes de Saül eurent cherché David à Rama, et que l'Esprit de l'Éternel fut venu sur eux, en sorte qu'ils prophétisèrent, eux aussi; et quand Saül, par trois fois, en eut envoyé d'autres, qui jusqu'à trois fois

(1) Act., II, 4. — (2) 1 Sam., X, XIX. — (3) Daniel, XII, 8, 9. — (4) Jean, XI, 51. — (5) Nombres, XXIII, 16.

prophétisèrent, eux aussi; et quand le profane Saül s'y fut rendu lui-même jusqu'à la grande fosse, à Najoth, et que Dieu (pour faire éclater sa puissance, et pour nous manifester mieux ce que c'est qu'un prophète et ce que c'est que sa parole) eut fait aussi tomber son Saint-Esprit sur cet homme infidèle; quand alors il continua sa route en prophétisant; quand la parole de Dieu fut dans cette bouche ordinairement profane, et qu'il prophétisa devant Samuel tout le jour et toute la nuit: « qu'était-il arrivé au fils de Kis [1]? » — « Saül lui-même était-il donc entre les prophètes? » — Oui; et Saül avait la conscience de son état et de son rôle de prophète; mais il n'en avait eu ni la pleine *volonté*, ni la *prévision*, ni probablement la pleine *intelligence*. — Quand le vieux prophète se fut assis amicalement à table avec l'homme de Dieu qu'il venait de détourner de son chemin par une bienveillance incrédule et charnelle; et quand tout d'un coup, par une force d'en haut, des paroles menaçantes sortirent à grande voix de sa bouche contre son hôte imprudent et coupable [2]; il prophétisait avec la *conscience* de ce qu'il faisait, mais il prophétisait *sans l'avoir voulu*. — Que dis-je? Dieu n'a-t-il pas fait éclater sa voix dans le vide, devant Moïse et devant tout le peuple, sur la montagne de Sinaï? Ne

(1) 1 Samuel, XIX, 23, 24. — (2) 1 Rois, XIII, 21.

l'a-t-il pas fait entendre au chevet d'un enfant, dans le tabernacle de Silo? aux oreilles des trois apôtres et des deux saints réveillés de l'Adès, sur la montagne du Tabor? aux oreilles de Jean-Baptiste et de tout le peuple, sur les rivages du Jourdain?

Qu'on le comprenne donc bien, ce sont les *saintes lettres* (τὰ ἱερα γράμματα, 2 Tim., III, 15); c'est *tout ce qui est écrit*, c'est-à-dire les phrases et les mots, qui sont divinement inspirés, qui sont θεόπνευστοι. — Il s'agit donc de la *parole*, et non des *hommes* qui l'ont écrite. — Quant à ceux-ci, cela vous regarde peu. L'Esprit a pu plus ou moins associer leur individualité, leur conscience, leurs souvenirs, leurs affections à ce qu'il leur faisait dire; et vous n'êtes nullement obligé de savoir ce qui en est : mais ce qu'il faut que vous sachiez bien, c'est (comme l'a dit saint Pierre) « qu'*aucune* « PROPHÉTIE ÉCRITE ne fut apportée par une *vo-* « *lonté d'homme*, » mais que « c'est *poussés par le* « *Saint-Esprit* que les saints hommes de Dieu par- « lèrent[1]. » — Et de même qu'au souper de Belsatzar, on s'inquiétait assez peu de savoir ce qui se passait dans les doigts de cette main terrible sortie de la muraille à l'endroit du chandelier; tandis qu'au contraire toutes les pensées des convives étaient tournées vers ces mots qu'elle écrivait sur

(1) 2 Pier., I, 21.

l'enduit de la muraille : *Mené, mené, thekel, upharsin;* parcequ'ils savaient bien que ces mots étaient de Dieu : de même, il vous importe peu, quant à la foi, de savoir ce qui se passait dans la pensée de Marc, dans la pensée de Jean, dans la pensée de Luc, dans la pensée de Matthieu, pendant qu'ils écrivaient le rouleau des Évangiles. Il faut plutôt que tous vos regards se tournent vers ces mots qu'ils ont écrits, parceque vous savez que ces mots sont de Dieu. — Que le prophète soit saint comme Moïse, sage comme Daniel, ennemi de Dieu comme Caïphe, ignorant la langue dans laquelle il me parle, comme les prophètes de Corinthe, impur comme Balaam, que dis-je? insensible comme la main de la muraille au palais de Babylone; sans forme, sans corps, sans âme, comme le vide de l'air où se fit entendre la voix de Dieu (sur Sinaï, sur les rives du Jourdain, ou sur le Tabor...) : peu importe, encore une fois, si ce n'est dans les cas où leur personnalité même se trouverait engagée jusqu'à faire partie essentielle de leur révélation. Ta pensée, ô mon Dieu; ta pensée et tes paroles, voilà ce qui m'importe!

Section II. — Excepterait-on de l'inspiration les livres historiques?

On admettra, nous dit-on, que l'inspiration ait pu s'étendre jusqu'au choix des expressions, par-

tout où cette œuvre miraculeuse aura été nécessaire; pour formuler des dogmes, par exemple, pour prophétiser l'histoire d'un passé plus ancien que la naissance des montagnes, ou pour annoncer un avenir que Dieu seul peut connaître. Mais iraiton jusqu'à soutenir que les hommes contemporains aient eu besoin du Saint-Esprit pour le récit des faits dont ils avaient eux-mêmes été les témoins, ou qu'ils avaient ouï dire à d'autres; pour nous rapporter, par exemple, l'humble mariage de Ruth dans la bourgade de Bethléem, ou les émotions d'Esther dans les palais de Susan, ou les nomenclatures des rois d'Israël et de Juda, leurs règnes, leurs vies, leurs morts, leurs généalogies! Luc, par exemple, qui, depuis Troas, avait accompagné l'Apôtre dans Jérusalem, dans Césarée, dans l'île de Malte, et jusque dans Rome, n'avait-il pas assez de ses souvenirs, pour nous réciter comment Paul fut saisi sous les portiques du temple; comment son neveu lui révéla, dans la forteresse, la conjuration des trente Juifs; comment le capitaine mena le jeune garçon au tribun; et comment le tribun, le prenant par la main, le conduisit à l'écart, et lui demanda tout ce qu'il savait? Lui fallait-il donc, pour des faits si simples et si bien connus de lui, une continuelle intervention de la puissance d'en haut? On ne le pense pas; et l'on soutient qu'il n'est ni nécessaire, ni même raisonnable de croire que

tous les chapitres historiques des deux Testaments soient divinement inspirés.

A de telles objections notre première réponse sera toujours très simple. « Toute l'Écriture, disons-nous, est divinement inspirée. » — Tu as la connaissance des saintes lettres, ô Timothée : hé bien ! « toutes ces saintes lettres, toutes les Écri- « tures sont données par le souffle de Dieu[1] ». — Nous n'avons point entendu l'Esprit saint faire d'exception nulle part à ces déclarations ; et nous ne reconnaissons à aucun homme, ni à aucun ange, le droit d'en hasarder aucune.

Mais il y a plus. — S'il était permis de mettre un livre de Dieu avant un autre livre de Dieu ; s'il fallait distinguer, dans le firmament des Écritures, des constellations plus glorieuses, et des étoiles de première grandeur, nous donnerions certainement la préférence aux livres historiques. — En effet :

1° C'est aux livres historiques que les témoignages les plus éclatants et les plus respectueux sont rendus par les prophètes dans l'Ancien Testament, et par les apôtres dans le Nouveau. — Qu'y a-t-il de plus saint dans l'Ancien que le Pentateuque ; et qu'y a-t-il de plus grand, dans le Nouveau, que les quatre Évangiles ! N'est-ce pas uniquement des livres historiques de la Bible qu'il est écrit : « La loi

(1) 2 Tim., III, 14-16.

« de l'Éternel est parfaite ; ses témoignages sont « des choses merveilleuses ; ils sont assurés ; ils « donnent la sagesse aux simples, ils sont purs, ils « sont plus désirables que l'or ; les paroles de l'É- « ternel sont des paroles pures ; c'est un argent « affiné au fourneau de terre, épuré par sept fois « au creuset. Bienheureux donc l'homme qui y « prend tellement son plaisir qu'il les médite la « nuit et le jour[1] ? »

2° D'ailleurs remarquez avec quel respect notre Seigneur lui-même les cite, et comment, en les citant, il se plaît à signaler des décrets divins dans leurs moindres détails, et quelquefois même dans l'emploi d'un seul mot.

3° Les histoires de la Bible n'ont pas été données seulement pour transmettre aux âges futurs les souvenirs des événements accomplis : elles sont présentées à l'Église de tous les siècles, pour lui faire connaître par des faits le caractère de son Dieu ; elles sont là comme un miroir de la Providence et de la grâce; elles sont destinées à lui révéler les pensées de Dieu, les desseins de Dieu, les choses invisibles de Dieu, son ciel, sa gloire, ses anges, et ces mystères que les anges désirent de voir jusqu'au fond [2]. Il faut donc pour tout cela la plus entière théopneustie.

(1) Ps. CXIX, 96, 129. — (2) 1 Pier., I, 12.

4° Mais encore, il y a plus : les Écritures historiques nous sont données pour nous révéler les choses profondes de l'homme. Il a été dit de la parole de Dieu, « qu'elle pénètre, comme une épée, jusqu'à la « division de l'âme et de l'esprit ; que tout lui est nu « et découvert, et qu'elle discerne les pensées et les « affections du cœur.» Cela est vrai de la parole écrite, comme de la Parole personnelle de Dieu, parceque l'une est le langage de l'autre ; mais cela est vrai surtout de la parole historique. Ne voyez-vous pas que cette parole, dans ses récits, est une épée à deux tranchants, et qu'elle sonde les consciences ? Et de même qu'elle vous décrit ce qui se passait sur notre globe aux jours du chaos, lorsque l'esprit de Dieu se mouvait sur la face de l'abîme, elle vous raconte également les choses qui se passent dans l'abîme du cœur humain, les mystères du monde invisible, et les interventions secrètes des anges de Dieu dans les affaires d'ici-bas ; elle vous révèle des motifs secrets, des fautes cachées, et des pensées humaines qui, sans elles, n'eussent été connues que dans cette lumière qui manifestera toute chose au dernier jour. — Est-ce donc ainsi que les hommes racontent ?

5° Mais ce n'est pas tout. — Voyez encore comment, à l'insu même de leurs auteurs, les histoires de la Bible sont pleines d'avenir. Tout en nous récitant les événements du passé, « elles sont des

types, dit saint Paul, pour nous qui vivons dans « les derniers temps[1]. » Elles racontent, il est vrai, des scènes nationales ou des scènes domestiques; mais, tandis qu'elles racontent, Jésus-Christ y est sans cesse et prophétiquement portrait sous toutes ses faces et dans tous ses caractères. — Voyez l'histoire d'Adam, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Joseph, de Moïse, de l'agneau immolé, de la délivrance d'Egypte, de la colonne de feu, de la manne, du rocher qui était Christ (1 Cor., x, 4), du bouc Azazel, de tous les sacrifices, de Josué, de David, de Salomon, de Jonas, de Zorobabel. Il faudrait commenter l'histoire entière pour rendre justice à cette vérité. Relisez, pour l'apprécier, les pages de saint Paul sur Agar, sur Sara, sur Aaron ou sur Melchisédec.

Si l'on veut donc y réfléchir, on reconnaîtra bientôt avec admiration les puissances constantes de l'inspiration dans toutes les parties de ces Écritures; et l'on s'assurera que, s'il est dans la Bible des pages qui eussent besoin d'être inspirées dans toutes leurs lignes et dans tous leurs mots, ce sont les livres historiques. Ils prêchent, ils révèlent, ils dogmatisent, ils législatent, ils prophétisent.

Ne les comparez donc pas à d'autres histoires: ils ont un tout autre but, une tout autre portée.

Il la leur fallait, cette pleine inspiration, pour

(1) 1 Cor., x, 6, 11.

réciter, sans aucune erreur, des faits inaccessibles à la connaissance de l'homme. Il la leur fallait pour raconter la création de l'univers, le débrouillement du chaos, la naissance de la lumière, le surgissement des montagnes, les interventions des anges, les secrets conseils de Dieu, les pensées du cœur de l'homme et ses fautes ignorées. Il la leur fallait pour préfigurer le Christ par mille et mille types inaperçus de l'écrivain lui-même : il la leur fallait pour exposer ainsi, jusque dans leurs récits du passé, les caractères du Messie, ses souffrances, sa mort, et les gloires qui les devaient suivre. Il la leur fallait pour parler convenablement des événements même qui leur étaient connus ; pour taire les uns, pour réciter les autres, pour les caractériser, pour les juger, et pour y montrer ainsi la pensée de Dieu. Il la leur fallait pour décrire avec sûreté, et dans la juste mesure de cette pensée de Dieu et des besoins de l'Eglise à venir, les scènes ou nationales, ou domestiques, qui devaient porter avec elles les types de l'œuvre de la rédemption, préfigurer les derniers temps et prendre un grand sens, des milliers d'années après eux. Il la leur fallait pour la mesure de leurs confidences, pour celle de leurs réticences, pour l'emploi discret de leurs expressions, et pour cette admirable retenue qu'ils ont toujours su garder.

6° On n'a pas assez remarqué peut-être, on n'a

pas assez admiré leur divine brièveté. — Si vous voulez, sous ce rapport, apprécier les Écritures, comparez-les avec les biographies qu'écrivent les hommes, ou avec les corps de doctrines qu'ils nous donnent, quand on les laisse faire. — Voyez, par exemple, l'Église moderne des Juifs, et voyez celle des Latins.—Tandis que la première a joint à l'Écriture, en leur attribuant une même autorité divine, ses deux Talmuds, dont l'un (celui de Jérusalem) forme un grand volume in-folio, et dont l'autre (celui de Babylone), qui est le plus suivi, et qui doit être étudié par tous ses docteurs, est un ouvrage de douze volumes in folio [1]; et tandis que l'Église romaine, dans son concile de Trente, a déclaré « recevoir avec la même affection et révérence que « la sainte Écriture, ses traditions concernant la « foi et les mœurs, » c'est-à-dire l'immense répertoire de ses décrets synodaux, de ses décrétales, de ses bulles, de ses canons, et des écrits des saints Pères [2]; — voyez ce qu'a fait le Saint-Esprit dans la Bible, et admirez-y la céleste prudence de son inimitable brièveté.

(1) La dernière édition d'Amsterdam. Maïnonides en a fait un savant extrait dans son *Yad Hachazakah.* — Voyez Prideaux, *Histoire des Juifs.* Amsterdam, vol. II, page 130. — (2) Concile de Trente, sess. 4, 1er et 2e décrets publiés le 28 avril 1546. — Bellarmin, *de Verbo Dei,* lib. IV, cap. 3, 5, 6. — Coton, lib. II, cap. 24, 34, 35. — Baile, *Traité I,* Du Perron contre Tilenus.

Qui de nous eût été, pendant trois ans et demi, le témoin constant, l'ami passionné d'un homme comme Jésus-Christ, et eût su faire en seize ou vingt petits chapitres, ou en huit cents lignes, l'histoire de toute cette vie, de sa naissance, de sa jeunesse, de son ministère, de ses miracles, de ses prédications, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection, et de son ascension dans les cieux? — Qui de nous eût récité tant de bontés sans exclamation, tant de miracles sans réflexions, tant de pensées sublimes sans aucune emphase, tant de souffrances sans plaintes, tant d'injustices sans amertume; tant d'infirmités innocentes du maître, ou tant d'infirmités coupables des disciples, sans aucune réticence; tant d'ingratitude dans leur lâche abandon, tant de résistances, tant d'ignorance, tant de dureté de cœur, sans aucune apologie et sans aucun commentaire? — Est-ce ainsi que l'homme raconte?

Qui de nous encore eût su distinguer ce qu'il fallait réciter en courant, et ce qu'il fallait réciter avec détail? Qui de nous, par exemple, eût cru devoir raconter toute la création du monde en un chapitre de trente-et-un versets; puis l'épreuve, la chute et la condamnation de notre race en un autre chapitre de vingt-quatre versets, tandis qu'il eût consacré tant de chapitres et tant de pages à la construction du tabernacle et de ses ustensiles,

parcequ'il y avait là pour les âges futurs un tableau continuel et typique de J.-C. et de sa rédemption? — Qui de nous, par la même raison, eût employé la cinquième partie de la Genèse à raconter l'histoire d'un seul des douze enfants de Jacob, tandis que deux chapitres lui eussent paru suffisants pour faire mille sept cents années de l'histoire des hommes, depuis la chute d'Adam jusqu'au déluge? — Qui de nous, après avoir partagé pendant dix ans les travaux de saint Paul, ses dangers, ses prisons, ses prédications et ses dons prophétiques, eût su raconter vingt-deux années d'une telle vie, sans dire un seul mot de soi, et sans faire connaître aux autres hommes, autrement que par le seul changement d'un pronom personnel (au chap. XVI, verset 10), que depuis Troas jusqu'à Jérusalem et Césarée, et que depuis Jérusalem et Césarée jusqu'à Malte et jusqu'à Rome, il avait été son compagnon souffrant, fidèle et infatigable? — Il faut, pour nous l'apprendre, que ce soit Paul lui-même qui, dans sa dernière prison, écrive à Timothée : « Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, tous m'ont abandonné; Luc seul est avec moi. » (2 Tim. IV, 16, 11.) — Sainte et céleste réserve; humble et noble silence! L'Esprit divin seul a pu l'enseigner!

Où trouveriez-vous, parmi tous les narrateurs ininspirés, un homme qui eût écrit comme saint

Luc les Actes des saints Apôtres? qui eût su raconter en trente pages l'histoire ecclésiastique des trente plus belles années du christianisme, depuis l'ascension du Fils de l'homme au-dessus des nuées du ciel, jusqu'à la prison de saint Paul dans la capitale du monde romain? — Histoire incomparable! Voyez à la fois qu'elle est courte et qu'elle est grande! Que n'y trouve-t-on pas?— Des prédications aux Juifs, aux Grecs, devant les tribunaux, devant l'aréopage et devant le sanhédrin, dans des places publiques et devant un proconsul, devant des synagogues et devant des rois; des descriptions admirables de l'Église primitive; des scènes miraculeuses et dramatiques dans son sein; des interventions d'anges, pour délivrer, pour avertir ou pour punir; des controverses et des divisions dans les assemblées chrétiennes; des institutions nouvelles dans l'Église; l'histoire d'un premier concile, et son épître synodale; des commentaires de l'Écriture; des récits d'hérésie; des jugements de Dieu, solennels et terribles; des apparitions du Seigneur dans le chemin, dans le temple et dans la prison; des conversions détaillées, souvent miraculeuses, et singulièrement variées : celle d'Énée, celle de l'eunuque, celle du capitaine Corneille, celle du geôlier romain, celle du proconsul, celle de Lydie, celle d'Apollos, celle d'un peuple nombreux à Jérusalem;

sans parler de celles qui ne furent que commencées, comme dans les émotions du roi Agrippa, dans les troubles de Félix, dans les professions de Simon de Samarie, dans les angoisses de la femme de Pilate, dans les terreurs de Félix, dans les bienveillances du capitaine Jules; — des courses missionnaires; des solutions diverses de divers cas de conscience; des divisions permanentes sur des choses extérieures, entre des chrétiens de diverses classes; des préventions mutuelles; des disputes entre des frères et entre des apôtres; des vivacités, des explications, et cependant des triomphes de l'esprit de charité sur ces obstacles; des communications de militaire à militaire, de proconsul à proconsul; des résurrections; des révélations faites à l'Église, pour hâter la vocation des Gentils; des collectes pour les pauvres d'une Église à l'autre; des prophéties; des scènes nationales; des supplices ou consommés ou préparés; des comparutions devant des tribunaux juifs ou des municipalités romaines, devant des gouverneurs et des rois; des assemblées chrétiennes de maison en maison; leurs émotions, leurs prières, leur charité, leurs doutes; un roi persécuteur frappé par un ange et rongé des vers, dans le même temps où, pour plaire à la populace, il avait accompli le supplice d'un apôtre et préparé celui d'un autre; des persécutions sous

toutes les formes, par les synagogues, par les princes, par les municipes, par les Juifs ou par des soulèvements populaires ; — des délivrances des hommes de Dieu, tantôt par un enfant, tantôt par un ange, tantôt par un tribun romain ou par un capitaine de vaisseau, par des magistrats païens, ou par des soldats idolâtres ; — des tempêtes, des naufrages, avec des détails qui, par leur exactitude nautique (nous l'avons vu), charment encore des marins de nos jours. — Et tout cela dans trente pages, ou vingt-huit petits chapitres. — Admirable brièveté ! Ne fallait-il pas le Saint-Esprit de Dieu pour cette concision, pour ce choix des détails, pour cette manière pieuse, variée, brève, richement significative, qui emploie si peu de mots, et qui enseigne tant de choses ? — Plénitude, concision, clarté, simplicité, élévation, richesse pratique : voilà le livre d'histoire ecclésiastique qu'il fallait au peuple de Dieu. — Il est vrai ; mais, encore une fois, ce n'est pas ainsi que les hommes racontent.

Trouveriez-vous sur la terre un homme qui fût capable de réciter l'assassinat de sa mère, avec le calme, la mesure, la sobriété, l'impassibilité apparente de ce quadruple récit des Évangélistes racontant le supplice de Jésus, de ce Jésus qu'ils aimaient plus qu'on n'aime sa mère, plus qu'on n'aime sa vie ? de ce Jésus qu'ils adoraient ? de ce

Jésus qu'ils avaient vu prosterné en Gethsémané, puis trahi, abandonné, traîné les mains liées dans Jérusalem, et enfin cloué nu sur une croix, pendant que le soleil éteignait sa lumière, que la terre se fendait, et que celui qui ressuscitait les morts était réduit à l'état des morts ! — Ne fallait-il donc pas l'Esprit de Dieu à chaque ligne, à chaque mot d'un tel récit, pour en choisir convenablement les détails au milieu d'un siècle et d'un monde de souvenirs ?

7° Il fallait d'ailleurs en être entièrement guidé, pour cette réserve prophétique que les historiens sacrés ont su garder à tant d'égards, et pour cette prudence toute divine qui se révèle non-seulement dans leurs enseignements, mais dans leurs réticences ; non-seulement dans les termes qu'ils emploient, mais dans ceux qu'ils évitent.

Et pour en donner ici quelque mesure, voyez-les, par exemple, quand ils parlent de la mère de Jésus. Quelle prévision divine, et quelle sagesse prophétique, soit dans leurs récits, soit dans leurs expressions ! Combien il eût été facile que, dans leur ardente adoration pour le fils, ils s'exprimassent sur la mère en des termes trop respectueux ! Un seul mot échappé à l'imprudence si naturelle de leurs premières émotions n'eût-il pas à jamais autorisé les idolâtries des siècles à venir envers Marie, et le crime du culte qui lui est rendu ? —

Mais, ce mot, ils ne l'ont jamais proféré. — L'ont-ils seulement appelée la mère de Dieu? Non, pas même ; bien qu'il soit pour eux l'Emmanuel, l'homme-Dieu, la Parole qui était au commencement, qui était avec Dieu, qui était Dieu, et qui a été faite chair. — Écoutez-les.— Que diront-ils d'elle, après la mort et la résurrection de leur Sauveur? Une seule phrase, après laquelle ils s'en tairont à tout jamais! « Tous ceux-ci persévéraient en prières « avec les femmes, et avec la mère de Jésus, et avec « ses frères. » (« Hi omnes erant perseverantes « unanimiter in oratione cum mulieribus, et Mariâ « matre Jesu, et fratribus ejus. »)—Ils ne l'y nomment ni la première, ni la dernière; elle y paraît, comme mère de Jésus, entre les frères de Jésus et les femmes de Galilée. Et que diront-ils d'elle, avant la mort du Seigneur? Remarquez-le bien; ah! ce n'est pas ainsi que les hommes racontent! Entre toutes les paroles que Jésus-Christ a pu dire à sa mère, depuis l'ouverture de sa mission, ils n'en ont choisi que trois pour nous les rapporter. Voici la première : « Femme (quand elle se mêle de son ministère qui commence, et qu'elle lui demande un miracle), « femme, (femme!) qu'y a-t-il entre toi « et moi[1]? » — Quand ensuite une femme du peuple, dans son ardent enthousiasme, s'est écriée, du mi-

(1) Jean, II, 4.

lieu de la foule : « Heureux les flancs qui t'ont porté ! » — Dis plutôt : « Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! [2] » Voilà la deuxième. — Écoutez maintenant la troisième : Sa mère et ses frères étaient ébranlés dans leur foi ; on les avait entendus qui disaient : « Il est hors de sens » (dicebant enim : Quoniam in furorem versus est) ; et l'on vint lui dire : « Ta mère et tes frères sont là dehors qui désirent de te voir. » « Qui est ma mère ? » répondit-il ; et étendant sa main vers ses disciples : « Voilà ma mère.... toute femme qui fera la volonté de mon père qui est aux cieux, celle-là est ma mère. — Ecce mater mea. » — Et quand enfin il la verra du haut de sa croix, il ne l'appellera plus du nom de mère ; mais il la léguera au disciple qu'il aimait, en disant : « Femme, voilà ton fils ; Jean, voilà ta mère ; » et dès cette heure-là, ce disciple la recevra chez lui, non pour l'adorer, mais pour la protéger, comme un être faible et souffrant dont une épée a transpercé l'âme.

Est-ce donc ainsi, nous le redemandons, que l'homme raconte, et ne fallait-il pas que l'Esprit prophétique fût le seul narrateur de tous ces faits ?

Nous aimerions à citer d'autres exemples : ils se

(1) Luc, xi, 27.

présentent en foule à cette heure devant les yeux de notre esprit, et c'est un sacrifice pour nous que de les taire; car plus on étudie de près ces livres historiques, plus la sagesse prophétique de l'Esprit de Dieu qui les a dictés s'y révèle dans les détails d'abord les plus inaperçus. Nous aimerions à signaler entre autres la sagesse toute prophétique avec laquelle souvent l'Esprit saint, lorsqu'il vient à rapporter plus d'une fois un même fait important, a soin de varier ses expressions, pour prévenir les fausses interprétations qu'on en aurait pu donner, et pour condamner d'avance les erreurs qui s'y devaient rattacher dans l'avenir.—Nous voudrions citer, par exemple, la manière si remarquable et si peu attendue dont la dixième loi du Décalogue a été répétée dans le Deutéronome[1], avec une remarquable transposition de ses premiers termes; le Saint-Esprit voulant ainsi confondre prophétiquement l'artifice par lequel les docteurs de Rome devaient chercher, quinze siècles plus tard, à séparer ce commandement en deux, pour voiler ainsi le coupable retranchement qu'ils ont osé faire du second commandement : « Et tu ne te feras point « d'image taillée, ni aucune ressemblance...; tu « ne te prosterneras point devant elles, et ne les « serviras point. » — Nous aimerions à faire re-

(1) Deut., v, 21. — Exod., xx, 17. — Luc, viii, 25.

marquer encore les expressions variées avec lesquelles le Saint-Esprit nous a rapporté l'institution divine de la sainte Cène, et l'a plusieurs fois paraphrasée, dans le but de nous y faire mieux comprendre la pensée de Jésus-Christ, et de condamner à l'avance le sens charnel qu'on devait donner à ces paroles : « CECI EST mon sang. » « Cette COUPE EST la nouvelle ALLIANCE en mon sang, » a-t-il dit aussi ; « cette coupe est la COMMUNICATION du sang de la nouvelle alliance. » — Nous voudrions faire observer avec quelle sagesse prophétique, pour confondre ceux qui prétendraient dans la suite que Judas n'a point pris part à la dernière cène (et qu'il sortit avant ou qu'il n'entra qu'après), le Saint-Esprit a eu le soin de nous faire savoir, par Marc et Matthieu [1], que Jésus annonça la trahison de Judas, avant la communion, Judas étant présent ; et par Luc, qu'il l'annonça encore après, Judas étant présent [2]. — Nous aimerions à montrer chez tous les écrivains du Nouveau-Testament la constante sobriété de leurs paroles, lorsqu'il est question des rapports des pasteurs avec les Églises ; et cette admirable prudence avec laquelle ils se sont toujours abstenus d'appliquer, même une seule fois, aux ministres de l'église chrétienne, le nom de *sacerdotes* ou de *sacrificateurs*, et ne leur

(1) Math., XXVI, 21-26. — Marc, XIV, 19-23. — (2) Luc, XXII, 19-23.

ont réservé que ce titre d'*anciens*, qu'on donnait aux laïques en Israël en les distinguant toujours de la race sacerdotale (qui représentait J.-C., et qui devait cesser quand le seul et vrai sacerdote aurait paru). — Nous aimerions à signaler aussi cette prudence avec laquelle jamais une âme n'est ramenée à un autre *pasteur*, à un autre *directeur* (καθηγητης)[1] que J.-C., et avec laquelle, en recommandant la déférence envers les guides spirituels, ils ont soin de les nommer toujours au pluriel, afin qu'on ne s'autorise jamais de l'Écriture, pour appuyer cette idée si naturelle aux pasteurs et aux ouailles, que toute âme doit avoir *son pasteur* parmi les hommes. — Quelle précaution, quelle retenue dans les récits, pour ne jamais rien donner de trop à l'homme, et pour raconter les grandes choses que « Dieu avait faites par le moyen des apôtres[2], » de manière à ce que le moi de tous soit abaissé, à ce que toute gloire revienne à Dieu, et à ce que tous les esclaves du Seigneur apprennent à dire, comme le dernier prophète de l'Ancien-Testament et le premier prophète du Nouveau : « Il faut qu'il croisse, et moi, que je diminue. »

Nous le répétons, il faut presque se faire violence, pour avoir le livre de la Bible devant ses yeux, et pour ne pas en citer davantage.

(1) Matth., XXIII, 8, 10. — (2) Act., XIV, 27. Rom., XV, 18. 1 Cor., III, 6.

De tous ces traits réunis, nous devons donc conclure que, si toute l'Écriture est divinement inspirée, les livres historiques font éclater encore plus que tous les autres cette intervention divine; ils la montrent plus nécessaire; ils attestent que, pour de telles pages, il fallait que l'invisible et toute-puissante main du Saint-Esprit se posât sur celle de l'écrivain sacré, et qu'il la conduisît depuis la première ligne jusqu'à la dernière; il fallait plus que des hommes, plus que des savants, plus que des saints, plus que des esprits illuminés et surveillés, plus que des anges, plus que des archanges; il fallait Dieu.

Nous dirons donc avec Origène : « Les volumes « sacrés respirent la plénitude de l'Esprit; et il n'y « a rien, ni dans les prophètes, ni dans la loi, ni dans « l'Évangile, ni dans l'Apôtre, qui ne descende de « la majesté de Dieu[1]; — et avec saint Ambroise : « *Utrumque poculum bibe Veteris et Novi-Testamenti, quia ex utroque Christum bibis. Bibe Christum, ut bibas sanguinem quo redemptus es : bibe Christum, ut bibas sermones ejus. — Bibitur Scriptura sacra, et devoratur Scriptura divina, cum in venas mentis ac vires animi succus verbi descendit æterni*[2].»

(1) *Homilia* II, *in Jerem.*, cap. I. — (2) *Ambrosius*, *in Psalm.* I *Enarratio.*

Mais on fait encore une autre évasion, pour excepter de la théopneustie une partie des Écritures. Si ce n'est pas l'objection la plus grave, elle est peut-être l'une des plus fréquemment répétées.

Section III. — L'insignifiance apparente de certains détails de la *Bible* autoriserait-elle à les excepter de l'inspiration ?

Était-il de la dignité de l'inspiration d'accompagner la pensée de l'apôtre saint Paul jusque dans ces détails vulgaires où nous le voyons descendre dans plusieurs de ses lettres? Le Saint-Esprit en serait-il venu jusqu'à lui dicter ces salutations banales qui terminent ses Épîtres? — ou ces conseils d'hygiène qu'il y donne à Timothée, sur son estomac et ses fréquentes indispositions? — ou ces commissions dont il le charge, à l'égard de ses parchemins et d'un certain manteau qu'il avait laissé chez Carpus, à Troas, lorsqu'il avait quitté l'Asie?

Le lecteur nous permettra-t-il ici de le supplier d'y prendre garde, lorsque, tenant une Bible dans ses mains, il n'arrive pas à reconnaître, dès ses premières lectures, les signes de Dieu sur tel ou tel passage de la Parole? Que ces mains imprudentes n'aillent pas en jeter un seul verset hors du temple des Écritures. Elles tiennent un livre éternel, dont tous les auteurs ont dit, comme saint Paul : « Et

je pense que, moi aussi, j'ai l'Esprit du Seigneur! » — Si donc il ne voit encore rien de divin dans tel ou tel passage, la faute en est à lui, et non pas au passage. Qu'il se dise plutôt comme Jacob : « Certainement l'Éternel est dans ce lieu, et je n'en savais rien [1] ! » Ce livre peut supporter la lumière de la science ; car il supportera celle du dernier jour. Les cieux et la terre passeront ; mais aucune de ses paroles ne doit passer, jusqu'au moindre trait de lettre. Dieu l'atteste à quiconque entend la parole de la prophétie de ce livre, que si quelqu'un retranche à ces paroles, Dieu retranchera sa part du livre de la vie [2].

Examinons de plus près les passages allégués.

Saint Paul, du fond de sa prison, redemande son manteau. Il l'a laissé chez Carpus, à Troas, et il prie Timothée de se hâter avant l'hiver, et de ne pas oublier de le lui rapporter. — Ce détail domestique, tant de milliers de fois objecté contre l'inspiration des Écritures, depuis les jours des Anomiens dont parle saint Jérôme [3], ce détail vous semble trop trivial pour un livre apostolique, ou du moins trop insignifiant et trop étranger à l'édification, pour la dignité de l'inspiration. — Malheureux, cependant, qui n'en aperçoit pas la pathétique grandeur !

(1) Gen., VIII, 16. — (2) Apoc., XXI, 18, 19. — (3) Voyez : *Proemium in epist. ad Philem.*

Jésus-Christ aussi, le jour de sa mort, parlait de son manteau et de sa robe de dessous. Voudriez-vous qu'on ôtât ce passage du nombre des paroles inspirées? C'était après une nuit de fatigues et d'angoisses. On l'avait promené dans les rues de Jérusalem pendant sept heures consécutives, à la clarté des flambeaux, de rue en rue, de tribunal en tribunal, lui donnant des soufflets, le couvrant d'un voile, lui frappant la tête de coups de bâtons. Le soleil du lendemain n'était pas levé, que déjà on lui attachait les mains avec des cordes, pour l'emmener encore des palais sacerdotaux au prétoire de Pilate. Là, déchiré de verges, arrosé de son sang, puis livré pour le dernier supplice à des soldats féroces, il s'était vu arracher tous ses vêtements, pour être enveloppé d'un manteau d'écarlate, pendant qu'on s'agenouillait devant lui, qu'on plaçait un jonc dans ses mains, et qu'on lui crachait au visage. De là, avant de lui poser sa croix sur ses reins déchirés, on avait replacé ses vêtements sur ses plaies, pour le mener au Calvaire; mais, quand on dut procéder à son exécution, on les lui ôta pour la troisième fois; et c'est alors que, dépouillé de tout, d'abord de son manteau, puis de ses habits, puis même de sa tunique, il dut mourir nu sur le gibet des malfaiteurs, à la vue d'un peuple immense. — S'est-il jamais vu sous le ciel un homme qui n'ait trouvé ces détails

remuants, sublimes, inimitables? et s'en est-il jamais vu qui, du récit de cette mort, pensât à retrancher, comme inutile ou trop vulgaire, l'histoire de ces habits qu'on se partage, et de cette robe qu'on tire au sort? L'incrédulité même n'a-t-elle pas dit, en en parlant, que la majesté des Écritures l'étonnait, que leur simplicité parlait à son cœur, que la mort de Socrate fut d'un sage, mais que celle de Jésus-Christ est d'un Dieu [1]? — Et si l'inspiration divine était réservée pour une portion seulement des livres saints, ne serait-ce pas pour ces détails mêmes? Ne serait-ce pas pour l'histoire de cette charité qui, après avoir vécu sur la terre plus pauvre que les oiseaux de l'air et que les renards de la campagne, a voulu mourir plus pauvre encore, dépouillée de tout, jusqu'à ses vêtements et sa robe de dessous, et attachée nue au gibet des malfaiteurs, les bras étendus et cloués sur le bois? — Ah! tranquillisez-vous pour l'Esprit-Saint! il n'a point dérogé; et bien loin qu'il ait cru trop descendre, en disant ces faits à la terre, il avait hâte de les lui réciter; et c'est mille ans à l'avance, c'est au siècle de la guerre de Troie, qu'il les chantait déjà sur la harpe de David: « Ils m'ont percé les mains et les pieds, disait-il; ils me contemplent, ils me regardent; ils par-

(1) *Émile* de Rousseau.

tagent entre eux mes vêtements, et ils jettent le sort sur ma robe [1] ! »

Hé bien, c'est ce même Esprit qui a voulu nous montrer saint Paul écrivant à Timothée, et demandant son manteau. — Écoutez-le. Lui aussi s'est dépouillé de tout. — Bien jeune encore, il était grand parmi les hommes, favorisé des princes, admiré de tous : il a tout quitté pour Jésus-Christ. Il y a trente ans et plus, qu'il est pauvre, en travaux plus que les autres, en blessures plus qu'eux, en prison davantage : cinq fois il a reçu des Juifs quarante coups moins un ; trois fois il a été battu de verges ; une fois il a été lapidé ; trois fois il a fait naufrage ; souvent en voyage ; en périls sur les fleuves, en périls dans les villes, en périls dans les déserts, en périls sur la mer ; souvent en veilles, dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité (nous citons ses propres paroles [2]). Écoutez-le maintenant : le voilà avancé en âge ; il est dans sa dernière prison ; il est à Rome ; il attend sa sentence de mort ; il a combattu le bon combat ; il a achevé sa course ; il a gardé la foi : mais il a froid ; on est à l'entrée de l'hiver ; et il manque de vêtements ! Enfoncé dans un cachot des Prisons Mamertines, il porte un tel opprobre, que tous les chrétiens même de Rome

(1) Ps. XXII, 18, 19. Jean, XIX, 23, 24. — (2) 2 Cor., XI, 23-27.

ont eu honte de lui, et que, dans sa première comparution, personne n'a voulu l'assister. Naguère, il y a dix ans, déjà prisonnier dans Rome, et chargé de chaînes, il avait au moins reçu quelque argent des Philippiens, qui, sachant sa misère, s'étaient cotisés dans leur indigence, pour lui faire arriver là quelque aumône; mais aujourd'hui, le voilà délaissé; personne n'est avec lui que saint Luc; tous l'ont abandonné; l'hiver s'approche. Il aurait besoin d'un manteau; il a laissé le sien à deux cents lieues, chez Carpus, à Troas; il n'y a dans les froids cachots de Rome personne pour lui en prêter un : n'a-t-il pas tout laissé avec joie pour Jésus-Christ? n'a-t-il pas estimé toutes les gloires de ce monde comme de la boue, afin de gagner Christ; et ne souffre-t-il pas volontiers toutes choses pour l'amour des élus [1]? — Nous étions nous-même à Rome l'an dernier, en un hôtel, au commencement de novembre, en un jour de pluie. Avec quelle vivacité, sous les froides impressions du soir, nous nous représentions le saint apôtre Paul dans les cachots souterrains du Capitole, dictant la dernière de ses lettres, regrettant son manteau, et priant Timothée de le lui rapporter avant l'hiver!

Qui est-ce qui voudrait maintenant retrancher des Épîtres inspirées un trait si saisissant et si

(1) Phil., III, 8. — 2 Tim., II, 10.

pathétique? Le Saint-Esprit ne vous y fait-il pas entrer dans la prison de Paul, pour y surprendre sur le fait son tendre renoncement et sa sublime pauvreté; de la même manière qu'il nous faisait voir aussi, comme de nos yeux, sa charité, quelque temps auparavant, lorsqu'il lui faisait dire dans sa lettre aux Philippiens : « Je pleure en « vous écrivant, parcequ'il y en a plusieurs parmi « vous qui ne s'attachent qu'aux choses de la terre, « et qui finiront par la perdition! » Ne semble-t-il pas que vous le voyez dans sa prison, chargé de sa chaîne, pendant qu'il écrit et que ses larmes tombent sur son parchemin? Et ne vous semble-t-il pas voir aussi ce pauvre corps, aujourd'hui mal vêtu, souffrant et transi; demain décollé et traîné dans le Tibre, en attendant le jour où la terre rendra ses trépassés, et la mer les morts qui sont en elle, et où Christ transformera notre corps vil, pour le rendre conforme à son corps glorieux? Et si ces détails sont beaux, croyez-vous qu'ils ne soient pas utiles? Et s'ils sont utiles déjà pour celui qui les lit comme une simple vérité historique, que ne deviennent-ils pas pour celui qui croit à leur théopneustie, et qui se dit : « O mon âme, ces paroles sont écrites par Paul; mais c'est ton Dieu qui te les adresse? » —Qui pourrait dire la force et la consolation que, par leur familiarité même et leur actualité, elles ont pu porter dans des cachots et dans des

chaumières? — Qui pourrait compter les pauvres et les martyrs à qui de tels traits sont venus donner l'encouragement, l'exemple et la joie? — Nous nous rappelons, en Suisse, à cette heure, le pasteur Juvet, auquel on refusait une couverture, il y a vingt ans, dans les prisons du canton de Vaud. On se souvient, dans l'Église universelle, de ce Jérôme de Prague, enfermé trois cent quarante jours dans les cachots de Constance au fond d'une tour puante et ténébreuse, et n'en sortant que pour paraître devant ses meurtriers. On n'a pas oublié non plus le saint évêque Hooper, sortant de sa fosse humide et dégoûtante, avec de méchants habits et une robe empruntée, pour aller au bûcher, appuyé sur un bâton, et plié par une sciatique. — Frères vénérés, heureux martyrs, vous vous rappeliez alors sans doute votre frère Paul, enfermé dans les cachots de Rome, souffrant du froid et de la nudité, demandant son manteau! — Ah! malheureux qui ne sent pas la sublime humanité, la tendre grandeur, la sympathie prévoyante et divine, la profondeur et le charme d'un tel mode d'enseignement! mais plus malheureux peut-être encore celui qui le déclare humain parcequ'il ne le comprend pas! — Nous voudrions citer ici les belles paroles du respectable Haldane [1] sur ce verset de

(1) *The verbal inspiration of the Old and New-Testament, maintained and established by Robt Haldane, Esqre, Edim-*

saint Paul. — « Ce passage, dit-il, si vous considérez la place qu'il occupe dans cette épître et dans les solennels adieux de saint Paul à ses disciples, présente cet apôtre à nos regards dans la situation la plus propre à nous remuer. Il vient de comparaître devant l'empereur ; il va finir ses jours par le martyr, son délogement est proche, la couronne de justice lui est réservée, le voilà sur la limite des deux mondes. — Dans celui-ci qu'il va quitter, près d'être décapité, comme un malfaiteur, par les ordres de Néron ; dans celui-là qu'il va posséder, couronné comme un juste par le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; — dans celui-ci, abandonné des hommes ; dans celui-là, accueilli des anges ; dans celui-ci, manquant d'un pauvre manteau pour se couvrir ; dans celui-là, couvert de la justice des saints, revêtu de son édifice céleste de lumière et de joie, jusqu'à ce que ce qui est mortel soit englouti par la vie. »

Ah ! plutôt que d'objecter de tels passages, pour y dépouiller les Écritures de leur infaillibilité, il

burgh, 1830. — Nous aimons à recommander à nos lecteurs le livre d'un homme dont le souvenir doit être si cher à nos Églises, et dont le court séjour dans Genève a porté tant de fruits. — Nous indiquerons aussi, sur le même sujet, un traité de M. Alexandre Carson : « *The theories of inspiration, etc., etc., Dublin*, 1830. » — L'un et l'autre de ces ouvrages nous ont été très utiles.

fallait y reconnaître cette sagesse de Dieu, qui, si souvent, par un seul trait, a su nous donner des enseignements pour lesquels, sans cela, de longues pages eussent été nécessaires. Il fallait adorer cette tendre condescendance, qui, s'abaissant jusqu'à notre faiblesse, s'est plu, non-seulement à nous révéler les plus hautes pensées du ciel dans les plus simples paroles de la terre, mais encore à nous les offrir sous des formes si vivantes, si dramatiques, si pénétrantes, en les concentrant souvent, pour les rendre plus saisissables, dans l'étroit espace d'un seul verset.

C'est donc ainsi que saint Paul, par ces paroles jetées avec abandon jusques dans les dernières commissions d'une lettre familière, lance pour nous une rapide clarté sur son ministère, et nous découvre d'un mot toute une vie d'apôtre, comme un seul éclair, dans la nuit, illumine en un instant toutes les sommités de nos Alpes, et comme certaines personnes vous disent quelquefois toute leur âme par un regard.

Que d'exemples frappants nous en pourrions citer! ils se présentent en foule; mais nous sommes obligés de nous restreindre; et nous devrons plutôt nous en tenir aux passages mêmes qu'on nous objecte.

Il faut cependant que nous le disions avant d'al-

ler plus loin : nous avons presque honte de défendre sous cette forme la parole du Seigneur ; et nous éprouvons, pour ce genre d'apologie, comme un dégoût de la conscience. Est-il entièrement convenable ? et peut-on s'y livrer sans quelque irrévérence ? — Il faut prendre garde en tous temps à la manière dont nous défendons les choses de Dieu, et ne pas imiter l'imprudence de Huza, étendant sa main contre l'Arche de Dieu, et la voulant retenir, parceque les bœufs avaient glissé. « La colère de Dieu, nous est-il dit, s'enflamma sur son indiscrétion [1]. »

S'il est bien reconnu de part et d'autre qu'une parole est dans le canon des oracles de Dieu, pourquoi la défendre... comme digne de lui, par des raisonnements d'homme? Vous le pourriez sans doute devant des incrédules ; mais, avec des hommes qui reconnaissent la divinité des Écritures, n'est-ce pas faire injure à cette parole ; n'est-ce pas prendre une position fausse, et porter sa main sur l'Arche, à la manière de Huza ? Cette parole se présentât-elle à nos yeux comme une racine qui sort d'une terre aride ? fût-elle sans aucun charme ? et n'y eût-il en elle ni forme ni apparence, ni rien, à la voir, qui la fît désirer ; vous devriez encore la vénérer, et tout attendre pour elle de Celui qui l'a don-

(1) 2 Sam., VI, 6, 7.

née. — N'est-ce donc pas lui manquer, quand il parle, que de vouloir prouver le respect qui lui est dû? N'aurais-je pas eu honte, quand on m'aurait montré mon Sauveur et mon Dieu, se levant du souper, prenant un bassin, dépouillant sa robe, se ceignant d'une serviette, et venant laver les pieds de ses disciples, n'aurais-je pas eu honte de me mettre à prouver que, malgré tout cela, il était encore le Christ! Ah! j'aurais plutôt voulu l'adorer plus que jamais! — Hé bien, la majesté des Écritures veut s'abaisser aussi jusqu'à nous! La voyez-vous qui se lève de table, qui pose sa robe, qui se revêt de l'habit des serviteurs, et qui s'agenouille devant des pécheurs, pour leur laver les pieds? « Si je ne te lave, tu n'auras aucune part avec moi! » N'est-ce pas dans cette humiliation même qu'elle se révèle à nous avec le plus de charme, comme la voix du Verbe humilié? Pourrions-nous la méconnaître; et pourrions-nous nous ranger un instant à côté de ceux qui la méconnaissent?

Quant à nous, il nous semble qu'il n'est pas d'arrogance comparable à celle d'un homme qui, reconnaissant la Bible pour un livre de Dieu, prétend ensuite y trier de sa main le pur d'avec l'impur, l'inspiré d'avec l'ininspiré, Dieu d'avec l'homme. C'est renverser tous les fondements de la foi; c'est la mettre, non plus à croire Dieu, mais à croire l'homme. Il nous doit suffire qu'un chapitre

ou qu'une parole fasse partie des Écritures, pour la croire divinement bonne; car Dieu a prononcé sur elle, comme sur la création: « J'ai vu tout ce que j'ai fait, et voilà tout était bon. » —Nous ne dirons donc jamais : Je trouve cette parole admirable, donc elle est de Dieu; et encore moins : Je n'en vois pas l'utilité, donc elle est de l'homme. Dieu nous en garde! Mais nous dirons : Elle est dans les Écritures, donc elle est de Dieu. Elle est de Dieu, donc elle est utile, donc elle est sage, donc elle est admirable; et si je ne la vois pas telle encore, la faute n'en est qu'à moi. Nous tenons pour un égarement cette protection que la sagesse de l'homme voudrait accorder à celle de Dieu; nous tenons pour un outrage ce timbre grossier dont elle prétend légaliser les saintes Ecritures, et cette folle signature dont elle ose en marquer les pages.

Si donc nous allons encore ici nous appliquer à faire ressortir la divine sagesse de quelques passages qu'on ose trouver humains, ce n'est pas pour fonder leur divinité sur les jugements de notre sagesse mieux informée, ni pour les faire respecter après coup par le seul fait de la beauté qui s'y révèle. Notre respect a précédé : il s'était fondé sur ce que le passage est écrit dans les oracles de Dieu. Dès lors, avant d'avoir vu, nous avons cru. — Nous ne pensons donc qu'à réfuter l'objection par quelques exemples de sa témérité. Écoutons

encore deux ou trois passages, auxquels on a prétendu refuser les honneurs de l'inspiration, parcequ'on a cru d'abord les trouver sans portée spirituelle. — Nous n'en pouvons citer ici qu'un très petit nombre. — On a bientôt dit d'une sentence, qu'elle est inutile ou vulgaire : pour montrer que l'objection se trompe, il faut des pages.

L'un des passages que nous avons le plus souvent entendu mettre en avant, quand on voulait justifier une distinction entre ce qui est inspiré dans la Parole de Dieu, et ce qui ne l'est pas, c'est la recommandation de saint Paul à Timothée, sur les maux d'estomac et les maladies dont ce jeune disciple était affligé : « Ne bois plus uniquement « de l'eau; mais use d'un peu de vin, à cause de « ton estomac et de tes fréquentes maladies [1]. »

Cependant, si vous examinez de plus près ce passage, quelle admirable et vivante révélation n'y trouverez-vous pas de la grandeur de la vocation apostolique et de l'amabilité du caractère chrétien? Remarquez d'abord que c'est comme dans le temple de Dieu qu'il a été prononcé; car, immédiatement avant, vous entendez ces paroles solennelles : « Je te parle en présence du Dieu et « Sauveur Jésus-Christ et des anges élus, afin que « tu gardes ces choses sans préjugé, ne faisant

(1) 1 Tim., v, 23.

« rien avec partialité. N'impose les mains à per-
« sonne avec précipitation ; conserve-toi pur toi-
« même ; ne bois plus uniquement de l'eau. » — On voit que c'est en présence de leur commun Maître et de ses saints anges, que saint Paul a voulu parler à son disciple : entrons donc dans le même temple pour le comprendre, et plaçons-nous aux mêmes hauteurs, en nous rangeant comme lui « devant le Seigneur Jésus et ses anges élus ; » alors nous reconnaîtrons bientôt combien ces paroles révèlent de beautés dans le ministère des apôtres, et dans les voies du Seigneur envers les siens. — Le célèbre Chrysostome l'avait bien compris, lorsque, prêchant sur ces paroles mêmes, il faisait remarquer avec tant d'onction comment les plus ardents et les plus utiles serviteurs de Dieu doivent peu s'étonner, s'il arrive souvent que leur Seigneur juge convenable de les éprouver, comme Timothée, par des infirmités dans leur poitrine, ou dans leur cerveau ou dans leur estomac ; s'il leur met quelque écharde en leur chair, et s'il les soufflète ainsi par quelque ange de Satan, afin de les dresser, d'un côté, à la sympathie, à la débonnaireté, à la tendresse de cœur, aux affections cordiales, aux tendres compassions ; et de l'autre, à la patience, à l'abandon d'eux-mêmes, au renoncement, et surtout à la prière. — Relisez avec gravité, et comme à la lumière du dernier jour, ce

beau passage de l'Apôtre, et bientôt, dans l'espace étroit de ce seul verset, vous admirerez combien d'enseignements précieux le Saint-Esprit a voulu nous y donner, outre celui qu'a signalé le pieux évêque de Constantinople. Que de paroles et presque de chapitres eussent été nécessaires pour vous en dire autant sous une autre forme ! — Vous y apprendrez encore, par exemple, la sobriété de ce jeune et ardent Timothée : il avait voulu, comme saint Paul, réduire son corps en servitude ; il ne buvait que de l'eau ; il s'abstenait entièrement de vin. — Vous y verrez, en troisième lieu, avec quelle tendre et paternelle délicatesse l'Apôtre le reprenait, ou de son imprudence, ou d'une austérité qu'il portait trop loin. — Vous y verrez encore avec quelle sagesse le Seigneur autorise et invite par ces paroles les hommes de Dieu à prendre de leur santé les soins nécessaires, dans le même temps où cependant il juge à propos de la compromettre par des maladies. — Vous y verrez, en cinquième lieu, avec quelle prévision prophétique cette parole placée dans la bouche d'un apôtre vient condamner à l'avance les traditions humaines qui, dans la suite, devaient interdire aux fidèles l'usage du vin comme une impureté. — Vous y verrez, en sixième lieu, avec quelle tendre sollicitude, quelle sympathie et quelle vigilance toute paternelle, l'apôtre saint Paul, au milieu de ses hautes fonctions, et

malgré «les soucis dont l'accablaient toutes les églises, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, » et depuis l'Illyrie jusqu'en Espagne, reportait ses regards sur les circonstances personnelles de son bien-aimé disciple, sur sa santé, sur ses faiblesses d'estomac, sur ses fréquentes maladies, et sur les habitudes imprudentes de son régime journalier. — Vous y apprendrez encore un fait historique qui jettera pour vous une utile lumière sur la nature des dons miraculeux. Malgré tout l'intérêt de saint Paul pour les maux de son disciple, il ne lui était point possible de rétablir Timothée, à lui qui cependant avait si souvent guéri des malades, et même ressuscité des morts; parceque les apôtres (et nous l'apprenons encore par ce verset, comme par la maladie d'Epaphrodite [1]) n'avaient point reçu le don continuel des miracles, non plus que celui de la théopneustie; et parcequ'il fallait que cette vertu leur fût renouvelée pour chaque occasion particulière.

Mais si toutes ces leçons de l'Apôtre sont importantes, et si nous les recevons toutes ainsi dans un seul verset, et de la manière la plus propre à nous toucher, oh! qu'elles deviennent belles et qu'elles sont pénétrantes, pour une âme simple et chrétienne, dès qu'elle a la certitude que ce n'est

(1) Philip., II, 27.

pas ici la parole d'un homme de bien seulement; que ce n'est pas même celle d'un apôtre seulement; mais que c'est la voix de son Dieu, qui veut lui enseigner, sous une forme si affectueuse, la sobriété, l'affection fraternelle, l'intérêt tendre des uns pour la santé des autres, l'utilité des afflictions et des infirmités pour les plus zélés serviteurs de Dieu; et qui, pour nous donner toutes ces précieuses leçons, daigne s'adresser à nous par la bouche d'une simple créature! car l'Eternel est bon; il a mis ses tendres compassions au-dessus de toutes ses œuvres; les cieux sont son trône, et la terre est son marche-pied; il compte les étoiles; il guérit ceux qui ont le cœur brisé, et il recueille nos larmes dans ses vaisseaux[1].

On nous oppose souvent encore ces salutations qui terminent les épîtres de saint Paul, et qui ne sont, après tout, nous dit-on, que comme ces compliments vulgaires dont nous usons tous en finissant une lettre. Il n'y a rien là d'indigne d'un apôtre, ajoute-t-on : mais il n'y a rien là non plus d'inspiré. Le Saint-Esprit y a laissé courir la plume de Paul, pour qu'il y donnât un libre cours à ses affections personnelles, comme nous laisserions nous-mêmes un secrétaire terminer seul, par

(1) Ps. CXLV, 9. Esaïe, LXVI. 1. Ps. LVI, 8, 9.

les compliments d'usage, une lettre dont nous lui aurions dicté les premières pages. — Qu'on voie, par exemple, le dernier chapitre de l'Épître aux Romains. N'est-il pas assez évident que l'Apôtre s'y livre, pendant seize versets, aux réminiscences toutes personnelles de son amitié? L'aride nomenclature de toutes ces personnes avait-elle besoin du Saint-Esprit? L'Apôtre en indique dix-huit par leurs noms, sans compter toutes celles qu'il faut saluer collectivement dans la maison d'Aquilas, dans celle de Narcisse, ou dans celle d'Aristobule. Ces versets ne demandent point d'inspiration; et il aura suffi, tout au plus, pour les faire écrire, de cette surveillance que l'Esprit du Seigneur exerçait encore sur les écrivains sacrés, alors même qu'il les abandonnait à leur personnalité.

Nous ne craignons pas de l'avouer; nous prenons plaisir à rappeler ici ces seize versets si souvent objectés; car ils sont au contraire du nombre des passages dont la divine sagesse se recommande par elle-même; et si vous y regardez de près, vous y admirerez bientôt avec nous la fécondité, la condescendance et l'élévation de ce mode d'enseignement; vous y trouverez, sous la forme la plus pratique et la plus naïve, un vivant tableau d'une église primitive; vous y surprendrez avec un vif intérêt les rapports de ses membres les uns avec les autres; et vous y verrez à quelle hauteur peuvent

s'élever dans son sein les plus ignorés mêmes et les plus faibles d'entre eux.

Écoutez-y d'abord avec quel tendre intérêt l'Apôtre recommande à la charité de l'église de Rome cette humble femme qui, de Corinthe, faisait, à ce qu'il paraît, le voyage d'Italie pour ses affaires temporelles. C'était une bien aimée sœur, qui s'était mise au service des saints, et qui n'avait pas craint d'ouvrir sa maison à un grand nombre de fidèles, et à Paul lui-même, malgré les périls de cette hospitalité. Elle était servante de l'église de Cenchrée. Il fallait donc que les frères qui étaient à Rome l'accueillissent selon le Seigneur, et qu'on l'assistât dans tous ses besoins.—Voyez ensuite quel exemple l'Apôtre nous donne, en quelques mots, de cette urbanité chrétienne qui devrait caractériser tous les rapports mutuels des enfants de Dieu. Admirez comment, pendant qu'il passe si rapidement en revue les frères et les sœurs de l'église de Rome, il sait répandre, jusque sur cette nomenclature qu'on dit aride, la douce onction de sa charité. Il a quelques mots d'encouragement et de tendre estime pour chacun d'eux; il y rappelle l'hospitalité généreuse de Phœbé, les dangers de mort qu'Aquilas et sa compagne ont affrontés pour lui, l'honneur d'Épainète d'avoir été le premier des Achéens convertis à Jésus-Christ, les grands travaux de Marie, d'Andronique et de Junias, qui l'ont même

précédé dans la foi; son amour chrétien pour Amplias, les œuvres évangéliques d'Urbain, la fidélité éprouvée d'Apelles, les travaux multipliés de Tryphène et de Tryphose dans le Seigneur, et ceux de la bien aimée Perside. — Quel appel encore à la conscience de tout lecteur sérieux que ce rapide catalogue ! Voilà donc, devra-t-il se dire, ce qu'étaient les fidèles qu'on faisait saluer dans l'église de Rome ! Et si le même apôtre écrivait une lettre à l'église où j'occupe moi-même une place pour quelques jours, que dirait-il de moi? mon nom s'y trouverait-il? pourrait-il y ajouter que j'accueille, comme Phœbé, les saints dans ma maison ; que je tiens, comme Aquilas et Priscilla, des assemblées chrétiennes sous mon heureux toit? que j'ai, comme Marie, pris beaucoup de peine pour les ministres du Seigneur ; que j'ai souffert pour Jésus-Christ, comme Andronique et Junias; que je suis un homme éprouvé en Christ, comme Apelles; que je suis élu en notre Seigneur, comme Rufus; que je suis, comme Urbain, son compagnon d'œuvre; que je prends de la peine en notre Seigneur, comme Tryphène et Tryphose; et que j'en prends même beaucoup, comme Perside la bien aimée?

Mais voyez surtout quelle leçon pour les femmes chrétiennes, dans ces admirables versets. Dans la naïve familiarité des salutations qui terminent cette admirable lettre, comme il leur montre la hauteur

de leur vocation! Quel rôle important leur est donc assigné dans l'église, et quelle place dans les cieux! Sans avoir encore vu la ville de Rome, Paul y mentionne, par leur propre nom, et comme ses compagnons d'œuvre, jusqu'à neuf ou dix femmes. C'est d'abord, outre Phœbé, cette admirable Priscilla, cette heureuse épouse de l'heureux Aquilas, qui avait été jusqu'à s'exposer au supplice pour l'Apôtre, et pour qui toutes les églises des gentils ressentaient de la reconnaissance. C'est ensuite une dame nommée Marie, qui avait, dit-il, pris beaucoup de peine pour les apôtres; c'était Tryphène, c'était Tryphose, qui travaillaient encore dans le Seigneur; c'était Perside, qui lui était particulièrement chère, et qui avait pris beaucoup de peine en notre Seigneur; c'était Julie, c'était la sœur de Nérée; c'était peut-être Olympie [1]; c'était enfin la vénérable mère de Rufus. Et remarquez, en passant, avec quel respect il nomme cette dame, et avec quelle délicatesse il va la saluer du tendre nom de mère. N'est-ce pas là cette politesse chrétienne qu'il recommandait à ces mêmes Romains, au chapitre 12ᵉ de cette épître : « Saluez Rufus, élu au Seigneur, écrit-il, et sa mère qui EST AUSSI LA MIENNE! » — Quel touchant

(1) Ou Olympias. Ce nom pourrait être celui d'une femme; mais il est plus probablement celui d'un homme. — (2) Rom., XII, 10.

modèle encore ces mêmes versets ne proposent-ils pas aux maris et aux femmes, dans la personne d'Aquilas et de Priscilla! —Vous les voyez ici dans Rome; vous les aviez pu voir, cinq ans auparavant, chassés d'Italie par l'empereur Claude, arrivant à Corinthe, et recevant chez eux l'apôtre saint Paul; puis, dix-huit mois après, partant avec lui pour l'Asie, et demeurant à Éphèse, où ils avaient déjà une église dans leur maison [1], et où ils accueillaient avec tant de succès le jeune et brillant Apollos, qui, malgré ses talents, se trouvait heureux de se mettre à l'école de leur conversation chrétienne et de leur charité. Maintenant que Claude vient de mourir pour faire place à Néron, vous les voyez, à peine de retour à Rome, consacrer déjà leur nouvelle demeure à l'église de Dieu. C'est chez eux qu'elle se rassemble; et vous apprenez encore ici, comme en passant, que ces deux époux n'avaient pas hésité d'exposer ensemble leur cou pour la vie de saint Paul.

Mais, outre toutes ces leçons qui, dans ces seize petits versets, sont offertes à nos consciences, vous y pouvez apprendre encore deux faits d'une haute importance pour l'histoire de l'église.—Et d'abord vous y voyez, avec la plus naïve et la plus pleine évidence, qu'il n'était alors question, dans Rome, ni de saint Pierre, ni de son épiscopat, ni de sa papauté,

(1) 1 Cor., XVI, 19.

ni de sa primauté, ni même de sa présence. Ne reconnaîtrez-vous pas une prévision prophétique dans le soin qu'a pris ici le Saint-Esprit de faire, pour cette épître aux Romains, ce qu'il n'à fait pour aucune autre des quatorze lettres de saint Paul, et de la terminer ainsi par un long catalogue des femmes et des hommes les plus estimés alors dans toute l'église Romaine? Voilà donc l'apôtre des gentils, qui, vingt ans après sa conversion, leur écrit en saluant au milieu d'eux jusqu'à vingt-huit personnes par leur nom propre, et beaucoup d'autres encore par des désignations collectives, et qui ne leur dit pas un mot pour le prince des apôtres, comme on l'appelle, pour le vicaire de Jésus-Christ, pour son supérieur, pour le chef de l'église universelle, pour le fondateur de l'église romaine!! — Saint Pierre était apôtre de la circoncision, et non pas des gentils [1] : sa place était à Jérusalem; c'est là qu'il le faut chercher, et c'est là que saint Paul l'avait toujours trouvé. — Dans son premier voyage, trois ans après sa conversion, Paul l'y visite, et demeure quinze jours dans sa maison [2]. Dans son second voyage, pour le premier concile, il l'y rencontre encore. Dans son troisième voyage, en l'an 44, à l'époque de la mort d'Hérode Agrippa, c'est encore là qu'habite saint Pierre [3]. Dans

(1) Galat., II, 7, 8, 9. — (2) Galat., I, 8. — (3) Act. XII, 1, 3.

son quatrième voyage, dix-sept ans après sa conversion[1], saint Paul l'y retrouve encore, dans la charge, notez-le bien, d'apôtre, non des gentils, mais de la circoncision. Et quand enfin il est en chemin pour son cinquième et dernier voyage, il écrit aux Romains et aux Galates; et alors; pour que toute l'église sache bien que Pierre n'est point à Rome et qu'il n'y avait jamais été, Paul aura soin de saluer par leur nom tout ce qu'il y avait alors de distingué parmi les fidèles de Rome, même parmi les femmes. Quel est l'évêque de nos jours, dans la secte latine, qui osât écrire une lettre en seize chapitres à l'église de Rome, sans lui dire un seul mot, ni de saint Pierre, ni de celui qu'on y a nommé le Vicaire de Jésus-Christ[2]?

Mais il est un autre fait historique, plus intéressant encore, à la connaissance duquel ces seize mêmes versets, qu'on disait inutiles, nous conduisent par les traits les plus frappants. — Voyez, dans les détails mêmes de ces courtes salutations, par quels humbles instruments, et cependant avec quelle étendue, l'évangile s'était établi en si peu de temps dans la puissante Rome. — Aucun apôtre n'y avait mis les pieds[3]; et voyez toutefois quels avaient été déjà, par le seul travail des voyageurs,

(1) Galat., I, 7. — (2) Voyez sur ce sujet l'excellente dissertation du pasteur Bost : « *Du pouvoir de saint Pierre dans l'Église.* » Genève, 1833. — (3) Rom., I, 11, 13, 14, 15; XV, 20.

des artisans, des marchands, des femmes, des esclaves et des affranchis qui se trouvaient dans Rome, les progrès de la parole de Dieu! — Jésus-Christ y avait déjà des disciples jusque dans les palais des princes juifs qui résidaient auprès de la cour impériale, et jusque chez les hommes païens qui servaient de plus près la personne de Néron. — Saint Paul demande qu'entre autres chrétiens on salue de sa part, premièrement, « ceux d'entre les gens d'Aristobule, » et secondement, « ceux d'entre les gens de Narcisse, qui étaient dans le Seigneur. » — Or, le premier de ces grands personnages était le frère d'Agrippa-le-Grand et de l'impure Hérodias; le second était le tout-puissant favori de l'empereur Claude. Agrippine ne le fit mourir qu'à la fin de l'an 54.

Ah! que tout ce qui s'appelle chrétien renonce donc pour toujours à ces téméraires systèmes, où l'on s'élève contre des paroles des Écritures, pour en contester la convenance; où l'on ose ôter de la Bible de Dieu tel passage, telle parole, pour en faire (au moins quant à ce passage, à cette parole) une Bible de l'homme; et où l'on se rend ainsi responsable de toutes les témérités qui seront osées ailleurs, par des docteurs plus hardis, imitant sur un livre ce qu'ils vous auront vu faire sur un verset. — Quelle idée se fait-on des écrivains sacrés, quand on leur suppose la folle audace de mêler

leurs propres oracles aux oracles du Tout-Puissant ? — Nous nous rappelons un homme aliéné, pensionnaire de nos hôpitaux, dont la main cependant, comme copiste, était assez belle pour qu'un ministre de Genève l'employât à transcrire ses sermons. La confusion de celui-ci fut grande, lorsqu'en revoyant ses cahiers il s'assura que ce malheureux avait cru devoir en enrichir toutes les pages de ses propres pensées. — Il y a moins loin cependant d'un insensé à un ministre, fût-il saint comme Daniel et sublime comme Esaïe, que de Daniel ou d'Esaïe à la Sagesse éternelle !

Maintenant donc, parvenus jusqu'ici, nous voudrions, avant d'aller plus loin, recommander à nos lecteurs, dans l'usage de la critique sacrée, trois précautions dont la doctrine de l'inspiration devra leur faire sentir l'importance et la nécessité.

CHAPITRE IV.

DE L'USAGE DE LA CRITIQUE SACRÉE, DANS SES RAPPORTS AVEC LA THÉOPNEUSTIE.

Il faut qu'on nous comprenne. Loin de nous la pensée d'attacher aux travaux de cette utile science la moindre défaveur ! Nous les honorons, au contraire ; nous les disons nécessaires ; nous les étudions ; nous pensons que tous les ministres de l'évangile sont tenus de les connaître, et nous croyons que l'église chrétienne leur doit la plus haute reconnaissance. — C'est une noble science que la critique sacrée. Elle l'est par son objet : étudier les destinées du texte sacré, son canon, ses manuscrits, ses versions, ses témoins et ses innombrables citateurs ; — elle l'est par ses services : que de triomphes remportés sur l'incrédulité, que d'objections réduites au silence, que de mauvais doutes dissipés pour toujours ! — elle l'est par son histoire : que d'hommes éminents lui ont consacré ou le dévouement d'une vie pieuse, ou la puissance du plus beau génie ! — elle l'est enfin par ses

immenses travaux, dont personne peut-être n'aura jamais la mesure, s'il ne l'a pas étudiée.

Dieu nous garde donc d'opposer jamais la foi à la science; la foi, qui vit de la vérité, à la science qui la cherche! la foi, qui s'en va la saisir directement dans la main de son Dieu, à la science qui la cherche ailleurs plus indirectement, et qui souvent la trouve! Tout ce qui est vrai dans un lieu est en harmonie préétablie avec ce qui est vrai dans un autre lieu plus élevé. La foi sait donc dès l'abord, et avant d'avoir rien vu, que toute vérité lui rendra témoignage. Si donc toute science vraie, quelle qu'elle soit, est amie de la foi, la critique sacrée est plus que son amie : elle est presque de sa parenté. — Mais si elle est honorable, utile, nécessaire, elle n'est tout cela qu'aussi long-temps qu'elle demeure vraie, et qu'elle reste à sa place. Tant qu'elle ne sort pas du champ qui lui appartient, elle est digne de nos respects; mais dès qu'elle en sort, il faut la réprimer; ce n'est plus alors une science, c'est une folle divination.— Or, comme elle a trois tentations d'en sortir, nous désirons pour cela recommander ici trois précautions aux jeunes hommes qui l'étudient.

SECTION Ire. — La critique sacrée est une savante, et non pas un juge.

D'abord la science critique ne demeure plus en sa place, quand, au lieu d'être une savante, elle veut être un juge ; quand, au lieu de recueillir les oracles de Dieu, elle les compose, les décompose, les canonise, les décanonise ; et quand elle rend elle-même des oracles ! — Alors elle ne tend à rien moins qu'à renverser la foi par sa base. Nous l'allons montrer.

Employez votre raison, votre temps et toutes les ressources de votre génie à vous assurer si le livre qu'on a mis dans vos mains, sous le nom de Bible, renferme en effet les mêmes oracles de Dieu, dont le premier dépôt fut confié, sous la providence divine, au peuple des Juifs[1], et dont le second dépôt, sous la même garantie, fut remis à l'Église universelle dès les temps apostoliques. Assurez-vous ensuite si ce livre est authentique, et si les copistes ne l'ont point altéré. Tout ce travail est légitime, rationnel, honorable ; il a été fait avant vous avec abondance ; mais si les investigations d'autrui ne vous ont pas satisfait, reprenez-les, poursuivez-les, instruisez-nous ; et toutes les églises de Dieu

(1) Rome, III, 1, 2.

vous en rendront grâces. Mais après tout ce travail, mais lorsque vous avez bien constaté que la Bible est un livre authentique, mais quand la science et la raison vous ont montré clairement que les sceaux irrécusables du Dieu tout-puissant y sont suspendus, et qu'il y a mis sa puissante signature, alors écoutez ce que nous crient et la science et la raison; alors, fils des hommes, écoutez Dieu; alors, *sursùm oculi, flexi poplites, sursùm corda!* alors, à genoux! les cœurs en haut! dans la révérence, et dans l'humiliation! Alors la science et la raison n'ont plus à juger, mais à recevoir; plus à prononcer, mais à comprendre.— C'est une tâche encore, et c'est une science, si vous le voulez; mais ce n'est plus la même : c'est la science de l'intelligence et de la soumission.

Que si votre sagesse, au contraire, après qu'elle a reçu la Bible comme un livre authentique, prétend se constituer le juge de ce qui s'y trouve contenu; si, de ce livre, qui se dit inspiré, et qui déclare vous devoir juger vous-même au dernier jour, elle ose retrancher quelque chose; si, s'asseyant, comme les anges du jugement dernier[1], pour tirer le livre de Dieu sur les rivages de la science, pour recueillir dans ses vases ce qu'elle y voit de bon, et pour jeter dehors ce qu'elle y trouve de mauvais,

(1) Math., XIII, 48.

elle prétend y trier la pensée de Dieu d'avec celle de l'homme ; si, par exemple, pour n'en citer qu'un seul trait entre mille, elle ose nier, comme Michaëlis, que les deux premiers chapitres de saint Mathieu soient de Dieu, parcequ'elle n'en approuve pas les citations scripturaires ; puis, nier l'inspiration de Marc, et celle de Luc, parcequ'elle les a trouvés, dit-elle, en contradiction avec saint Mathieu [1] ; en un mot, si elle pense pouvoir soumettre le livre, reconnu pour authentique, au contrôle outrageux de son ignorance et de son sens charnel ; alors, il faut qu'on la réprouve : elle est en révolte, elle juge Dieu. Alors, c'est là une énormité, aussi réprouvée par la raison qu'elle l'est par la foi. Alors, ce n'est plus là de la science, c'est de la fascination ; ce n'est plus là du progrès, c'est de l'obscurantisme.

On en pourra juger, si l'on compare à ce mauvais travail des théologiens sur la parole de Dieu, la marche plus raisonnable que suivent les physiciens et les naturalistes dans leurs études sur ses œuvres. Ici, du moins, on tient d'avance pour axiome que tous les objets de la Création répondent à des fins pleines de sagesse et d'harmonie. Ici, la science s'applique, non pas à contester ces fins, cette sagesse, ces harmonies ; mais à les découvrir.

(1) Introduction au Nouv.-Test., par Michaëlis, t. II, p. 17; t. I, p. 206, 214. (Traduction anglaise.)

Ici, ce qu'on appelle progrès dans la science, ce n'est pas la témérité de contrôler les œuvres de son Dieu ; c'est le bonheur de les avoir sondées, d'en avoir mieux reconnu les merveilles, d'avoir pu les proposer sous quelques aspects nouveaux à l'admiration du monde, et d'avoir ainsi trouvé des motifs nouveaux pour s'écrier encore :

Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

Pourquoi donc les chrétiens ne feraient-ils pas des œuvres de Dieu dans la Rédemption, ce que les naturalistes font des œuvres de Dieu dans la Création? Pourquoi, si, parmi les païens mêmes, un médecin, le grand Galien, a su dire « qu'en décrivant les diverses parties du corps humain, il composait un hymne en l'honneur de celui qui nous a faits, » pourquoi le chrétien ne comprendrait-il pas que décrire avec vérité les diverses parties de la parole de Dieu, ce serait toujours « composer un hymne en l'honneur de celui qui l'a faite? » — Ainsi pensaient les Pères apostoliques; ainsi, par exemple, le pieux Irénée, disciple de Polycarpe, l'élève de saint Jean : « Les Écritures sont parfaites, disait-il.
« —Que, dans les Écritures, Dieu enseigne toujours;
« et que l'homme apprenne toujours! C'est ainsi
« que, du sein de la *polyphonie* de leurs enseigne-
« ments, une admirable *symphonie* se fera entendre

« en nous, louant par des hymnes le Dieu qui a « fait toutes choses [1]. »

Quand on viendrait nous dire qu'il existe une nation très studieuse, chez qui la science de la Nature, prenant une direction nouvelle, a commencé d'immenses travaux, dans le but d'établir qu'il y a des méprises dans la Création : des plantes mal construites, des animaux mal conçus, des organes mal adaptés ;... que penseriez-vous de ce peuple et de son grand labeur ? Croiriez-vous qu'on y fait progresser la science ? Ne diriez-vous pas plutôt qu'on l'obscurcit, qu'on la dégrade, et qu'on s'y fatigue doctement à trouver l'art d'ignorer ? — Tant que les anatomistes n'ont pu s'expliquer l'usage du foie dans le corps de l'homme, ou des antennes dans celui des insectes, ils ne s'en sont pas pris à la Nature : ils n'en ont accusé que leur propre ignorance ; et ils ont attendu. Pourquoi donc, quand vous ne découvrez pas encore l'usage d'une parole dans les Écritures, vous en prendriez-vous à d'autres qu'à vous-mêmes, et n'attendriez-vous pas ?

Cette pensée n'est pas nouvelle ; il y a seize cents ans qu'un homme pieux l'exprimait mieux

(1) « Sic, per dictionum multas voces, una consonans melodia in nobis sentietur, laudans hymnis Deum qui fecit omnia. » D'après le grec conservé par Jean Damascène : διὰ τῆς των λέξεῶν πολυφωνίας, ἕν σύμφωνον μέλος ἐν ἡμιν ἀίσθησεται. (*Adv. Hæreses*, lib. II, c. 47.)

que nous, et la prêchait avec onction aux hommes de son temps. Nous nous sommes trouvé heureux, pendant que nous l'écrivions, de la rencontrer dans Origène (c'est à la trente-neuvième de ses homélies). « Si jamais, en lisant l'Écriture, dit-il[1], tu « viens à heurter contre quelque pensée qui de- « vienne pour toi comme une pierre d'achoppement « et un rocher de scandale, n'en accuse que toi « seul (ἀιτίῶ σαυτόν) ; ne doute pas que cette pierre « d'achoppement et ce rocher de scandale n'ait un « grand sens (ἔχειν νοήματα), et ne doive accomplir « cette promesse : «Celui qui croira ne sera point con- « fus (Rom., IX, 33). » Commence donc par croire, « et bientôt tu trouveras, sous ce scandale imagi- « naire, *une abondante et sainte utilité*[2]. Si nous « avons reçu le commandement de ne pas prononcer « des paroles oiseuses, parceque nous en rendrons « compte au dernier jugement, combien plus de- « vons-nous penser, à l'égard des prophètes de « Dieu, que toute parole sortant de leur bouche « avait son œuvre à faire et son utilité[3] ! — Je « crois donc que, pour ceux qui savent user de la « vertu des Écritures, chacune des lettres écrites « dans les oracles de Dieu a son but et son œu- « vre (εργαζεται), jusqu'à un iota et un seul trait de

(1) Origenes adamantius, Hom. XXXIX. In Jerem., XLIV, 22. — (2) Πολλὴν ὠφελει ανάγιαν. — (3) Ἐργατικὸν ἦν.

« lettre... Et de la même manière que, parmi les « plantes, il n'en est pas une qui n'ait sa vertu; et « que cependant il n'appartient qu'à ceux qui ont « acquis la science botanique de nous savoir dire « comment chacune doit être appliquée et préparée « pour devenir utile ; de même aussi, quiconque est « un *botaniste saint et spirituel de la parole de Dieu* « (τίς ϐοτανικος ἔστιν ὁ ἁγίος καὶ πνευματικός), celui-là, « recueillant chaque iota et chaque élément, trou- « vera la vertu de cette parole, et reconnaîtra que « rien, dans ce qui est écrit, n'est superflu « (ὅτι οὐδὲν παρέλκει). — Voulez-vous une autre com- « paraison ? — Chaque membre de notre corps a « sa fonction, pour laquelle il y a été placé par le « grand Architecte. Cependant il n'appartient pas « à tous d'en connaître l'usage et la vertu, mais « seulement à ceux des médecins qui se sont oc- « cupés d'anatomie... Hé bien! je considère les « Écritures comme *l'ensemble des plantes de la* « *parole*, ou comme *le corps parfait de la parole.* « Que si tu n'es ni botaniste des Écritures, ni ana- « tomiste des paroles prophétiques, ne va pas t'i- « maginer qu'il y ait quelque chose de superflu ; « et quand tu n'as pu trouver la raison de ce qui « est écrit, ne t'en prends pas aux saintes lettres ; « n'en accuse que toi-même [1]. » — Ainsi parlait Ori-

(1) Et il ajoute : Τοῦτο μοι τὸ προοίμιον εἴρηται καθόλικῶς, χρήσίμον εἶναι δυναμένον εἰς ὅλην τὴν γράφην, ἱνὰ προτράπωσιν οἱ

gène; mais nous aurions pu trouver des pensées toutes semblables dans d'autres Pères, et particulièrement dans l'évêque Irénée [1], plus proche encore des temps apostoliques.

Cependant, il faut bien le faire remarquer encore, cette prétention de juger la parole de Dieu renverse tous les fondements de la foi. Elle la rendrait même impossible dans le cœur de tous les hommes un peu conséquents. Il n'est que trop facile de le démontrer.

Pour qu'une âme reçoive la vie, il faut qu'elle reçoive la foi; pour qu'elle ait la foi, il faut qu'elle croie Dieu; pour qu'elle croie Dieu, il faut qu'elle commence par renoncer aux préjugés de sa propre sagesse sur le péché, sur l'avenir, sur le jugement, sur la grâce, sur elle-même, sur le monde, sur Dieu, sur toutes choses... N'est-il pas écrit que « l'homme naturel ne reçoit pas les choses de « l'Esprit de Dieu, qu'il ne peut même les rece- « voir, et qu'elles lui semblent une folie [2] ? » L'Évangile choquera donc sa raison ou sa conscience, ou l'une et l'autre tout ensemble. Et cependant il faut qu'il s'y soumette sur le seul témoignage de Dieu; et ce n'est qu'après l'avoir ainsi reçu, qu'il

θέλοντες προσέχειν τῆ ἀναγνόσει, μηδὲν παραπέμπεσθαι ἀναξετάστον καὶ ἀνεξερεύνητον γράμμα.

(1) Irenée, Adv. Hæres., lib. II, c. 47. — (2) 1 Cor., II, 14. — I, 23.

le reconnaîtra comme étant « la sagesse de Dieu « et la puissance de Dieu, à salut pour tout croyant.» — Vous voyez qu'il faut donc qu'il croie sans avoir vu; c'est-à-dire qu'il faut que l'Évangile, avant qu'il l'ait compris, confonde sa propre sagesse, répugne à son cœur naturel, soufflète son orgueil, et damne sa propre justice. — Comment donc le feriez-vous jamais accepter à des hommes qui auraient le malheur de vous imiter, et qui voudraient, comme vous, attendre d'avoir tout approuvé, pour tout recevoir? Imbus de vos principes, ils imputeront à l'homme, dans les Écritures, tout ce qui choque leur sens charnel. Ils croiront qu'il en faut retrancher les préjugés des apôtres sur les conséquences du péché d'Adam, sur la Trinité, sur l'expiation, sur les peines éternelles, sur la géhenne, sur la résurrection des corps, sur la doctrine des démons, sur l'élection, sur la justification gratuite du pécheur par la foi, peut-être aussi sur les miracles. — Comment donc, s'il a le malheur de faire ce que vous faites, un homme trouvera-t-il jamais la vie, la paix et la joie, par le moyen de la foi? Comment espérerait-il contre espérance! Comment se croira-t-il jamais sauvé, lui misérable? — Il faudra qu'il passe ses jours dans des doctrines vagues, vaporeuses, incertaines; et que sa vie, sa paix, son amour, son obéissance demeurent, jusqu'à sa mort, telles que ses doctri-

nes! — Nous concluons donc par ce premier conseil : Faites de la science critique une savante; n'en faites pas un juge.

Section II. — Que la critique sacrée soit une historienne, et non pas une devineresse.

Il est, relativement à l'inspiration des Écritures, une autre précaution non moins importante, qu'il nous faut signaler dans l'emploi de la science.

L'œuvre de la critique sacrée est de recueillir des faits sur les Écritures; ne lui permettez pas de vous engager dans de vaines hypothèses. Elle vous y ferait beaucoup de mal. Ce doit être une historienne; n'en faites pas une prophétesse. Quand elle devine, ne l'écoutez plus, tournez-lui le dos; car elle vous ferait perdre votre temps et plus que votre temps. — Or, la sauvegarde du fidèle, ici, c'est encore la doctrine de l'inspiration, telle que nous l'avons signalée; je veux dire, de l'inspiration, non des hommes, mais du livre.

Toute l'Écriture est divinement inspirée : voilà ce que nous déclare le livre authentique des Écritures. Mais que s'est-il passé dans l'entendement et dans la conscience de l'écrivain sacré? Voilà ce qui ne nous est presque jamais révélé, et ce dont la connaissance ne nous est point demandée. On a fait de longues pertes de temps et de paroles, pour avoir méconnu ce grand principe. L'Écriture est

inspirée, soit que l'auteur ait eu connaissance préalable de ce que Dieu lui faisait écrire, soit qu'il ne l'ait point eue. — Qu'on ait donc étudié, dans chaque livre de la Bible, les particularités de son style, de son langage, de son raisonnement, et toutes les circonstances de son écrivain sacré, nous ne saurions voir que du bien dans ces recherches : elles sont utiles, légitimes, respectueuses ; et c'est bien là de la science.— Qu'on ait ensuite cherché, par ces caractères mêmes, à en fixer la date et l'occasion ; nous ne saurions encore voir rien que d'instructif et de convenable dans une telle étude. Il peut être utile, par exemple, de savoir que c'était sous un Néron que saint Paul écrivait aux Juifs [1] : « Soyez soumis aux puissances qui subsistent. » Il peut être bon de connaître que saint Pierre était marié depuis plus de vingt-trois ans, lorsque saint Paul rappelait aux Corinthiens [2] que cet apôtre (le premier des papes, comme on l'appelle) menait encore sa femme avec lui dans tous ses voyages apostoliques, et que les autres apôtres, et que saint Jacques même (réputé la première des colonnes de l'Église [3]) en faisaient autant. C'est encore là de la science.—Nous estimons à haut prix, pour l'Église de Dieu, tout travail qui lui fait mieux comprendre un passage, oui, ne fût-ce qu'un seul

(1) Rom., XIII, 1. — (2) 1 Cor., IX, 5. — (3) Gal., II, 9.

passage, qu'un seul mot de la sainte Écriture. — Mais qu'on en vienne ensuite à de creuses hypothèses; qu'on fasse mille conjectures sur les écrivains sacrés, pour faire dépendre leur parole du hasard de leurs circonstances présumées, au lieu de considérer leurs circonstances comme préparées et voulues de Dieu pour leurs enseignements; qu'on subordonne la nature, l'abondance ou la concision de ces enseignements au concours plus ou moins fortuit de leurs ignorances ou de leurs souvenirs; c'est dégrader l'inspiration, et faire descendre le caractère de la parole de Dieu; c'est poser les fondements de l'incrédulité; c'est oublier que « les hommes de Dieu parlèrent, par « le mouvement du Saint-Esprit (φερόμενοι), non « avec des paroles que dictât la sagesse humaine, « mais avec celles que dicte le Saint-Esprit [1]. »

Les évangélistes, a-t-on demandé, se sont-ils lus l'un l'autre? — Et que m'importe, s'ils ont tous été « mus par le Saint-Esprit », et si, comme les Thessaloniciens, je « reçois leur livre, non comme la parole « des hommes, mais, ainsi qu'elle est véritablement, « comme la parole de Dieu [2] ? » — Qu'on ait fait, en passant, cette question, elle peut être très innocente; mais elle ne l'est plus, à la manière dont on la traite, et avec l'importance qu'on lui donne. —

(1) Cor., II, 13. — 1 Pier., I, 21. — (2) 1 Thes., II, 13.

En peut-il résulter qu'un seul passage des saints Livres soit éclairci, et sa vérité plus établie? Nous ne le pensons pas.

Qu'on demande si saint Jean a lu les Évangiles des trois autres; si saint Marc et saint Luc ont lu l'Évangile de saint Mathieu, avant d'écrire le leur (comme le veulent le docteur Mill [1] et le professeur Hug[2], et comme ne le veulent pas le docteur Lardner [3] et le professeur Michaelis [4]); qu'on demande si les évangélistes ne firent que transcrire avec discernement les portions les plus importantes de la tradition orale (comme l'a voulu le docteur Gieseler [5]); qu'on fasse là-dessus de gros volumes, pour attaquer ou défendre ces systèmes, comme si la foi et même la science y étaient véritablement intéressées, et comme s'il en devait résulter de grandes choses pour l'Église chrétienne; qu'on affirme que les trois premiers Évangélistes avaient consulté quelque document original maintenant perdu, grec selon les uns, hébreu selon les autres (comme le songeait d'abord Jean Le Clerc, et comme l'ont imaginé, soixante ans après lui, MM. Kopp, Michaëlis, Lessing, Niemeger, Eichhorn, et d'autres [6]);

(1) Millii Proleg., § 108. — (2) Einleitung in die Schriften des Neuen-Testaments. Stutgart, 1821. — (3) Vol. VI, pag. 220-250. — (4) Introduction, etc., tom. I, pag. 112-129. — (5) Historisch-kritischer Versuch, etc. Minden, 1818. — (6) Horne's, Introduction, vol. II, p. 443, édit. 1818.

qu'on s'enfonce encore plus loin dans ce champ romantique ; qu'on arrive jusqu'au drame si compliqué de l'évêque de Landaff[1], avec son premier document historique hébreu, son second document hébreu dogmatique, son troisième document grec, son quatrième document (traduction du premier), puis ses documents de deuxième classe, formés par la traduction de Luc et de Marc et de Mathieu, ce qui réduit enfin les sources au nombre de sept, sans en compter trois autres particulières à saint Luc et à saint Marc ; ou bien encore, qu'avec M. Veysie[2], en Angleterre, et le docteur Gieseler, en Allemagne, on fasse dériver ou les trois premiers Évangiles, ou les quatre Évangiles, des narrations apocryphes répandues antérieurement dans les églises chrétiennes ; qu'on veuille, avec le premier de ces docteurs, que Marc les ait copiées avec une exactitude plus littérale que Luc, en raison, dit-on, de son ignorance du grec, tandis que Mathieu, d'abord écrit en hébreu, aura sans doute plus tard été traduit en grec, par une personne qui l'aura modifié sur saint Marc et saint Luc, et nous l'aura enfin donné tel que nous le possédons ; — qu'on n'ait pas essayé ces systèmes dans quelques phrases, comme une recherche de curiosité

(1) Bishop Marsh's *Michaëlis*, vol. III, part. II, p. 361. — (2) Veysies Examination,, p. 56.

passagère, mais qu'on ait écrit là-dessus tant et de si gros volumes, comme si les intérêts du règne de Dieu s'y trouvaient engagés, oh ! nous devons le dire, nous éprouvons, à la vue de toute cette science, un sentiment très douloureux. — Mais, après tout, est-ce là de la science ?— L'astrologie judiciaire est-elle une science ? — Non, ce ne sont plus là des savants : ils ont abandonné les faits; ils prophétisent l'histoire du passé ; ce sont, hélas ! les astrologues de la théologie. — On pense, en astronomie, qu'un livre d'observations sur le plus faible satellite découvert près d'Uranus, ou sur une seconde de parallaxe trouvée à quelque étoile, ou sur une simple tache mesurée dans la lune, est une acquisition précieuse pour la science ; tandis que tous les écrits du comte de Boulainvilliers, et que trois cents volumes sur la sphère barbarique, sur les influences, les aspects ou les horoscopes des sept corps planétaires, ne peuvent être pour elle qu'une folie et qu'un vain encombrement. Ainsi nous estimerons très haut, dans les études de critique sacrée, tout ce qui pourra jeter quelque lumière de plus sur le moindre passage des Écritures ; mais à quoi pourront jamais servir toutes ces creuses hypothèses ? on y quitte les routes lumineuses de la science, aussi bien que celles de la foi; on s'y fatigue dans la recherche du vide ! Vain et bruyant travail de conjectures vaporeuses portées sur les nuages! Il n'en

peut descendre rien de bon! Malheureuses études qui enseignent à douter, là où Dieu enseigne à croire! « Quel est celui-ci, dit l'Eternel, qui vient obscurcir, par des discours sans science, les conseils du Très-Haut? »

En effet, plût à Dieu qu'il n'y eût encore là que de vaines fantaisies et qu'une énorme perte de temps! Mais on fait bien pis que d'y dissiper ses heures : on y perd sa foi; on y fascine les yeux de son esprit; on y distrait la jeunesse studieuse du grand et premier auteur des Écritures. Il est évident que ces recherches oiseuses ne peuvent procéder que d'un manque de foi dans l'inspiration des Écritures. Admettez un moment l'inspiration; admettez que Jésus-Christ a donné à ses apôtres le πῶς καὶ τι, le *quoi* et le *comment* de ce qu'ils devaient dire; admettez que Dieu a fait raconter la vie de Jésus-Christ par ses apôtres, comme il leur a fait réciter sa séance à la droite de Dieu; et aussitôt vous sentez que toutes ces hypothèses se réduisent à néant. Non-seulement elles ne vous apprennent rien, et ne peuvent rien vous apprendre; mais elles donnent le change à vos pensées de foi; elles sapent à petits coups la doctrine de l'inspiration; elles infirment indirectement le témoignage de Dieu, sa certitude, sa perfection; elles détournent de leur vraie direction les pensées de votre piété; elles égarent la jeunesse qui cherchait les eaux vives au

bord du puits des Écritures, et qu'on amène s'échauffer dans les sables, loin des sources jaillissantes en vie éternelle. Qu'y trouvera-t-elle après tout? Des citernes crevassées, des nuées sans eau; et tout au plus peut-être, ces ruisseaux fantastiques que le soleil de la vaine gloire lui dessinera pour quelques jours, comme un mirage trompeur, au-dessus des déserts de ce monde.

Que penserait-on d'un docteur qui prétendrait aller chercher, dans les enseignements de Joseph le charpentier, ou dans les leçons des écoles de Nazareth, la raison des discours de Jésus-Christ, de ses doctrines et de ses paraboles? Oiseux et pernicieux! vous écririez-vous. — Hé bien! il en faut dire autant de tous ces systèmes divinatoires qui veulent nous rendre humainement raison de la confection des Écritures. Oiseux et pernicieux! disons-nous. — Admettez l'inspiration, et tout ce travail s'évanouit comme une folle fantaisie.—Les Écritures sont la parole de Dieu; elle sont dictées de lui; et nous savons que « jamais prophétie ne fut « apportée par une volonté d'homme, mais que c'est « poussés par l'Esprit saint que les saints hommes « de Dieu parlèrent[1]. » L'histoire du neveu de saint Paul, avertissant son oncle dans la prison de l'Antonia, est inspirée de Dieu, quoique Luc ait

(1) 1 Pier., I, 21.

pu l'entendre vingt fois de la bouche de l'apôtre, avant de l'avoir reçue de celle du Saint-Esprit; cette histoire est inspirée, comme celle de cet ange invisible qui vint frapper, de la part de Dieu, le roi des Juifs, sur son trône, dans la ville de Césarée. L'histoire des brebis marquetées et tachetées de Jacob est dictée de Dieu, comme l'histoire de la création des cieux et de la terre. L'histoire de la chute d'Ananias et de Saphira est inspirée, comme celle de la chute de Satan et de ses anges.

Ah ! sans doute les apôtres eurent un document commun, d'après lequel ces saints hommes de Dieu parlèrent; mais ce document, comme l'a si bien dit l'évêque Gleig[1], ce n'est autre chose que la prédication même et que la vie de notre divin Sauveur. Voilà leur prototype.

Quand donc vous entendrez demander de quels documents Mathieu a pu tirer ses récits de la naissance de Jésus-Christ, Luc ceux de ses premières années, Paul l'apparition du Sauveur à saint Jacques, ou les paroles du Sauveur sur le bonheur de donner, Osée les larmes de Jacob, et Jude la prophétie d'Enoch et la contention de Michaël sur le corps de Moïse, répondez : Ils les ont puisés à la même source où Moïse avait appris la création du

(1) *Remarks on Michaëlis Introd. to the N.-T.*, p. 32 et suivantes. — *Horne's Introd.*, II, p. 458. Ed. 1818.

ciel et de la terre. « Le Saint-Esprit, dit l'illustre « Claude [1], s'est servi de la plume des Évangélistes « et des Apôtres..., de Moïse et des Prophètes; il « leur a fourni les occasions d'écrire; il leur en a « donné le désir et les forces : la matière, l'ordre, « l'économie, les expressions, sont de son inspi- « ration immédiate et de sa direction. »

Nous venons de dire comment une doctrine saine sur l'inspiration des Écritures mettra la jeunesse studieuse à l'abri des deux grands égarements de la critique moderne, en même temps qu'elle lui fera tirer de cette noble science tout le bien qu'elle sait donner. Le premier de ces égarements, avons-nous dit, c'est de prétendre juger les Écritures, après en avoir reçu le recueil comme authentique; le second, c'est de se livrer, sur les livres saints, à de dangereuses divinations. Mais il nous reste encore à faire une troisième réflexion sur les rapports de la science avec la grande question qui nous occupe.

Section III. — La critique sacrée est la portière du temple; elle n'en est pas le Dieu.

Cette réflexion se présentera, tout à la fois, sous la forme d'un conseil et d'un argument. Mais qu'on ne

(1) Œuvres posthumes, vol. IV, p. 228.

s'en alarme pas : nous ne nous permettons le conseil que parcequ'il amène à l'argument; car nous n'oublions pas que notre tâche, dans ce livre, est d'établir l'inspiration divine, et non de la prêcher. — Voici d'abord le conseil.

La science est une portière qui vous conduit au temple des Écritures : n'oubliez donc jamais qu'elle n'en est pas le Dieu, et que sa maison n'est pas le temple. En d'autres termes, prenez garde, quand vous étudiez la critique sacrée, d'en rester là, même sous le rapport de la science : elle vous laisse dans la rue; il faut entrer. — Et voici l'argument. — Si vous entrez en effet dans le temple des Écritures, alors, non-seulement vous y trouverez écrit de la main de Dieu, sur tous ses murs, que Dieu le remplit, et qu'il y est partout; mais encore vous en recevrez la preuve par votre expérience; vous l'y verrez partout; vous l'y sentirez partout. En d'autres termes : quand on lit avec soin les oracles de Dieu, on n'y trouve pas seulement la fréquente déclaration de leur entière théopneustie; mais encore on y reçoit dans son intelligence et dans son cœur, par des éclats inattendus, et souvent par un seul verset, ou par la puissance d'un seul mot, une conviction profonde de la divinité qui s'y trouve partout empreinte.

Quant au conseil, il ne faudrait pas qu'on ima-

ginât que nous l'avons donné pour discréditer les investigations de la science : nous le proposons au contraire dans leur intérêt même, et pour les compléter. — En effet, il arrive trop souvent qu'une étude prolongée des dehors du saint Livre, de son histoire, de ses manuscrits, de ses versions, de son langage, absorbe tellement l'attention des hommes qui s'y livrent, qu'ils deviennent inattentifs à ses caractères les plus intimes, à son sens, à son but, à la puissance morale qui s'y déploie, aux beautés qui s'y révèlent, à la vie qui s'y répand. Et comme il existe cependant des rapports nécessaires entre ces caractères et les formes extérieures, il en résulte pour cet homme deux grands maux. Comme homme, il y étouffe sa vie spirituelle, il y compromet sa vie éternelle (mais ce n'est pas de ce malheur que nous parlons dans ces pages) ; comme savant, il y compromet sa science, et se rend incapable d'une saine appréciation des objets mêmes dont elle l'occupe. Elle demeure incohérente, boîteuse, et par-là même rétrécie et rampante. Peut-il connaître le temple ? Il n'en a vu que les pierres ; il ne sait rien du Shekinah ! Peut-il comprendre les types ? Il n'en soupçonne pas même l'antitype : il n'a vu que des autels, des brebis, des couteaux, des ustensiles, du sang, du feu, de l'encens, des costumes et des cérémonies ; il n'a pas vu la rédemption du monde, l'avenir, le ciel, la gloire de Jésus-Christ ! Et, dans

cette condition, il n'a pas même pu saisir les rapports que ces objets extérieurs ont entre eux; parcequ'il n'a pas compris leur harmonie avec tout l'ensemble.

Un savant sans foi, qui, dans les jours de Noé, aurait étudié la structure de l'arche, y aurait perdu son âme sans doute, mais encore il serait demeuré dans l'ignorance d'une grande partie des objets même qu'il prétendait apprécier.

Qu'un voyageur romain, aux jours du grand Pompée, ait voulu décrire Jérusalem et son temple. — Arrivé dans la ville en un jour de sabbat, il se rend au lieu saint avec son guide; il en fait le tour; il en admire les pierres énormes; il en mesure les portiques; il s'en fait dire l'antiquité, et nommer les architectes; il en passe les portes gigantesques, que deux cents hommes ouvrent chaque jour au lever du soleil, et referment à midi; il y voit arriver avec ordre, par milliers, les lévites et les chantres, dans leurs habits de lin; et tandis que, dans l'intérieur, les enfants d'Aaron, revêtus de leurs robes sacrées, accomplissent leurs rites; pendant que les psaumes du roi-prophète retentissent sous les voutes sacrées, et que des milliers de chantres, les accompagnant de leurs instruments, s'entre-répondent dans leurs sublimes antiphonies; tandis que la loi se lit, que la parole se prêche, et que les âmes qui attendent la consolation d'Israël s'élèvent avec

délices aux grandeurs invisibles, et s'émeuvent à la pensée de ce Dieu auprès duquel la rédemption se trouve en abondance; pendant que les vieillards Siméon élèvent leurs pensées « à ce salut glorieux attendu sans cesse ; » que des pécheurs se convertissent; que plus d'un pauvre publicain se frappe la poitrine, et s'en va justifié dans sa maison; que plus d'un jeune cœur se donne à Dieu, comme Nathanaël, et que plus d'une pauvre veuve, délicieusement émue, prépare ses deux pites pour le trésor de Dieu ; pendant que tant de prières invisibles, mais ardentes, montent vers le ciel,... que fait le voyageur? — Il compte les colonnes, admire les pavés, mesure les parvis, examine l'assemblée, dessine l'autel des parfums, le chandelier, la table des pains, l'encensoir d'or; puis sort, monte aux créneaux de la forteresse, descend au Xyste ou au Cédron, fait le tour des murailles en nombrant ses pas, et retourne à son hôtel, pour y rédiger ses observations, et préparer son livre. — Il pourra se vanter sans doute d'avoir vu le peuple, le culte et le temple des Hébreux : il publiera son voyage; et de nombreux lecteurs y chercheront instruction; mais, même sous le rapport de la science qu'il y voulait répandre, combien de jugements faux s'y seront inscrits! et combien ceux qui adoraient dans le temple n'auraient-ils pas à y relever d'erreurs!

Voici donc notre conseil, dans les seuls intérêts

de votre science. — Il faut, à cause des rapports nécessaires qui existent entre les fins éternelles de la parole de Dieu et ses formes extérieures, que, pour bien juger même de celles-ci, vous ayez pris connaissance des autres.

Si vous vouliez juger de ce qu'est un médecin, vous feriez bien de vous informer de son pays, de ses études, des universités qu'il a suivies, et des attestations qui le recommandent; mais, s'il venait le premier à vous dire tous vos maux; s'il vous révélait en vous des impressions et des misères jusque-là vaguement ressenties, mais dont vous reconnaîtriez la réalité secrète, aussitôt qu'il vous les aurait définies; et surtout, s'il vous faisait boire enfin le seul remède qui jamais ait pu vous soulager; oh! alors, une telle expérience ne vous en dirait-elle pas beaucoup plus que ses diplômes?

Hé bien, voilà le conseil que nous osons donner à tous ceux de nos lecteurs qui ont pris quelque connaissance de la critique sacrée. — Lisez la Bible, étudiez la Bible en elle-même et pour elle-même; demandez lui, si vous le voulez, où elle a pris ses grades, et dans quelle école ses écrivains ont étudié; mais venez à ses consultations comme un malade passionné de guérir; mettez autant de soin à faire l'expérience de ses paroles, que vous en avez pu mettre à l'étude de ses diplômes, de son langage et de son histoire; et alors non-seule-

ment vous serez guéri (ce qui n'est pas ici la question), mais vous serez éclairé. — « Celui qui m'a guéri m'a dit : Emporte ton brancard, et marche ! S'il est un pécheur, je ne sais ; je sais seulement une chose ; c'est qu'ayant été aveugle, maintenant je vois[1] ! »

L'auteur ici voudrait dire comment il avait soif de lectures apologétiques, pendant les études de sa jeunesse ; comment Abbadie, Leslie, Huet, Turrettin, Grotius, Littleton, Jennings, Reinhardt, Chalmers étaient ses lectures habituelles ; et comment, travaillé de mille doutes, il ne put enfin être convaincu et satisfait que par la parole même des Écritures. — Elle se rend témoignage, non-seulement par ses assertions, mais par ses effets ; comme la lumière, comme la chaleur, comme la vie, comme la santé ; car elle porte dans ses rayons la santé, la vie, la chaleur, la lumière. — On pourrait me prouver, par de bons calculs, qu'en ce moment le soleil doit être sur l'horizon ; mais en aurais-je besoin, si mon œil le voit, si ses rayons m'inondent et me raniment ?

Lisez donc la Bible, complétez votre science, assortissez-la. — C'est elle qui vous convaincra ; c'est elle qui vous dira si elle vient de Dieu. Et quand vous y aurez entendu une voix qui renverse

(1) Jean, IX, 25.

avec puissance ou qui relève avec tendresse, voix tantôt plus puissante que le bruit des grandes eaux, tantôt douce et subtile, comme ce son qu'entendit Élie : « L'éternel, le miséricordieux, le compatis- « sant, le Dieu qui a pitié, le pitoyable, l'abondant « en grâce, le Dieu qui console, le Dieu qui par- « donne tant et plus !!... » oh alors, nous osons vous le prédire, vous éprouverez que la seule lecture d'un psaume, d'un récit, d'un précepte, d'un verset, d'un mot dans un verset, viendra vous prouver plus puissamment la divine inspiration de toutes les Écritures, que ne l'avaient pu faire peut-être les raisonnements d'ailleurs les plus éloquents et les plus solides des docteurs ou des livres. — Alors vous verrez, vous entendrez, vous sentirez que Dieu y est partout; alors vous ne lui demanderez plus si elle est toute inspirée; car vous la sentirez puissante et efficace, scrutatrice des pensées et des affections du cœur, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, s'enfonçant jusqu'à la division de votre âme et de votre esprit, jusque dans vos jointures et dans vos moëlles, faisant couler vos larmes d'une source profonde et inconnue, vous renversant avec une puissance irrésistible, et vous relevant avec une tendresse et des sympathies qu'on ne peut trouver qu'en Dieu.

Ce que nous venons de dire n'est encore qu'un conseil; mais nous allons montrer à quel égard

cependant ces considérations peuvent être présentées, sinon comme une preuve, au moins comme une puissante présomption en faveur de l'inspiration des mots mêmes de l'Écriture. Nous y signalerons en effet à nos lecteurs une triple expérience, qui de tous temps a porté, chez d'autres chrétiens, de profondes convictions, et dont le témoignage doit au moins leur sembler digne de la plus sérieuse considération.

Sans doute l'une des plus fortes preuves de la divinité des Écritures, c'est cette majesté qui nous y pénètre d'étonnement et de respect; c'est l'imposante unité de ce livre composé, pendant quinze cents années, par tant d'auteurs dont les uns écrivaient déjà deux siècles avant les temps fabuleux d'Hercule, de Jason et des Argonautes, d'autres aux jours héroïques de Priam, d'Achille et d'Agamemnon, d'autres aux temps de Thalès et de Pythagore, d'autres au siècle de Sénèque, de Tacite, de Plutarque, de Tibère et de Domitien, et qui tous cependant poursuivent un même plan, et s'avancent constamment, comme s'ils se fussent entendus, vers une seule et grande fin, l'histoire de la rédemption du monde par le fils de Dieu. C'est cette vaste harmonie de toutes les Écritures, à travers tant de siècles: cet Ancien Testament rempli de Jésus-Christ, comme le Nouveau; cette histoire universelle que rien n'arrête, qui raconte les révo-

lutions des empires jusqu'à la fin des temps, et qui, lorsque ses tableaux du passé sont à leur terme, les continue encore par ceux de l'avenir, jusqu'au moment où tous les empires du monde seront devenus la possession de Jésus-Christ et de ses saints : — à la première page, la terre créée, pour recevoir l'homme qui ne pèche point; aux pages suivantes, la terre maudite, pour recevoir l'homme qui pèche toujours; et à la page dernière, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, pour recevoir l'homme qui ne pèchera plus :— à la première page, l'arbre de vie interdit, le paradis perdu, le péché entrant dans le monde par le premier Adam, et par le péché la mort; à la dernière page, le paradis retrouvé, la vie rentrée dans le monde par le second Adam; la mort vaincue, tout deuil disparu, l'image de Dieu rétablie en l'homme, et l'arbre de vie au milieu du paradis de Dieu. Certes, il y a dans cet ensemble majestueux, qui commence avant qu'il y ait des hommes, et qui se continue jusqu'à la fin des temps, une unité puissante et toute céleste, une convergence séculaire, universelle, immense, dont la grandeur saisit la pensée, dépasse toutes nos conceptions humaines, et proclame la divinité de son auteur aussi irrésistiblement que peut le faire, en une nuit d'été, la vue d'un ciel étincelant d'étoiles, et la pensée de tous ces mondes lumineux qui circulent nuit et jour dans les

immensités de l'étendue. — Μυρία φιλα καὶ σύμφωνα, dit un des premiers Pères de l'Église[1]. — Mais, outre les beautés de cet ensemble que présentent les Écritures, nous avons à contempler encore quelque chose de non moins glorieux, qui nous révèle aussi l'action de Dieu dans leurs moindres parties, et qui nous atteste leur inspiration verbale.

Trois ordres de personnes, ou plutôt trois ordres d'expériences nous en rendront témoignage.

Et d'abord, si vous consultez les ministres qui ont employé toute leur vie à méditer les Écritures pour en nourrir journellement les troupeaux du Seigneur, ils vous diront que, plus ils se sont livrés à cette étude bienheureuse, et se sont appliqués à regarder de près aux oracles de Dieu, plus aussi leur admiration pour la lettre des Écritures s'est accrue. Surpris souvent par des beautés inattendues, ils y ont reconnu, jusque dans les moindres expressions, des prévisions divines, des rapports profonds, des grandeurs spirituelles, qui souvent s'y révélaient par le seul fait d'une traduction plus exacte, ou d'une attention plus longtemps arrêtée sur le détail d'un seul verset. Ils vous diront que le ministre de Dieu qui tient quel-

(1) « *Des myriades d'objets dans un accord et dans une harmonie parfaite.* » Theophilus ad Autolyc., lib. I, cap. 36. — Voyez aussi Justin-Martyr. *ad Græcos cohort.*, c. 8.

que temps près des yeux de son âme quelque texte des Écritures, se sent bientôt appelé au même langage que le naturaliste étudiant au microscope une feuille de la forêt, ses téguments, ses nervures, ses mille pores et ses mille vaisseaux. Celui qui a fait la forêt a fait la feuille! s'écrie celui-ci; oui, dit l'autre; et celui qui a fait la Bible en a fait aussi les versets.

Un second ordre d'expériences dont nous invoquons aussi le témoignage, c'est celui des interprètes des prophéties. Tous ils vous diront avec quelle évidence, dès qu'on a donné quelque temps à cette étude, on reconnaît que, dans ces pages miraculeuses, il faut que chaque verset, chaque mot, sans aucune exception, et jusqu'à la particule en apparence la plus indifférente, aient été donnés de Dieu. La plus faible altération dans un verbe, dans un adverbe, ou dans la plus simple conjonction, pourrait entraîner l'interprète dans l'erreur la plus grave. Et l'on a souvent remarqué que, si les prophéties qui sont maintenant accomplies furent mal entendues avant l'événement, cela vint en grande partie de ce qu'on n'avait pas fait une étude assez attentive de tous les détails de leur texte. — Nous en pourrions citer ici beaucoup d'exemples.

Mais il est encore un troisième ordre de personnes qui nous attestent plus hautement, s'il est

possible, la pleine inspiration des Écritures jusque dans leurs moindres parties : ce sont les chrétiens qui en ont éprouvé la puissance, d'abord dans la conversion de leur âme, puis dans les divers combats, dans les afflictions et dans les épreuves qui l'ont suivie. — Allez chercher, dans les biographies de ces hommes qui furent grands dans le royaume de Dieu, le moment où ils passèrent de la mort à la vie, par la connaissance de Jésus-Christ ; interrogez aussi, autour de vous, sur le même fait, les chrétiens qui ont à leur tour éprouvé cette vertu de la parole de Dieu : ils vous rendront tous un témoignage unanime. — Ils vous diront que, lorsque la sainte Écriture, s'emparant de leur conscience, vint les abattre au pied de la croix, leur y révéler l'amour de Dieu, et faire couler de leurs yeux les larmes de la reconnaissance et de la joie, ce qui les saisit, ce ne fut pas l'ensemble de la Bible, ce ne fut pas un chapitre; ce fut un verset ; ce fut même presque toujours une parole de ce verset ; oui, une parole, qui les pénétra comme la pointe aiguë d'une épée qu'aurait maniée la main puissante de Dieu. Ils la sentirent vivante et efficace, scrutatrice des pensées et des affections du cœur, s'enfonçant dans leur âme, perçant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusque dans leurs jointures et leurs moëlles. C'était une vertu de Dieu qui se concentrait dans une seule parole, et qui la faisait devenir

pour eux « comme un feu, dit l'Éternel, et comme un marteau qui brise la pierre[1]. » Ils vous diront que plus ils sont devenus studieux de la parole sainte, plus aussi ils ont senti s'accroître, par une expérience intime et pénétrante, leur respect pour ses moindres parties; parcequ'ils les ont trouvées « puissantes de par Dieu, comme l'a dit saint Paul, « pour renverser les forteresses, et les conseils, et « toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de « Dieu, et pour amener captives toutes les pensées « à l'obéissance de Jésus-Christ[2]. » — Ils avaient lu, dans le moment du besoin, un Psaume, ou quelques paroles des prophètes, ou quelques sentences des Épîtres, ou quelques récits de l'histoire sacrée; et pendant qu'ils lisaient, voici, une parole était venue saisir leur conscience avec une force inconnue, entraînante, irrésistible. — Ce n'était qu'un mot, mais ce mot restait sur leur âme, il y parlait, il y prêchait, il y retentissait comme si toutes les cloches de la cité de Dieu se fussent ébranlées pour les appeler au jeûne, à la génuflexion, à la prière, à la rencontre de Jésus-Christ, à l'espérance, à la joie! — Ce n'était qu'un mot; mais ce mot était de Dieu. Ce n'était qu'une des cordes les plus chétives en apparence de cette harpe descendue du ciel; mais cette corde était tendue à l'unisson du cœur

(1) Jérém., XXIII, 29. — (2) 2 Cor., X, 4, 5.

de l'homme; il en sortait des accords inattendus, délicieux, tout puissants, qui remuaient tout leur être, et qui bruissaient comme les grandes eaux. Ils sentaient alors que cette corde monte jusqu'au cœur de Dieu, et que ses accords venaient du ciel. Ils y avaient reconnu l'appel de Jésus-Christ; et cette parole avait été pour eux ce que fut près du sépulcre, pour Marie-Magdeleine, ce seul mot de Jésus : Marie! — Comme elle, ils s'étaient écriés : Rabboni, mon maître! c'est donc ta voix, ô mon Sauveur! tu m'appelles, je te reconnais! ah! me voici, Seigneur; je me donne à toi; parle, ton serviteur t'écoute!

Telle est donc la voix de l'église; telle a été de tout temps le témoignage unanime des saints. Cette inspiration que la Bible s'attribue, ont-ils dit, nous l'avons reconnue. Nous la croyons, sans doute, parcequ'elle l'atteste; mais nous la croyons aussi, parceque nous l'avons vue, et que nous en pouvons nous-mêmes rendre le témoignage d'une bienheureuse expérience et d'un sentiment irrésistible.

On pourrait citer par milliers de tels exemples. Contentons-nous de nommer ici deux des plus nobles intelligences qui aient influé sur les destinées de l'église, et servi de guide à l'humanité. — Qu'on se rappelle comment furent allumées les deux plus grandes lumières des temps an-

ciens et modernes, et comment ce fut une seule parole des Écritures qui vint, dans le moment préparé de Dieu, mettre dans leur âme les clartés du Saint-Esprit.

Luther, moine encore, s'en allait à Rome. Il était malade dans son lit, à Bologne, dans une terre étrangère, abattu sous le poids de son péché, se croyant très près de paraître devant Dieu. Ce fut alors que ce verset 17e de l'Épître aux Romains, « *Justus ex fide vivet,*—le juste par la foi vivra,» — vint éclairer tout son être comme un rayon du ciel. Cette seule parole le saisit par deux fois, avec une puissance irrésistible; d'abord à Bologne, pour le remplir de force et d'une paix inexprimable; puis ensuite dans Rome même, pour l'arrêter et pour le relever, pendant qu'avec une foule idolâtre il traînait son corps à deux genoux sur l'escalier fabuleux de Pilate. Ce fut par ce mot que la réformation de l'Occident fut commencée. « Parole créatrice pour le réformateur et pour la réformation » (s'écrie à ce sujet mon précieux ami Merle d'Aubigné); ce fut par elle que Dieu dit alors : « Que la lumière soit; et la lumière fut[1] ! » En vérité, dit le réformateur lui-même, je me sentis comme entièrement renaître; et cette parole fut pour moi la vraie porte du paradis. » *Hìc me prorsùs renatum*

(1) Préface de l'histoire de la Réformation, tome I, p. 210.

esse sensi, et apertis portis in ipsum paradisum intrâsse [1].

Ne se rappellera-t-on pas encore ici le plus grand des docteurs de l'antiquité chrétienne, cet admirable Augustin, quand, dans son jardin près de Milan, malheureux, sans paix, sentant aussi, comme Martin Luther, un orage dans son âme, couché sous un figuier, « *jactans voces miserabiles, et dimittens habenas lacrymis,* » gémissant et versant d'abondantes larmes, il eut entendu d'une maison voisine cette jeune voix qui chantait et répétait en rapide refrain : « *Tolle, lege! tolle, lege!* » « Prends, et lis ; prends, et lis! » — Il alla prendre près d'Alypius le rouleau des Épîtres de Paul qu'il y avait laissé (*adripui, aperui et legi in silentio*); il le saisit, il l'ouvrit, et il y lut en silence le chapitre où se portèrent d'abord ses yeux. Et quand il en fut venu au verset 13 du chapitre XIII de l'Épître aux Romains, alors tout fut décidé d'un mot. — Jésus avait vaincu ; et cette grande carrière du plus saint des docteurs venait de commencer. — — Un mot, mais un mot de Dieu, avait allumé ce fanal puissant dont la lumière devait éclairer dix siècles de l'église, et dont les clartés la réjouissent encore. — Après trente-et-un ans de révolte, de combats, de rechutes, de misère, la foi, la vie, la paix éter-

(1) L. Opp, lat. in præf.

nelle étaient descendues dans cette âme aimante; un jour nouveau, un jour éternel s'était levé pour elle.

Après ces paroles, il n'en voulut pas davantage; il ferma le livre, nous dit-il; il n'avait plus de doute. *Nec ultrà volui legere, nec opus erat;* » car, « avec la fin de cette sentence, un ruisseau de lumière et de sécurité s'était versé dans son âme; et toute la nuit de ses doutes s'était évanouie. » — *Statim quippe cum fine hujusce sententiæ, quasi luce securitatis infusâ cordi meo, omnes dubitationis tenebræ diffugerunt*[1].

Tel est donc le triple témoignage que nous voulions invoquer, et par lequel l'église nous atteste qu'il y a une sagesse et une vertu de Dieu répandue dans les moindres parties de la parole sainte, et que toute l'Écriture est divinement inspirée.

Cependant il faut qu'on nous ait bien compris. Nous n'avons point prétendu, en y appelant, imposer aux uns les expériences des autres. Des preuves de sentiment, nous le savons, ne sont des preuves que pour ceux qui ont senti. Elles sont d'une force irrésistible, sans doute, pour ceux qui, les ayant éprouvées, ont vu se confirmer ainsi avec évidence les témoignages de la parole de Dieu; mais rien ne serait moins logique que de les donner comme des démonstrations aux

(1) Confessions, liv. VIII, ch. XII.

personnes qui leur sont encore étrangères.—Si vous les aviez faites, ces expériences, vous seriez déjà plus que convaincus, et nous n'aurions plus rien à vous dire. Nous ne vous les avons donc présentées que comme de fortes présomptions historiques, espérant vous disposer par cet endroit à recevoir avec plus de faveur et avec une plus prompte soumission les preuves scripturaires que nous allons bientôt mettre sous vos yeux. — Tout un peuple de gens instruits et pieux, disons-nous, vous atteste depuis des siècles, et par une triple expérience, qu'en étudiant de près la parole de Dieu, ils ont été conduits à reconnaître avec évidence l'inspiration des Écritures jusque dans leurs moindres parties : que ce vous soit au moins une puissante recommandation pour écouter avec respect et sans préjugés contraires les témoignages où la Bible elle-même vous dira ce qu'elle est. — Ces témoignages, nous allons les fournir ; mais, en attendant, nous demandons qu'au moins cette voix de l'église vous soit comme ce cri d'une maison voisine : *Prends, et lis, prends, et lis!* Allez prendre votre Bible, mon frère; *adripe, aperi, lege in silentio!* lisez-la dans le silence ! et vous sentirez vous-même jusqu'où va son inspiration; et vous aussi, vous direz, comme Augustin, après tant de combats et tant de larmes : Plus de doute; car l'étoile du matin s'est levée dans mon cœur ! — et

vous n'aurez pas besoin d'en lire davantage. « Nec ultrà voles legere, nec opus erit; statim quippe cum fine unius sententiæ, quasi luce securitatis infusâ cordi tuo, omnes dubitationis tenebræ diffugient! »

CHAPITRE V.

PRÉCIS DIDACTIQUE DE LA DOCTRINE THÉOPNEUSTIQUE.

Nous avons défini et réfuté ; il nous reste à prouver ; mais c'est à la seule parole de Dieu qu'il appartient de le faire. — Si Dieu se révèle, c'est à lui de nous dire, dans cette révélation même, en quelle mesure il l'a voulu faire. Loin de nous les vaines hypothèses ! nous n'y trouverions que nos propres fantaisies, et nous y fascinerions l'œil de notre foi. Que disent les Écritures? c'est là toute la question.

On a demandé si la Bible est inspirée jusque dans son langage. Nous l'avons affirmé.—En d'autres termes (car nous avons consenti volontiers à réduire toute notre thèse à cette seconde expression, équivalente à la première), on demande si les hommes de Dieu nous ont donné les Écritures exemptes de toute erreur, soit grande, soit petite ; soit positive, soit négative. — Nous l'avons affirmé.

L'Écriture se compose de livres, de phrases et de mots. Sans faire aucune hypothèse sur la manière

dont Dieu s'y est pris pour dicter les unes et les autres, nous soutenons, avec l'Ecriture, que cette parole est de Dieu sans aucune exception. — Et si quelqu'un nous demandait comment Dieu s'y est pris pour dicter tous les mots de son livre aux écrivains sacrés, nous attendrions, pour lui répondre, qu'on nous ait fait savoir comment Dieu s'y sera pris pour en dicter toutes les pensées; et nous rappellerions cet enfant qui disait à son père: « Mon père, où Dieu prend-il ses couleurs pour vernir toutes les cerises d'un si beau rouge?— Mon enfant, je vous l'apprendrai, dès qu'on m'aura fait savoir comment il en a teint toutes les feuilles d'un si beau vert. — C'est là toute notre thèse.

Mais, qu'avons-nous fait pour l'établir? — Nous ne l'avons point encore prouvée : c'est à la Bible seule de le faire. — Voici quelle a été jusqu'ici notre marche.

SECTION Ire. — Regard en arrière.

Pour exposer plus clairement la doctrine, nous avons pensé qu'avant d'en venir à ses preuves, il serait utile d'avoir examiné les diverses objections qu'elle a soulevées et les hypothèses par lesquelles on aurait souvent voulu la remplacer.— Pour cela, nous nous sommes attaché surtout à faire toucher au doigt l'erreur originelle de tous ces faux systè-

mes où l'on élude l'inspiration, en prétendant l'expliquer. — C'est le livre qui est inspiré, avons-nous dit; c'est du livre qu'il s'agit, et non des écrivains. On pourrait se passer de croire à l'inspiration des pensées, tandis qu'on ne peut se passer de croire à celle du langage. Si les paroles du livre sont dictées de Dieu, que m'importent les pensées de l'écrivain? Il pourrait être stupide, que ce qui sortirait de ses mains serait toujours la Bible; tandis que, si les pensées lui sont données, et que les paroles ne le soient pas, ce n'est pas une Bible qu'il me donne, c'est un peu plus qu'un sermon.

Cependant nous avons eu grand soin de faire nos réserves. L'Écriture est entièrement la parole de l'homme, et l'Écriture est entièrement la parole de Dieu. O homme, avons-nous dit, c'est ici surtout que tu dois l'admirer! Elle a parlé pour toi et comme toi; elle est venue au-devant de toi, toute revêtue d'humanité; l'Esprit éternel (à cet égard, du moins, dans une certaine mesure) s'est fait homme pour te parler, comme le Fils éternel s'est fait homme pour te racheter. C'est dans ce but qu'il a fait choix, avant tous les siècles, d'hommes soumis aux mêmes afflictions que toi[1]. Il a prévu pour cela, et il a préparé leur caractère, leurs circonstances, leur style, leur manière, leur temps,

(1) Jacq. V, 17.

leur chemin. Et c'est par-là que l'Evangile est la tendresse de Dieu et la sympathie de Dieu, comme il est « la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu, » pour parler avec saint Paul.

Cependant nous avons dû considérer les objections.

On alléguait surtout le caractère d'individualité des écrivains si constamment empreint dans les livres sacrés, comme s'il en devait résulter que leur inspiration fût intermittente, imparfaite, et mélangée avec les pensées faillibles de la sagesse humaine. — Bien loin de méconnaître le fait objecté, nous y avons adoré la sagesse comme la bonté de Dieu. — Mais qu'importe au fait de la théopneustie l'absence ou le concours des émotions de l'écrivain sacré ? Dieu peut les employer ou s'en passer. Quand il nous parle, ne faut-il pas qu'il le fasse à la manière et dans le style des hommes? Et si le Tout-Puissant emploie des causes secondes dans toutes ses autres œuvres, pourquoi ne le ferait-il pas dans la théopneustie?—D'ailleurs, avons-nous dit, cette individualité qu'on objecte se montre également dans les parties de l'Écriture les plus incontestablement dictées de Dieu.—Ce système d'une inspiration graduelle et intermittente présente à la fois des caractères de complication, de témérité et de puérilité ; mais ce qui le condamne surtout, c'est qu'il est directement contraire au témoignage que l'Écri-

tnre a rendu de ce qu'elle est. — Après tout, qu'on ne pense pas qu'en employant notre personnalité, elle l'ait fait au hasard. Non; tous ses divers écrivains ont été choisis avant la fondation du monde, pour l'œuvre à laquelle ils étaient destinés, et Dieu les lui a préparés, comme saint Paul, dès le ventre de leur mère.—Oh ! que les livres saints sont admirables par cet endroit; qu'ils se montrent incomparables, et qu'on y reconnaît bientôt avec abondance la puissance divine qui les a fait écrire !

Quelques-uns nous opposaient encore la nécessité des traductions et leur inévitable imperfection; quelques autres, les nombreuses variantes qu'on remarque dans les anciens manuscrits dont on s'est dû servir pour imprimer nos Écritures. — Nous avons répondu que ces deux faits ne sauraient affecter en rien la question. Il s'agit du texte primitif. — Les apôtres et les prophètes ont-ils été chargés de nous donner une Bible entièrement inspirée et sans mélange d'aucune erreur ? Voilà la question. Mais, en même temps, nous avons pu triompher avec l'église, de l'état où se trouvent nos manuscrits sacrés, et de l'étonnante insignifiance des variantes.—La providence du Seigneur a veillé sur cet inestimable dépôt.

On objectait encore, contre l'inspiration des mots, l'usage que les apôtres ont fait, dans le

Nouveau-Testament, de la version des Septante; mais nous avons au contraire rappelé que, dans la manière indépendante et souveraine dont ils l'ont employée, vous avez une preuve nouvelle de l'Esprit qui les a fait parler.

Enfin, l'on est allé jusqu'à nous objecter qu'après tout il y a des erreurs dans les Écritures; et ces erreurs on les a citées. — Nous avons nié le fait. Parcequ'on n'a pas compris d'abord quelque récit ou quelque sentence, on se hâte de s'en prendre à la parole de Dieu. — Nous avons désiré donner quelques exemples de l'imprudence et de l'erreur de ces reproches; mais en même temps nous nous sommes hâtés de prendre acte de cette objection, pour montrer à ses auteurs qu'ils ne peuvent attaquer l'inspiration du langage qu'en imputant de l'erreur aux pensées du Saint-Esprit. — Imprudents qu'ils sont! Tout en disant de la Bible, comme Pilate de Jésus-Christ, « quel mal a-t-elle donc fait? » ils la font descendre à la barre de leur tribunal! Que ferez-vous alors à ceux qui lui donnent des soufflets, qui lui crachent au visage, et qui lui disent : Prophétise : quel est celui qui t'a frappé?—Ah! descendez de votre tribunal, descendez!

On reprochait au langage des Écritures des expressions erronées, qui trahissent chez les auteurs sacrés une ignorance, d'ailleurs bien pardonnable, disait-on, sur la constitution des cieux, et sur les phé-

nomènes de la nature. — Mais ici, comme ailleurs, les objections, vues de plus près, se changent en sujets d'admiration; car, en nous faisant, par un examen plus attentif, égriser les diamants de la sainte Écriture, elles en font jaillir des éclats inattendus, qui ne servent qu'à nous y faire découvrir de nouveaux reflets de sa divinité. — En même temps que vous ne sauriez trouver dans la Bible aucune de ces erreurs qui abondent dans les livres sacrés de tous les peuples païens et dans toutes les philosophies de l'antiquité, elle trahit par mille endroits, dans son langage, la science de l'Ancien des jours; et vous reconnaîtrez bientôt que, soit par les expressions qu'elle emploie, soit par celles qu'elle évite, ce langage était, depuis trente siècles, en une savante et profonde harmonie avec l'éternelle vérité des faits. — Ce que tu sais depuis trois jours, je ne t'en parlais pas, vous dit-elle; mais je le savais d'éternité.

On nous objectait aussi les paroles de saint Paul, où cet apôtre distingue ce que dit le Seigneur d'avec ce qu'il dit lui-même. Nous croyons avoir montré qu'au contraire il ne pouvait pas donner une preuve plus convaincante de son inspiration que la hardiesse d'une telle distinction, puisqu'avec une autorité toute divine il y vient révoquer des lois de l'Ancien-Testament.

Mais ce n'était pas tout encore; et nous avons dû

répondre à d'autres objections qui se présentent plutôt sous forme de systèmes, et qui prétendraient exclure de l'inspiration une partie du livre de Dieu.

On a voulu quelquefois admettre l'inspiration des pensées de la Bible, et contester seulement celle de son langage; mais nous avons rappelé d'abord qu'il existe une dépendance si nécessaire entre les pensées et les mots, qu'on ne saurait concevoir une inspiration complète des premières sans une pleine inspiration des autres. Nous avons désiré faire sentir combien une telle conception serait irrationnelle; et, dans ce but, nous en avons signalé l'illusion, puisqu'on se voit aussitôt forcé, dès qu'on la veut soutenir, de s'attaquer aux pensées de l'Écriture aussi bien qu'à son langage, et d'imputer des erreurs aux écrivains sacrés.

Nous avons reproché d'ailleurs à ce fatal système de n'être qu'une hypothèse toute humaine; fantastiquement assumée, sans que rien l'autorise dans la parole de Dieu. —Aussi mène-t-il inévitablement, avons-nous dit, aux suppositions les plus attentatoires à la parole de Dieu; tandis qu'en même temps il ne lève pour notre esprit aucune difficulté; puisqu'après tout, il ne fait que remplacer une opération inexplicable de Dieu, par une autre opération qui ne l'est pas moins.

Mais encore, avons-nous ajouté, à quoi bon ce

système, puisqu'il est incomplet, et que, de l'aveu même de ceux qui le soutiennent, il ne regarde qu'une portion des Écritures ?

D'autres encore ont voulu quelquefois nous concéder la pleine inspiration de certains livres, mais en en excluant les écrits historiques. — Outre que toute distinction de ce genre est gratuite, téméraire, opposée aux termes des Écritures, nous avons désiré montrer que ces livres sont peut-être, de toute la Bible, ceux dont l'inspiration est la plus attestée, la plus nécessaire, la plus évidente ; ceux que Jésus-Christ a cités avec le plus de respect ; ceux qui sondent les cœurs et qui disent les secrets des consciences. Ils prophétisent l'avenir le plus important dans leurs moindres détails ; ils annoncent constamment Jésus-Christ ; ils décrivent le caractère de Dieu ; ils dogmatisent ; ils législatent, ils révèlent. Ils brillent d'une sagesse divine, et dans ce qu'ils disent, et dans ce qu'ils taisent ; dans leur réserve prophétique, dans leur sublime modération, dans leur plénitude, dans leur variété, dans leur brièveté.—Pour les écrire, avons-nous dit, il fallait plus que des hommes, et plus que des anges.

On nous demandait enfin si nous pouvions découvrir quelque divinité dans certains passages des Écritures, trop vulgaires, disait-on, pour être inspirés. — Nous croyons avoir montré combien de sagesse, au contraire, reluit dans ces passages,

dès qu'au lieu de les juger à la hâte, on y veut chercher l'enseignement du Saint-Esprit.

Enfin nous avons supplié le lecteur d'aller directement aux Écritures, et de consacrer à les étudier par elles-mêmes avec prière, le temps qu'il a pu mettre naguère à les juger; et nous lui avons garanti, sur le témoignage de toute l'église, et d'après une triple expérience, que l'inspiration divine des moindres parties de la sainte Écriture se revèlera bientôt à lui, s'il les sait étudier avec respect.

Nous avons désiré que ce livre ne portât pas un caractère assez théologique pour que des femmes chrétiennes ou que d'autres personnes étrangères à de certaines études et à la connaissance des langues saintes, craignissent d'en entreprendre la lecture. — Cependant nous manquerions une partie de notre but, si la doctrine n'en était pas formulée, sur quelques points, avec plus de précision.—Nous demanderons donc que, pour éviter d'être entraîné, sous une autre forme, à de trop longs développements, il nous soit permis de l'exposer ici plus didactiquement, et de la résumer dans une courte catéchèse. Nous ne ferons guères qu'indiquer la place des points déjà traités; et nous ne donnerons un peu d'étendue qu'à ceux dont il n'a point encore été parlé.

SECTION II. — Court essai catéchistique sur les points principaux de la doctrine.

I. Que faut-il donc entendre par la théopneustie ?

La théopneustie est la puissance mystérieuse exercée par l'Esprit de Dieu sur les auteurs de la sainte Écriture, pour la leur faire écrire, pour les y guider jusque dans l'emploi des paroles dont ils ont fait usage, et pour les préserver ainsi de toute erreur.

II. Qu'est-il dit de la puissance spirituelle qui s'exerçait sur les hommes de Dieu, pendant qu'ils écrivaient leurs livres sacrés ?

Il est dit qu'ils étaient *portés* ou *poussés* (φερόμενοι), non par une volonté humaine, mais par le Saint-Esprit ; en sorte qu'ils proposaient alors les choses de Dieu, « non avec des paroles que la sagesse humaine enseigne, mais avec celles qu'enseigne le Saint-Esprit [1] ». — « Dieu, dit l'Apôtre [2], a parlé « DANS LES PROPHÈTES à beaucoup de reprises et « en beaucoup de manières (πολυμέρως καὶ πολυτρόπως) » ; tantôt en leur accordant l'intelligence de ce qu'il leur faisait dire ; tantôt sans la leur donner ; tantôt

(1) 2 Pier., I, 21. — 1 Cor., II, 13. — (2) Héb., I, 1.

par des songes [1] et par des visions [2], qu'il leur faisait ensuite raconter; tantôt par des paroles données intérieurement (λόγῳ ενδιάθετῳ), qu'il leur faisait immédiatement proférer; tantôt par des paroles envoyées extérieurement (λόγῳ προφορικῳ), qu'il leur faisait redire.

III. Mais que se passait-il dans leur cœur et dans leur intelligence, pendant qu'ils écrivaient?

Nous ne saurions le dire. Ce fait, soumis d'ailleurs à de grandes variétés, ne saurait être pour nous un objet ni de science ni de foi.

IV. Cependant les auteurs modernes qui ont écrit sur cette matière n'ont-ils pas souvent distingué, dans les Écritures, trois ou quatre degrés d'inspiration?

C'est une vaine divination; et cette supposition d'ailleurs est en contradiction avec la parole de Dieu, qui ne connaît qu'une seule espèce d'inspiration. Il n'y a là de vrai que la suggestion.

V. Ne voyons-nous pas cependant que les

(1) Nomb., XII, 6.—Job., XXXIII, 15.—Dan., I, 17; XI, 6; VII, 1. — Gen. XX, 6; XXXI, 10. — 1 Rois, III, 5. — Mat., I, 20; II, 12-22. — Act., II, 17. — (2) Nomb., XII, 6; XXIV, 4. — Job., VII, 14. — Gen., I, 15; III, 3. — Ps. LXXXIX, 26.— Mat., XVII, 9; — Act., II, 17; IX, 10-12; X, 3, 17. 19; XI, 5; XII, 9; XVI, 9-10. — 2 Cor., XII, 1-2.

hommes de Dieu étaient profondément instruits, et souvent même profondément émus des choses saintes qu'ils enseignaient, des choses à venir qu'ils prédisaient, et des choses passées qu'ils racontaient ?

Ils pouvaient l'être, sans doute; ils l'étaient même le plus souvent ; mais ils pouvaient ne l'être pas ; et quand ils l'étaient, cela se faisait en des mesures diverses, dont le degré nous demeure inconnu, et dont la connaissance ne nous est point demandée.

VI. Que faut-il donc penser de ces définitions de la théopneustie, où l'on semble représenter les Ecritures comme l'expression toute humaine d'une révélation toute divine ; — par exemple, de celle de Baumgarten [1], qui dit que « l'inspiration n'est que le moyen par lequel la révélation, d'abord immédiate, devenait médiate, et se formulait dans un livre (*medium quo revelatio immediata, mediata facta, inque libros relata est*) » ?

Ces définitions ne sont pas exactes, et peuvent donner naissance à de fausses notions sur la théopneustie.

Je dis qu'elles ne sont pas exactes. — Elles contredisent les faits. — La révélation immédiate ne précède point nécessairement l'inspiration ; et

(1) De discrimine revelat. et inspirationis.

quand elle la précède, elle n'en est pas la mesure. Le vide de l'air a prophétisé[1]; une main sortant d'une muraille a écrit les paroles de Dieu[2]; un animal muet a réprimé de sa part la folie d'un prophète[3]. Balaam a prophétisé sans le vouloir; Daniel, sans le comprendre; et les fidèles de Corinthe, sans connaître même les mots que le Saint-Esprit venait mettre sur leurs lèvres[4].

Je dis ensuite que ces définitions engendrent ou recèlent de fausses notions sur la théopneustie. — Elles supposent, en effet, que l'inspiration ne serait que l'expression naturelle d'une révélation surnaturelle, et que les hommes de Dieu n'auraient eu qu'à consigner eux-mêmes humainement dans leurs livres ce que le Saint-Esprit leur avait fait voir divinement dans leur intelligence. L'inspiration est plus que cela. L'Ecriture n'est pas seulement la pensée de Dieu, élaborée par l'esprit de l'homme, pour se répandre dans les paroles de l'homme : elle est la pensée de Dieu, et la parole de Dieu.

VII. Le Saint-Esprit ayant, dans tous les siècles, illuminé les élus de Dieu, et leur ayant de plus départi, dans les anciens jours, des pouvoirs

(1) Gen., III, 14, etc.; IV, 6. — Exode, III, 6, etc.; XIX, 3, etc. — Deut., IV, 12. — Mat., III, 17; XVII, 5, etc. — (2) Daniel, V, 5. — (3) 2 Pier., II. 16. — (4) 1 Cor., XIV.

miraculeux, dans lequel de ces deux ordres d'inspiration faudra-t-il ranger la théopneustie?

Il faut la ranger dans l'ordre des dons extraordinaires et tout miraculeux. Le Saint-Esprit, dans tous les siècles, éclaire les élus par sa vertu puissante et intérieure, leur rend témoignage de Jésus[1], les oint de par le Saint, leur enseigne toutes choses, et les convainc de toute la vérité[2]. Mais, outre ces dons *ordinaires* d'illumination et de foi, le même Esprit en a répandu d'*extraordinaires* sur les hommes chargés de promulguer et d'écrire les oracles de Dieu. La théopneustie est l'un de ces dons.

VIII. La différence entre l'illumination et la théopneustie est-elle donc dans l'espèce ou seulement dans le degré?

La différence est dans l'espèce, et non pas seulement dans le degré.

IX. Cependant les apôtres n'ont-ils pas, outre *l'inspiration*, reçu du Saint-Esprit *l'illumination*, dans une mesure extraordinaire, et dans son degré le plus éminent?

Dans son degré le plus éminent, c'est ce que personne ne peut affirmer; dans un degré extraordinaire, c'est ce que personne ne saurait contredire.

(1) Jean, XV, 26.—(2) 1 Jean, II, 20-27; Jean, XIV, 16 26; VII, 38-39.

L'apôtre Paul, par exemple, n'avait « reçu l'É-« vangile d'aucun homme, mais par une révélation « de J.-C.[1] »

Il écrivait « TOUTES SES LETTRES, nous dit saint « Pierre[2], non-seulement en paroles enseignées « par le Saint-Esprit[3], comme l'ont été LES AU-« TRES ECRITURES (de l'Ancien-Testament), mais « selon une sagesse qui lui avait été donnée[4] ». Il avait la connaissance du mystère de Christ[5]. J.-C. n'avait pas promis à ses apôtres de leur donner seulement « une bouche », mais « une sagesse », pour lui rendre témoignage[6]. David, quand il semblait ne parler que de lui-même, dans les Psaumes, SAVAIT que c'était du Messie qu'il fallait entendre ses paroles; « parcequ'il était prophète, « et qu'il connaissait que, de ses reins, Dieu ferait « naître, selon la chair, le Christ, pour le faire « asseoir sur son trône[7]. »

X. Pourquoi donc ne dirait-on pas que la théopneustie n'est que l'illumination dans sa mesure la plus élevée et la plus abondante?

Gardez-vous de le dire; car vous n'auriez alors de l'inspiration qu'une idée étroite, confuse, contingente, et toujours incertaine. — En effet,

(1) Gal., I, 12-16. — 1 Cor., XV, 3. — (2) 2 Pier., III, 15-16. — (3) 1 Cor., II, 13. — (4) 2 Pier., III, 15-16. — (5) Eph., III, 3. — (6) Luc., XXI, 15. — (7) Act., II, 30.

1° Dieu, qui souvent a réuni dans un même homme l'un et l'autre de ces dons, les a souvent aussi voulu séparer, pour nous faire comprendre qu'ils diffèrent essentiellement l'un de l'autre, et que, réunis, ils sont indépendants. Tout chrétien véritable a le Saint-Esprit[1]; mais tout chrétien n'est pas inspiré; et tel homme qui profère les paroles de Dieu, peut n'en avoir reçu ni les affections, ni les lumières vivifiantes.

2° On peut montrer avec évidence, par un grand nombre d'exemples, que l'un de ces dons n'était point la mesure de l'autre; et que la théopneustie des prophètes ne se proportionnait point à leur intelligence, non plus qu'à leur sainteté.

3° Bien loin que l'un de ces dons fût la mesure de l'autre, on peut dire même que la théopneustie paraît avec d'autant plus d'éclat, que l'illumination de l'écrivain sacré demeure en arrière de son inspiration. Quand vous voyez les prophètes les plus éclairés de l'Esprit de Dieu se courber sur leurs propres pages, après les avoir écrites, et chercher à comprendre le sens que l'Esprit, qui était en eux, venait de leur faire exprimer, il doit vous devenir évident que leur théopneustie était indépendante de leur illumination.

4° En supposant même l'illumination du pro-

(1) Jean, II, 20-27. — Jér., XXXI, 34. — Jean., VI, 43.

phète élevée à son plus haut degré, elle n'était cependant jamais à la hauteur de la pensée divine; et il pouvait y avoir, dans la parole qui leur avait été dictée, beaucoup plus de sens que n'en voyait encore le prophète.—David, sans doute, en chantant ses Psaumes, savait[1] qu'ils désignaient « celui qui « devait naître de ses reins, pour s'asseoir sur son « trône à perpétuité ; » la plupart des prophètes, comme Abraham leur père, voyaient le jour de Christ; ils en tressaillaient de joie[2]; « ils s'atta-« chaient à sonder ce que le Saint-Esprit venait de « leur faire écrire sur les souffrances du Messie, et « sur la gloire qui les devait suivre[3] » ;... et cependant, N. S. nous atteste que le plus simple chrétien, le plus petit (en connaissance) dans le royaume de Dieu, en sait plus là-dessus que le plus grand des prophètes[4].

5° Ces dons diffèrent entre eux par des caractères essentiels que nous dirons bientôt.

6° Enfin, c'est toujours l'inspiration du livre qui nous est présentée comme un objet de foi, jamais l'état intérieur de celui qui l'écrit. — Son savoir ou son ignorance n'affecte en rien la confiance

(1) Act., II, 30. — (2) Jean, VIII, 56. — (3) 1 Pier., I, 11. — (4) Math., XI, 11. Michaëlis Introd., tome I, page 116-129. Traduction française. (Cet auteur pense que, dans ce passage, *le plus petit* désigne *le plus petit prophète*.)

que je dois à ses paroles; et mon âme doit toujours regarder, non pas tant à ses lumières, qu'au Dieu de toute sainteté qui me parle par sa bouche. Le Seigneur voulut, il est vrai, que la plupart de ses historiens fussent aussi les témoins de ce qu'ils racontaient. Ce fut sans doute pour que le monde les écoutât avec plus de confiance, et ne pût élever de doutes raisonnables sur la vérité de leurs récits. Mais l'Eglise, dans sa foi, regarde beaucoup plus haut; les lumières des écrivains lui sont imparfaitement connues et comparativement indifférentes : ce qu'elle connaît, c'est leur inspiration. Ce n'est jamais dans le sein du prophète qu'elle en va chercher la source; c'est dans celui de son Dieu. « Christ parle en moi, lui dit saint Paul; « et Dieu a parlé à nos pères dans les prophètes [1]». « Pourquoi donc auriez-vous les yeux arrêtés sur « nous,» lui disent tous les écrivains sacrés, «comme « si c'était par notre puissance ou notre sainteté « que nous avions fait cette œuvre [2]? » Regardez en haut!

XI. S'il existe donc, entre les deux grâces spirituelles de l'illumination et de l'inspiration, une différence spécifique, en quoi faudra-t-il dire qu'elle consiste?

Quand vous seriez dans l'impossibilité de le dire,

(1) 2 Cor., XIII, 3. — Héb., I, 1 (ἐν). — (2) Act. III, 12.

vous n'en seriez pas moins obligé, par les raisons précédentes, de déclarer que cette différence existe. Pour pouvoir répondre entièrement à cette question, il faudrait que vous connussiez la nature et le mode de l'un et de l'autre de ces dons; tandis que le Saint-Esprit ne nous a jamais expliqué, ni comment il verse les pensées de Dieu dans l'entendement d'un fidèle, ni comment il place les paroles de Dieu dans la bouche d'un prophète. Cependant nous pouvons signaler ici deux caractères essentiels, par lesquels ces deux opérations du Saint-Esprit se sont toujours montrées distinctes. L'un de ces caractères se rapporte à leur durée, et l'autre à leur mesure.

Quant à la durée, l'illumination est continue; tandis que l'inspiration est intermittente. Quant à la mesure, l'illumination a des degrés; tandis que l'inspiration n'en comporte pas.

XII. Qu'entend-on en disant l'illumination continue; et l'inspiration intermittente?

L'illumination d'un fidèle par le Saint-Esprit est une œuvre permanente. Quand elle a commencé pour lui au jour de sa nouvelle naissance, elle y va croissant, et l'accompagne de ses clartés jusqu'au terme de sa carrière. Cette lumière, sans doute, n'est que trop obscurcie par ses infidélités et ses négligences; mais elle ne se reti-

rera plus entièrement de lui. « Son sentier, dit le Sage, est comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection [1].» « Quand il a plu à Dieu, qui l'avait élu dès le ventre de sa mère, de révéler son fils en lui [2], » il conserve jusqu'à la fin la connaissance du mystère de Jésus-Christ, et peut toujours en exposer les vérités et les gloires. Comme « ce n'est pas la chair et le sang qui lui ont révélé ces choses, mais le Père [3], cette onction qu'il a reçue de par le Saint [4] demeure en lui, dit saint Jean, et il n'a pas besoin que personne l'enseigne; mais comme la même onction l'instruit de toutes choses, et qu'elle est véritable, ainsi, selon qu'il en a été enseigné, il demeurera en elle. » — L'illumination demeure donc sur le fidèle; mais il n'en est pas ainsi des dons miraculeux, ni de la théopneustie, qui est l'un de ces dons [5].

Quant aux dons miraculeux, ils furent toujours intermittents chez les hommes de Dieu, si l'on en excepte le seul Jésus. L'apôtre saint Paul, par exemple, qui dans un temps ressuscitait Eutyche, et par qui Dieu faisait des actes de puissance extraordinaires [6], tellement qu'il suffisait que des

(1) Prov., IV, 18. — (2) Gal., I, 15. — (3) Gal., 1, 16. — (4) 1 Jean, II, 20-27. — (5) 1 Cor., XIV, 1. — Act., XX, 10. — (6) Act., XIX, 11-12.

mouchoirs et des linges eussent touché son corps et fussent posés sur les malades, pour que les guérisons s'opérassent; dans un autre temps, ne pouvait soulager ni son collègue Trophime, ni son cher Epaphrodite, ni son fils Timothée[1]. — Il en est de même de la théopneustie, qui n'est que le plus excellent des dons miraculeux. — Elle ne s'exerçait que par intervalle dans les prophètes du Seigneur. Les prophètes, et même les apôtres, qui (comme nous le montrerons) étaient prophètes et plus que prophètes[2], ne prophétisaient point aussi souvent qu'ils le voulaient. La théopneustie leur était envoyée par intermittence; elle venait sur eux selon que l'Esprit-Saint la leur voulait donner (καθὼς τὸ πνεῦμα ἐδίδου ἀυτοις ἀποφθέγγεσθαι); car « jamais prophétie ne fut apportée par une « volonté d'homme, dit saint Pierre[3]; mais c'est « poussés par l'Esprit-Saint que les saints hommes « de Dieu parlèrent. » Dieu parlait « dans les prophètes (ἐν τοῖς προφήταις), dit saint Paul, quand il le voulait, à diverses reprises (πολυμέρῶς), aussi bien qu'en diverses manières (πολυτρόπως). — « En tel jour et en tel temps, est-il souvent écrit, la parole de Jéhova fut sur tel homme (ויהי דבר יהוה אלי). —

(1) 2 Tim., IV, 20. — Philip., II, 27. — 1 Tim., V, 23. — (2) Eph., III, 4-5; IV, 11. — Rom., XVI, 25-27. — (3) Act., II, 4.

«La dixième année, au douzième jour du dixième mois, la parole de Jéhova me fut», disait le prophète[1]. — «En l'an xv de l'empire de Tibère, la parole de Dieu fut sur Jean fils de Zacharie» (ἐγένετο ῥῆμα Θεοῦ ἐπὶ Ἰωάννην[2]); et au huitième jour, Zacharie, son père, fut rempli du Saint-Esprit, et prophétisa, disant...[3]

Ainsi donc, on ne doit pas imaginer que l'infaillibilité divine du langage des prophètes (et même des apôtres), se continuât au-delà des temps où ils accomplissaient leur tâche miraculeuse, et où l'Esprit les faisait parler. En dehors de la théopneustie, ils étaient le plus souvent illuminés, sanctifiés et gardés de Dieu, comme peuvent l'être encore de nos jours des hommes saints et fidèles; mais alors ils ne parlaient plus comme « portés et poussés par le Saint-Esprit; » leur langage pouvait être digne encore de la plus respectueuse attention; mais c'était un saint qui parlait; ce n'était plus Dieu : ils redevenaient faillibles.

XIII. Peut-on citer des exemples de cette faillibilité qui s'attachait à leur langage, en dehors de la théopneustie?

Les exemples se présentent en foule. On a vu souvent des hommes, qui avaient été pour un

(1) Jér., I, 1; XXIX, 1 et ailleurs. — (2) Luc, III, 1-2. — (3) Luc., I, 59-67, 41-42.

temps la bouche de l'Éternel, devenir plus tard de faux prophètes, et prétendre menteusement, après que l'Esprit saint avait cessé de parler en eux, prononcer encore les paroles de Jéhovah; « bien « que l'Éternel ne les eût point envoyés, ne leur « eût point donné de charge, et ne leur eût point « parlé.» — « Ils ne prononçaient plus alors que les « visions de leur cœur; ils n'étaient plus alors la « bouche de Jéhovah [1]. »

Sans parler même ici de ces hommes iniques, non plus que du profane Saül, ou de Balaam, qui furent pour quelque temps au nombre des prophètes, pensera-t-on que toutes les paroles du roi David aient été infaillibles, pendant le cours de cette longue année qu'il passa dans l'adultère? Et cependant « ce sont ici, nous dit l'Écriture, les dernières « paroles de David, qui composa les doux cantiques « d'Israël : L'ESPRIT DE L'ÉTERNEL A PARLÉ PAR « MOI, ET SA PAROLE A ÉTÉ SUR MA LANGUE [2]». — Pensera-t-on que toutes les paroles du prophète Salomon fussent encore infaillibles, lorsqu'il tomba dans l'idolâtrie en sa vieillesse, et que le salut de son âme devint un problème pour l'Église de Dieu? — Et pour en venir jusqu'aux *saints Apôtres et Prophètes* du Christ (Eph., 3, 5), pensera-t-on que

(1) Jér., XIV., 14; XXIII, 11-16. — Ezech., XIII, 2-3. —
(2) 2 Sam., XXIII, 1-2.

toutes les paroles de Paul lui-même fussent infaillibles, et qu'il pût dire encore que « Christ parlât par lui[1], » lorsqu'il y eut de l'aigreur (παροξυσμός) entre lui et Barnabas[2]? — ou lorsque, se méprenant, au milieu du Conseil, sur la personne du souverain sacrificateur, il « injuria le prince de son peuple, » et cria : Dieu te frappera, paroi blanchie ! — ou bien encore (puisqu'il peut rester quelque doute sur le caractère de cette réprimande), pensera-t-on que toutes les paroles de l'apôtre saint Pierre fussent infaillibles, quand, à Antioche, il se montra « si répréhensible » (κατεγνωσμένος) ; quand il eut peur des envoyés de saint Jacques ; quand il usa d'hypocrisie ; et quand il força l'apôtre saint Paul à lui « résister en face, en présence de tous, « parcequ'il ne marchait pas de droit pied, selon « la vérité de l'Évangile (οὐκ ἦν ορθοποδησας) ?

XIV. Que faut-il donc conclure de cette première différence que nous venons de reconnaître entre l'illumination et l'inspiration, quant à la durée de ces dons?

Il faut en conclure :

1° que ces deux opérations du Saint-Esprit diffèrent dans leur essence, et non pas seulement dans leur degré;

2° que l'infaillibilité des écrivains sacrés a dé-

(1) 2 Cor., XIII, 3. — (2) Act., XV, 39.

pendu, non de leur illumination (qui, bien qu'élevée à une mesure extraordinaire chez quelques-uns d'entre eux, leur a cependant été commune avec tous les saints), mais uniquement de leur théopneustie;

3° que les paroles théopneustiques, ayant été toutes miraculeuses, sont aussi toutes des paroles de Dieu;

4° que notre foi dans chaque partie de la Bible, n'étant plus fondée sur l'illumination des écrivains, mais sur l'inspiration de leurs Écritures, n'a plus à se livrer à l'étude perplexe de leur état intérieur, du degré de leurs lumières, ou de celui de leur sainteté; mais à s'appuyer en tout sur Dieu, en rien sur l'homme.

XV. Si telle a été la différence de l'illumination et de l'inspiration dans les prophètes et dans les apôtres, quant à la *durée* de ces dons, quelle a-t-elle été, quant à leur *mesure ?*

L'illumination a des degrés; la théopneustie n'en comporte pas. Un prophète est plus ou moins éclairé de Dieu; mais sa parole n'est pas plus ou moins inspirée. Elle l'est, ou elle ne l'est pas; elle est de Dieu, ou n'est pas de Dieu. Il n'y a là ni mesure, ni degré, ni accroissement, ni diminution.—David était illuminé de Dieu; Jean-Baptiste le fut plus que David; un simple chrétien peut l'être plus que Jean-

Baptiste; un apôtre le fut plus que ce chrétien; et Jésus-Christ plus que cet apôtre. — Mais la parole inspirée de David, que dis-je? la parole inspirée de Balaam lui-même, est de Dieu, comme celle de Jean-Baptiste, comme celle de saint Paul, comme celle de Jésus-Christ! C'EST LA PAROLE DE DIEU. — Le plus illuminé des saints peut ne point parler par inspiration; tandis que le plus méchant, le plus ignorant et le plus impur des hommes peut « ne point parler de son propre mouvement » (ἀφ'ἑαυτοῦ οὐκ εἶπεν), mais par théopneustie (ἀλλὰ προφήτευσαι)[1].

Dans un homme vraiment régénéré, il y a toujours l'esprit divin et l'esprit humain, qui agissent à la fois, l'un éclairant, l'autre obscurcissant; et l'illumination sera d'autant plus grande que l'action de l'Esprit divin y surpassera celle de l'esprit humain. Dans les prophètes, et surtout dans les apôtres, se trouvaient aussi ces deux éléments. Mais, grâces à Dieu, notre foi dans les paroles de l'Écriture ne dépend nullement de l'issue inconnue de ce combat qui se livrait entre l'esprit et la chair, dans l'âme des écrivains sacrés. — Notre foi va droit au cœur de Dieu.

XVI. Peut-il résulter beaucoup de mal de la doctrine d'après laquelle le langage de l'inspira-

(1) Jean, XI, 51.

tion ne serait que l'expression humaine d'une révélation surhumaine, et, pour ainsi dire, qu'un reflet naturel d'une illumination surnaturelle?

Il en résultera toujours l'un de ces deux maux : ou bien l'on abaissera les oracles de Dieu au niveau des paroles des saints; ou bien l'on élèvera celles-ci au niveau des Écritures. C'est une conséquence funeste, dont l'alternative s'est reproduite dans tous les siècles. Elle était inévitable. Tous les hommes vraiment régénérés étant éclairés du Saint-Esprit, il s'ensuit, d'après cette doctrine, qu'ils possèdent tous, bien qu'en des degrés divers, l'élément de l'inspiration; en sorte que, selon l'idée arbitraire que vous vous serez formée de leur état spirituel, vous serez inévitablement porté, tantôt à leur assimiler les écrivains sacrés, tantôt à les élever eux-mêmes au rang des hommes inspirés d'en haut.

XVII. Peut-on citer des sociétés religieuses où se soit réalisé le premier de ces deux maux; je veux dire, où l'on ait été conduit, par cet endroit, à faire descendre les Écritures au niveau des paroles des saints?

Tous les systèmes des docteurs protestants qui supposent quelque mélange d'erreur dans les saintes Écritures sont fondés sur cette doctrine; — depuis Semler et Ammon, jusqu'à Eichhorn,

Paulus, Gabler, Schuster et Restig ; — depuis M. de Wette, jusqu'aux systèmes plus respectueux de Michaëlis, de Rosenmüller, de Scaliger, de Capellus, de Jean Le Clerc, ou de Vossius. Suivant ces systèmes, la lumière divine, dont l'intelligence des écrivains sacrés était éclairée, pouvait éprouver quelques éclipses partielles, par l'effet inévitable de leurs infirmités naturelles, d'un défaut de mémoire, d'une ignorance innocente, d'un préjugé populaire ; en sorte que leurs écrits en ont gardé la trace, et qu'on y peut reconnaître où sont tombées les ombres.

XVIII. Peut-on citer aussi des sociétés religieuses où le second de ces maux se soit consommé ; je veux dire, où, pour avoir voulu confondre l'inspiration avec l'illumination, on ait élevé des saints et des docteurs au rang des hommes théopneustiques ?

On en pourrait surtout citer deux, les Juifs et les Latins.

XIX. Qu'ont fait les Juifs ?

Ils ont considéré les rabbins des siècles successifs de la Dispersion, comme doués d'une infaillibilité qui les a mis au niveau (si ce n'est au-dessus) de Moïse et des Prophètes. Ils ont attribué sans doute une espèce d'inspiration divine à la sainte Écriture ; mais ils ont défendu d'en expliquer les oracles autrement que d'après

leurs traditions. Ils ont appelé le corps immense de ces commandements d'hommes, la *Loi Orale* (תורה שבעל פה), la *Doctrine* ou le *Talmud* (תלמוד), la distinguant en *Mishna* ou *Seconde Loi* (משנה), et en *Gemare*, *complément* ou *perfection* (גמרא) — Ils l'ont dite transmise de Dieu à Moïse, de Moïse à Josué, de Josué aux prophètes, des prophètes à Esdras, d'Esdras aux docteurs de la Grande Synagogue, et de ceux-ci aux rabbins *Antigone*, *Soccho*, *Shemaïa*, *Hillel*, *Schammaï*; jusqu'à ce qu'enfin *Juda le Saint* l'ait consignée dans les *Traditions* ou *Répétitions* de la loi (משנות, δευτέρωσεις), qui, plus tard, avec leur commentaire ou complément (la *gemare*), ont formé, d'abord le *Talmud de Jérusalem*, et ensuite celui *de Babylone*.

« L'un des plus grands obstacles que nous rencontrions auprès des Juifs, dit le missionnaire *Mac Caul*, c'est leur invincible préjugé en faveur de leurs traditions et de leurs commentaires; en sorte que nous ne pouvons obtenir d'eux qu'ils achètent nos Bibles sans notes ni commentaires [1]. »

« La Loi, disent-ils, est du sel; la Mishna, du poivre; les talmuds, des aromates. » — « L'Écriture est de l'eau; la Mishna, du vin; la Gemare, du vin épicé. » — « Mon fils, dit Rabbi Isaac, apprends à donner plus d'attention aux paroles des scribes qu'aux paroles de la loi. » — « Détournez vos en-

(1) Lettre de Varsovie, du 22 mars 1827.

fants (disait, sur son lit de mort, Rabbi Éléazar, à ses écoliers, qui lui demandaient le chemin de la vie), détournez vos enfants de l'étude de la Bible, et les mettez aux pieds des sages. » — « Apprends, mon fils, dit Rabbi Jacob, que les paroles des scribes sont plus aimables que celles des prophètes ! ![1] »

XX. Et qu'est-il résulté de ces énormités?

C'est que, par-là, des millions et des millions d'âmes immortelles, bien qu'errantes sur la terre, bien que travaillées et chargées, bien que méprisées et persécutées en tout lieu, ont pu porter, chez toutes les nations de l'univers, le livre intact et complet de l'Ancien Testament, et ne pas cesser de l'y lire en hébreu, chaque sabbat, dans mille et mille synagogues, depuis mille huit cents ans;... sans cependant y savoir reconnaître ce Messie juif que nous adorons tous, et dont la connaissance serait dès aujourd'hui leur délivrance, comme elle doit être un jour leur bonheur et leur gloire!

« Est-ce bien, leur dit Jésus, est-ce bien que « vous annuliez le commandement de Dieu, pour « observer votre tradition [2]? »

XXI. Et qu'ont fait les Latins?

Ils ont considéré les Pères, les Papes et les Conciles des siècles successifs de l'Église romaine,

(1) Dans le Talmud de Jérusalem.—Encycl. méthod., au mot Juifs. — (2) Marc, VII, 9. Voyez aussi 13 et Matth., XV, 3-9.

comme doués d'une infaillibilité qui les met au niveau, si ce n'est au-dessus, de Jésus, des prophètes et des apôtres. Ils ont, il est vrai, grandement différé les uns des autres sur la doctrine de l'inspiration des Écritures; et les Facultés de Douai et de Louvain, par exemple, se sont fortement élevées [1] contre l'opinion des Jésuites, qui ne voulaient voir dans l'opération du Saint-Esprit qu'une direction préservant d'erreur les écrivains sacrés; mais ils ont tous défendu d'expliquer les saintes Ecritures autrement que d'après les traditions [2]. Ils se sont crus en droit de dire, dans tous leurs conciles, comme les apôtres et prophètes de Jérusalem : « *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* » Ils ont déclaré que c'était à eux qu'il appartenait de juger du vrai sens de l'Écriture sainte. Ils ont appelé le corps immense de ces commandements d'hommes, *la Loi Orale, les Traditions non écrites, la Loi non écrite*. Ils les ont dites transmises de Dieu, et dictées de la bouche de Jésus-Christ ou du Saint-Esprit, par une succession continuelle.

« Voyant, dit le concile de Trente [3], que la vé-

(1) Censure de 1588. — (2) Concile de Trente, session 4, 2e décret du 28 avril 1546. — Bellarmin, *De Eccl.*, lib. III, cap. 14; lib. IV, cap. 3, 5, 6, 7, 8. — Coton, lib. II, cap. 24, 34, 35. — Du Perron contre Tilenus. — (3) Concile de Trente, premier décret, session 4.

« rité salutaire et la discipline des mœurs est con-
« tenue dans les livres écrits et dans les traditions
« non écrites, lesquelles ayant été reçues par les
« apôtres, de la bouche de Jésus-Christ, ou de
« l'inspiration du Saint-Esprit, par succession
« de temps, sont parvenues jusqu'à nous, suivant
« l'exemple des pères apostoliques, le Concile re-
« çoit d'une même affection et révérence (pari pie-
« tatis et reverentiæ affectu), et honore tous les
« livres du Vieux et du Nouveau Testament (vu
« que Dieu en est l'auteur), et *ensemble* **LES TRA-
« DITIONS** concernant tant la foi que les mœurs,
« comme ayant été dictées de la bouche de Jésus-
« Christ ou du Saint-Esprit, et gardées en l'Église
« catholique par succession continuelle. » — « Si
« quelqu'un ne reçoit pas lesdits livres tout en-
« tiers, et avec toutes leurs parties, pour saints et
« canoniques, comme ils ont accoutumé d'être lus
« en l'Église Catholique, et en l'ancienne traduc-
« tion vulgaire (celle de Jérôme [1], laquelle four-
mille, surtout dans Job et les Psaumes, de fautes
très nombreuses, très graves, très évidentes,
et a même été corrigée plus tard abondamment

(1) Ce fut en vain qu'au Concile, l'abbé Isidore Clarius représenta qu'il y avait de la témérité à donner de l'inspiration à un écrivain qui assurait lui-même n'en avoir aucune (Fra Paolo, tome I, liv. II, § 51).

par d'autres papes) « ou, à son escient, méprise « lesdites traditions, qu'il soit maudit ! »

Ils ont ainsi mis les bulles des évêques de Rome et les décrets de leurs synodes au-dessus des Écritures. — « La sainte Écriture, disent-ils, ne contient « pas tout ce qui est nécessaire au salut, et n'est « pas suffisante [1]. » — « Elle est obscure [2]. » — « Ce « n'est pas au peuple à lire l'Écriture sainte [3]. » — « Il nous faut recevoir avec obéissance de foi beau- « coup de choses qui ne sont pas dans l'Écriture [4]. » — « Il faut servir Dieu selon la tradition des an- « ciens [5]. »

La bulle *Exsurge* de Léon X [6] met au nombre des hérésies de Luther d'avoir dit : « Qu'il n'est pas en la puissance de l'Église ni du pape d'établir des articles de foi. »

La bulle *Unigenitus* [7] condamne à perpétuité, comme étant « respectivement fausses, captieuses, « scandaleuses, pernicieuses, téméraires, suspectes « d'hérésies, sentant l'hérésie, hérétiques, impies,

(1) Bellarmin, *De Verbo Dei*, lib. IV. — (2) *Id.*, lib. III. —Charron, Vérité, 3.—Coton, lib. II, cap. 19.—Bayle, Traité. — (3) Bellarmin, *de Verbo Dei*, lib. II, cap. 19. — (4) Bellarmin, lib., IV, cap. 3, et Du Perron contre Tilenus.— Coton, lib. II, cap. 24. — (5) *Id.*, Bellarmin, lib. IV, cap. 5. — Coton, lib. II, cap. 34, 35. — Concile de Trente, sess. 4. — (6) 1520. Conc., Harduini, t. IX, p. 1893. — (7) De Clément XI, du 8 septembre 1713.

« blasphématoires, etc.», les propositions suivantes : «Il est utile, en tout temps, en tous lieux et à toutes sortes de personnes d'étudier l'Écriture et d'en connaître l'esprit, la piété et les mystères (sur 1 Cor. XVI, 5)[1].» — «La lecture de l'Écriture sainte, entre les mains d'un homme d'affaires et de finances, marque qu'elle est pour tout le monde (sur Act. VIII, 28)[2].» — «L'obscurité sainte de la parole de Dieu n'est pas aux laïques une raison pour se dispenser de la lire (sur Act. VIII, 31).» — « Le dimanche doit être sanctifié par la lecture des livres de piété, et surtout des saintes Écritures. C'est le lait que Dieu même, qui connaît notre cœur, lui a donné. Il est dangereux de l'en vouloir sevrér (Act. XV, 21).» — « C'est une illusion que de s'imaginer que la connaissance des mystères de la religion ne doive pas être communiquée à ce sexe (les femmes) par la lecture des livres saints, après cet exemple de la confiance avec laquelle Jésus-Christ se manifeste à cette femme (la Samaritaine).» — «Ce n'est pas de la simplicité des femmes, mais de la science orgueilleuse des hommes, qu'est venu l'abus des Ecritures, et que sont nées les hérésies (sur Jean, IV, 26).» — « C'est fermer aux chrétiens la bouche de Jésus-Christ, que de leur arracher des mains le livre saint, ou de le leur tenir fermé, en leur ôtant

(1) Proposition 79. — (2) Prop. 80.

le moyen de l'entendre (Thes. v, 2).» — « En interdire la lecture aux chrétiens, c'est interdire l'usage de la lumière aux enfants de la lumière, et leur faire souffrir une espèce d'excommunication (sur Luc, XI, 33)[1]. »

Plus récemment enfin, en 1824, l'Épître encyclique du pape Léon XII se plaint avec douleur des Sociétés Bibliques, « qui violent, dit-elle, les traditions des Pères, et le concile de Trente, en répandant les Écritures dans les langues vulgaires de toutes les nations.» —(«*Non vos latet, venerandi fratres, societatem quamdam, dictam vulgo* BIBLICAM, *per totum orbem audacter vagari, quæ, spretis SS. Patrum traditionibus* (*!!!*), *et contra notissimum Tridentini concilii decretum, in id collatis viribus ac modis omnibus intendit, ut in vulgares linguas nationum omnium sacra vertantur vel potius pervertantur Biblia.*») — «Pour détourner cette peste, ajoute-t-il, nos prédécesseurs ont publié plusieurs constitutions,... tendant à montrer combien cette perfide invention est pernicieuse pour la foi et pour les mœurs! (*ut ostendatur quantoperè fidei et moribus vaferrimum hocce inventum noxium sit!*) »

XXII. Et qu'est-il résulté de ces énormités?

C'est que, par-là, des millions et des millions d'âmes immortelles, en France, en Espagne, en

(1) Prop. 82, 83, 84 et 85.

Italie, en Allemagne, en Amérique et jusque dans les Indes, bien qu'elles portent partout le livre intact et complet du Nouveau-Testament, bien qu'elles n'aient pas cessé de le lire, en latin, tous les jours du dimanche, dans mille et mille temples, pendant douze cents années,... ont été détournées des fontaines de la vie; ont donné, comme les Juifs, « plus d'attention aux paroles des scribes qu'à celles de la loi, » ont détourné leurs enfants, suivant le conseil d'Éléazar, « de l'étude de la Bible, pour les mettre aux pieds des sages ; » ont trouvé, comme Rabbi Jacob, « les paroles des scribes plus aimables que celles des prophètes. » — C'est par-là qu'ils ont pu maintenir, depuis douze siècles, les doctrines les plus contraires à la parole de Dieu [1], sur le culte des images [2], sur l'exaltation des prêtres, sur leur célibat forcé, sur leur confession auriculaire, sur l'absolution qu'ils y osent donner; sur le pouvoir magique qu'ils attribuent, même au plus impur d'entre eux, de créer son Dieu par trois paroles latines, *opere operato;* sur un sacerdoce ecclésiastique dont l'Écriture n'a jamais parlé ; sur l'invocation des morts ; sur la préémi-

(1) Exod., xx. 4-5. — (2) Quisquis elanguerit erga venerabilium imaginum adorationem (προσκύνησιν), hunc anatematizat sancta nostra et universalis synodus! (fut-il écrit à l'Empereur, au nom de tout le second concile de Nicée). — (Conc., tome VII, p. 583.)

nence spirituelle de la ville que l'Écriture a nommée Babylone; sur l'usage d'une langue inconnue dans le culte; sur l'empire céleste de la femme bienheureuse, mais humble, à qui Jésus a dit lui-même : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? » sur la messe; sur le retranchement de la coupe; sur l'interdiction des Écritures au peuple; sur les indulgences; sur le purgatoire; sur l'épiscopat universel d'un prêtre d'Italie; sur l'interdiction des viandes; — en sorte que, de même qu'on annule l'unique sacerdoce du Fils de l'homme en établissant d'autres sacerdoces par milliers; de même qu'on annule sa divinité en reconnaissant des milliers de demi-dieux ou d'hommes morts, présents en tous lieux, entendant sur toute la terre les plus secrètes prières des humains, protégeant les villes et les royaumes, accomplissant des miracles en faveur de leurs adorateurs;... de même aussi on annulle l'inspiration de l'Écriture, en reconnaissant par milliers d'autres écrits qui partagent avec elle l'autorité divine, et qui surpassent et engloutissent son éternelle infaillibilité!

C'était contre des prétentions toutes semblables des hérétiques de son temps que saint Irénée disait : « Quand on veut les convaincre par les Écri-« tures, ils en viennent à s'en prendre aux Écritures « elles-mêmes, comme si elles étaient imparfaites, « ou manquant d'autorité, ou incertaines, et comme

« si l'on ne pouvait y trouver la vérité lorsqu'on « ignore la tradition ; parceque celle-ci a été don« née, non par écrit, mais de vive voix[1]. »

« Est-ce bien, leur dit encore Jésus, que vous « annuliez le commandement de Dieu, pour ob« server votre tradition ! — *Benè irritum facitis « præceptum Dei, ut traditionem vestram servetis !* » (Marc VII, 9.)

XXIII. Sans prétendre en aucune manière expliquer comment le Saint-Esprit a pu dicter les pensées et les paroles des Écritures (puisque la connaissance de ce mystère ne nous est ni donnée, ni demandée), que peut-on reconnaître dans cette action divine ?

Deux choses : premièrement, une *impulsion*, c'est-à-dire une action sur la *volonté* des hommes de Dieu, pour les porter à parler et à écrire ; et secondement, une *suggestion*, c'est-à-dire une action sur leur *intelligence* et sur leurs *organes* ; pour produire, d'abord au-dedans d'eux, des notions plus ou moins élevées de la vérité qu'ils allaient prononcer ; et ensuite, *en dehors* d'eux, les

(1) Adv. Hæres., lib. III, cap. 2. Cum enim ex scripturis arguuntur, in accusationem convertuntur ipsarum scripturarum, quasi non rectè habeant, neque sint ex autoritate, et quia variè sint dictæ, et quia non possit ex his inveniri veritas ab his qui nesciant traditionem. Non enim per litteras traditam illam, sed per vivam vocem.

expressions humaines les plus divinement convenables à la pensée éternelle du Saint-Esprit.

XXIV. Cependant faut-il admettre que les Écrivains sacrés n'aient été simplement que les plumes, les mains, les secrétaires du Saint-Esprit?

Ils ont été des mains, des secrétaires et des plumes, sans doute; mais ils ont été presque toujours, et en des mesures très diverses, des plumes vivantes, des mains intelligentes, des secrétaires dociles, émus et sanctifiés. — Et pour que, dans ces cas même, notre foi demeurât en Dieu, et ne se portât pas sur l'homme, le Saint-Esprit a voulu employer, dans plusieurs autres occasions, des mains ignorantes, des plumes inertes, et des secrétaires sans lumière et sans sainteté.

XXV. Cependant la parole de Dieu n'a-t-elle pas souvent été écrite par occasion?

Oui, sans doute; et l'occasion a été préparée de Dieu, comme l'écrivain.— « Le Saint-Esprit, « dit Claude [1], s'est servi de la plume des Évangé- « listes,... et des prophètes. Il leur a fourni les « occasions d'écrire; il leur en a donné le désir et « les forces; la matière, la forme, l'ordre, l'écono- « mie, les expressions, sont de son inspiration im- « médiate et de sa direction. »

XXVI. Mais ne reconnaît-on pas avec évi-

(1) Claude. Œuvres posthumes, vol. IV, p. 228.

dence, dans la plupart des saints livres, le caractère individuel de celui qui l'écrit?

On se garde de le méconnaître; et l'on admire au contraire qu'il en soit ainsi. Le caractère individuel qui vient de Dieu, et non du péché et de la chute, a été préparé et sanctifié de Dieu, pour l'œuvre à laquelle Dieu l'avait destiné.

XXVII. Devons-nous donc penser que tout soit également inspiré de Dieu, dans chacun des livres sacrés de la sainte Écriture?

L'Écriture, en parlant de ce qu'elle est, n'admet aucune distinction. Tous les livres sacrés, sans aucune exception, sont la parole du Seigneur. L'ÉCRITURE TOUT ENTIÈRE, dit saint Paul (πάσα γράφη), EST INSPIRÉE DE DIEU.

Cette déclaration, nous l'avons déjà dit, est susceptible de deux constructions, suivant qu'on préfère placer le verbe sous-entendu avant ou après le mot grec que nous traduisons ici par *inspiré de Dieu;* —L'une et l'autre de ces constructions établissent invinciblement que, dans la pensée de l'Apôtre, tout, sans exception, dans chaque livre des Écritures, est dicté par l'Esprit de Dieu. — En effet, dans l'une et dans l'autre, l'apôtre atteste également que ces SAINTES LETTRES (τα ἱερὰ γράμματα), dont il venait de parler à Timothée, sont toutes des *Écritures théopneustiques*.

Or, on sait qu'aux jours de Jésus-Christ, toute l'Église ne désignait qu'**UN SEUL ET MÊME ENSEMBLE DE LIVRES** par *l'Écriture*, ou *les Écritures*, ou *les Saintes Lettres*, ou *la Loi et les Prophètes* (γράφη [1], ou ἡ γράφη [2], ou ἁι γραφαί [3], ou ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται [4], ou τά ἱερα γράμματα [5]).— C'étaient les 22 livres sacrés que les Juifs tenaient de leurs prophètes, et sur lesquels ils étaient tous dans un parfait accord [6].

Cette entière et parfaite théopneustie de toutes les Écritures des Juifs était tellement, aux jours de Jésus-Christ, la doctrine de tout cet ancien peuple de Dieu (comme elle était celle de Jésus-Christ, de Timothée et de saint Paul), que nous en lisons ce témoignage dans le général juif Josèphe (qui avait atteint déjà sa trentième année [7], à l'époque où l'apôtre Paul écrivait sa seconde épître à Timothée). Jamais, dit-il, en parlant des « 22 livres » [8] de l'ancien Testament, qu'il appelle τα ἰδιά γράμματα, comme saint Paul ici les appelle τα ἱερα γράμματα, « Jamais,

(1) 2 Pier., I, 20. — Jean, XIX, 37. — (2) Jean, X, 35; XVII, 12.— (3) Jean, V, 39. — Matth., XXI, 42; XXVI, 54.— Rom., XV, 4. — 1 Cor., XV, 3. — (4) Act., XXIV, 14. — Luc, XVI, 29, 31, 17. — Matth., V, 17, 18. — Jean, X, 34.— (5) 2 Tim., III, 14, 15. — (6) Voyez Krebs et Lœsner sur 2 Tim., III, 15. — (7) Il est né l'an 37. Voyez sa vie. Edit. Aureliæ Allobr., p. 999.— (8) Contre Appion, lib. I, p. 1037. Δύο μόνα πρὸς τοῖς εἴκοσι βυβλία.

« quoique déjà tant de siècles se soient écoulés, « personne n'osa ni en OTER, ni y AJOUTER, ni y « TRANSPOSER quoi que ce soit [1]; car c'est pour « TOUS LES JUIFS comme une pensée née avec « eux (ΠΑΣΙ δε συμφύτον ἐστιν), aussitôt après les pre- « miers jours de leur naissance [2], de les appeler « LES ENSEIGNEMENTS DE DIEU, d'y demeurer, et, « s'il le faut, de mourir avec joie pour les main- « tenir. »

« Ils nous sont donnés (dit-il encore) par l'in- « spiration qui vient de Dieu (κατὰ τὴν ἐπίπνοιαν τὴν ἀπὸ τοῦ « θεοῦ). Mais, quant aux autres livres, composés « depuis les temps d'Artaxerxès, ils ne sont « point regardés comme dignes d'une foi sem- « blable [3]. »

On ne cite point ici ces passages de Josèphe comme une autorité pour notre foi, mais comme un témoignage historique, qui nous montre dans quel sens l'apôtre saint Paul a parlé, et qui nous atteste qu'en mentionnant les saintes lettres (τά ἵερα γράμματα), et en disant qu'elles sont toutes *des Écritures théopneustiques*, il a voulu nous attester qu'à ses yeux il n'y avait rien, dans les livres sacrés, qui ne fût dicté de Dieu.

(1) Ουτε ΠΡΟΣΘΕΙΝΑΙ τις οὐδεν, οὔτε ΑΦΕΛΕΙΝ αὐτῶν, οὔτε ΜΕΤΑΘΕΙΝΑΙ τετολμήκεν. — (2) Εὐθὺς ἐκ της πρώτης γενέσεως ὀνομάζειν αὐτα ΘΕΟΥ ΔΟΓΜΑΤΑ. — (3) Πίστεως δε οὐχι ὁμοίας ἠξιωται.

Or, puisque les livres du Nouveau-Testament sont ἵερα γράμματα, *Saintes Écritures*, *l'Écriture*, *les Saintes Lettres*, aussi bien que ceux de l'Ancien; puisque les apôtres ont placé leurs écrits, et que saint Pierre, par exemple, a mis TOUTES LES ÉPITRES DE PAUL (πάσας τας ἐπιστολὰς), au même rang que LE RESTE DES ÉCRITURES (ὡς καὶ τὰς λοιπὰς ΓΡΑΦΑΣ); nous en devons conclure que tout est inspiré de Dieu, dans tous les livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

XXVIII. Mais, si tous les livres sacrés (τὰ ἵερα γράμματα) sont théopneustiques, comment pouvons-nous reconnaître que tel ou tel livre est un livre sacré, et que tel autre n'en est pas un?

C'est, en grande partie, une question tout historique.

XXIX. Cependant les Eglises Réformées n'ont-elles pas soutenu que c'était par le Saint-Esprit qu'elles reconnaissaient la divinité des livres sacrés; et, par exemple, la Confession de foi des Églises de France ne dit-elle pas, en son article IV, que « nous connaissons ces livres être canoniques, « et règle très certaine de notre foi, non pas tant « par le commun accord et consentement de « l'Église, que par le témoignage et la persuasion « du Saint-Esprit, qui nous les fait discerner d'avec « les autres livres ecclésiastiques? »

Cette maxime est d'une parfaite vérité, si vous l'appliquez à l'ensemble des livres saints. — Dans ce sens, la Bible est évidemment un livre αὐτόπιστος, qui n'a besoin *que de lui-même* pour être cru. Pour quiconque l'étudie « avec sincérité et « comme devant Dieu[1]; » elle se présente avec évidence et par elle-même, comme un livre miraculeux : elle révèle ce qui est caché dans les consciences; elle discerne les pensées et les affections du cœur. Elle a prédit l'avenir; elle a changé la face du monde; elle a converti les âmes; elle a créé l'Église. Elle produit ainsi dans les cœurs « un té- « moignage et une persuasion intérieure du Saint- « Esprit, » qui en atteste l'inimitable divinité, indépendamment d'aucun témoignage des hommes. — Mais nous ne pensons pas qu'on puisse s'en tenir à cette marque, pour discerner tel ou tel livre, tel ou tel chapitre, tel ou tel verset de la parole de Dieu, et pour en constater la céleste origine. — Nous devons admettre comme divin le code entier des Écritures, avant que chacune de ses parties nous ait pu prouver par elle-même qu'elle est de Dieu. — Ce n'est pas à nous de juger ce livre; c'est ce livre qui nous jugera.

XXX. Cependant Luther[2], en partant d'un prin-

(1) 2 Cor., II, 17. — (2) Dans sa préface aux épîtres de Jacques et de Jude.

cipe posé par saint Paul [1] et par saint Jean [2], n'a-t-il pas dit que « la pierre de touche sur laquelle on peut reconnaître certaines Écritures pour divines, c'est celle-ci : Prêchent-elles le Christ, ou ne le prêchent-elles pas [3]? » — Et, chez les modernes, le docteur Twesten ne dit-il pas aussi « que les diverses parties des Ecritures sont plus ou moins inspirées, suivant qu'elles sont plus ou moins *prédicantes;* et que l'inspiration ne s'étend aux mots et aux choses historiques, que dans ce qui a rapport à la conscience chrétienne, dans ce qui vient de Christ, ou ce qui sert à nous montrer Christ [4]? »

Christ est sans doute le chemin, la vérité et la vie; l'esprit de la prophétie, sans doute, c'est le témoignage de Jésus [5]: mais cette pierre de touche, entre nos mains, pourrait être trompeuse ; 1° parceque beaucoup d'écrits parlent admirablement de Christ sans être inspirés; 2° parceque, bien que tout, dans les Écritures inspirées, se rapporte à Jésus-Christ, nous pouvons n'y pas apercevoir au premier abord ce divin caractère; et 3° enfin, parceque nous devons CROIRE, avant de le VOIR, que « toute l'Écriture est propre à instruire, « à convaincre, à corriger, à instruire dans la jus-

(1) 1 Cor., III, 9-10. — (2) 1 Jean, IV, 2. — (3) Ob sie Christum treiben, oder nicht. — (4) Vorlesungen über die Dogmatik, 1829. I. B. p. 421-429. — (5) Jean, XIV, 6. — Apoc., XIX, 10.

« tice, et à rendre l'homme de Dieu accompli pour « toute bonne œuvre[1]. »

XXXI. Quelles raisons avons-nous donc pour reconnaître comme sacrés les livres qui forment aujourd'hui pour nous le recueil des Écritures ?

Pour l'Ancien-Testament, nous avons le témoignage de l'Église Juive ; et, pour le Nouveau-Testament, le témoignage de l'Église Catholique.

XXXII. Que faut-il entendre ici par le témoignage de l'Eglise Juive ?

Il faut entendre le consentement de tous les Juifs, égyptiens et syriens, asiatiques et européens, sadducéens et pharisiens[2], anciens et modernes, bons et mauvais.

XXXIII. Quelle raison avons-nous de tenir pour divins les livres de l'Ancien-Testament que l'Église des Juifs nous a donnés pour tels ?

Il est écrit que « les oracles de Dieu leur

(1) 2 Tim., III, 16. — (2) Voyez Josèphe, contre Appion, liv. 1, p. 1037. — Philon, dans Eichhorn.— Joseph in Nov. Repert., p. 239. — De Ægypticis Judæis. cf. Eichhorn. Einleit ins. A. T. P. I. § 21, p. 73, 89, 91, 113, 114, 116. — De Sadducæis, § 35, p. 95. — Et Semler (App. ad liberal. V. T. interpret., p. 11. — Eichhorn, Allg. Bibl. der bibl. Litterat. T. IV, p. 275, 276.

ont été confiés[1] » : ce qui signifie que Dieu, dans sa sagesse, les a choisis pour être, sous le gouvernement tout puissant de sa providence, de sûrs dépositaires de sa parole écrite.

XXXIV. Notre foi dépendrait-elle donc des Juifs ?

Les Juifs sont tombés souvent dans l'idolâtrie ; ils ont renié la foi ; ils ont tué leurs prophètes; ils ont crucifié le Roi des rois ; ils ont ensuite endurci leurs cœurs depuis près de deux mille ans; ils ont comblé la mesure de leurs péchés, et « la colère est parvenue sur eux au dernier terme[2].» — Toutefois, « les oracles de Dieu leur ont été confiés.» Et, bien que ces oracles les condamnent; bien qu'un voile demeure sur leur cœur, quand ils lisent l'Ancien-Testament[3]; bien qu'ils aient, depuis des siècles, méprisé la parole de Dieu, et adoré leur Talmud; ils **N'ONT PAS PU** ne nous pas donner intact et complet le *livre des Écritures;* et l'historien Josèphe pourrait dire encore d'eux ce qu'il en écrivait il y a dix-huit cents ans : « Après que déjà tant de siècles « se sont écoulés (τοσούτου γαρ αἴωνος ἤδη παρωχηκότος), « personne, parmi les Juifs, n'a rien osé **AJOUTER** « ni **RETRANCHER**, ni **TRANSPOSER** dans les saintes « Écritures[4]. »

(1) Rom., III, 2. — (2) 1 Thess., II, 16. — (3) 2 Cor., III, 15. — (4) Voyez cette citation à la question 27e.

XXXV. Quels ont donc été la garantie, la cause et le moyen de cette fidélité des Juifs ?

Nous ne répondrons à cette question qu'en très peu de mots. — La garantie en a été la promesse de Dieu ; la cause en a été la providence de Dieu ; et le moyen en a été le concours des cinq circonstances suivantes :

1° la religion des Juifs, qui a poussé jusqu'à la superstition leur respect pour la lettre des Écritures ;

2° les travaux infatigables des Masorèthes, qui l'ont surveillée avec tant de soin, jusque dans ses moindres accents ;

3° la rivalité des sectes judaïques, dont aucune n'eût jamais autorisé l'infidélité des autres ;

4° la dispersion extraordinaire de ce peuple dans toutes les contrées du monde, longtemps avant la ruine de Jérusalem ; car « dès les généra« tions anciennes, disait saint Jacques [1], Moïse avait « dans chaque ville (païenne) des gens qui le prê« chaient et qui le lisaient, chaque sabbat, dans les « synagogues ; »

5° enfin la multitude innombrable des exemplaires du Livre Sacré, répandus chez toutes les nations.

XXXVI. Et quant au Nouveau-Testament, que

(1) Act., xv, 21. — Josèphe atteste souvent le même fait.

faut-il entendre maintenant par le témoignage de l'Eglise Catholique?

Il faut entendre par-là le consentement universel des Églises anciennes et modernes, asiatiques et européennes, bonnes et mauvaises, qui réclament le nom de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, non-seulement les sectes fidèles de la bienheureuse Réformation, mais la secte grecque, la secte arménienne, la secte syriaque, la secte romaine, et les sectes[1] unitaires.

XXXVII. Notre foi serait-elle donc fondée sur l'Église Catholique?

Toutes les églises ont erré ou pu errer. — Plusieurs ont renié la foi, persécuté J.-C. dans ses membres, nié sa divinité, anéanti sa croix, rétabli le culte des statues et des images taillées, exalté les prêtres, versé le sang des saints, interdit les Écritures au peuple, fait mourir par le feu les fidèles qui les voulaient lire en une langue vulgaire, établi dans le temple de Dieu celui qui s'y assied comme un Dieu, dominé sur les Écritures, adoré les traditions, fait la guerre à Dieu, et jeté la vérité par terre.—Cependant les nouveaux oracles de Dieu leur ont été confiés, comme ceux de l'Ancien-Testament l'étaient aux Juifs.—Et, bien que ces ora-

(1) A l'exemple de l'Ecriture, nous croyons pouvoir employer le nom d'*église*, comme désignant tantôt tout ce que rassemblent les filets de l'Évangile, tantôt seulement ce qu'il y a

cles les condamnent, bien qu'elles aient depuis des siècles méprisé les Ecritures et presque adoré leurs traditions, elles **N'ONT PAS PU** ne pas nous donner intact et complet le livre des Ecritures du Nouveau-Testament ; et l'on peut dire d'elles ce que Josèphe a dit des Juifs : « Après que déjà tant de siècles se « sont écoulés, jamais personne dans *les Eglises* « n'a rien osé ajouter ni retrancher dans les saintes « Ecritures ; il a fallu, *malgré elles*, qu'elles nous « les transmissent dans leur intégrité. »

XXXVIII. Cependant, n'y a-t-il pas eu, dans la chrétienté, une puissante secte, qui, depuis trois cents ans, a introduit dans le canon des Ecritures des livres apocryphes, désavoués des Juifs[1] (comme l'atteste même le pape saint Grégoire)[2], et rejetés des Pères de l'ancienne Eglise[3] (comme l'atteste saint Jérôme)[4] ?

de pur et de vivant. Et quant au nom de *secte* (ἁιρεσεις. Act., XXIV, 14; XXVI, 5; XXVIII, 21), à l'exemple de l'Apôtre, nous ne l'employons ici ni dans un bon ni dans un mauvais sens.

(1) Josèphe contre App., liv. I, 8. —Eusèbe, H. E., lib. III, c. IX, X. — (2) Exposé sur le livre de Job. —Voir Histoire du Concile de Trente, de Fra Paolo, tome I, liv. II, sect. 47. — (3) Origène (Eusèbe, H. E., lib. IV, c. 26). — Saint Athanase (Epître paschale). — Saint Hilaire (Prolog. in Psalmos, p. 9. Paris, 1693). — Saint Epiphane (Lardner, vol. IV, p. 312).— Saint Grégoire de Nazianze (Carm. 33. Op., tome II, p. 98).— (4) In præfat., ad libr. Regum; sive Prologo. galeato (Voy. Lardner, vol. V, p. 16-22).

C'est ce qu'ont fait, il est vrai, pour la secte latine, les cinquante-trois personnes qui composaient, au 8 avril 1546, le fameux Concile de Trente, et qui prétendaient représenter l'EGLISE UNIVERSELLE DE JÉSUS-CHRIST[1]! Mais ils ne l'ont pu faire que pour l'Ancien-Testament, qui est confié aux Juifs et non pas aux Chrétiens. Ni ce concile, ni aucune des églises mêmes les plus corrompues et les plus idolâtres, N'ONT JAMAIS pu ajouter un seul livre apocryphe au Nouveau-Testament. — C'est ainsi que les Juifs ont pu rejeter le Nouveau-Testament, qui ne leur est pas commis; tandis qu'ils N'ONT JAMAIS PU introduire aucun livre d'homme dans l'Ancien-Testament, et qu'ils en ont toujours exclu ceux que les cinquante-trois ecclésiastiques de Trente y ont prétendu faire entrer au nom de l'Eglise universelle.

XXXIX. Et quelle a été la garantie, la cause et le moyen de cette fidélité de l'Eglise universelle à nous transmettre les oracles de Dieu dans le Nouveau-Testament?

Nous ne répondrons à cette question qu'en très peu de mots.

La garantie en a été la promesse de Dieu; la cause en a été la providence de Dieu; et le moyen en a été

(1) Quarante-huit évêques et cinq cardinaux, tous ou presque tous Italiens. Fra Paolo, t. I, liv. II, § 57.

surtout le concours des circonstances suivantes :

1° la religion des anciens chrétiens, et leur respect extraordinaire pour les textes sacrés ; respect qui se montrait en toute occasion, dans leurs églises[1], dans leurs conciles[2], dans leurs serments[3], et jusque dans leurs habitudes domestiques[4] ;

2° le travail des docteurs, en divers siècles, pour la conservation du texte sacré ;

3° les abondantes citations scripturaires faites par les Pères de l'Eglise ;

4° la jalousie mutuelle des sectes dans lesquelles s'est subdivisée l'église chrétienne ;

5° les versions faites dès les premiers siècles en plusieurs langues anciennes ;

6° le nombre et l'abondante dissémination des manuscrits du Nouveau-Testament ;

7° la dispersion du nouveau peuple de Dieu, jusqu'aux extrémités de l'Asie, et jusqu'aux dernières limites de l'Occident.

XL. Résulte-t-il donc de ces faits que l'auto-

(1) Photius contr. Manich., t. I ; apud Wolf. anecd., p. 32 sq. — J. Ciampini rom. vetera monum., I, p. 126 sq. — (2) Cyrill., Alex. in Apol. ad Theodos., imp.—Act. Concil. ed. Mansi, t. VI, col. 579 ; VII, col. 6 ; IX, col. 187 ; XII, col. 1009, 1052, al. . — (3) Corb. byz., I, p. 422, al. . — (4) Voyez saint Jérôme, préf. sur Job. — Saint Chrysost.,

rité des Ecritures soit fondée pour nous, comme l'a dit Bellarmin[1], sur celle de l'Eglise?

Les docteurs de Rome, il est vrai, sont allés jusqu'à dire que, sans le témoignage de l'Eglise, l'Ecriture n'a pas plus d'autorité que Tite-Live, que l'Alcoran, ou que les fables d'Esope[2]; et Bellarmin, ayant sans doute horreur de ces sentences impies, a voulu distinguer l'autorité de l'Ecriture *en elle-même* et *par rapport à nous* (quoad se, et quoad nos). Dans ce dernier sens, a-t-il dit, l'Ecriture n'a d'autorité que par le témoignage de l'Eglise. — Notre réponse sera très simple :

Toute manifestation ayant trois causes, une cause objective, une cause subjective, et une cause instrumentale; on peut dire aussi que la connaissance que nous recevons de l'autorité des Ecritures a d'abord, pour *cause objective*, la sainte Bible elle-même, qui prouve sa divinité par sa propre beauté et par ses propres œuvres; en second lieu, pour *cause subjective* ou efficiente, le Saint-Esprit[3],

Hom. 19, *De statuis*. Les femmes, dit-il, avaient coutume de pendre au cou de leurs enfants des exemplaires des Evangiles. — Voyez le 68e canon du VIe Conc. in Trullo.

(1) Lib. II de Conciliis, c. 12.—(2) Hosius contra Brentium, lib. III. — Eckius, de auth. Ecclesiæ. — Bayli Tractat. I, Catech., 9, 12.—Andradius, lib. III.— Defens. Conc. Trident. Stapleton, adv. Wittaker, lib. I, c. 17. — (3) Esaïe, LIV, 13, LIX, 21.

qui confirme et qui scelle à nos âmes le témoignage de Dieu ; et troisièmement enfin, pour *cause instrumentale*, l'Eglise, non la Romaine, non la Grecque plus ancienne que la Romaine, non même la Syriaque plus ancienne que l'une et que l'autre, mais l'Eglise Universelle.

Le pieux saint Augustin exprime cette triple cause, dans son livre contre l'épître de Manichée, appelée *fundamenti* [1]. — En parlant du temps où il était encore manichéen, il dit [2] : « Je n'eusse pas cru à l'évangile, si je n'y eusse été amené par l'autorité de l'Eglise ; » mais il a soin d'ajouter : « Suivons ceux qui nous invitent à croire d'abord, « lorsque nous ne sommes point encore en état de « voir ; afin que, par la foi même, étant rendus plus « capables (*valentiores*), nous méritions de com- « prendre ce que nous croyons. Alors ce ne seront « plus les hommes, ce sera Dieu lui-même au-dedans « de nous, qui affermira notre âme, et l'illuminera. »

(1) Edition de Mabillon, tome VIII. — (2) Evangelio non crederem (suivant l'usage africain, pour credidisssem, comme Confess., lib. II, c. 8 : Si tunc amarem, pour amavivissem) nisi me Ecclesiæ commoveret (commovisset) authoritas (ch. 5.) — Eos sequamur qui nos invitant priùs credere, quùm nondum valemus intueri, ut ipsâ fide valentiores facti, quod credimus intelligere mereamur, non jam hominibus, sed ipso Deo intrinsecùs mentem nostram firmante et illuminante (c. 14). — Opera August., Paris, Mabillon, t. VIII.

Dans cette affaire donc, l'Église est une servante et non pas une maîtresse; un dépositaire, et non pas un juge. Elle exerce un office, et non pas une autorité, *ministerium, non magisterium*[1]. Elle rend un témoignage, et non pas une sentence. Elle discerne le canon des Écritures, elle ne l'a pas fait : elle a reconnu leur authenticité, elle ne l'a pas donnée. — Et comme les hommes de Sichem crurent à Jésus-Christ, par le moyen de la femme impure, mais pénitente, qui les avait appelés auprès de lui, nous disons à l'Eglise : « Ce n'est plus à « cause de ton dire que nous croyons ; car nous-« mêmes l'avons entendu, et nous savons que celui-« ci est véritablement le Christ, le Sauveur du « monde. » — Nous avons donc cru *per eam,* non *propter eam;* par son moyen, et non à cause d'elle. Nous l'avons trouvée à genoux; elle nous a montré son maître; nous l'avons reconnu; et nous nous sommes agenouillés avec elle. — Si je me mêle aux derniers rangs d'une armée impériale, et si je leur demande de m'indiquer quel est le Prince, pour me conduire à lui, ils feront, à son égard, pour moi, ce qu'a fait l'Église à l'égard des Écritures. Ils n'appelleront pas leur régiment *l'armée écuménique;* et surtout ils ne diront pas que l'Empereur n'ait d'autorité que par leur témoignage, soit quant

(1) Turrettini, Theologia elenct., vol. I, loc. 2, quæst. 6.

à lui-même, soit par rapport à nous ; soit *quoad se*, soit *quoad nos* (pour parler avec Bellarmin).—L'autorité des Écritures n'est donc pas fondée sur l'autorité de l'Eglise : c'est l'Eglise qui est fondée sur l'autorité des Écritures.

XLI. Si l'authenticité des Écritures se prouve en grande partie par l'histoire, comment s'établit leur théopneustie ?

Uniquement par les Écritures.

XLII. Mais un tel argument est-il rationnel ? N'y fait-on pas une pétition de principe, et n'y prouve-t-on pas l'inspiration par l'inspiration ?

Il y aurait pétition de principe, si, pour prouver que les Écritures sont inspirées, nous invoquions leur témoignage, en les supposant inspirées. Mais on se garde bien de procéder ainsi. On considère d'abord uniquement la Bible comme un document historique, digne de nos respects par son authenticité, et au moyen duquel on peut connaître la doctrine de Jésus-Christ, à peu près comme on apprendrait celle de Socrate par les livres de Platon, ou celle de Leibnitz par les écrits de Wolff. Or ce document nous déclare, dans toutes ses pages, que le système entier de la religion qu'il enseigne, est fondé sur le grand fait d'une intervention miraculeuse de Dieu dans la révélation de son histoire et de ses dogmes.

Le savant Michaëlis lui-même, dont les principes sur l'inspiration sont si relâchés, déclare que de l'authenticité des écrits apostoliques résulte nécessairement leur inspiration. Il n'y a pas de milieu, dit il : si leur récit est vrai, ils sont inspirés; s'ils n'étaient pas inspirés, ils ne seraient pas sincères; mais ils sontsincères, donc ils sont inspirés.

Il n'y a donc rien dans un tel raisonnement qui puisse ressembler à une pétition de principe.

XLIII. Si c'est par la Bible elle-même que l'on établit le dogme d'une certaine inspiration dans les livres sacrés, par où peut-on prouver que cette inspiration est universelle, et qu'elle s'est étendue jusqu'aux moindres détails de leurs enseignements?

Si ce sont les Écritures qui nous disent leur théopneustie, ce sont elles seules aussi qui pourront nous apprendre en quoi cette théopneustie a consisté. Pour admettre leur inspiration sur leur seul témoignage, il a dû nous suffire d'être assurés qu'elles sont authentiques; mais, pour admettre leur pleine inspiration, nous aurons quelque chose de plus : car nous pourrons invoquer leur témoignage, comme d'écrits déjà reconnus pour être divins. Ce ne seront plus seulement des livres authentiques, qui nous diront : Je suis inspiré; ce seront des livres authentiques et inspirés, qui nous

diront : Je le suis entièrement. — Les Écritures sont *inspirées*, affirmons-nous, parceque étant authentiques et vraies, elles se disent inspirées ; mais aussi les Écritures sont *pleinement inspirées*, ajoutons-nous, parceque étant inspirées, elles disent l'être entièrement et sans aucune exception.

C'est donc ici tout simplement un dogme que la Bible nous apprendra, comme elle nous enseigne tous les autres. Et de même que nous croyons, parcequ'elle nous le dit, que Jésus-Christ est Dieu, et qu'il s'est fait homme ; de même aussi croyons-nous que le Saint-Esprit est Dieu, et qu'il a dicté toutes les Écritures.

XLIV. Quels sont les docteurs qui ont combattu la doctrine de l'inspiration ?

Avant de les énumérer ici, nous devons faire une observation générale : c'est qu'à l'exception du seul Théodore de Mopsueste, ce théologien philosophe, dont les nombreux écrits, si fort entachés de pélagianisme, furent condamnés, pour leur nestorianisme, dans le cinquième Concile universel (Constantinople, 553), et dont les principes sur la théopneustie furent très relâchés, à l'exception, disons-nous, de Théodore de Mopsueste, on n'a pas pu citer, dans le long cours des HUIT PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME, un seul docteur qui ait méconnu la pleine inspiration des Écritures ; si ce

n'est dans le sein des plus violentes hérésies qui aient tourmenté l'église chrétienne, je veux dire chez les Gnostiques, les Manichéens, les Anoméens et les Mahométans. — Saint Jérôme lui-même, qui s'est permis quelquefois, en parlant du style de certaines parties des livres saints, un langage dont la témérité sera réprouvée par tous les hommes pieux[1], maintient cependant, même pour de tels passages, l'entière inspiration de toutes les parties de la sainte Écriture[2]; et il y voit encore, sous ce qu'il appelle la grossièreté du langage et la folie apparente des raisonnements, des intentions du Saint-Esprit pleines d'art et de profondeur. — Et si, nous transportant des jours de saint Jérôme à quatre cents ans au-delà, nous en venons jusqu'au célèbre Agobard, que le docteur Du Pin a prétendu être le premier des Pères de l'Église qui ait abandonné la doctrine d'une inspiration verbale[3], c'est très injustement, dit le docteur Rudelbach, qu'on élève contre cet évêque une telle accusation. Il est vrai qu'en disputant contre l'abbé Frédégise[4],

(1) Qui solœcismos in verbis facit, qui non potest hyperbaton reddere sententiamque concludere... (Comment. in epist. ad Titum, lib. I (ad cap., I, 1). — Et ad Eph., lib. II (ad cap. III, 1). — Voyez aussi son Comment. sur l'Ép. aux Galat.) — (2) Proem. in ep. ad Philem. — Commentar. in ep. ad Galat., lib. II. — (3) Du Pin, docteur de Sorbonne, Prolégom. sur la Bible, liv. I, v. 256. — (4) Agobard, adv. Fredeg., lib. C, 9-12.

touchant la latitude permise aux traducteurs latins à l'égard des mots du texte sacré, il soutenait que la dignité de la Parole de Dieu consiste dans la puissance du sens, et non dans la pompe des mots; mais il avait soin d'ajouter que « l'autorité « des apôtres et des prophètes demeure intacte, et « qu'il n'est permis à personne de croire qu'ils eus- « sent pu placer une lettre autrement qu'ils ne l'ont « fait; parceque leur autorité est plus forte que le « ciel et la terre [1]. »

Si donc nous voulions classer, dans l'ordre des temps, les hommes qui se sont élevés contre l'entière théopneustie de nos livres sacrés, il faudrait placer :

Au IIe *siècle*, les Gnostiques (Valentin, Cerdon, Marcion, son disciple, etc.). Ils croyaient à deux principes égaux, indépendants, contraires et coéternels, l'un bon et l'autre mauvais; l'un, père de Jésus-Christ, et l'autre, auteur de la loi; et dans cette pensée, ils rejetaient le Pentateuque, tout en n'admettant dans le Nouveau-Testament que l'évangile de Luc, et qu'une partie des épîtres de Paul.

Au IIIe *siècle*, Manès ou Manichée, qui, se disant le *paraclet* promis par Jésus-Christ, corrigeait les livres des chrétiens, et y ajoutait les siens.

Au IVe *siècle*, les Anoméens ou ultra-ariens

(1) Rudelbach, Zeitschrift, 1er cahier, 1840, pag. 48.

(car Arius lui-même tenait un langage plus réservé), lesquels soutenaient, avec Aetius, leur chef, que le Fils, intelligence créée, *dissemblable*[1] *au Père*, a revêtu un corps humain sans âme humaine. — Ils parlaient des Écritures avec une irrévérence qui équivalait à la négation de leur entière inspiration. « Quand on les pousse par des raisons scripturaires, dit saint Épiphane, ils s'échappent par cette parole : C'est comme homme que l'Apôtre a dit ces choses ; ou par celle-ci : Pourquoi m'opposes-tu l'Ancien-Testament ? » — Et qu'ajoute le saint évêque? « Il était dans l'ordre, dit-il, que ceux qui re- « nient la gloire de Christ, reniassent plus encore « celle des apôtres[2]. »

Au ve *siècle*, Théodore de Mopsueste, chef de l'école d'Antioche, philosophe habile, et théologien savant, mais téméraire. Il ne nous reste de ses nombreux ouvrages que des fragments conservés par d'autres auteurs. Ses livres, avons-nous dit, furent condamnés (deux cents ans après sa mort) au concile de Constantinople. On y cita, par exemple, ses écrits contre Apollinaire, où il disait —que le livre de Job n'est qu'un poème provenant d'un fond païen ; — que Salomon avait sans doute reçu λόγον γνώσεως, mais non pas λόγον σοφίας ;

(1) Ἀνόμοιος : de là leur nom. — (2) Epiphan., advers. hær., LXX, VI. — Aetii salutat. Confut., VI.

— que le Cantique des cantiques n'est qu'un long et insignifiant épithalame, sans caractère ou prophétique, ou historique, ou scientifique, et dans le genre du Symposion de Platon, etc., etc.[1].

Au VIIe *siècle*, Mahomet (dont la fausse religion n'est plutôt qu'une hérésie du christianisme, et qui parle du Christ pour le moins aussi honorablement que n'ont fait la plupart des Sociniens), Mahomet reconnaissait et citait souvent comme inspirés les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; mais il les disait corrompus, et, comme Manès, il y ajoutait les siens.

Aux XIIe *et* XIIIe *siècles*, à ce qu'il semble, naquit et se formula d'abord chez les Juifs thalmudistes, le système des docteurs modernes qui ont voulu classer les divers passages de la sainte Ecriture sous divers ordres d'inspiration, et réduire la théopneustie à des proportions plus ou moins naturelles. Ce fut sous la double influence de la philosophie aristotélienne et de la théologie du Thalmud, que les Juifs du moyen-âge, en cela bien différents des anciens Juifs[2], imaginèrent cette théorie. C'était le temps des Salomon Jarchi, des

(1) Acta concilii Constantinop., II, collat. IV, 65, 71, apud Harduin. — Acta concilii, tome III, p. 87-89. — (2) Voyez Josèphe contre Appion, lib. I, c. 7, 8; et Philon, éd. Hœschel, p. 515 et p. 918.

David Kimchi, des Averroès, des Aben-Ezra, des Joseph Albo, et surtout de *Moïse Maïmonides*, ce Juif espagnol qu'on a nommé *l'aigle des docteurs*.— Maïmonides, empruntant les termes vagues du péripatétisme, enseignait que la prophétie n'est point un produit exclusif de l'action du Saint-Esprit ; mais que, de même que, lorsque l'*intellectus agens* (l'influence intellectuelle qui est en l'homme) s'associe plus intimement avec la raison, il en naît la *secta sapientum speculatorum* ; et que, lorsque cet agent opère plutôt sur l'imagination, il en naît la *secta politicorum*, *legislatorum*, *divinatorum*, et *præstigiatorum* ; de même aussi, lorsque ce principe supérieur exerce son action d'une manière plus parfaite sur ces deux facultés de l'âme à la fois, il en naît la *secta prophetarum*. — Presque tous les docteurs juifs modernes ont adopté les idées de Maïmonides ; et ce paraît avoir été là aussi le système moderne de M. Schleiermacher sur l'inspiration. C'est en partant de ses principes que les docteurs ont admis plusieurs degrés d'inspiration dans les prophètes. Maïmonides en comptait tantôt huit, tantôt onze. Joseph Albo les réduisait à quatre, et Abarbanel à trois. Ils appliquaient ces distinctions des divers degrés d'inspiration à la division du Vieux-Testament en *Loi*, *Prophètes* et *Hagiographes* (תורה נביאים כתובים). Les *kethubim*, selon lui, n'auraient pas reçu l'es-

prit prophétique (רוח נבואה), mais seulement le Saint-Esprit (רוח הקדש), qui n'aurait été, d'après lui, qu'une faculté de l'homme, par laquelle il prononçait des paroles de sagesse et de sainteté[1].

L'école allemande moderne des adversaires de l'inspiration paraît donc n'être qu'une reproduction de la théorie des rabbins du XIIIe siècle, ou qu'un emprunt fait aux docteurs thalmudistes de nos jours.

Au XVIe *siècle*, Socin[2] et Castellion[3] soutenaient que les écrivains sacrés manquent quelquefois de mémoire, et peuvent errer sur des sujets de faible importance.

Au XVIIe *siècle*, trois ordres d'adversaires, au dire du célèbre Turrettini[4], combattaient l'inspiration. — C'étaient, outre les incrédules proprement dits (*atheos* et *gentiles*) : 1° les fanatiques (*enthusiastæ*), qui accusaient l'Ecriture d'imperfection, pour exalter leurs révélations particulières ; 2° les sectateurs du pape (*pontificii*), qui ne craignaient pas, dit-il, de trahir la cause du christianisme, en alléguant la corruption du texte original (*fontium*) pour exalter leur traduction Vulgate ; 3° les

(1) Mosis Maïmonides, More Nebuchim, part. II, c. 37 et 45. — Rudelbach (*ut suprà*), p. 53. — (2) De Author. Script. — (3) In Dialogis. — (4) Theol. elenctic., loc. 2, quæst. 5.

rationalistes de diverses classes (*libertini*), qui, tout en demeurant dans l'Eglise, ne cessaient d'ébranler l'autorité des Écritures, en objectant des passages difficiles et des apparences de contradictions (*ἄπορα καὶ ἐναντιοφανῆ*).

Dans la dernière moitié du XVIII[e] *siècle*, cette troisième classe d'adversaires s'était fort multipliée en Allemagne.—Semler donna la première impulsion à ce qu'il appelait l'interprétation libérale des Ecritures : il repoussa toute inspiration, nia toute prophétie, et traita tout miracle d'allégorie ou d'exagération [1].—Ammon, plus tard, établit des règles positives pour cette manière impie d'expliquer les faits miraculeux [2].—Une légion de docteurs aussi téméraires, Paulus, Gabler, Schuster, Restig et beaucoup d'autres, firent, dans leurs écrits, avec abondance, l'application pratique de ces principes. — Eichhorn, plus récemment, a réduit en système la doctrine rationaliste de la prophétie [3]. —M. de Wette, dans son *Manuel préliminaire*, n'a paru voir aucune prédiction véritable dans les prophètes, et ne trouver d'autre différence entre ceux d'Israël et ceux des nations païennes, que l'esprit de morale et de sincérité qui caractérise

(1) Préface du *Compendium de Schultens*, sur les Proverbes, par Vogel. Halle, 1769, p. 5.— (2) De interpret. narrationum mirab. N.-T. (en tête de son Ernesti). — (3) Einleitung in das Alte Testament ; 4[e] édit., Gœtting., 1824. T. IV, p. 45.

le monothéisme, et qui purifiait (dit-il) la prophétie hébraïque, tandis qu'il manquait aux *voyants* d'entre les païens[1].—M. Hug, dans son Introduction aux écrits du Nouveau-Testament[2], ne parle nulle part de l'inspiration.—Michaëlis l'admet pour une partie des Ecritures, et la rejette pour l'autre. Ainsi faisait Le Clerc, au siècle passé[3]. Rosenmüller est encore plus inégal.

Dans ces dernières années cependant, chez les Allemands, des théologiens plus respectueux ont admis divers degrés d'inspiration dans les diverses parties des Ecritures; tout en y distinguant des passages qui, disent-ils, ne se rapportent pas au salut; et tout en prétendant y voir, comme faisaient autrefois Socin et Castellion, des fautes de mémoire et des erreurs, sur des sujets, disent-ils, d'une faible importance.

Chez les Anglais, on a vu récemment aussi des hommes, d'ailleurs respectables, se permettre de ranger sous différentes classes d'inspiration les sentences de la parole de Dieu.

XLV. Peut-on citer beaucoup de docteurs

(1) Zweyte verbessete Auflage. Berlin, 1822, p. 279. Lehrbuch. Anmerkungen.—(2) Einleitung, etc., 2e édit., 1821. —(3) Sentiments de quelques théologiens de Hollande. Lettr. XI, XII. — La Chambr., Traité de la Religion, tome IV, p. 159 et suivantes.

illustres de l'Eglise qui aient soutenu la pleine inspiration des Ecritures?

C'est la doctrine uniforme de TOUTE L'EGLISE jusqu'aux jours de la Réformation.

« A peine, dit Rudelbach, y a-t-il un seul point « à l'égard duquel ait régné, dans les huit pre-« miers siècles de l'Eglise, une plus grande et « plus cordiale unanimité[1]. »

Nous recommandons au lecteur désireux de ces témoignages de l'histoire, la dissertation récemment publiée, sur ce sujet, par le savant docteur de Glauchau que nous venons de nommer.—L'auteur, passant d'abord en revue les huit cents premières années de l'ère chrétienne, y établit, par de très nombreuses citations des Pères grecs et latins, les principes suivants :

1° L'ancienne Eglise enseigne d'une voix unanime que tous les écrits canoniques de l'Ancien et du Nouveau-Testament SONT DONNÉS PAR LE SAINT-ESPRIT de Dieu; et c'est sur ce seul fondement, et indépendamment de l'intelligence morcelée que l'imperfection humaine peut en acquérir, que l'E-

(1) Kaum ist irgend ein Punct, worüber im Alterthume eine groessere und freudigere Einstimmigkeit herrschte. (Zeitschrift von Rudelbach und Guerike, 1840, 1er vol., p. 1 à 47 : Die Lehre von der Inspiration der heiligen Schrift, mit Berücksichtigung der neüesten Untersuchungen darüber, von Schleiermacher, Twesten und Steudel.)

glise fondait sa foi dans la perfection des Ecritures.

2° L'ancienne Eglise, en conséquence de ce premier principe, maintient aussi fermement L'INFAILLIBILITÉ des Ecritures que leur *suffisance* (αὐτάρκειαν) et que leur *plénitude*. Elle n'attribue pas seulement à leurs auteurs sacrés *l'axiopistie*, c'est-à-dire une crédibilité pleinement méritée ; mais aussi *l'autopistie*, c'est-à-dire un droit à être crus, indépendamment de leurs circonstances ou de leurs qualités personnelles, et à cause de l'autorité infaillible et céleste qui les a fait parler.

3° L'ancienne Eglise, considérant toute l'Ecriture comme une parole de Dieu adressée à l'homme et dictée par le Saint-Esprit, a toujours maintenu qu'il ne s'y trouve RIEN D'ERRONÉ, rien d'inutile, rien de superflu ; et que, dans cette œuvre divine, comme dans celle de la création, on pourra reconnaître toujours, au milieu de la plus riche abondance, la plus grande et la plus sage économie. Chaque mot y aura son but, son point de vue, et sa sphère d'efficacité. « *Nihil otiosum, nec sine signo, neque sine argumento apud eum* » (Irénée); — « πᾶν ῥῆμα... ἐργαζόμενον τὸ ἑαυτοῦ ἔργον » (Origène). — C'est en établissant et en défendant avec force l'un et l'autre de ces caractères des Ecritures, que l'ancienne Eglise a fait connaître l'idée haute et profonde qu'elle avait de leur théopneustie.

4° L'Eglise ancienne a toujours soutenu que la

doctrine de la sainte Ecriture est PARTOUT LA MÊME, et que l'Esprit du Seigneur y fait entendre partout un seul et même témoignage. — Elle s'est élevée avec force contre cette science, faussement ainsi nommée (1 Tim., VI, 20), qui, déjà dans les premiers siècles, s'était formulée dans les doctrines des Gnostiques, et qui, prétendant attribuer de l'imperfection à l'Ancien-Testament, supposait des oppositions entre un apôtre et un autre apôtre.

5° L'ancienne Église pensait que l'inspiration doit être avant tout considérée, il est vrai, comme un état passif, mais comme un état dans lequel les facultés humaines, LOIN D'ÊTRE ÉTOUFFÉES ou mises de côté par l'action du Saint-Esprit, étaient élevées par sa vertu, et remplies de sa lumière. Elle a souvent comparé l'âme des prophètes et des apôtres « à un instrument à cordes, que l'Esprit-Saint mettrait en jeu pour en tirer les divins accords de la « vie » (Athénagore[1]). — « Leur tâche était de se présenter purement à l'action puissante du Saint-Esprit, afin que son archet divin, en descendant du ciel sur la cithare humaine, la fît servir à nous révéler la connaissance des mystères du ciel (Justin Martyr[2]). » — Mais, à leurs yeux, cette cithare, toute passive qu'elle était quant à l'action de Dieu, c'était un cœur d'homme, une âme d'homme, une

(1) Legatio pro Christianis, c. 9. — (2) Ad Græcos cohortatio, c. 8.

intelligence d'homme, renouvelée par le Saint-Esprit et remplie de la vie divine.

6° L'ancienne Eglise, tout en maintenant cette action continue du Saint-Esprit dans la composition des Ecritures, repoussait avec force les fausses notions que certains docteurs, surtout parmi les Montanistes, cherchaient à propager, touchant l'activité de l'Esprit de Dieu et la passivité de l'esprit de l'homme dans la théopneustie; comme si le prophète, cessant d'être maître de ses sens, eût été dans l'état que les païens attribuaient à leurs sybilles (μανίᾳ ou ἐκστάσει). — Tandis que les Cataphrygiens prétendaient qu'un homme inspiré perd ses sens sous la puissante influence de la vertu divine (*excidit sensu*, *obumbratus scilicet virtute divinâ*[1]), l'Eglise ancienne soutenait au contraire que le prophète NE PARLE POINT DANS UN ÉTAT D'EXTASE (non loquitur in ἐκστάσει[2]), et qu'on peut distinguer par ce caractère les faux prophètes d'avec les vrais. — C'était la doctrine d'Origène contre Celse (lib. VII, c. 4); comme aussi de Miltiade, de Tertullien, d'Epiphane, de Chrysostôme, de Basile, et de Jérôme contre les Montanistes.

7° L'ancienne Eglise, en cherchant, par D'AU-

(1) Tertullien, adv. Marcion, lib. IV, ch. 22. — (2) Hieronym., Proem. in Nahum. — Præfat. in Habacuc, in Esaïam. — Epiphan. adv. hæreses, lib. II. — Hæres., 48, c. 3.

TRES DÉFINITIONS que nous n'indiquerons pas ici, à rendre plus claire l'idée de la théopneustie, et à la dégager des difficultés dont on l'obscurcit quelquefois, montrait encore par cet endroit combien cette doctrine lui était chère.

8° L'ancienne Eglise pensait que, pour mériter le nom d'action de Dieu, l'inspiration doit s'étendre AUX PAROLES, aussi bien qu'aux choses.

9° L'ancienne Eglise,— par son mode constant de CITER les Écritures, pour établir et défendre ses dogmes; — par sa manière aussi de les EXPOSER et de les COMMENTER; — et enfin par L'USAGE qu'elle en recommande à tous les chrétiens sans exception, comme un privilége et un devoir ; l'ancienne Eglise, par ces trois habitudes de sa vie, montre (encore plus fortement, s'il est possible, qu'elle ne l'a pu faire par des déclarations directes) combien elle était profondément attachée à la doctrine d'une inspiration verbale.

Et ce n'est pas seulement par son exposition de la parole que l'ancienne Eglise nous montre à quel point l'entière inspiration des Ecritures était pour elle un axiome inébranlable; elle vous le montrera plus fortement encore, si vous voulez la suivre quand elle est occupée de CONCILIER LES CONTRADICTIONS apparentes que présentent quelquefois les récits des Évangiles. — Quand elle a essayé de quelque explication, elle n'y insiste pas ;

mais elle se hâte de conclure que, quelle qu'en soit la valeur, une conciliation de ces passages existe nécessairement, et que la difficulté n'est qu'apparente ; parceque la cause de la difficulté est dans notre ignorance, et non dans l'Écriture.— « Qu'il en soit ainsi, ou qu'il en soit autrement « (dit-elle avec Julius Africanus), n'importe, l'Evan- « gile demeure entièrement vrai (τὸ μέντοι Ἔυαγγέλιον πάντως ἀληθεύει)[1]! » — C'est là toujours sa conclusion sur la parfaite solubilité de toutes les difficultés qu'on peut lui présenter dans la Parole de Dieu.

10° L'ancienne Eglise était si fortement attachée à la doctrine de la personnalité du Saint-Esprit et de son action souveraine dans la composition de toutes les Écritures, qu'elle ne se faisait aucune peine d'admettre en même temps la plus grande variété et LA PLUS GRANDE LIBERTÉ dans les phénomènes, dans les occasions, dans les personnes, dans les caractères, et dans toutes les circonstances extérieures sous le concours desquelles cette œuvre de Dieu s'est accomplie. En même temps qu'elle reconnaissait avec saint Paul que, dans toutes les opérations de cet Esprit, « c'est un seul et même « Esprit qui distribue ses grâces à chacun en par- « ticulier, selon qu'il le veut (1 Cor., XII, 11), »

(1) Dans sa lettre à Aristide, sur l'accord des Evangiles rapportant les deux généalogies de Jésus-Christ. (Eusèb., Hist. Eccl., lib. I, c. 7.)

elle admettait également que, dans l'œuvre de la théopneustie, la causalité divine s'est exercée au milieu d'une grande liberté, quant aux manifestations humaines. — Et qu'on veuille bien remarquer avec soin qu'on ne verra point, dans l'ancienne Eglise, une certaine classe de docteurs adopter l'un de ces points de vue (celui de la causalité et de la souveraineté divine), et une autre classe de docteurs s'attacher exclusivement à l'autre (celui de la personnalité humaine et de la diversité des occasions, des affections, des lumières, du style et des autres circonstances de l'écrivain). «S'il en était ainsi, dit Rudelbach, on pourrait à juste titre nous accuser d'avoir nous-mêmes forcé la solution du problême, au lieu d'exposer fidèlement les vues de l'ancienne Eglise.» Mais non; au contraire: vous verrez souvent un seul et même auteur exposer à la fois et sans scrupule l'un et l'autre de ces points de vue : l'action de Dieu et la personnalité de l'homme.— C'est ce qu'on voit, par exemple, abondamment dans Jérôme, qui, tout en parlant des spécialités des écrivains sacrés, demeure toujours dans la notion d'une parole versée de Dieu dans leur esprit. — C'est ce qu'on remarque encore dans Irénée, qui, tout en insistant plus qu'aucun autre sur l'action de Dieu dans l'inspiration des Ecritures, est le premier des Pères de l'Eglise qui nous rapporte avec détails les diverses circonstances personnelles des évangélistes.

C'est ce que vous retrouverez dans saint Augustin; c'est ce que vous verrez même dans le père de l'Histoire Ecclésiastique, Eusèbe de Césarée, qui donne tant de détails sur les quatre auteurs des Evangiles; et qui cependant professe, sur la pleine inspiration des Ecritures canoniques, les principes les plus rigoureux.

11° L'ancienne Église nous montre plus complètement encore, par deux autres traits, l'idée qu'elle se faisait de l'inspiration: d'un côté, par le soin qu'elle a pris d'**ÉTABLIR LES RAPPORTS** de la doctrine de la théopneustie avec la doctrine des dons de la grâce; et de l'autre, par le soin qu'elle a pris de **PRÉSENTER LES PREUVES** de l'inspiration.

12° Enfin, si l'ancienne Église présente cet accord spontané (ungesuchte) et universel dans la doctrine de l'inspiration, il ne faut pas imaginer que ce grand phénomène se rattache, comme on l'a voulu dire, à quelque système particulier de théologie, ou se puisse expliquer par un tel système. Il ne faut pas non plus envisager cet admirable accord comme le germe d'une théorie plus complète qui se serait établie plus tard dans l'Église. Non. Les oppositions mêmes qui, de temps en temps, se sont fait entendre de la part des hérétiques des premiers siècles, et la **NATURE DES RÉPONSES** que leur a faites l'ancienne Église, nous démontrent au contraire avec clarté que cette doctrine était pro-

fondément enracinée dans la conscience de l'Église. — Toutes les fois que les Pères, en défendant quelque vérité par des passages de l'Écriture, en sont venus à forcer leurs adversaires à ne se pouvoir plus défendre qu'en niant la pleine inspiration de ces témoignages divins, l'Église a regardé la question comme décidée. L'adversaire était jugé; il n'y avait plus rien à lui dire : il niait l'Écriture comme parole de Dieu ! Qu'y avait-il à faire qu'à lui présenter à lui-même la laideur de son argument, et qu'à lui dire : Voilà où vous en venez! comme on montre à un homme qui se défigure son image dans un miroir. C'est ce qu'ont fait les Pères.

Tels sont les faits ; telle est la voix de l'Église.

Nous avions d'abord rassemblé, avec l'intention de la donner ici, une longue série de passages, tirés premièrement d'Irénée[1], de Tertullien[2], de Cyprien[3], d'Origène[4], de Chrysostôme[5], de Justin

(1) Advers. hæreses, lib. II, c. 47.—Lib. III, c. II.—Lib. IV, c. 34. — (2) De animâ, c. 28. — Advers. Marcion., lib. IV, c. 22.—De Præscrip. adv. hæret., c. 25.—Advers. Hermog., c. 22.— (3) De opere et eleemos., p. 197-201.— Adv. Quirin., —Adv. Judæos, præfat. —(4) Homil. XXXIX in Jerem. (déjà citée ici, ch. IV, sect. 1.)—Homil. II, in eumd. (cap. XIX et L.— Homil. XXV, in Matth. — Ejusd. Philocalia, lib. IV. — Commentar. in Matthæum, p. 227-428 (edit. Huet). — Homil. XXVII, in Numer. — In Levit., hom. V. — (5) Homil. XLIX in

martyr [1], d'Epiphane [2], d'Augustin [3], d'Athanase [4], d'Hilaire [5], de Basile-le-Grand [6] et de Grégoire-le-Grand [7], de Grégoire de Nysse [8], de Théodoret [9], de Cyril d'Alexandrie [10]; ensuite, des Pères les plus estimés dans les siècles suivants; et enfin des plus saints docteurs de la Réformation [11]. Mais nous avons bientôt reconnu que tous ces noms, si nous les donnions seuls, ne se présenteraient que comme un vain appel à l'autorité des hommes; et que si nous les donnions avec leurs citations, ils nous entraîneraient à trop de paroles.

Joan. — Homil., XL, in Joan., V. — Homil., IX, in 2 Tim., IV. — Serm. 53, de util. lect. script. — Serm. 3. de Lazarod.

(1) Apol., I, c. 33 et 35, 50, 51. — Dialog. contr. Tryph., c. 7. — Ad Græcos cohort., c. 8. — (2) Σύντομος λόγος περὶ πίστεως. — De Doct. Christi, lib. II, c. 9. — De Pastor., cap. 2. — Epist. XLII. — (3) Epist. XCVII (ad Hieronym.). — De unitate Ecclesiæ, c. III, t. IX, p. 341 (Paris, 1694). — (4) Contrà Gentes, t. I, p. 1. — De Incarnat. Christi (Parisiis, 1627). — (5) Ad Constant. Aug., p. 244. — De Trinit., lib. VIII (Parisiis, 1652). — (6) Comment. in Esaiam, t. I, p. 379 (ed. Bened.). — Hom. XXIX advers. calumniantes S. Trinit. — In Ethicis regul. XVI, LXXX, cap. 22. — (7) Moralia in Job, præfat., c. I. — (8) Dialog. de animâ et resurr., tom. I, edit. græcolat., p. 639. — De cognit. Dei cit. ab Euthymio in Panoplia. Tit. VIII. — (9) Dial. I, Ατρεπτ. — Dial. II, Ασυγχοτ. — In Exod. Qu. XXVI. — In Gen., Qu. XLV. — (10) Lib. VII, cont. Jul. Glaphyrorum in Gen., lib. II. — (11) Voyez Lardner, vol. II, p. 172, 488, 495. — Haldane, The Inspir. of the Holy Script., p. 167 à 176.

Nous désirons donc nous hâter de citer le plus grand des docteurs, notre maître Jésus-Christ, et de le faire entendre quand il parle des Écritures, et entendre surtout quand il les cite. — Parmi les défenseurs les plus ardents de leur inspiration verbale, nous ne connaissons aucun homme qui se soit jamais exprimé avec plus de respect pour l'autorité toute divine et la pérennité de leurs moindres expressions, que ne l'a fait l'homme Jésus. Et nous ne craignons pas de dire que, si quelque écrivain moderne venait à citer la Bible à la manière de J.-C. pour en déduire quelque dogme, il faudrait aussitôt qu'il fût rangé parmi les partisans les plus exaltés de la doctrine que nous défendons.

CHAPITRE VI.

PREUVE SCRIPTURAIRE DE LA THÉOPNEUSTIE.

Ouvrons donc les Écritures. Que disent-elles de leur inspiration?

SECTION Ire. — Toute l'Écriture est théopneustique.

Nous commencerons par reproduire ici ce passage si souvent répété (2 Tim., III, 16) : « *La sainte Écriture est tout entière théopneustique*, c'est-à-dire tout entière donnée par l'Esprit ou par le souffle de Dieu.

Cette sentence, nous l'avons montré, n'admet point d'exception et point de restriction.

Point d'exception : c'est TOUTE L'ÉCRITURE, c'est tout *ce qui est écrit* (πᾶσα γραφὴ); c'est-à-dire, ce sont les pensées qui ont déjà reçu l'empreinte du langage.—Point de restriction : toute cette Écriture est tellement une œuvre de Dieu, qu'elle nous est représentée comme proférée par le souffle divin, de la même manière que la parole d'un homme est proférée par le souffle de sa bouche. Le prophète est la bouche de l'Éternel.

La portée de cette déclaration de saint Paul demeure la même dans les deux constructions qu'on peut donner à ses paroles ; soit qu'on place, comme le font nos versions, sur le mot θεόπνευστος (*divinement inspirée*) l'affirmation de la phrase, et le verbe sous-entendu (*toute l'Écriture* est *divinement inspirée*, *propre*....) ; soit que, reportant ce verbe sur les mots suivants, on ne prenne θεόπνευστος (*divinement inspirée*) que pour un adjectif déterminatif (*toute Écriture divinement inspirée de Dieu* est *propre*...) — Cette dernière construction donnerait même à la déclaration de l'Apôtre plus de force que la première. Car alors, sa proposition se rapportant nécessairement aux *Saintes Lettres* (τὰ ἵερα γράμματα) dont il vient de parler, supposerait, comme un principe admis et incontestable, que nommer les *Saintes Lettres*, c'est indiquer par là même des Écritures inspirées de Dieu.

Cependant il sera convenable d'exprimer encore cette même vérité par quelque autre déclaration de nos livres saints.

SECTION II. — Toutes les paroles des Prophètes sont données de Dieu.

Saint Pierre, en sa deuxième Épître, à la fin du chapitre premier, s'énonce ainsi : « Sachons « premièrement ceci, c'est qu'aucune prophétie de « l'Écriture n'est d'une explication particulière.

« Car jamais prophétie ne fut apportée par une vo-
« lonté d'homme; mais c'est portés par l'Esprit
« saint que les saints hommes de Dieu ont parlé. »

Remarquez, sur ce passage :

1° qu'il s'agit ici des révélations *écrites* (προφητεία γραφῆς);

2° que ceux qui nous les ont données sont appelés les *saints hommes de Dieu;*

3° que *jamais* (οὐ πότε) aucune d'elles ne fut apportée sous l'impulsion ou le gouvernement d'une *volonté d'homme;*

4° que ce fut *poussés et portés par le Saint-Esprit* que ces saints hommes écrivirent et parlèrent;

5° enfin, que leurs écrits sont appelés du nom de *prophétie.*

Il sera donc convenable, avant que nous allions plus loin, d'avoir déterminé avec précision le sens scripturaire de ces mots *prophétie*, *prophétiser*, *prophète* (נביא); parceque cette connaissance est indispensable à la recherche qui nous occupe, et qu'elle répand aussitôt un grand jour sur toute cette question.

On a donné vulgairement au terme biblique de *prophète* des sens variés, et souvent très inexacts; mais un examen attentif des passages où il est employé nous convaincra bientôt qu'il désigne con-

stamment, dans les Écritures, « un homme dont la bouche prononce des paroles de Dieu. »

Chez les Grecs, on n'appelait d'abord de ce nom que l'interprète et l'organe des *vaticinations* prononcées dans les temples (ἐξηγητὴς ἔνθεων μαντείων). — Ce sens est disertement expliqué par un passage de Platon, dans son Timée [1]. — Les prophètes les plus célèbres de l'antiquité païenne étaient ceux de Delphes. Ils conduisaient la Pythie au trépied, et ils étaient chargés d'interpréter ou de rédiger les oracles du Dieu. Et ce ne fut ensuite que par une extension de ce premier sens que le nom de *prophète* fut donné chez les Grecs aux poëtes, qui, commençant leurs chants par l'invocation d'Apollon et des Muses, étaient censés faire entendre le langage des dieux, et parler sous leur inspiration.

Un prophète, dans la Bible, est donc un homme dans la bouche duquel Dieu place les paroles qu'il veut faire entendre aux hommes; et c'était encore par allusion à la plénitude de ce sens que Dieu disait à Moïse [2] « qu'Aaron serait son prophète auprès de Pharaon, » selon ce qu'il lui avait dit (au chap. IV, verset 16) : « Il te sera pour bouche, et tu lui seras pour Dieu. »

Écoutez, dans l'Écriture, les prophètes témoi-

(1) T. IX, ed. Bipont., p. 392. — (2) Exod., VII, 1.

gner de l'Esprit qui les fait parler, et de l'autorité toute divine de leurs paroles : vous retrouverez toujours dans leur langage une même définition de leur office et de leur inspiration. — Ils parlent ; c'est bien leur voix qui se fait entendre ; c'est leur personne qui est agitée ; c'est bien même aussi leur âme qui souvent est émue ; mais leurs paroles ne sont pas d'eux seulement : ce sont en même temps les paroles de l'Éternel.

« La bouche de l'Éternel a parlé ; » — « l'Éternel a parlé, » disent-ils sans cesse [1]. — « J'ouvrirai ma bouche au milieu d'eux, » dit l'Éternel à son serviteur Ézechiel. — « L'Esprit de l'Éternel » a parlé par moi, et sa parole a été sur ma langue, disait le roi psalmiste [2]. — « Écoutez la parole de l'Éternel ! » c'est ainsi que les prophètes annoncent ce qu'ils vont proférer [3]. — « La parole de l'Éternel fut alors sur moi, » disent-ils souvent. — « La parole de Dieu vint à Shemaïah ; — la parole vint à Nathan ; — la parole vint à Jean dans le désert [4]. » — « La parole qui vint à Jérémie de par l'Éternel ; » — « La parole qui fut donnée à Jérémie [5]. » — « La charge de la

(1) Mic., IV, 4. — Jér., IX, 12 ; XIII, 15 ; XXX, 4 ; L, 1 ; LI, 12. — Esaïe, VIII, 11. — Amos, III, 1. — Exod., IV, 30. — Deut., XVIII, 21, 22. — Jos., XXI, 46 ; XXIX, 21. — (2) 2 Sam., XXIII, 1, 2. — (3) Esaïe, XXVIII, 14 ; — Jér., XIX, 20 ; X, 1 ; XVII, 20. — (4) 1 Rois, XII, 22 ; — 1 Chron., XVII, 3 ; — Luc, III, 2. — (5) Jér., XI, 1 ; VIII, 1 ; XVIII, 1 ; XXI, 1 ; XXV, 1 ; XXVI, 1 ;

parole de l'Éternel, par le moyen de Malachie [1]. » — « La parole de l'Éternel qui vint à Osée [2]. » — « La seconde année de Darius, la parole fut par le moyen d'Aggée, le prophète [3]. »

Cette parole descendait sur ces hommes de Dieu, quand elle le voulait, et souvent de la manière la plus inattendue.

C'est ainsi que Dieu, lorsqu'il envoya Moïse, lui dit : « Je serai avec ta bouche [4] ; » et que, lorsqu'il fit parler Balaam, « il mit la parole, est-il écrit, dans la bouche de Balaam [5] » — Aussi les apôtres, faisant, dans leur prière, une citation de David, s'expriment-ils en ces mots : « C'est TOI, Seigneur, QUI AS DIT, par la BOUCHE de David ton serviteur [6]. » — Et saint Pierre, s'adressant à la foule des disciples : « Hommes frères, il fallait que fût accom« plie cette Écriture que LE SAINT-ESPRIT a pro« noncée d'avance, PAR LA BOUCHE de David, tou« chant Judas [7]. » — Aussi le même apôtre, dans le saint lieu, sous le portique de Salomon, criait-il au peuple de Jérusalem : « Le Dieu de vos pères a accompli les choses qu'IL AVAIT ANNONCÉES d'avance

XXVII, 1; XXX, 1; et souvent ailleurs. — Voyez Es., I, 2; — Jér., I, 1, 2, 9, 14. — Ez., III, 4, 10, 11. — Osée, I, 1, 2, etc.

(1) Malach., I, 1. — (2) Osée, I, 1, 2. — (3) Agg., I. 1. — (4) Exod., IV, 12, 15. (5) ἐνέβαλεν (οἱ LXX). — Nomb., XXIII, 5. — (6) Act., IV, 25. (7) Act., I, 16.

PAR LA BOUCHE DE TOUS SES PROPHÈTES[1]. »

Pour les apôtres donc, David dans ses cantiques, et tous les prophètes dans leurs écrits, quelles que fussent les pieuses émotions de leur âme, n'étaient que la bouche du Saint-Esprit. C'était David QUI DISAIT ; c'étaient les prophètes QUI ANNONÇAIENT ; mais aussi c'était Dieu QUI DISAIT PAR LA BOUCHE de David, son serviteur ; c'était Dieu QUI AVAIT ANNONCÉ PAR LA BOUCHE de tous ses prophètes.

Et qu'on veuille bien encore examiner avec soin, d'après le grec, cette expression qui revient si souvent dans l'Évangile, et qui est si concluante : « Afin que fût accompli ce qui avait été dit PAR LE SEIGNEUR, PAR LE MOYEN DU PROPHÈTE (ὑπὸ τοῦ κυρίου ΔΙΑ τοῦ προφήτου), disant[2]....

C'est dans un sens tout-à-fait analogue que la sainte Écriture donne le nom de *Prophètes* aux hommes imposteurs qui mentaient parmi les gentils, dans les temples des faux dieux ; soit qu'ils ne fussent que des fourbes vulgaires, prétendant faussement à des visions de Dieu ; soit qu'ils fussent réellement la bouche d'un pouvoir occulte, d'un ange malfaisant, et d'un esprit de Python[3].

(1) Act., III, 18. — (2) Math., I, 22; II, 5, 15, 23; XIII, 35; XXI, 4; XXVIII, 35; IV, 14; VIII, 17; XII, 17. — (3) Act., XVI, 6. — Voyez 1 Sam., XXVIII, 7. — 1 Chron., X, 13. — Lévit., XIX, 26, 31; XX, 26, 27. — Es., VIII, 19; XXIX, 4.

Et c'est encore dans ce même sens que saint Paul, en citant un vers d'Épiménide, poète, sacrificateur et devin chez les Crétois, l'appelait « *un de leurs prophètes;* » parceque tous les Grecs le consultaient comme un oracle ; que Nicias l'alla prendre en Crète, de la part des Athéniens, pour purifier leur ville ; et qu'Aristote, Strabon [1], Suidas [2] et Diogène Laërce [3] nous disent qu'il prétendait annoncer l'avenir, et découvrir les choses inconnues.

De toutes ces citations, il demeure donc établi que, dans le langage des Écritures, les *prophéties* sont « des paroles de Dieu, mises dans la bouche de l'homme. »

C'est donc aussi par un abus évident que, dans le langage vulgaire, on semble n'entendre par ce mot qu'une *prédiction* miraculeuse. — Les prophéties pouvaient révéler le passé aussi bien que l'avenir : elles dénonçaient les jugements de Dieu ; elles interprétaient sa parole ; elles chantaient ses louanges ; elles consolaient son peuple ; elles exhortaient les âmes à la sainteté ; elles rendaient témoignage de Jésus-Christ.

Et comme « *aucune prophétie* n'avait lieu *par une volonté d'homme* [4], » un prophète, comme nous l'avons déjà donné à entendre, n'était prophète

(1) Geogr., lib. X.— (2) In voce Επίμεν.— (3) Vita Epimen.
(4) 2 Pier., I, 21.

que par intervalles, *et selon que l'Esprit le faisait parler* (Act. II, 4). »

Un homme prophétisait quelquefois sans le prévoir, quelquefois encore sans le savoir, et quelquefois même sans le vouloir.

J'ai dit sans le prévoir, et souvent même au moment où il pouvait s'y attendre le moins. Tel fut le vieux prophète de Béthel (1 Rois., XIII, 20). — J'ai dit sans le savoir : tel fut Caïphe (Jean, XI, 51). — J'ai dit enfin sans le vouloir : tel fut Balaam, lorsque voulant par trois fois maudire Israël, il ne put, par trois fois, faire sortir de sa bouche que des paroles de bénédiction (Nomb. XXIII, XXIV).

Nous en donnerons d'autres exemples, pour compléter la démonstration de ce que c'est en général qu'une prophétie, et pour arriver ainsi à comprendre plus pleinement l'étendue de l'action de Dieu dans ce que saint Pierre appelle la *prophétie écrite* (προφητείαν γραφῆς).

Nous lisons, au XIe des Nombres (25 à 29), qu'aussitôt que l'Éternel eut fait reposer l'Esprit sur les soixante-et-dix anciens, « ils prophétisèrent ; » mais, (est-il ajouté) « ils ne continuèrent pas. » — L'Esprit vint donc sur eux dans un moment inattendu ; et après qu'il eut ainsi « parlé par eux, » et que « sa parole eut été sur leur langue (2 Sam. XXIII, 1, 2), ils ne conservèrent plus rien de ce don miraculeux, et ne furent prophètes que pour un jour.

Nous lisons, au premier livre de Samuel (chap x), avec quelle puissance imprévue l'Esprit de l'Éternel saisit le jeune roi Saül, au moment où, cherchant les ânesses de son père, il rencontra une compagnie de prophètes, qui descendaient du saint lieu : « Qu'est-il arrivé au fils de Kis? » se demandait-on l'un à l'autre ; « Saül aussi est-il entre les prophètes? »

Nous lisons, au XIe chapitre, quelque chose de plus frappant encore. — Saül envoie des hommes à Rama, pour se saisir de David; mais aussitôt qu'ils ont rencontré Samuel et l'assemblée des prophètes qu'il préside, l'Esprit de l'Éternel vient sur ces hommes de guerre; et « eux aussi font les prophètes. » — Saül en envoie d'autres; et « eux aussi font les prophètes. » — Saül enfin s'y rend lui-même; « et lui aussi fait le prophète, tout ce jour-là et toute la nuit, en la présence de Samuel.» — L'Esprit de Dieu, nous est-il dit, S'ÉTAIT SAISI DE LUI. »

Mais c'est particulièrement par une étude attentive des chapitres XII et XIV de la première Épître aux Corinthiens, que l'on arrive à l'exacte connaissance de ce qu'étaient, dans la prophétie, l'action de Dieu et la part de l'homme.

L'Apôtre y donne à l'église de Corinthe les règles qu'on y devait suivre dans l'usage de ce don miraculeux. — Ses conseils répandront un grand

jour sur cet important sujet. On y reconnaîtra bientôt les faits et les principes suivants.

1° Le Saint-Esprit conférait alors aux fidèles, pour l'utilité commune, des dons très variés (XII, 7-10) : à l'un, celui des miracles; à l'autre, celui de guérir; à l'autre, de discerner les esprits; à l'autre, de se faire entendre en des langues étrangères que lui-même ne comprenait pas en les parlant; à un autre, de les interpréter; à un autre enfin, de *prophétiser*, c'est-à-dire de prononcer en sa propre langue des paroles dictées de Dieu.

2° Un seul et même esprit distribuait à son gré ces divers pouvoirs miraculeux [1].

3° Ces dons étaient un juste sujet de zèle et d'ambition chrétienne (ζηλοῦτε, XIV, 1, 39). Mais celui de tous qu'il fallait regarder comme le plus désirable, c'était *celui de prophétiser;* car on pouvait parler une langue inconnue sans édifier personne; et ce miracle était « plutôt utile aux incrédules qu'aux « croyants; » tandis que « le don de prophétiser édi- « fiait, exhortait, et consolait (1 Cor. XIV, 1-3). »

4° Cette prophétie, c'est-à-dire ces paroles qui descendaient miraculeusement sur les lèvres que le Saint-Esprit avait choisies pour un tel office, cette prophétie revêtait des formes très diverses. — Quelquefois l'Esprit donnait un psaume; quelque-

(1) Verset 11.—Voyez aussi Eph., IV, 7; et Act., XIX, 1 à 6.

fois c'était une instruction; quelquefois une révélation ; quelquefois aussi c'était une interprétation miraculeuse de ce que d'autres avaient exprimé miraculeusement en des langues étrangères[1].

5° Il y avait évidemment dans ces prophéties une œuvre de Dieu et une œuvre de l'homme. — C'étaient les paroles du Saint-Esprit; mais c'étaient aussi les paroles du prophète. — C'était Dieu qui parlait, mais en des hommes, mais par des hommes, mais pour des hommes; et vous y eussiez retrouvé le son de leur voix, peut-être aussi les tournures habituelles de leur style, peut-être encore des allusions à leurs propres expériences, à leur position présente, à leur individualité.

6° Ces faits miraculeux se prolongèrent dans l'Église primitive pendant la longue carrière des apôtres. Saint Paul, qui écrivait sa lettre aux Corinthiens, vingt ans après la mort de Jésus-Christ, leur en parle comme d'un ordre de choses commun et habituel, qui existe depuis un certain temps au milieu d'eux, et qui doit encore s'y continuer.

7° Les prophètes, bien qu'ils fussent la bouche de Dieu, pour faire entendre ses paroles, n'étaient cependant pas absolument passifs, pendant qu'ils prophétisaient.

« Les esprits des prophètes, disait saint Paul,

(1) Vers. 26 à 31. — Et 1 Sam., x, 6; xviii, 10.

étaient soumis aux prophètes » (1 Cor., xiv, 32); c'est-à-dire que les hommes de Dieu, tandis que sa parole prophétique était sur leurs lèvres, pouvaient cependant en arrêter l'essor, par l'action répressive de leur propre volonté; à peu près comme un homme suspend, quand il le veut, le cours d'ailleurs presque involontaire de sa respiration. — Ainsi, par exemple, si *quelque révélation* descendait sur « l'un de ceux qui étaient assis, » il fallait que le premier qui parlait alors « se tût, se rassît et le laissât parler. »

Appliquons maintenant ces principes et ces faits à la prophétie de l'Écriture (τῃ προφητείᾳ γραφῆς), et au passage de saint Pierre pour l'explication duquel nous les avons exposés.

« Aucune prophétie de l'Écriture, disait-il, n'est « d'une explication particulière; car jamais prophétie ne fut apportée par une volonté d'homme « (2 Pier., i, 21); mais c'est portés par le Saint-« Esprit que les saints hommes de Dieu parlèrent. »

Voilà donc l'inspiration pleine et entière des Écritures clairement établie par l'Apôtre; voilà l'ÉCRITURE assimilée à ces prophéties que nous venons de définir. — Elle n'est « point apportée par une volonté d'homme; » elle est entièrement dictée par le Saint-Esprit; elle nous donne les propres paroles de Dieu; elle est entièrement (ἔνθεος et θεόπνευστος) donnée par le souffle de Dieu.

Qui oserait donc, après de telles déclarations, soutenir que, dans les Écritures, les expressions ne sont pas inspirées? Ce sont des PROPHÉTIES ÉCRITES (πᾶσα προφητεία γραφῆς). On ne saurait donc plus opposer à notre conclusion qu'une seule difficulté. Le témoignage et le raisonnement sur lequel elle s'appuie sont d'une telle évidence, qu'on n'y peut échapper que par cette objection : Nous convenons, dira-t-on, que *la prophétie écrite* (προφητεία γραφῆς) a, sans contredit, été composée par cette puissance du Saint-Esprit qui agissait dans les prophètes; mais le reste du livre, mais les Épîtres, les Évangiles et les Actes, mais les Proverbes, les Livres des Rois, et tant d'autres écrits purement historiques, n'ont point de titres pour être placés au même rang.

Arrêtons-nous donc ici; et, avant que de répondre, reconnaissons jusqu'où notre argument a été conduit.

Il doit être déjà bien reconnu qu'au moins *toute la partie des Écritures* appelée PROPHÉTIE, quelle qu'elle soit, a été *complètement dictée de Dieu;* en sorte que les mots mêmes, aussi bien que les pensées, y ont été donnés de lui.

Mais maintenant, qui nous permettra d'établir une distinction entre l'un quelconque des livres de la Bible et tous les autres livres? — Tout n'y est-il pas donné par prophétie? — Oui, sans doute,

tout y est également dicté de Dieu; c'est ce que nous allons prouver.

Section III. — Toutes les Ecritures de l'Ancien-Testament sont prophétiques.

Et d'abord toutes les Écritures sont indistinctement appelées LA PAROLE DE DIEU. — Ce titre déjà tout seul devrait nous suffire pour nous montrer que, si Ésaïe a commencé ses prophéties en invitant les cieux et la terre à prêter l'oreille, parceque l'Éternel a parlé[1], la même sommation doit sortir pour nous de tous les livres de la Bible; parcequ'ils sont tous appelés « la parole de Dieu. » — « Cieux, écoutez; et toi, terre, prête l'oreille; car l'Éternel a parlé ! »

Nous ne saurions trouver nulle part un seul passage qui nous permette d'en détacher une seule des parties comme moins divine que toutes les autres. — Dire que ce livre tout entier est « la parole de Dieu, » n'est-ce pas attester que les phrases mêmes dont il se compose ont été dictées de lui?

Or la Bible tout entière n'est pas seulement nommée « *la parole de Dieu* (ὁ λόγος τοῦ θεοῦ); » elle est appelée, sans distinction, LES ORACLES DE DIEU (τὰ λόγια τοῦ θεοῦ)[2]. Qui ne sait ce qu'étaient les oracles, dans la pensée des hommes anciens? Était-

(1) Esaïe, I, 2. — (2) Rom., III, 2.

il donc un mot qui pût exprimer plus absolument une inspiration verbale et complète? — Et comme si ce terme qu'emploie saint Paul ne suffisait pas, nous entendons encore Étienne « rempli du saint Esprit » les appeler des ORACLES VIVANTS (λόγια ζῶντα); « Moïse, dit-il, reçut les oracles vivants pour nous les donner » (Act. VII, 38).

Toutes les Écritures, sans exception, sont donc une parole continue de Dieu; c'est sa voix miraculeuse; ce sont ses prophéties écrites et ses oracles vivants.—Laquelle de leurs diverses parties en oseriez-vous donc retrancher? — Les Apôtres les distinguent souvent *en deux parties*, quand ils les appellent « Moïse et les Prophètes ». — Jésus-Christ les distinguait *en trois parties*[1], quand il disait à ses Apôtres : « Il fallait que toutes les choses qui « sont écrites de moi, dans Moïse, dans les Prophètes « et dans les Psaumes, fussent accomplies. » — D'après cette division, où notre Seigneur se conformait au langage de son temps, l'Ancien-Testament se composerait donc de ces trois parties : Moïse, les Prophètes et les Psaumes; comme le Nouveau-Testament se compose des Évangiles, des Actes, des Épîtres et du Livre des Révélations. — Laquelle donc de ces trois parties de l'Ancien-Testament, ou laquelle de ces quatre parties du

(1) Luc, XXIV, 44.

Nouveau, oseriez-vous sortir de *l'Écriture des prophètes* (προφητείας γραφῆς), ou de la parole inspirée (ἐνθεοῦ λόγου — γραφῆς θεόπνευστοῦ)?

Serait-ce Moïse? — Mais qu'y a-t-il de plus saint et de plus divin, dans tout l'Ancien-Testament, que les écrits de cet homme de Dieu? — Il était tellement un prophète, que ses saints livres sont mis au-dessus de tout le reste, et s'appellent LA LOI, par excellence. — Il était tellement prophète, qu'un autre prophète, en parlant uniquement de ses livres, disait: « La loi de l'Éternel est parfaite (Ps. XIX, 7); « les paroles de l'Éternel sont des paroles pures : « c'est un argent affiné au fourneau de terre, épuré « par sept fois » (Ps. XII, 6).—Il était tellement prophète, qu'il ne se compare qu'au Fils de Dieu. « C'est ce Moïse, est-il écrit, qui disait aux enfants d'Israël : « Le Seigneur, notre Dieu, vous suscitera « un PROPHÈTE TEL QUE MOI, d'entre vos frères : « écoutez-le » (Act. VII, 37)! — Il était tellement un prophète, qu'il avait coutume de faire précéder ses ordres de ces paroles : « Ainsi dit l'Éternel. » — Il était tellement prophète, que Dieu lui avait dit : « Qui est-ce qui a fait la bouche de l'homme? n'est- « ce pas moi l'Éternel? Va donc maintenant; car je « serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que « tu auras à dire » (Exod. VI, 11, 12). — Il était tellement prophète enfin, qu'il est écrit : « Et il ne « s'est jamais levé de prophète en Israël comme

« Moïse, qui ait connu l'Eternel face à face » (Deut. XXXIV, 10).

Quelle autre partie de l'Ancien-Testament excluriez-vous donc des Ecritures prophétiques? — Serait-ce la seconde? celle que Jésus-Christ appelle *les prophètes*, et qui comprend tout l'Ancien-Testament, à l'exclusion de Moïse et des psaumes, et quelquefois à la seule exclusion de Moïse? — Il est bien digne de remarque que Jésus-Christ, et les Apôtres, et tout le peuple, appelaient habituellement du nom de *prophètes tous les auteurs* de l'Ancien-Testament. — On disait habituellement, pour désigner l'Ecriture entière: « Moïse et les prophètes. » (Luc, XXIV, 25, 27, 44; Mat., V, 17; VII, 12; XI, 13; XII, 40; Luc, XVI, 16, 29, 37; XX, 42; Act., I, 20; III, 21, 22; VII, 35, 37; VIII, 28; XXVI, 22, 27; XXXVIII, 23; Rom., I, 2; III, 21; X, 5; etc., etc.) — Jésus-Christ appelait tous leurs livres, *les Prophètes*. — Ils étaient prophètes. — Josué donc était prophète; tout comme Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, Osée et tous les autres, jusqu'à Malachie, ont été des prophètes de Jéhovah.

Ils écrivaient donc tous *des Écritures prophétiques* (προφητεἰαν γραφῆς); tous, des paroles dont saint Pierre nous dit « qu'aucune d'elles ne fut ap« portée par une volonté d'homme; » tous, ces ἵερα γράμματα, ces « Saintes Lettres » que l'apôtre dé-

clare « divinement inspirées[1] » — L'Éternel disait d'eux tous, comme de Jérémie : « Voici, j'ai mis mes paroles en ta bouche[2]; » et comme d'Ézéchiel : « Fils d'homme, va, et leur prononce MES paroles; — parle-leur, et leur dis que le Seigneur, l'Éternel A AINSI PARLÉ[3] ! »

Et que toutes les phrases, toutes les paroles, leur fussent données de Dieu, c'est ce que montre avec évidence un fait qui nous est plus d'une fois rapporté, et que l'étude de leurs écrits nous remet fréquemment sous les yeux, savoir, qu'ils étaient chargés de transmettre à l'Église des oracles dont la signification leur devait encore demeurer voilée. — Daniel, par exemple, déclare plus d'une fois qu'il n'a pu saisir le sens prophétique des paroles sorties de ses propres lèvres, ou tracées de sa main[4]. — Les types, imprimés de Dieu dans tous les événements de l'histoire primitive, ne devaient être reconnus que bien des siècles après les hommes chargés de nous en réciter les traits; et le Saint-Esprit nous déclare que les prophètes, après avoir tracé leurs saintes pages, s'appliquaient à les étudier avec l'attention la plus respectueuse, comme ils eussent fait des autres Écritures, « cherchant à « comprendre CE QUE L'ESPRIT DE CHRIST, qui

(1) 2 Tim., III, 15. — (2) Jér., I, 1, 2, 9. — (3) Ezech., IV, 10, 11. — (4) Dan., XII, 4, 8, 9; VIII, 27; X, 8, 21.

« était en eux, **PRÉDISAIT**, touchant les souffrances « et les gloires futures du Messie [1]. » — Les voyez-vous, ces hommes de Dieu, courbés sur leurs propres écrits ? Ils y méditent les paroles de Dieu et les pensées de Dieu : vous en étonnerez-vous, puisqu'ils viennent d'écrire, pour les élus de la terre, et pour les principautés et les puissances des cieux [2], les doctrines et les gloires du Fils de Dieu ; et puisque ce sont « des choses dans lesquelles les anges désirent de voir jusqu'au fond ? »

Voilà pour Moïse et pour les Prophètes ; mais que direz-vous des Psaumes ? — Seraient-ils moins donnés que tout le reste par l'Esprit de prophétie ? Les auteurs des Psaumes ne sont-ils pas toujours nommés *Prophètes* [3] ? Et s'ils sont quelquefois, comme Moïse, distingués des autres prophètes, n'est-ce pas évidemment pour leur assigner une place plus éminente ? — « David était prophète, » dit saint Pierre (Act II, 3). — Écoutez-le lui-même parlant de ce qu'il est : « L'Ésprit de l'Éternel a « **PARLÉ PAR MOI**, dit-il, et **SA PAROLE** a été **SUR** « **MA LANGUE** » (2 Sam., XXIII, l. 2). — Ce que David écrivait, et même ses moindres mots, il les écrivait « **PARLANT PAR LE SAINT-ESPRIT**, » a dit notre Seigneur (Marc., XII, 36). — Aussi les Apôtres, en le citant (dans leur prière), ont-ils soin de

(1) 1 Pier., I, 10, 11, 12. — (2) Eph., III, 10, 11. — (3) Math., XIII, 35 ; pour Asaph (Ps. LXXVIII).

dire : « Il fallait que fût accomplie cette Écriture qu'avait dite le Saint-Esprit par la bouche de David» (Act. I, 16). — « C'est toi, Éternel, qui as dit par la bouche de ton serviteur David » (Act. IV, 25). — Que dis-je? ces psaumes étaient à tel point tous dictés par l'Esprit, que les Juifs et que Jésus-Christ lui-même les appelaient du nom de LOI [1]: toutes leurs paroles faisaient *loi ;* leurs moindres mots étaient de Dieu. — « N'est-il pas écrit dans VOTRE LOI, » disait Jésus, en les citant, et en les citant même POUR UN SEUL MOT (comme nous serons appelés à le montrer bientôt).

Tout l'Ancien-Testament est donc, dans le sens scripturaire de cette expression, une PROPHÉTIE ÉCRITE (προφητεία γραφῆς). Il est donc pleinement inspiré de Dieu ; puisque, suivant le témoignage de Zacharie, « c'est Dieu qui a parlé par la bouche de « ses saints Prophètes, qui ont été de tout temps [2], » et que, suivant celui de Pierre, « c'est poussés par « le Saint-Esprit qu'ils parlèrent [3]. »

Il est vrai que, jusqu'ici, les raisonnements qui précèdent, et les témoignages sur lesquels ils se fondent, ne regardent directement que les livres de l'Ancien-Testament ; et l'on pourrait peut-être nous objecter que nous n'avons encore rien prouvé pour le Nouveau.

(1) Jean, X, 35; XII, 34. — (2) Luc, I, 7. — (3) 2 Pier., I, 21. — Voyez aussi Math., I, 21; XXII, 43. — Marc, XII, 36,

Nous commencerons, avant de répondre, par demander s'il serait probable que le Seigneur eût voulu donner à son peuple des révélations successives, et que cependant la plus récente et la plus importante de ces révélations fût inférieure à la première. Nous demanderons s'il serait rationnel d'imaginer que le premier Testament, qui ne contenait que « les ombres des choses à venir, » eût été dicté de Dieu dans tout son contenu, tandis que le second Testament, qui nous présente le grand objet auquel se rapportaient toutes ces ombres, et qui nous décrit les œuvres, le caractère, la personne et les paroles même du Fils de Dieu, serait moins inspiré que le premier. — Nous demanderons si l'on peut croire que les Epîtres et les Évangiles, destinés à révoquer plusieurs des ordonnances de Moïse et des Prophètes, fussent moins divins que Moïse et les Prophètes; et que l'Ancien-Testament fût tout entier une parole de Dieu, tandisqu'il serait remplacé, ou du moins modifié et consommé, par un livre, en partie parole de l'homme, et en partie parole de Dieu !

Mais il n'est pas même besoin de recourir à ces puissantes inductions, pour établir l'inspiration prophétique de l'Évangile, et même sa supériorité sur Moïse et les Prophètes.

SECTION IV. — Toutes les Ecritures du Nouveau-Testament sont prophétiques.

L'Écriture, dans son langage constant, place les écrivains du Nouveau-Testament sur le même rang que les prophètes de l'Ancien; et même, quand elle établit entre eux quelque différence, c'est toujours pour mettre les derniers venus au-dessus des premiers, autant qu'une parole de Dieu est supérieure (non pas en divinité, sans doute, non pas en dignité, mais en autorité) à la parole qui l'a précédée.

Qu'on veuille bien donner son attention au passage suivant de l'apôtre Saint Pierre. Il est très important, en ce qu'il nous fait voir que, du vivant des Apôtres, le livre du Nouveau-Testament était déjà presque entièrement formé, pour faire un seul tout avec celui de l'Ancien.— C'était vingt ou trente ans après la Pentecôte, que saint Pierre se plaisait à citer « TOUTES LES ÉPITRES DE PAUL, « son frère bien-aimé; et qu'il en parlait comme « d'écrits sacrés, » qui, déjà de son temps, faisaient partie des Saintes Lettres (ἱερων γράμματων), » et se devaient classer « avec LE RESTE DES ÉCRITURES (ὡς καὶ τας λοιπὰς γράφας). » Il leur assigne le même rang; et il leur déclare que « les hommes igno« rants ne les peuvent tordre qu'à leur propre « perdition. » —Voici ce passage important : « Notre

« frère bien-aimé Paul, dit-il, vous a écrit selon « la sagesse qui lui a été donnée, comme *il l'a fait* « dans TOUTES SES ÉPITRES, où il parle de ces « choses parmi lesquelles il en est de difficiles à « comprendre, que les personnes ignorantes et « mal affermies tordent, ainsi que le RESTE DES « ÉCRITURES, à leur propre perdition [1]. »

L'apôtre, au verset 2 du même chapitre, s'était déjà mis, avec les autres apôtres, au même rang et revêtu de la même autorité que les écrivains sacrés de l'Ancien-Testament, lorsqu'il avait dit : « Sou« venez-vous des paroles qui avaient été dites « AUPARAVANT par les saints PROPHÈTES, et des « commandements que vous avez reçus DE NOUS « qui sommes APOTRES du Seigneur et Sauveur. »

Les écrits des Apôtres étaient donc ce qu'étaient ceux de l'Ancien-Testament; et, puisque ceux-ci sont une PROPHÉTIE ÉCRITE, c'est-à-dire une parole tout entière de Dieu, ceux-là ne le sont pas moins.

Mais, nous l'avons dit, l'Ecriture va plus loin, dans le rang qu'elle assigne aux écrivains de la Nouvelle-Alliance. Elle nous apprend à les considérer comme supérieurs même à ceux de l'Ancienne, soit par l'importance de leur *mission*, soit par la gloire des *promesses* qui leur ont été faites,

(1) 2 Pier., III, 15, 16.

soit par la grandeur des *dons* qui leur furent conférés, soit enfin par l'éminence du *rang* qui leur est assigné.

1. Qu'on reconnaisse d'abord ce qu'était leur *mission*, comparée à celle des anciens Prophètes ; et l'on verra, déjà par cet endroit, que leur inspiration ne pouvait être inférieure à celle de leurs devanciers.

« Quand Jésus envoya les apôtres qu'il avait « choisis (est-il écrit), il leur dit : Allez donc faire « disciples toutes les nations, leur enseignant à « observer toutes les choses que je vous ai com- « mandées ; et voici, JE SUIS AVEC VOUS jusqu'à la « fin du monde, amen [1]. » — « Vous recevrez le « Saint-Esprit qui viendra sur vous, et vous me « servirez de témoins dans Jérusalem, dans toute « la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extré- « mités de la terre [2]. » — « La paix soit avec vous ! « COMME mon Père M'A ENVOYÉ, moi aussi, JE VOUS « ENVOIE [3].

Telle était leur mission. — Ils étaient *les envoyés* (ἀποστόλοι) immédiats du Fils de Dieu ; ils allaient à toutes les nations ; ils avaient la garantie que leur Maître serait à jamais présent avec le témoignage qu'ils devaient rendre de lui dans les saintes Ecritures. — Leur fallait-il donc moins d'inspiration,

(1) Math., XXVIII, 19, 20. — (2) Act., I, 8. — (3) Jean, XX, 21.

pour aller jusqu'aux extrémités de la terre, qu'aux Prophètes pour aller à Israël ?— pour faire disciples toutes les nations, qu'aux Prophètes pour enseigner le seul peuple des Juifs? — N'avaient-ils pas à promulguer toutes les doctrines, toutes les ordonnances et tous les mystères du royaume de Dieu ? — N'avaient-ils pas à porter « les clés du royaume des cieux, » de telle manière que « tout « ce qu'ils auraient lié ou délié sur la terre, fût « lié ou délié dans les cieux [1] ? » — Jésus-Christ ne leur avait-il pas expressément conféré pour cela le Saint-Esprit, « afin que les péchés fussent remis ou « retenus à l'égard de ceux auquels ils les auraient « remis ou retenus ?» —N'avait-il pas soufflé sur eux, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit ? » — N'avaient-ils pas à révéler le caractère inouï de la Parole faite chair, et du Créateur anéanti jusqu'à prendre la forme d'une créature, et jusqu'à mourir sur une croix?—N'avaient-ils pas à rapporter ses inimitables paroles ? — N'avaient-ils pas à remplir, sur la terre, les fonctions miraculeuses, intransmissibles, de ses représentants et de ses « ambassadeurs, comme « si c'eût été Christ qui parlât par eux [2] ? » — N'étaient-ils pas appelés à une gloire telle « qu'en la « grande et dernière renaissance, quand le Fils de « l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, eux

(1) M., XVIII, 18; XVI, 19. — (2) 2 Cor., V, 20.

« aussi seront assis sur douze trônes, jugeant les « douze tribus d'Israël [1]? » — Si donc il fallait l'Esprit prophétique aux premiers hommes de Dieu, pour montrer le Messie sous des ombres, ne le leur fallait-il pas bien plus, à eux, pour le produire dans la lumière, et pour « le portraire comme crucifié au milieu de nous[2]; » tellement que « celui qui les rejette le rejette, et que celui qui les reçoit le reçoit[3]? » — Qu'on juge, par tous ces traits, quelle a dû être l'inspiration du Nouveau-Testament, comparée à celle de l'Ancien ; et qu'on dise si, tandis que celle-ci fut entière et toute prophétique, celle du Nouveau put lui être inférieure.

2. Mais ce n'est pas tout : qu'on écoute encore les *promesses* qui leur ont été faites pour l'accomplissement d'une telle œuvre. — Il n'est pas de langage humain qui puisse exprimer avec plus de force l'inspiration la plus absolue. — Ces promesses leur ont surtout été adressées dans trois grandes occasions : d'abord, quand ils furent envoyés pour la première fois prêcher le royaume de Dieu [4] ; — en second lieu, lorsque Jésus fit entendre lui-même des discours publics sur l'Évangile, devant une foule immense, assemblée par myriades autour de lui [5] ; — en troisième lieu, lorsqu'il prononça ses

(1) Math., xix, 28. — (2) Gal., iii, 1. — (3) Luc, x, 16. — Math., x, 40. — (4) Math., x, 19, 20. — (5) Luc, xii, 12.

dernières dénonciations contre Jérusalem et le peuple des Juifs[1].

« Quand ils vous livreront, ne soyez point en « souci sur LA MANIÈRE ni sur LES CHOSES dont « vous parlerez (πῶς ἢ τί); car il vous sera donné, « à l'heure même, ce que vous aurez à dire. » — « Ce n'est PAS VOUS, en effet, qui parlez, mais c'est « L'ESPRIT de votre Père qui PARLE EN VOUS. »

« Quand donc ils vous mèneront devant les con- « grégations et devant les magistrats, ne soyez « point en souci COMMENT vous parlerez, ni DE CE « QUE vous répondrez pour votre défense, ni DE « CE QUE vous aurez à dire ; car le SAINT-ESPRIT « vous enseignera, A L'HEURE MÊME, ce qu'il vous « faut dire. » — « Ne vous inquiétez pas d'avance « de ce que vous direz, et NE LE MÉDITEZ POINT ; « mais TOUT ce qui vous sera DONNÉ à cette heure- « là, dites-le ; car ce n'est PAS VOUS QUI PARLEZ, « mais le Saint-Esprit. »

Dans ces diverses occasions, le Seigneur donne à ses disciples l'assurance que *l'inspiration la plus entière* réglera leur langage dans les moments les plus difficiles et les plus importants de leur ministère. Quand ils auront à parler à des princes, ils ne devront éprouver *aucune inquiétude ;* ils ne devront pas même *s'en préoccuper*, ils ne devront

(1) Marc, XIII, 11. — Luc, XXI, 14, 15.

pas même y penser; parcequ'alors il leur sera *immédiatement donné* de Dieu, non-seulement *les choses* qu'ils auront à dire, mais aussi *les paroles* avec lesquelles ils les exprimeront; non-seulement τί, mais πῶς λαλήσονται (Mat. x, 19, 20). — Ils devront s'en reposer entièrement sur lui; — cela leur sera *donné entièrement;* — cela leur sera donné *de Jésus;* cela leur sera donné *à l'heure même;* cela leur sera donné de telle manière, et dans une telle plénitude, qu'alors ils pourront dire que ce n'est PLUS EUX, mais le Saint-Esprit, mais L'ESPRIT DE LEUR PÈRE, qui parle EN EUX[1]; et qu'alors aussi, ce n'est pas seulement une sagesse irrésistible qui leur est donnée, c'est UNE BOUCHE[2]!

« Mettez dans vos cœurs de ne point préméditer « ce que vous répondrez, car je vous donnerai une « bouche et une sagesse à laquelle aucun de ceux « qui vous sont contraires ne pourra résister. »

Alors (comme chez les anciens prophètes, Ésaie, Jérémie, Ézéchiel), ce sera le Saint-Esprit qui parlera par eux, comme « Dieu a parlé par ses saints prophètes qui ont été de tout temps[3]. » — Dans un sens, ce sera bien *eux* qui parleront; mais ce sera le Saint-Esprit (Luc, XII, 12) qui leur enseignera, dans ce même instant, ce qu'ils auront à dire; en

(1) Math., x, 20. — Marc, XIII, 11. — (2) Luc, XXI, 14, 15. — (3) Act., III, 21. — Luc, I, 17.

sorte que, dans un autre sens, ce sera *l'Esprit* lui-même qui parlera par leurs lèvres.

Nous demandons s'il était possible, en aucune langue, d'exprimer plus absolument la plus entière inspiration, et de déclarer avec plus de précision que les mots mêmes étaient alors garantis de Dieu, et donnés aux Apôtres.

Il est bien vrai que, dans ces promesses, il n'est pas directement question du secours que les Apôtres devaient recevoir comme écrivains; et qu'il s'agit plutôt de celui qu'ils devaient attendre, lorsqu'ils auraient à comparaître devant les prêtres, devant les gouverneurs et devant les rois. Mais n'est-il pas assez évident que, si l'inspiration la plus entière leur était assurée[1] pour des occasions passagères, pour fermer la bouche à quelques hommes méchants, pour conjurer des dangers d'un jour, et pour servir des intérêts de la plus courte portée; s'il leur était cependant promis qu'alors les mots mêmes de leurs réponses leur seraient donnés, par une opération calme, puissante, mais inexplicable, du Saint-Esprit; — n'est-il pas assez évident que ce même secours ne pouvait pas être refusé à ces mêmes hommes, lorsqu'ils auraient, comme les anciens prophètes, à continuer le livre des oracles de Dieu; pour transmettre à tous les siècles les lois du royaume des cieux;

(1) Luc, XII, 12.

pour décrire les gloires de Jésus-Christ et les scènes de l'éternité? Quelqu'un pourrait-il imaginer que les mêmes hommes qui, devant Ananias, ou Festus, ou Néron, étaient tellement « la bouche du Saint-Esprit », qu'alors « ce n'étaient plus eux qui parlaient, mais cet Esprit », redevinssent, quand ils écriraient « l'Évangile éternel », des êtres ordinaires, simplement éclairés, dénués de leur précédente inspiration, ne parlant plus par le Saint-Esprit, et n'employant désormais que des paroles dictées par la sagesse humaine ! (θελήματι ἀνθρώπου, καὶ ἐν διδακτοῖς ἀνθρωπίνης σοφίας λόγοις)[1]? — Cela n'est pas admissible.

Voyez-les, commençant leur ministère apostolique, au jour de la Pentecôte; voyez les dons qu'ils ont reçus.—Des langues de feu viennent de descendre sur leur tête ; ils sont remplis du Saint-Esprit; ils sortent de leur chambre haute; et tout un peuple les entend proclamer, en quinze langues différentes, les merveilles de Dieu; ils parlent SELON QUE L'ESPRIT LEUR DONNE DE S'EXPRIMER[2]; ils parlent (est-il dit) LA PAROLE DE DIEU (ἐλάλουν τὸν λόγον τοῦ θεοῦ)[3]. — Certes, il fallait bien alors que *les mots* de ces langues étrangères leur fussent donnés, aussi bien que *les choses*, l'expression aussi bien que la pensée, le τί aussi bien que le πῶς (Math., x, 19.— Luc,

(1) 2 Pier., I, 21. — 1 Cor., II, 13. — (2) Act., II, 2. — (3) Act., IV, 31.

XII, 11). — Maintenant donc, croira-t-on que l'Esprit eût pris la peine de leur dicter ainsi tout ce qu'ils devaient dire, pour des prédications au coin des rues, pour des paroles qui s'envolaient avec le son de leur voix, et qui n'atteignaient, après tout, que quelques milliers d'hommes ; tandis que ces mêmes hommes, lorsqu'ils en sont venus ensuite à écrire, pour tous les peuples de la terre et pour tous les siècles de l'église, les « oracles vivants de Dieu », se seraient vus dépouillés de leur premier secours ? Croira-t-on qu'après avoir été plus que les anciens prophètes, pour prêcher dans la place publique, ils fussent moins que ces prophètes, et redevinssent des hommes ordinaires, lorsqu'ils prenaient la plume pour achever le livre des prophéties, pour écrire leurs Évangiles, leurs Épîtres et le livre de leurs révélations ? — On sent l'inconséquence et l'inadmissibilité d'une telle supposition.

Mais nous avons à dire ici quelque chose de plus simple encore et de plus péremptoire : nous voulons parler du *rang* qui leur est assigné ; et nous aurions pu nous en tenir à ce seul fait, après avoir parlé des prophètes de l'Ancien-Testament : — c'est que les Apôtres étaient tous DES PROPHÈTES, et PLUS QUE DES PROPHÈTES. — Leurs écrits sont donc des PROPHÉTIES ÉCRITES (προφητεῖαι γραφῆς), autant et plus que ceux de l'Ancien-Testament ; et nous sommes ainsi ramenés à conclure encore une fois que toute

l'Écriture, dans le Nouveau-Testament comme dans l'Ancien, est inspirée de Dieu jusque dans ses moindres parties.

J'ai dit que les Apôtres étaient tous des prophètes. Ils le déclarent souvent; mais, pour ne pas multiplier inutilement les citations, nous nous contentons ici d'en appeler aux deux passages suivants de l'apôtre Saint Paul.

Le premier est adressé aux Éphésiens (III, 4, 5): « Vous pouvez, leur dit-il, en lisant **CE QUE J'AI** « **ÉCRIT** précédemment en peu de mots, reconnaître « l'intelligence que j'ai dans le mystère du Christ; « mystère qui, en d'autres générations, n'a point « été donné à connaître aux fils des hommes, comme « il a été **MAINTENANT** révélé, **PAR L'ESPRIT**, à ses « saints **APÔTRES-ET-PROPHÈTES.** »

On le voit donc clairement ici : l'*apôtre et prophète* Paul, les *apôtres et prophètes* Mathieu, Jean, Jude, Pierre, Jacques, ont reçu, par l'Esprit, la révélation du mystère de Christ, et ils en ont écrit **COMME PROPHÈTES.**

C'est encore du même mystère et des écrits des mêmes prophètes que parle le même apôtre, dans le second des passages que nous avons indiqués, je veux dire, au dernier chapitre de son Épître aux Romains[1].

« Or, à celui qui peut vous affermir selon mon

(1) Rom., XVI, 25-27.

« Évangile et la prédication de Jésus-Christ, selon « la révélation du mystère qui a été tu dès les temps « éternels, mais qui maintenant a été manifesté, et « qui, par le moyen des **ÉCRITS PROPHÉTIQUES** (διά τε « γραφῶν προφήτικῶν), selon le commandement du Dieu « éternel, a été donné à connaître, pour l'obéis- « sance de la foi, dans toutes les nations, — à Dieu « seul sage, par Jésus-Christ, soit la gloire, pour « les siècles. Amen ! »

Voilà donc encore les auteurs du Nouveau-Testament nommés **PROPHÈTES** ; voilà leurs écrits appelés des **ÉCRITS PROPHÉTIQUES** (γραφαί προφητικαί, ce qui est l'équivalent du προφητεία γραφῆς de saint Pierre). — Et puisque nous avons déjà reconnu que « jamais prophétie n'avait été apportée par la volonté propre de celui qui l'a prononcée ; mais que c'est portés et poussés par le Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu parlèrent » ; les prophètes du Nouveau-Testament ont donc parlé comme ceux de l'Ancien, et selon le commandement du Dieu éternel. — Ils étaient tous des prophètes[1].

Mais cela même n'est pas assez ; car, nous l'avons dit, ils étaient **PLUS QUE DES PROPHÈTES**. — C'est encore une remarque du savant Michaëlis[2].

(1) Voyez encore Luc, XI, 49. — Eph., II, 20 ; III, 5 ; IV, 11. — Gal., I, 12. — 1 Pier., I, 12. — 1 Cor., XI, 23. — 1 Thess., II, 15. — (2) Introd., t. I, p. 118, édit. franç.

Malgré ses principes relâchés sur l'inspiration d'une partie du Nouveau-Testament, cette observation ne lui a pas échappé. Il est clair, suivant lui, d'après le contexte, que, dans la sentence de Jésus-Christ sur Jean-Baptiste (Math., XI, 9-11), les mots *grand* et *petit* du verset 11 ne s'appliquent qu'au nom de *prophète* qui les précède au verset 9; en sorte que Jésus-Christ y déclare que, si Jean-Baptiste est le *plus grand des prophètes*, s'il est même *plus qu'un prophète, — le plus petit des prophètes du Nouveau-Testament* est cependant encore *plus grand que Jean-Baptiste*, c'est-à-dire plus grand que le plus grand des prophètes de l'Ancien-Testament[1].

D'ailleurs, cette supériorité des *apôtres-et-prophètes* du Nouveau-Testament nous est encore plus d'une fois attestée dans les écrits apostoliques. Partout où il est parlé des divers offices établis dans les églises, les Apôtres sont mis au-dessus des prophètes. — Ainsi, par exemple, dans un passage très remarquable de sa 1re épître aux Corinthiens, où il s'applique à nous faire connaître la gradation d'excellence et de dignité qui existe entre les diverses charges miraculeuses constituées de Dieu dans l'église primitive, l'apôtre Saint Paul s'exprime ainsi : « Dieu a placé dans l'Eglise, *pre-*

(1) Ibid. et Luc, VII, 28-30.

« *mièrement* des APÔTRES, *secondement* des PRO-
« PHÈTES, en *troisième lieu* des DOCTEURS, ensuite
« des actes de puissance, puis des grâces de guéri-
« son, des secours, des administrations, diverses
« sortes de langues[1]. »

Au chapitre IV de son épître aux Éphésiens, au v. 11, il met encore les Apôtres AU-DESSUS des prophètes.

Au chapitre XI, v. 20, il appelle les Apôtres ENVOYÉS ET PROPHÈTES. — Et, au chapitre XIV de la 1re épître aux Corinthiens, il se place lui-même AU-DESSUS des prophètes que Dieu venait de susciter dans cette église. Il veut que chacun d'eux, s'il a vraiment obtenu le Saint-Esprit, emploie les dons qu'il a reçus à reconnaître, dans les paroles de saint Paul, des commandements du Très-Haut; et il est tellement pénétré de l'assurance que ce qu'il écrit est dicté par l'inspiration de Dieu, qu'après avoir dicté DES ORDRES aux églises, et les avoir terminés par ces mots que la plus haute inspiration pouvait seule autoriser : *C'est ainsi que* J'ORDONNE *dans toutes les églises;* il fait plus : il va se ranger AU-DESSUS DES PROPHÈTES; ou plutôt, comme prophète lui-même, il somme en eux l'Esprit de prophétie de reconnaître les paroles de Paul comme des paroles du Seigneur; et il finit

(1) 1 Cor., XII, 28.

par ces mots remarquables : « Est-ce DE VOUS « que la parole de Dieu est SORTIE...? Si quelqu'un « CROIT être UN PROPHÈTE, ou un homme AYANT « L'ESPRIT[1], qu'il reconnaisse que les choses que « JE VOUS ÉCRIS sont des COMMANDEMENTS du « SEIGNEUR. »

Les écrits des Apôtres sont donc (comme ceux des prophètes anciens) « des commandements du Dieu éternel; » ce sont des « prophéties écrites (προφητεία γραφῆς) », autant que les *Psaumes*, *Moïse et les Prophètes* (Luc, XXIV, 44); et tous leurs auteurs ont donc pu dire avec saint Paul : CHRIST PARLE PAR MOI (2 Cor., XIII, 3. — 1 Thess., II, 13); ma parole est la parole de Dieu, et mes discours me sont enseignés par le Saint-Esprit (1 Cor., II, 13); — tout comme David, avant eux, avait dit : « L'Esprit de l'Eternel a parlé par moi, et sa parole a été sur ma langue[2]. »

Aussi, écoutez-les eux-mêmes, quand ils parlent de ce qu'ils sont. Serait-il possible de déclarer plus clairement qu'ils ne l'ont fait, que les paroles aussi bien que le sujet leur ont été données de Dieu? « Quant à nous, disent-ils, *nous avons la « pensée de Christ* (1 Cor.; II, 16) »; — « et c'est « pour cela que nous rendons grâce sans cesse, de

(1) Πνευματικός. 1 Cor., XIV, 37. — Voyez aussi XV, 45, et Jud., 19. — (2) 2 Sam., XXIII, 2.

« ce qu'ayant reçu la parole que vous avez ouïe de « de nous, LAQUELLE EST DE DIEU, vous avez « reçu, non la parole des hommes, mais, comme « elle l'est véritablement, la PAROLE DE DIEU « (1 Thess., II, 13). » — « Ainsi donc, celui qui « nous rejette, rejette, NON PAS UN HOMME, mais « ce Dieu qui même a mis son Saint-Esprit sur « nous (1 Thess., IV, 8). »

Telle est donc enfin la parole du Nouveau-Testament. C'est, comme celle de l'Ancien, une parole de prophètes, et de prophètes plus grands même que tous ceux qui les avaient précédés; en sorte, par exemple, comme l'a très bien fait observer Michaëlis[1], qu'une épître qui commence par ces mots : « Paul, APÔTRE de Jésus-Christ[2] », nous atteste plus haut encore par-là son autorité divine et son inspiration prophétique, que ne l'avaient pu faire même les écrits des plus illustres prophètes de l'Ancien-Testament, lorsqu'ils s'ouvrirent par ces mots : « Ainsi a dit l'Éternel[3]; — la vision « d'Esaïe; — la parole qu'Esaïe a vue[4]; — les « paroles de Jérémie, auquel fut donnée la parole « de l'Éternel[5]; — écoutez la parole de l'Eternel;» — ou telles autres expressions analogues. — Et

(1) Introd., tome I, p. 118, 119, etc., édit. franç. — (2) Rom., I, 1. — Gal., I, 1. — 1 Cor., I, 1, etc. — 1 Pier., I, 1. — 2 Pier., I, 1. — (3) Esaïe, LVI, 1; XLIII 1 *et passim*. — (4) Esaïe, I, 1; II, 2 *et alibi*. — (5) Jér., I, 1, 2.

s'il y a, dans le Nouveau-Testament, quelques livres où de semblables inscriptions ne se retrouvent pas, leur théopneustie n'en est pas plus compromise que celle de tel ou tel livre de l'Ancien-Testament (du psaume second ou du psaume XCV, par exemple [1]), qui, pour n'avoir pas en tête le nom du prophète qui les a composés, n'en sont pas moins cités comme divins par Jésus-Christ et ses apôtres.

On a pu quelquefois objecter que Luc et Marc n'étaient pas des apôtres proprement dits, et qu'en conséquence ils n'avaient pas reçu la même inspiration que les autres écrivains sacrés du Nouveau-Testament. — Ils n'étaient pas apôtres, il est vrai; mais ils étaient certainement des prophètes; et ils étaient même plus grands que les plus grands de l'Ancien-Testament (Luc, VII, 28, 30).

Sans insister ici sur les anciennes traditions [2] qui disent de l'un et de l'autre, qu'ils étaient du nombre des soixante-dix disciples que Jésus avait envoyés d'abord prêcher dans la Judée, ou du moins de ces cent vingt qui reçurent les flammes du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, ne sait-on pas que les Apôtres avaient reçu le pouvoir de conférer, par l'imposition des mains, les dons mi-

(1) Act., IV, 75; XIII, 33.—Hébr., I, 5; III, 7, 17; V, 5; IV, 3, 7. — (2) Epiphan., Hæres., 51 et d'autres. — Orig., De rectâ in Deum fide.— Doroth. in synopsi. — Procop. Diacon., apud Bolland., 25 april.

raculeux à tous ceux qui avaient cru, et qu'ils usèrent de ce droit dans toutes les contrées et dans toutes les villes où ils portèrent leurs pas? — Et puisque saint Luc et saint Marc furent, au milieu de tant d'autres prophètes, les compagnons d'œuvre que choisirent saint Paul et saint Pierre, n'est-il pas assez clair que ces deux hommes apostoliques durent appeler sur de tels associés les dons qu'ils répandaient ailleurs sur tant d'autres qui avaient cru? Ne voit-on pas Pierre et Jean descendre d'abord à Samarie, pour conférer ces dons aux croyants de cette ville; puis ensuite saint Pierre les venir verser à Césarée sur tous les païens qui avaient entendu la parole, dans la maison du capitaine Corneille [1]? Ne voyons-nous pas saint Paul les répandre avec abondance sur les fidèles de Corinthe, sur tous ceux d'Ephèse, et sur ceux de Rome [2]? Ne le voyons-nous pas, avant d'employer, comme compagnon d'œuvre, son cher fils Timothée, faire descendre sur lui les pouvoirs spirituels [3]? Et n'est-il pas assez évident que saint Pierre en dut faire autant pour son cher fils Marc [4], comme saint Paul pour son compagnon Luc [5]? —

(1) Act., VIII, 15, 17; X, 45. — (2) Act., XIX, 6, 7. — 1 Cor., XII, 28; XIV. — Rom., I, 11; XV, 19, 29. — (3) 1 Tim., IV, 14. — 2 Tim., I, 6. — (4) 1 Pier., V, 13. — (5) Act., XIII, 1; XVI, 10; XXVII, 1. — Rom., XVI, 21. — Col., IV, 14. — 2 Tim., IV, 11. — Phil., 24. — 2 Cor., VIII, 18.

Silas, que saint Paul avait pris pour l'accompagner (comme il prit aussi Luc, et Jean, surnommé Marc), Silas était prophète à Jérusalem[1]. Les prophètes abondaient dans toutes ces églises primitives. On en vit descendre plusieurs de Jérusalem à Antioche[2]; on en comptait un grand nombre dans Corinthe[3]; Judas et Silas l'étaient dans Jérusalem; Agabus l'était dans la Judée; quatre filles encore jeunes de l'évangéliste Philippe l'étaient dans Césarée[4]; et l'on voyait dans l'église d'Antioche plusieurs fidèles qui étaient prophètes et docteurs[5], entre autres, Barnabas (le premier compagnon de saint Paul), Siméon, Manahem, Saul de Tarse lui-même, et enfin ce Lucius de Cyrène, que l'on pense être le Lucius que Paul (dans son épître aux Romains) appelle son parent[6], et que (dans son épître aux Colossiens) il nomme *Lucas le médecin*[7]: en un mot, ce saint Luc, que les anciens Pères ont indifféremment nommé Lucas, Lucius et Lucanus.

Il devient donc assez évident, par ces faits, que saint Luc et saint Marc étaient au moins dans le rang de ces prophètes que le Seigneur avait suscités en si grand nombre dans toutes les églises des

(1) Act., xv, 32. — (2) Act., xi, 38. — (3) 1 Cor., xii, 19, 20; xiv, 31, 39. — (4) Act., xi, 28; xvi, 9, 10. — (5) Act., xiii, 1, 2. — (6) Rom., xvi, 21. — (7) Col., iv, 14.

Juifs et des Gentils ; et qu'entre tous les autres, ils furent choisis du Saint-Esprit, pour écrire, avec les Apôtres, trois des livres sacrés du Nouveau-Testament.

Mais il y a plus (et qu'on veuille bien le remarquer), cette autorité prophétique de saint Marc et de saint Luc est très loin de ne reposer que sur des suppositions. — Elle se fonde sur le témoignage même des apôtres de Jésus-Christ. — On ne doit pas oublier que ce fut sous le long gouvernement de ces hommes de Dieu que se recueillit et que se transmit à toutes les églises le divin canon des Écritures du Nouveau-Testament. Par un effet remarquable de la providence de Dieu, la vie de la plupart des Apôtres se prolongea pendant un très grand nombre d'années. Saint Pierre et saint Paul édifièrent l'église de Dieu, pendant plus de trente-quatre ans après la résurrection de leur Maître. Saint Jean continua même son ministère, dans la province d'Asie, au centre de l'empire romain, pendant plus de trente ans encore après leur mort. Le livre des Actes, qui fut écrit par saint Luc plus tard que son Évangile[1], avait été déjà répandu dans l'Eglise très longtemps (je veux dire au moins dix ans) avant le martyre de saint Paul. — Or saint Paul, longtemps même avant d'aller à Rome, avait déjà fait abonder

(1) Act., I, 1.

l'évangile depuis Jérusalem jusque dans l'Illyrie[1]; les Apôtres étaient en correspondance continuelle avec les chrétiens de tous pays; ils étaient tous les jours assaillis par le soucis qu'ils avaient de toutes les églises[2]. Saint Pierre, dans sa seconde lettre, écrite à la catholicité des assemblées de Dieu, leur parlait déjà de **TOUTES LES ÉPITRES** de saint Paul, comme faisant corps avec l'Ancien-Testament. Et pendant plus d'un demi-siècle, toutes les églises chrétiennes furent formées et conduites sous la surveillance de ces hommes de Dieu. — C'est donc avec l'assentiment et sous le gouvernement prophétique de ces apôtres appelés à lier à délier, et à être, après Christ, les douze fondements de l'Église universelle, que s'est formé le *canon des Écritures*; et que le nouveau peuple de Dieu en a reçu « les oracles vivants, » pour nous les transmettre[3]. Et c'est ainsi que l'Évangile de Luc, celui de Marc et le livre des Actes, ont été reçus d'un commun accord, aux mêmes titres et avec une même soumission que les livres apostoliques de Mathieu, de Paul, de Pierre et de Jean. — Ces livres ont donc pour nous la même autorité que tous les autres; et nous sommes appelés à les recevoir également, « non comme une parole des hommes, mais, ainsi

(1) Rom., xv, 19. — (2) 2 Cor., xi, 28. — (3) Act., vii, 38. — Rom., iii, 2.

qu'ils sont véritablement, comme une parole de Dieu, agissant avec efficacité en tous ceux qui croient[1]. »

Il suffira, nous osons le croire, de ces réflexions, pour faire comprendre combien est mal fondée la distinction que Michaëlis[2] et quelques autres docteurs allemands ont prétendu pouvoir établir, quant à l'inspiration, entre ces deux évangélistes et les autres écrivains du Nouveau-Testament. — Il nous paraît même que c'est pour prévenir toute supposition semblable que Luc a pris soin de placer en tête de son Évangile les quatre versets qui lui servent de préface.—En effet, vous l'y voyez s'appliquer à mettre en contraste la certitude et la dignité de son propre récit avec l'incertitude et le caractère humain des narrations *qu'un grand nombre de personnes* (πολλοὶ) *avaient entrepris de composer* (ἐπεχείρησαν ἀνατάξασθαι), sur les faits évangéliques, faits (ajoute-t-il) *rendus parfaitement certains parmi nous*, c'est-à-dire parmi les Apôtres et Prophètes du Nouveau-Testament (τῶν πεπληροφορημένῶν ἐν ἡμῖν πραγμάτων : le mot de l'original désignant le plus haut degré de certitude ; — comme on peut le voir Rom. IV, 21 ; XIV, 5, 2; Tim., IV, 5 et 17). — *Et c'est pour cela*, ajoute saint Luc, *qu'il m'a semblé*

(1) 1 Thess., II, 13. — (2) Introd., tome I, p. 112 à 129, éd. angl.

bon à MOI, *qui ai acquis* D'EN HAUT *exacte connaissance de tout*[1], *d'en écrire par ordre.*

Saint Luc avait acquis cette connaissance d'EN HAUT ; c'est-à-dire par « la sagesse qui vient d'en haut, » et « qui lui avait été donnée. » — Il est bien vrai qu'on entend d'ordinaire cette dernière expression, dans ce passage, comme si elle signifiait *dès le commencement,* et comme si, au lieu du mot ἄνωθεν (*d'en haut*), il y avait ici le même mot ἀπ' ἀρχῆς (*dès le commencement*), qui se lit au verset second. Mais il nous a paru que l'opinion d'Érasme, de Gomar, de Henry, de Lightfoot, et d'autres commentateurs, devait être préférée comme plus naturelle, et qu'il fallait prendre ici le mot ἄνωθεν dans le même sens où l'ont employé saint Jean et saint Jacques, lorsqu'ils ont dit : « Tout don parfait vient *d'en haut* (Jacq., I, 7) ; » « tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'était donné *d'en haut* (Jean, XIX, 11) ; » « si quelqu'un n'est engendré *d'en haut*, il ne peut voir le royaume de Dieu (Jean, III, 3) ; » « la sagesse qui vient *d'en haut* est premièrement pure (Jacq., III, 15, 17). »

« Le prophète Luc avait donc acquis d'en haut

(1) Παρακολουθηκότι. — Ainsi Demosthènes, de Coronâ, t. 53 : Παρακολουθηκὼς τοῖς πράγμασιν ἀπ' ἄρχῆς. — Théophrast., Char. Proem., 4 : Σὸν δὲ παρακολουθῆσαὶ καὶ ἐιδῆσαι, ἐι ὀρθῶς λέγω. — Josèphe, aux premières lignes de son livre contre Appion, oppose ce même mot, τὸν παρακολουθηκότα (*diligenter assecutum*), à τῷ πυνθανομένῳ (*sciscitanti ab aliis*).

l'exacte connaissance de toutes les choses que Jésus a commencé de faire et d'enseigner, jusqu'au jour qu'il fut enlevé. »

Cependant, quelle que soit la traduction qu'on préfère donner de ces paroles, c'est par d'autres arguments que nous avons montré comment Luc et Marc ont été des prophètes; et comment leurs écrits, transmis à l'Église par l'autorité des Apôtres, font eux-mêmes corps avec ceux des Apôtres, aussi bien qu'avec tous les autres livres prophétiques de l'éternelle Parole de Dieu.

Voici donc jusqu'où nous a conduits notre argument, et ce que nous avons dû reconnaître par l'autorité même de la sainte Écriture. — C'est d'abord que la théopneustie des paroles des prophètes était entière; que l'Esprit saint parlait par eux, et que la parole de l'Éternel était sur leur langue. — C'est ensuite que tout ce qui a été écrit dans la Bible l'ayant été par prophétie, tous les livres sacrés sont des *Saintes-Lettres* (ἵερα γράμματα), des *prophéties écrites* (προφητεία γραφῆς), et des *Écritures divinement inspirées* (γράφαι θεόπνευστοι). — Tout y est de Dieu.

Cependant, qu'on veuille bien se rappeler (nous voulons le répéter encore une fois ici, quoique nous ayons eu déjà plus d'une occasion de le dire) qu'il n'est point nécessaire de supposer, chez les prophètes de l'Ancien ou du Nouveau-Testament, un

état d'excitation et d'enthousiasme qui les sortît d'eux-mêmes : il faut se mettre au contraire en garde contre une telle pensée. L'Eglise ancienne mettait même une si grande importance à ce principe, que, sous le règne de l'empereur Commode, au dire d'Eusèbe, Miltiade (l'illustre auteur d'une Apologétique chrétienne) « composa un livre exprès pour établir, » contre Montanus et les faux prophètes de Phrygie, « *que les vrais prophètes doivent être maîtres d'eux-mêmes, et ne doivent point parler en extase* [1]. » — L'action de Dieu s'exerçait sur eux sans les sortir entièrement de leur état ordinaire. « Les esprits des prophètes, dit saint Paul, sont soumis aux prophètes[2]. » Leurs facultés intellectuelles étaient alors dirigées, et non suspendues. Ils connaissaient, ils sentaient, ils voulaient, ils se rappelaient, ils comprenaient, ils approuvaient. Ils pouvaient dire, « Il m'a semblé bon d'écrire ; » et, comme les Apôtres, « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous d'écrire [3]. » — Et alors les mots leur étaient donnés aussi bien que les pensées ; car, après tout, les mots ne sont eux-mêmes que de secondes pen-

(1) Hist. Eccles., lib. v, c. 17. — Ἐν ᾧ ἀποδείκνυσι περὶ τοῦ μηδεῖν Προφήτην ἐν ἐκστάσει λαλεῖν. — Voyez aussi Nicéph., lib. IV, c. 24. — Voyez les mêmes principes dans Tertullien (contre Marcion, lib. IV, chap. 22); dans Epiphane (Adv. hæreses, lib. II, hæres., 48, c. 3); dans Jérôme (Proemium in Nahum.); dans Basile-le-Grand (Commentar. in Esaiam, proem., 5). — (2) 1 Cor., XIV, 32. — (3) Act., I, 3; XV, 28.

sées, qui se rapportent au langage, et qui vont y choisir des expressions assorties. Il n'est pas plus facile, et il n'est pas plus difficile, d'expliquer le don des unes que celui des autres.

Cependant, il y a, quant à la théopneustie, dans la Sainte-Ecriture, quelque chose qui nous frappe plus encore, s'il est possible, que toutes ces déclarations des Apôtres et de Jésus-Christ lui-même : ce sont leurs exemples.

SECTION V. — Les exemples des Apôtres et de leur Maître attestent que, pour eux, toutes les paroles des Livres Saints sont données de Dieu.

Que l'on considère d'abord quel usage les Apôtres font eux-mêmes de la parole de Dieu ; et qu'on écoute en quels termes ils la citent. Voyez comment alors, non-seulement ils se contentent de dire : « *Dieu dit*[1] : » — « *le SaintEsprit a dit*[2] ; » « *Dieu dit en tel prophète*[3]; » — mais encore, voyez, quand ils la citent, ce qu'en sont pour eux les moindres parties ; avec quel respect ils en parlent ; avec quelle attention ils en considèrent chaque parole ; avec quelle religieuse assurance ils insistent souvent sur un seul mot, pour en déduire les con-

(1) Eph., IV, 8. — Héb., I, 8. — (2) Act., XIII, 16 ; XXVIII, 25 ; — Héb., III, 1; X, 15 et ailleurs. — (3) Rom., IX, 25.

séquences les plus graves, les doctrines les plus fondamentales.

Pour nous, nous devons l'avouer, rien ne nous saisit aussi fortement que cette considération; rien n'a produit en notre âme une si intime et si puissante confiance dans l'entière théopneustie des Ecritures.

Les raisonnements et les témoignages qui précèdent nous semblent suffisants déjà pour porter la conviction dans tous les esprits attentifs; mais nous sentons que, si nous éprouvions un besoin personnel d'affermir notre foi sur cette vérité, nous n'irions pas chercher si loin nos raisons : il nous suffirait de nous demander ce qu'était la Sainte Ecriture pour les apôtres de Dieu. — Jusqu'où son langage, à leur sens, était-il inspiré? qu'en pensait saint Paul, par exemple? — Car nous n'avons pas la prétention d'être des théologiens plus éclairés que ces douze hommes. Nous nous en tenons à la dogmatique de saint Pierre, à l'exégèse de saint Paul; et de tous les systèmes sur l'inspiration des Ecritures, c'est le leur que nous sommes decidés à préférer.

Ecoutez l'apôtre Paul, lorsqu'il les cite, et qu'il se met à les commenter. Il en discute alors les moindres expressions. Souvent, pour en tirer les conclusions les plus importantes, il fait usage d'arguments qu'on traiterait de puérils ou d'absurdes, si

c'était nous qui les employassions devant des docteurs de l'école socinienne. Un tel respect pour les paroles du texte, si nous nous en rendions coupables, nous ferait renvoyer au XVI[e] siècle, à sa grosse orthodoxie, à sa théologie surannée. — Remarquez avec quelle révérence l'Apôtre s'arrête sur les moindres expressions ; avec quelle attente confiante en la soumission de l'Eglise il y signale l'emploi de tel mot plutôt que de tel autre mot ; avec quelle étude et quelle affection il en presse, jusqu'à la dernière goutte, chaque parole entre ses mains.

Entre tant d'exemples que nous en pourrions alléguer, tenons-nous-en, pour abréger, à la seule Épître aux Hébreux.

Voyez au chapitre XI, au verset 8, comment, après avoir cité ces paroles : « Tu as mis toutes choses sous ses pieds, » l'auteur sacré argumente de l'autorité de ce mot *toutes.*

Voyez, au verset II, comment, en citant le psaume XXII, il argumente de ce mot, *mes frères,* pour en conclure la nature humaine que devrait revêtir le fils de Dieu.

Voyez, au chapitre XII, v. 27, comment, en citant le prophète Aggée, il argumente de l'emploi de ce mot : *une fois.* — « Encore une fois. »

Voyez aux versets 5, 6, 7, 8 et 9, avec quelle étendue il argumente de ce mot, *mon fils*, du III[e]

chapitre des Proverbes : « Mon fils, ne néglige pas la correction du Seigneur. »

Voyez, au chapitre x, comment, en citant le psaume XL, il argumente du mot, *me voici*, opposé au mot : « Tu n'as point voulu. »

Voyez, au chapitre VIII, v. 8 à 13, comment, en citant Jérémie, XXXI, 31, il argumente du mot *nouvelle*.

Voyez, au chapitre III, v. 7 à 19, et IV, v. 1 à 11, avec quelle instance, en citant le psaume XCV, il argumente du mot « *aujourd'hui*, » du mot « *j'ai juré*, » et surtout du mot « *mon repos*, » commenté par cet autre mot de la Genèse : « Et Dieu *se reposa* le septième jour. »

Voyez aux v. 2, 3, 4, 5 et 6, comment il argumente de ces mots de *serviteur* et de ma *maison*, empruntés du livre des Nombres : « Mon serviteur Moïse, qui est fidèle en toute ma maison. »

Voyez surtout, au chapitre x, l'usage qu'il fait successivement de tous les mots du psaume CX; observez comment il en reprend chaque expression, l'une après l'autre, pour en déduire les plus hautes doctrines : — « L'Éternel l'a juré ; » — « l'a juré par lui-même ; » — « tu es sacrificateur ; » — « tu l'es éternellement ; » — « tu l'es selon l'ordre de Melchisedec ; » — « de Melchisédec, roi de Sédéc ; » — « et de Melchisédec, roi de Salem. » — L'exposition des doctrines contenues dans chacun de ces mots

remplira trois chapitres, le ve, le vi^e^, le viie.

Mais je m'arrête ici. Est-il possible de ne pas conclure de tels exemples, que, pour l'apôtre saint Paul, les Écritures étaient inspirées de Dieu jusque dans leurs moindres expressions ? — Que chacun de nous se range donc à l'école de cet homme « à qui l'intelligence du mystère du Christ avait été donnée par l'Esprit de Dieu, comme à un saint Apôtre et Prophète [1]. » Il faut nécessairement, ou le tenir pour un enthousiaste, et rejeter en sa personne les témoignages de la sainte Bible, ou recevoir, avec lui, la doctrine précieuse et féconde de la pleine inspiration des Écritures.

O vous qui lirez ces lignes, à quelle école irez-vous donc vous asseoir ? à celle des Apôtres, ou à celle des docteurs de ce siècle ? « Si quelqu'un retranche quelque chose de la parole de ce livre (je l'atteste, dit saint Jean), Dieu retranchera sa part du livre de la vie, de la ville sainte et des choses qui sont écrites dans ce livre. Et, si quelqu'un vous enseigne autre chose (je l'atteste, a dit saint Paul), qu'il vous soit anathème, fût-ce moi-même, ou fût-ce un ange des cieux [2] ! »

Mais encore, laissons là les Apôtres, tout prophètes qu'ils sont, envoyés de Dieu pour établir son royaume, colonnes de l'Église, bouches

(1) Eph., iii, 4, 5. — (2) Apoc., xxii, 18. — Gal., i, 8 10.

du Saint-Esprit, ambassadeurs de Jésus-Christ; laissons-les, pour le moment, comme s'ils étaient trop enveloppés encore dans leurs traditions juives et dans leurs préjugés rustiques : allons au Maître. Demandons-lui ce qu'ont été pour lui les Écritures. C'est ici la grande question. Les témoignages que nous venons de citer sont péremptoires, sans doute ; et le dogme d'une pleine et entière théopneustie est aussi clairement enseigné dans l'Écriture que peut l'être la résurrection des morts ; cela seul devrait nous suffire ; mais, nous l'avouerons encore cependant, voici un argument qui, pour nous, rend tous les autres superflus : — Comment Jésus-Christ citait-il la sainte Bible ? qu'a-t-il pensé de la lettre des Écritures ? quel usage en a-t-il fait, lui qui en est l'objet et l'inspirateur, le commencement et la fin, le premier et le dernier ? lui, dont l'Esprit saint animait, dit saint Pierre, tous les Prophètes de l'Ancien-Testament (1 Pierre, II, 11) ? lui, qui était au ciel dans le sein du Père, en même temps qu'on le voyait ici-bas, conversant parmi nous, et prêchant l'Évangile aux pauvres ? — On me demande, Que pensez-vous des Saintes Lettres ? je réponds, Qu'en a pensé mon Maître ? comment les a-t-il citées ? quel usage en a-t-il fait ? qu'en étaient pour lui les moindres parties ?

Oh ! parle-leur toi-même, Sagesse éternelle, Verbe incréé, Juge des juges ! et pendant que nous

allons leur redire ici les déclarations de ta bouche, montre-leur cette majesté dans laquelle t'apparaissaient les Ecritures, cette perfection que tu leur reconnaissais, cette pérennité, surtout, que tu as assignée à leur moindre iota, et qui les fera survivre encore à l'univers, après que les cieux même et la terre auront passé !

Nous ne craindrons pas de le dire : quand nous entendons le Fils de Dieu citer les Écritures, tout est dit pour nous sur leur théopneustie ; nous n'avons plus besoin d'autre témoignage. Toutes les déclarations de la Bible sont également divines sans doute ; mais cet exemple du Sauveur du monde nous a tout dit en un instant. Cette preuve ne demande ni longues ni savantes recherches : la main d'un petit enfant la saisit aussi puissamment que celle d'un docteur. Si quelque doute venait donc assaillir votre âme, qu'elle se retourne vers le Seigneur des seigneurs ; qu'elle le voie à genoux devant les Écritures !

Suivez Jésus, dans les jours de sa chair. Avec quel respect grave et tendre il tient constamment dans ses mains le « volume du livre, » pour en citer toutes les parties, et pour en signaler les moindres versets. Voyez comment un mot, un seul mot, ou d'un cantique, ou d'un livre historique, a pour lui l'autorité d'une loi. Observez avec quelle confiante soumission il reçoit *toutes les Écritures*, sans en

contester jamais le canon sacré; parcequ'il sait que « le salut vient des Juifs, » et que, sous la providence infaillible de Dieu, « les oracles de Dieu leur ont été confiés. » Que dis-je, qu'il les reçoit? Depuis son enfance jusqu'à son tombeau, et depuis son relèvement du tombeau jusqu'à sa disparition dans les nuées, que porte-t-il partout avec lui, dans le désert, dans le temple, dans la synagogue? Que cite-t-il encore de sa voix ressuscitée, au moment où déjà les cieux vont s'écrier : « Portes éternelles, élevez vos linteaux, et le roi de gloire entrera? » — C'est la Bible; c'est toujours la Bible; c'est Moïse, les Psaumes et les Prophètes : il les cite, il les explique; mais comment? c'est verset par verset; c'est mot après mot!

Dans quel effrayant et douloureux contraste, après un tel spectacle, ne viennent pas se présenter à nous ces hommes égarés qui, de nos jours, osent juger, contredire, trier et mutiler les Écritures! On tremble, quand on a suivi des yeux le Fils de l'Homme, commandant aux éléments, arrêtant les tempêtes, et rouvrant les sépulcres, pendant que, rempli d'un si profond respect pour le volume sacré, il déclarait devoir revenir un jour, pour juger, sur ce livre, les vivants et les morts; on tremble et le cœur saigne, quand ensuite, essayant de mettre le pied sur le seuil d'une académie rationaliste, on y voit assis dans sa chaire

professorale un pauvre mortel, savant, misérable, pêcheur, responsable, qui manie sans révérence la parole de son Dieu ; quand on le suit remplissant cette tâche funeste devant une jeunesse avide d'instruction, guide future de tout un peuple, capable de tant de bien, si vous la conduisez dans les hauteurs de la foi; et de tant de mal, si vous la dressez au mépris des Écritures qu'elle doit prêcher un jour ! Avec quelle décision péremptoire ils étalent la fantasmagorie de leurs hypothèses ; ils retranchent, ils ajoutent, ils louent, ils blâment ; ils prennent en pitié la simplicité qui, lisant la Bible, comme la lisait Jésus-Christ, s'attache, comme lui, à tous les mots, et ne sait point trouver d'erreur dans la parole de Dieu ; — ils décident quelles intercalations ou quels retranchements, dont Jésus-Christ ne se doutait pas, la sainte Écriture a dû subir ; ils émondent les chapitres qu'ils n'ont pas compris ; ils y signalent des méprises, des raisonnements mal amenés ou mal finis, des préjugés, des imprudences, des ignorances vulgaires !

Dieu me pardonne d'être obligé d'écrire les paroles de cet affreux dilemme (mais l'alternative en est inévitable) ! — Ou Jésus-Christ exagérait et déraisonnait, quand il citait ainsi les Écritures, ou ces hommes imprudents et malheureux en blasphèment, sans le savoir, la majesté divine. — Nous souffrons d'écrire ces lignes. Dieu nous est témoin que

nous eussions voulu les retenir, et ensuite les effacer; mais, nous osons le dire avec un sentiment profond, c'est dans l'obéissance, c'est dans la charité qu'elles ont été tracées! Hélas! dans quelques années, les docteurs et leurs élèves seront couchés dans un même tombeau; ils sècheront comme le foin; mais alors aucun trait de lettre de ce livre divin n'aura passé; et aussi certainement que la Bible est la vérité, et qu'elle a changé la face du monde, aussi certainement verrons-nous le Fils de l'Homme revenir sur les nuées du ciel, et « juger par cette parole éternelle les pensées secrètes des hommes[1]. » « Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe; l'herbe sèche, et sa fleur tombe; mais la parole de Dieu demeure éternellement; et c'est cette parole qui nous est annoncée; » c'est cette parole qui nous jugera.

Maintenant donc, nous allons finir nos preuves, en repassant, sous ce point de vue, le ministère de Jésus-Christ. Suivons-le, depuis l'âge de douze ans jusqu'à sa descente au tombeau, ou plutôt jusque dans la nuée où il a disparu; et, dans tout le cours de cette carrière incomparable, voyons ce qu'ont été les Écritures pour Celui qui « soutient toutes choses par la parole de sa puissance. »

(1) Rom., II, 16. — Jean, XII, 48. — Math., XXV, 31.

Voyez-le d'abord, à l'âge de douze ans. Il a grandi, comme un enfant des hommes, en sagesse et en stature; il est au milieu des docteurs, dans le temple de Jérusalem; il ravit ceux qui l'entendent, à cause de ses réponses; car « il savait, disait-on, les Écritures sans les avoir étudiées[1]. »

Voyez-le, dès qu'il a commencé son ministère. Le voilà rempli de l'Esprit saint; il est conduit au désert, pour y soutenir, comme le premier Adam en Eden, un combat mystérieux avec les puissances des ténèbres. L'esprit impur ose s'approcher de lui pour le renverser; mais comment le Fils de Dieu le repoussera-t-il, lui qui est venu pour détruire les œuvres de Satan! uniquement par la Bible. Sa seule arme, à trois reprises, l'épée de l'esprit, dans ses mains divines, ce sera la Bible. Il citera, par trois fois, le livre du Deutéronome[2]. A chaque tentation nouvelle, lui, la Parole faite chair, se défendra par une sentence des oracles de Dieu, et même par une sentence dont toute la force gît dans l'emploi d'un seul mot, ou de deux mots : d'abord, de ces mots (ἄρτῳ μόνῳ), *pain seulement*;— ensuite, de ces mots : *Tu ne tenteras pas le Seigneur* (οὐκ ἐκπειράσεις Κύριον); — puis enfin, de ces deux mots : (θεὸν προσκυνήσεις) *tu adoreras Dieu.*

(1) Jean, VII, 13, 15.—(2) Deutér., VIII, 3; VI, 16; VI, 13; X, 20. — Math., IV, 1-11.

Quel exemple pour nous ! — Toute sa réponse, toute sa défense, c'est : « Il est écrit ; » « retire-toi, Satan, car il est écrit ; » — et dès que ce combat terrible et mystérieux s'est terminé, les anges s'approchent pour le servir.

Mais, remarquez-le bien encore, tel est, pour le Fils de l'Homme, l'autorité de chaque mot des Écritures, que l'Esprit impur lui-même, cet être si puissant dans le mal, qui connaît ce que sont à ses yeux toutes les paroles de la Bible, n'imagine pas de plus sûr moyen d'ébranler sa volonté que de lui citer (mais en le mutilant) un verset du ps. 91 ; — et aussitôt Jésus-Christ, pour le confondre, se contente de lui répondre encore une fois par « Il est écrit. »

Voilà comment son ministère sacerdotal a commencé : par l'emploi des Écritures. Et voilà comment s'ouvre aussi, bientôt après, son ministère prophétique : par l'emploi des Écritures.

Suivons-le encore, lorsque, engagé dans son travail, il va de lieu en lieu, pour faire du bien ; déployant, dans la pauvreté, sa puissance créatrice, toujours pour le soulagement des autres, et jamais pour le sien. Il dit, et la chose a son être ; il chasse des démons ; il calme des tempêtes ; il ressuscite des morts. Mais, au milieu de toutes ces grandeurs, voyez ce que sont pour lui les Écritures. La parole est toujours avec lui. Il la porte avec

respect, non pas dans ses mains (il la sait tout entière), mais dans sa mémoire et dans son cœur incomparable. — Regardez-le, lorsqu'il en parle. — Quand il déroule le volume sacré, c'est comme s'il ouvrait la fenêtre des cieux, pour nous faire entendre la voix de Jéhovah. Avec quelle révérence, avec quelle soumission il les expose, il les commente, il les cite parole après parole! — Voilà toute son affaire : guérir et prêcher les Ecritures; comme, plus tard, mourir et accomplir les Ecritures!

Le voici qui vient, « selon sa coutume, » dans une synagogue, en un jour de sabbat; car « il enseignait dans leurs congrégations, » nous est-il dit[1]. Il entre dans celle de Nazareth. Qu'y fera-t-il, lui, « la sagesse éternelle, possédée par Jéhovah dès le commencement de sa voie, engendrée avant qu'il y eût des abîmes, avant que les montagnes fussent posées, et avant les coteaux[2]? » il se lèvera pour prendre la Bible; il ouvrira Esaïe; il y lira quelques paroles; puis, ayant fermé le livre, il s'assiéra; et, pendant que les yeux de toute la congrégation seront arrêtés sur lui, il dira : « Aujourd'hui cette Écriture est accomplie à vos oreilles[3]. »

Voyez-le, parcourant la Galilée. Qu'y fait-il? —

(1) Luc, IV, 15, 16. — (2) Prov., VIII, 22, 25. — (3) Luc, IV, 21.

GAUSSEN, L.
THEOPNEUSTIE
18648